

Lee Esterboyd

**PSYCHÉ
PAR TERRE**

Série Craig Pralin

Sloop-Intermedia



Psyché par terre

DU MÊME AUTEUR
À PARAÎTRE :

Série Craig Pralin

N° 2 : Meurtres au sirop

Lee Esterboyd

Psyché par terre

Roman

Sloop-Intermedia

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions Sloop-Intermedia, 2011

www.sloop-intermedia.com

ISBN : 978-2-919706-01-3

À Sylvie.

L'AMOUR PAR TERRE

Le vent de l'autre nuit a jeté bas l'Amour
Qui, dans le coin le plus mystérieux du parc,
Souriait en bandant malignement son arc,
Et dont l'aspect nous fit tant songer tout un jour !

Le vent de l'autre nuit l'a jeté bas ! Le marbre
Au souffle du matin tournoie, épars. C'est triste
De voir le piédestal, où le nom de l'artiste
Se lit péniblement parmi l'ombre d'un arbre.

Oh ! C'est triste de voir debout le piédestal
Tout seul ! Et des penses mélancoliques vont
Et viennent dans mon rêve où le chagrin profond
Évoque un avenir solitaire et fatal.

Oh ! C'est triste ! – Et toi-même, est-ce pas ! es touchée
D'un si dolent tableau, – bien que ton œil frivole
S'amuse au papillon de pourpre et d'or qui vole
Au dessus des débris dont l'allée est jonchée.

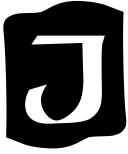
Paul VERLAINE in *Fêtes galantes*

PREMIÈRE PARTIE

La journée du 1^{er} février

CHAPITRE 1

UN MOIS POUR TOUT SAVOIR



'étais assis à mon bureau, en bras de chemise. Je triais mon maigre courrier d'une main, tout en desserrant de l'autre le nœud de ma cravate. – Essayez, et vous verrez que ce n'est pas si facile, surtout après une nuit blanche...

Deux factures allèrent rejoindre leurs semblables dans le plus grand des tiroirs, déjà ouvert.

Puis je me perdis dans la contemplation d'un prospectus vantant, à un prix défiant toute concurrence, les charmes d'un circuit touristique à deux au Nouveau-Mexique. Mais les photos étaient mauvaises, le papier granuleux, et de toute façon l'âme sœur n'était pas fournie par la publicité.

Je me renfonçai dans mon fauteuil pour penser à moi, à ma vie, à mon œuvre, c'est-à-dire à pas grand-chose.

Les cheveux auburn ondulés vers l'arrière, les yeux noirs et profonds, le nez droit, la mise soignée, les gestes courts et précis... Sans que j'attire particulièrement le regard, on pouvait me reconnaître une certaine prestance. Mais à quoi me servait-elle ? Un cafard fermant les yeux sur son sort, voilà ce que j'étais devenu. Les événements du quotidien me laissaient dans la bouche un goût amer. Ils me noyaient l'esprit comme les images blêmes d'un film d'auteur.

J'écarquillai les yeux.

Craig Pralin. Piratage industriel, malversations financières, escroqueries à l'assurance, enquêtes en tous genres. Voilà ce que pouvait lire, sur un panonceau de cuivre étamé, l'ombre hésitante qui se dessinait

derrière la porte vitrée.

Après avoir poussé la porte, le type considéra les neuf mètres carrés de mon bureau. Puis il s'avança, l'air emprunté. C'était un grand escogriffe, qui paraissait aussi claustrophobe qu'un iguane coincé dans une lessiveuse.

J'attendis, pour serrer la main de mon client potentiel, qu'il termine d'essuyer ses lunettes de myope, trempées par la pluie. Il avait une grande main blanche, froide mais ferme, ornée d'une chevalière et d'une gourmette en or.

Je lui fis signe de s'asseoir.

Il s'assit donc puis, se ravisant, se releva. Il chercha du regard un portemanteau ou quelque ustensile susceptible de remplir le même office. Las... Comme à regret, il défit son trench-coat marron. Il le roula en une boule froissée qu'il posa sur l'accoudoir de son fauteuil.

Une écharpe de soie mauve pendait négligemment sur son épaule.

Nous n'avions toujours pas échangé le moindre mot.

Laisant mourir quelques secondes, j'attaquai enfin par un banal « Que me vaut l'honneur de votre visite ? ».

L'escogriffe lissa du plat de la main sa belle chevelure noire que la pluie avait lustrée.

— Sale temps, écuma-t-il, avant de préciser : J'ai laissé mes coordonnées sur votre boîte vocale avant que le jour se lève. Vous m'avez rappelé, et nous avons fixé rendez-vous pour dix heures.

Sa voix était rocailleuse et traînante. Mais cela ne semblait pas le signe d'une toux naissante. Fumeur, peut-être ?

— Mr Harden, *Paddington Hotel, Saint Mark Street*. – J'avais ouvert mon agenda pour faire sérieux. – Je voulais être sûr qu'il s'agissait bien de vous. Je vous attendais, bien entendu. Un *Flor de Selva*¹ ?

— Volontiers.

Il retira la pellicule de cellophane protégeant le cigare, le décalotta, puis l'alluma. Ses mains tremblaient. Il savoura deux ou trois bouffées,

¹ Marque de cigares du Honduras. Depuis l'embargo américain sur Cuba, en 1962, les Havanes restent interdits d'importation aux États-Unis.

l'œil un peu fatigué. Il n'était pas rasé de près mais paraissait propre.

— Il y a un cendrier sur pied à votre gauche.

— Merci. J'ai été réveillé en catastrophe cette nuit, avoua Harden. C'est la raison pour laquelle je me trouve ici.

J'avais écouté attentivement ces dernières paroles, faisant saillir mes muscles maxillaires, saisi d'une impression diffuse qui demandait confirmation. J'imaginai mon profil, tel celui d'une icône, se découpant sur un nuage de fumée.

— Dites-moi..., vous n'êtes pas de Baltimore, lançai-je, scrutant mon interlocuteur. Vous n'êtes même pas de la Côte est...

Le grand corps de Harden s'était imperceptiblement recroquevillé : la tête bizarrement enfoncée, les coudes reposant sur les genoux.

— Vous avez raison, confessa-t-il. Je n'ai pas encore l'accent du pays. Je suis en ce moment en... voyage d'affaires. Et...

— De nationalité française, laissai-je tomber. Votre pratique de l'anglais, remarquable, n'est pas en cause. J'ai simplement aperçu votre paquet de cigarettes. Il dépassait de votre poche quand vous en avez extrait votre briquet. Par ici, les *Gauloises* ne sont pas monnaie courante...

Harden sourit. Une drôle de petite ride courut au bord de sa joue droite, indécidable lorsque aucun sentiment ne s'exprimait sur son visage.

— *Mes compliments**². Je constate qu'il n'en faut pas beaucoup pour vous mettre dans l'ambiance...

Je haussai les épaules. Après une telle démonstration, un détective honnête se devait d'alléguer quelque chose de ce goût-là :

— Déformation professionnelle... Se guérit en faisant une cure de filatures, de préférence la nuit sous la neige ou la pluie. Avoir les pieds mouillés, ça rafraîchit les idées... Grâce à ça, je connais les gourbis les plus crasseux de Baltimore. Les femmes adultères sourient rarement sur les photos que je prends d'elles. J'en suis encore au stade où je ne peux pas me permettre d'éconduire les maris trompés...

Le Français s'éclaircit la voix.

— Ça ne doit pas être agréable tous les jours. Mais rassurez-vous : ce

² Les expressions en italique suivies d'un astérisque sont en français dans le texte.

n'est pas ça qui m'amène. L'affaire que je projette de vous confier est, à mes yeux, bien plus importante.

— Mes moyens sont limités. J'espère que vous n'avez pas fait le voyage spécialement de France pour louer mes services.

Harden sourit à nouveau.

— Non. Bien sûr que non. Disons que vous avez la réputation d'être quelqu'un de sérieux... et de discret.

Je me pinçai l'arête du nez entre le pouce et l'index.

— Vous ne m'aurez pas par la flatterie : je suis trop discret pour avoir une quelconque réputation...

Harden se redressa.

— Vous me plaisez, Mr Pralin, décréta-t-il d'un ton moins embué. Votre verve... Me tromperais-je si j'émettais l'hypothèse que vous avez des origines françaises ?

La réponse fusa :

— Un peu par mon arrière-grand-père. Beaucoup plus par ma prof au lycée.

Harden se claqua les cuisses d'un petit geste sec.

— Et peut-être un ou deux restaurateurs, non ? Quoi qu'il arrive de tout ceci, Mr Pralin, je ne regretterai pas de vous avoir rencontré. Mais... je m'aperçois que je n'ai toujours pas abordé le vif du sujet... — Il abandonna son cigare, à peine entamé, sur le rebord du cendrier. — Avez-vous regardé les informations sur la chaîne locale ce matin ?

— Pas eu le temps : j'ai encore les pieds mouillés.

— Peu importe.

Le Français se leva. Les mains dans le dos, de façon théâtrale, il se mit à arpenter la pièce. La petite cinquantaine, anguleux, il se mouvait avec souplesse, bien qu'étant un peu voûté.

— Je travaille pour un musée, le *musée Cordelier* à Paris. J'y suis responsable du département *Peintures*. Peut-être cela vous semble-t-il un peu anachronique ? Un homme de la nuit, un aventurier comme vous ne doit pas souvent fréquenter les musées...

Je ne répondis rien. Se prétendre aventurier, n'était-ce pas non plus anachronique ?

— Pour ma part, je considère que l'Art, en tant que dépassement de soi, est aussi un dépassement de la banalité du monde. L'Art, comme la passion amoureuse, est source de nombreuses désillusions mais aussi et surtout de nombreuses espérances. Une œuvre en appelle une autre. C'est la création artistique qui muscle l'esprit. Et c'est bien tout le mystère humain qu'elle explore... Mais ce cheminement est difficile. Comme le disait un poète français du nom de Baudelaire...

— Je connais de... réputation.

— ... « *l'Art est long et le temps est court* ».

— Je comprends ce que vous voulez dire. – Ce n'était certainement vrai qu'à moitié mais je n'étais pas d'humeur à me laisser bercer par un cours de philosophie artistique comparée. – Quelle sorte de dommage venez-vous de subir ?

Harden chercha un papier niché dans son portefeuille. C'était une photo découpée dans un magazine. Elle représentait une statuette de marbre rose, figurant une jeune femme aux traits fins, partiellement dénudée, à la démarche gracieuse, ses longs cheveux agités par le vent. Insouciante, elle tenait dans sa main un objet en forme de cœur.

— Très jolie, appréciai-je. Mais je les aime davantage dans le genre « tigresses insatiables ».

Harden tressaillit.

— Ne plaisantez pas, Mr Pralin. Pas maintenant, je vous prie. Vous admirez là la célèbre *Psyché qui danse* du sculpteur italien Antonio Canova. Il s'agit d'un incontestable chef-d'œuvre. Elle a une valeur artistique incommensurable. Quant à sa valeur marchande, elle ne peut être qu'estimée mais dépasse certainement la dizaine de millions de dollars...

Ma bouche émit un gargouillis vague pour le moins admiratif.

— Eh bien !... On est prêt à pardonner toute la timidité du monde à une fille aussi fortunée.

— Des cambrioleurs l'ont dérobée la nuit dernière, pas très loin d'ici, au *Baltimore museum of fine Arts*, reprit Harden, des inflexions étranges dans la voix.

Il y eut un léger silence.

— Vous ne m'avez pas dit travailler pour un musée de Paris ?

— Si, le *musée Cordelier*. Légalement, la *Psyché* appartient bel et bien au *musée Cordelier*. Mais certaines pièces de renommée internationale peuvent être amenées à voyager. Dans le cadre d'un accord d'échange culturel, il avait été décidé que nous prêterions une centaine de pièces – dont la *Psyché* – au *Baltimore museum*. Cela pour une exposition itinérante sur *Les artistes en Europe au temps de Napoléon*. L'événement devait avoir lieu courant février à Baltimore, puis à Paris en septembre. Il est clair que désormais le partenariat entre nos deux musées est plus que compromis...

— Quel était votre rôle précis ?

— En tant que Commissaire adjoint, je me suis occupé du bon acheminement des pièces et de différentes tractations. À ce propos, d'ailleurs, tout n'a pas été sans mal. Les dirigeants du *Baltimore museum* n'ont pas pris les mesures qui s'avéraient nécessaires...

— Que voulez-vous dire ?

Harden prit une profonde inspiration. Un je-ne-sais-quoi de contenu se lisait dans ses yeux.

— Le conservateur, un certain Brown, a agi avec la plus grande négligence. En fait, il nous a trompés. Il faut vous dire que je suis mandaté par le conservateur en chef du *musée Cordelier*, Simon Ledez. Il est mon patron et aussi mon ami. C'est lui qui lors des pourparlers de départ avait posé comme condition au prêt de la *Psyché* de faire blinder la porte de la salle devant l'abriter. En fait, aucun papier n'avait été signé à cette fin, mais Brown lui avait donné sa parole. Mais ce scélérat n'a jamais entrepris les travaux nécessaires. – Son poing s'était serré. – C'est ce que j'ai pu constater à mon arrivée il y a trois jours, après avoir fait débarquer les pièces à l'aéroport. Alors voilà... : le drame est encore plus douloureux quand on sait que toutes les précautions n'ont pas été prises. Il est probable que ce genre de choses vous laisse froid, et c'est tant mieux. Mais moi, de voir que la *Psyché* est perdue, ça me rend fou...

Mon vis-à-vis avait l'air anormalement ému. Je m'étonnais de cette réaction que je mettais sur le compte d'un penchant fétichiste. Pour poursuivre son discours, il choisit de se rasseoir :

— Profitant que ceci a eu lieu sur le sol des États-Unis, Mr Ledez, en accord avec les dirigeants de la *Lloyd's* assurant la *Psyché*, m'a confié le soin d'engager un détective privé. Séance tenante. Si je m'adresse avec ferveur à vous, Mr Pralin, bien qu'ignorant tout de votre réputation, c'est parce que vous faites un peu figure de dernier recours... Et aussi parce

que cette nuit, au téléphone, vous m'avez assuré être parfaitement libre en ce moment. Je vous demande donc de mener, avec vos moyens, avec vos méthodes, une enquête parallèle à celle de la police, dans les milieux des receleurs d'art et où bon vous semblera...

J'écrasai mon cigare. J'observai les dernières volutes de fumée. Cette affaire changeait de l'œil du bidet ordinaire ³. Mais d'un autre côté, je ne voyais pas encore très bien où je mettais les pieds...

— Il est trop tôt, je suppose, pour déterminer si la police a une quelconque piste ?

— Les quelques éléments qui ont filtré ne m'incitent guère à l'optimisme. Les cambrioleurs se sont évanouis dans la nature. Et je doute qu'ils aient placardé quelque part l'adresse où les retrouver... Le travail qui s'annonce paiera à brève échéance, ou ne paiera pas. Mais ne vous en faites pas, Mr Pralin. Nous sommes des gens intègres. Nous vous faisons confiance, car plusieurs têtes à penser valent mieux qu'une. Et... nous serons généreux.

— Je n'ai jamais fait de miracle. Si j'estime que la partie ne vaut pas la peine d'être jouée, je vous en avertirai.

Après un court moment de réflexion, Harden demanda :

— Quels sont vos tarifs ?

— Cinq cents dollars la journée de sept heures, sans compter les frais éventuels, de déplacement notamment. Mes honoraires augmentent de 10 % les week-ends et jours fériés.

— Je vous offre trente mille dollars pour le mois, Mr Pralin. — Il me laissa le temps d'effectuer un rapide calcul mental : j'étais gagnant... — Il faut pourtant que je vous fasse un aveu. Vu les circonstances, il nous a semblé que, sauf cas exceptionnel, les chances de succès deviendraient nulles passé le délai d'un mois. Que voulez-vous, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud... — J'opinai, sans grande conviction. — Vos vacances ne seront donc pas renouvelées. Nous sommes aujourd'hui le 1^{er}. Vous ne disposez que du mois de février, un point c'est tout. Trente mille dollars payables maintenant, et ce sans obligation de résultat. J'ai ici les clauses écrites, garantes de notre bonne foi.

Je les parcourus du regard.

— Tout à fait correct, articulai-je, la bouche un peu sèche.

³ Cette expression imagée désigne les affaires de mœurs.

C'était la première fois qu'on me proposait une telle somme pour un boulot que je n'étais même pas tenu d'achever... Les mœurs étrangères de l'homme qui me faisait face juraient-elles à ce point avec le caractère mercantile et intéressé de l'Américain moyen ? Je tordis les lèvres, m'inquiétant de cette magnanimité un peu suspecte. Harden dut le sentir, puisqu'il reprit :

— Étonnant ? Vous ne saisissez pas encore l'étendue du problème, Mr Pralin... Ne vous méprenez pas : nous voulons bien que votre motivation reste intacte. En d'autres termes, *que vous ne musardiez pas...* Gardez présent à l'esprit que votre but ultime est de retrouver la *Psyché*. Et si vous y parvenez, la récompense sera à la mesure de votre exploit : que diriez-vous de dix mille dollars supplémentaires ?

— Joli paquet.

Le Français se regarda les ongles.

— Ce n'est rien comparé aux sommes mises en jeu par ailleurs, Mr Pralin, même si cela vous semble... surréaliste.

Surréaliste ou pas, il n'y avait pas à hésiter...

Le Français ne disposant d'aucun véhicule pour la durée de son séjour, nous nous engouffrâmes dans ma « Baleine », une vieille Plymouth humide et noire dont je ne parvenais pas à me défaire par coquetterie. Je l'avais acquise auprès d'un avocat à la carte pas très propre qui ne voulait plus en entendre parler depuis que des amis à lui s'étaient amusés à la prendre pour cible à la faveur d'une nuit sans lune. L'affaire remontait à quelques années. Mais de nombreux impacts de balle constellaient toujours son flanc gauche, ce qui avait la vertu d'impressionner les âmes simples.

CHAPITRE 2

SUIVEZ LA FLÈCHE



e *Baltimore museum of fine Arts* se situait dans la banlieue nord-est, sur la route de Philadelphie, non loin de *Clifton Park* et du siège de l'orchestre philharmonique. On y accédait par une artère bordée de jardins et de fantasmes résidentiels : pierre de taille et piscines vides onze mois sur douze...

Je me garai. Une esplanade s'offrait à la bourrasque. Des pièces de gazon parcourues de contre-allées détrempées la bordaient.

Le bâtiment comptait trois étages. Sans l'existence d'un péristyle abritant une sorte de parvis intérieur, il aurait semblé un brin monolithique. La façade, d'aspect moderne, avait un air austère. Elle évoquait un visage dénué de traits, au regard mauvais : chacune des fenêtres était munie de solides barreaux.

Sous le péristyle, près de l'entrée, régnait une obscurité froide. C'est là que s'étaient réfugiés les reporters locaux, moins avides de connaître les premiers résultats de l'enquête que de se protéger de la pluie battante. Après nous être extraits du véhicule, nous les rejoignîmes en courant.

Deux flics barraient l'entrée. Il nous fallut décliner notre identité. Pénétrer dans les lieux était à ce prix.

Nous attendîmes quelques instants dans le hall. La gent policière pullulait.

Harden accosta un troisième flic. Après avoir fait « oui » de la tête, il nous mena vers une salle sur la gauche. Un ensemble de pièces s'y

trouvaient soigneusement répertoriées : tableaux, gravures, meubles, émaux, céramiques, sculptures... À la différence d'œuvres destinées à une contemplation immédiate, elles n'avaient fait l'objet d'aucune présentation. Certaines étaient encore sous emballage.

Harden voulut retirer les draps fantomatiques et déplacer les panneaux de carton les protégeant.

— Veuillez ne toucher à rien, intima le policier.

— Les besoins de l'enquête..., acquiesça Harden en se reculant.

Il m'expliqua que certaines pièces du *musée Cordelier* n'étaient déjà plus stockées ici. On les avait transférées dans les salles prévues pour l'exposition, dans l'aile gauche du rez-de-chaussée.

— Ici, on a les œuvres qui auraient dû être mises en place demain... si le vol n'avait pas eu lieu. Rien qu'au vu de cet échantillon, vous pouvez juger que la collection prêtée est des plus riches...

Je m'approchai d'un service en porcelaine de la manufacture de Sèvres, que rien ne recouvrait. Il avait été offert à Mme de Montebello par l'Impératrice Marie-Louise – la seconde épouse de Napoléon – en 1814.

— Qui était Mme de Montebello ? demandai-je.

— Une Merveilleuse.

— Une quoi ?

— Une Merveilleuse. Une femme d'une beauté remarquable, bien en vue dans la haute société napoléonienne. Elle a eu pour mari le Maréchal Lannes, que Napoléon considérait comme son meilleur ami. Et aussi un serviteur fidèle sur les champs de bataille... Napoléon pour le remercier l'a fait duc de Montebello. Il a été fauché par un boulet autrichien à la bataille d'Essling, en 1809. Il paraît que sa mort a fait pleurer l'Empereur une journée entière... Puis Napoléon a nommé la duchesse de Montebello Dame d'honneur de l'Impératrice Marie-Louise. Elle est devenue sa confidente la plus chère...

Je félicitai Harden pour son impressionnante érudition. Puis je contemplai le service. Chaque tasse portait des scènes peintes se référant à la légende de Psyché, assorties d'un commentaire. Sur l'une d'elles, deux Cupidons brûlaient un papillon à l'aide d'une torche. La légende de la tasse mentionnait : *Les amours violents consomment l'âme*. Une jatte était illustrée par des Cupidons attrapant des papillons dans leurs filets ou

les cueillant sur les fleurs où ils s'étaient imprudemment posés. La légende correspondante disait : *Les amours divers cherchent à s'emparer de l'âme par toutes sortes de moyens*. Les autres pièces du service portaient des illustrations et des cartels selon le même principe.

Harden se livra sous mes yeux à un rapide inventaire. Rien ne manquait. Il semblait soulagé.

C'est alors qu'un homme petit, rondouillard et tout de gris vêtu, fit son apparition. Physiquement, tout le distinguait de Harden, sauf de ne pas ressembler à Burt Reynolds et de porter lui aussi des lunettes. Au moment où ils se saluèrent, le contraste entre ses bras trop courts et ceux trop longs de Harden dégagea cette énergie comique que les films muets se plaisaient à ressasser. C'était le lieutenant Josh Alston, du *Northeastern district* de Baltimore. Et malgré son allure de victime innocente du premier lancer de tartes à la crème venu, je savais que ce type-là n'était pas facile... Il avait acquis une certaine notoriété dans la lutte contre le trafic d'armes en démantelant un gang d'un bas-quartier de Baltimore, Waverly. Ça ne suffisait pas à faire de lui un héros : aucun flic n'est jamais parvenu à éradiquer la guerre des gangs. N'empêche. J'imaginai que venir fouiner ici, dans ce coin plutôt huppé, lui faisait comme des vacances...

Le Français se présenta à son tour. Il dit combien il était attaché à la *Psyché* et souhaita bonne chance dans ses investigations au policier. Puis il aborda le cas problématique que ma présence semblait inférer. Il ne fallait pas voir mon enquête comme une ingérence dans les affaires de la police, mais comme une chance supplémentaire de remettre la main sur la précieuse statuette. Personne en l'occurrence ne niait la prépondérance de l'action policière. Bien entendu, je laissais dire, ne me sentant pas lié par la parole d'un tiers.

Alston n'était pas dupe non plus. Son aspect bonhomme faisait mal oublier que, derrière ses lunettes rondes, se dissimulaient des yeux d'homme lucide et expérimenté. Il avait de la suffisance pour quatre et ne put s'empêcher d'ajouter que s'il consentait à collaborer avec un privé, ce serait dans une certaine limite et qu'il aurait lui-même fixée.

— Je ne suis pas disposé à jouer le rôle de ce blaireau traqué par une meute de fox-terriers, avait-il proféré.

Façon plaisante de me prévenir de l'intérêt relatif qu'il portait à ma fonction. J'étais logé à la même enseigne que les journalistes. Alston ne voulait pas m'avoir constamment à ses basques. Toutes choses dont je me

doutais déjà... Je serais autorisé à assister à la reconstitution des événements et à l'interrogatoire des gardiens. Alston éclaircirait quelques points si nécessaire. Mais le reste me regardait, si tant est que les enquêteurs soient en mesure de dépasser ce stade initial.

— Il ne m'est pas interdit, de temps en temps, d'avoir des idées..., observai-je, pas décontenancé pour si peu.

J'étais bien décidé à y voir clair par moi-même. Même si Alston me mettait des bâtons dans les roues. Et même si en bout de course ça ne donnait rien. Je savais que chacune de mes tentatives contribuerait à réveiller la petite guerre des nerfs à laquelle nos deux bords s'étaient accoutumés.

— Suivez-moi, enjoignit Alston. On n'a pas affaire à de simples cambrioleurs. Alors préparez-vous à une petite surprise.

Mon client et moi n'eûmes pas à attendre longtemps. À la suite du policier, nous traversâmes la galerie centrale du musée. Au fond, nous franchîmes de quelques mètres le seuil de la dernière salle de l'aile gauche, mais sans pouvoir aller plus loin.

— Zone de sécurité. – Alston nous planta dans ce qui constituait une sorte de sas, délimité par de larges bandes de rouleau adhésif jaune et noir, tendues sur des piquets à mi-hauteur. Il héla un de ses hommes, visible de l'autre côté. – Vous n'avez rien trouvé d'autre, Willis ?

Willis s'était paré de la tenue blanche de la police scientifique. Il était penché, l'air méditatif, sur le vieux plancher lustré. C'était un grand blond couperosé aux oreilles décollées. – Une vraie gueule d'intellectuel sous-développé promu fin limier, qui se redressa instantanément à la vue de son supérieur.

— Absolument rien, Lieutenant. Sur ce plancher, tout est très vite repérable. Pas même une aiguille n'aurait pu nous échapper.

Alston fit une légère grimace. Il la punctua d'un geste ample de la main. Puis il pivota vers Harden et moi en nous priant de le rejoindre :

— Et voilà le travail !

Le spectacle était plutôt cru. Il s'avérait troublant de mon propre point de vue. Mais pour l'amateur d'art que se piquait d'être Harden, il prenait des proportions calamiteuses. – Une véritable profanation..., qu'il ne s'était pas préparé psychologiquement à affronter.

— Il y en aurait pour plusieurs millions de dollars. Ça a l'air tellement insensé que j'ai préféré ne rien dire à la presse.

Harden n'écoutait plus. Il avait pris quelque distance et, anéanti comme il l'était, mieux valait le laisser dans son coin. Je hochai la tête et examinai la situation.

Une série de graffitis, grossièrement exécutés, parsemaient le mur faisant face à l'entrée de cette vaste salle. Des personnages gribouillés exhibaient leurs organes génitaux. Certains d'entre eux avaient une ou plusieurs flèches plantées dans les fesses. Mais le style n'était pas celui des tagueurs. Celui qui avait œuvré là était dénué de tout sens esthétique. Était-il pour autant un désaxé ? Il était permis d'en douter. Car au milieu de ces dessins obscènes, un message à la peinture rouge ressortait. Agressif, mal calligraphié, il se présentait dans les termes suivants :

**BROWN,
POUR TOUT ESPRIT OUVERT,
IL Y A UNE SOLUTION À CHAQUE ÉNIGME.
EST-CE BIEN VRAI ?**

Les Archers

Ces quelques mots avaient au moins un mérite : ils s'adressaient sans ambiguïté au conservateur Brown, celui-là même que Harden avait taxé de « négligence ». Ils semblaient s'en prendre à lui. Le conservateur devrait s'expliquer sur ce point. Peut-être trahissaient-ils un secret, peut-être même traduisaient-ils une vengeance personnelle... Alors, poudre aux yeux ou possible point de départ des recherches ? La question ne tourmentait encore personne. Car l'incongruité du message intriguait. Son possible sens caché n'échappait à personne. Mais il ne parvenait pas à retenir durablement l'attention.

Car c'est l'irréparable qui avait frappé les tableaux eux-mêmes. La plupart avaient à jamais perdu leur rayonnante beauté. Pour décrire l'état de désolation des cimaises, un seul mot venait à la bouche : saccage. Rien d'étonnant à ce qu'un être habitué à vivre avec les choses comme Harden en ait la nausée...

Il me rejoignit finalement, aussi accablé qu'un joueur de flipper qui

aurait contracté la maladie de Parkinson.

— C'est devenu de l'art en lambeaux, Mr Pralin...

Il se lança dans un douloureux monologue entrecoupé de hoquets. « L'art en lambeaux », ç'aurait pu être le credo de cette nouvelle génération de peintres iconoclastes, annonciatrice d'un monde de plus en plus destructeur, cultivant la violence gratuite, reniant les vestiges de notre civilisation. – Une forme de création artistique par l'absurde qui, en s'automutilant, aurait témoigné de la fragilité des choses. Mais il n'y avait rien d'une telle démarche dans l'acte qui avait consisté à déchiqueter les toiles. Seuls le mépris ou la haine avaient guidé la main coupable. Les entailles avaient labouré le tamis en profondeur. Sur certaines places, des lamelles entières de peinture avaient été arrachées. Et pourtant, rien ne semblait indiquer que cette basse besogne soit l'œuvre de déments. Il y avait un total de vingt-cinq toiles lacérées, de tailles diverses. Elles étaient toutes barrées d'une croix en forme de X – à l'exception de la dernière touchée, qui ne comportait qu'une seule rayure transversale apparente.

Il y avait pourtant un fait troublant. Au milieu de ce carnage, certaines toiles avaient été épargnées, disséminées comme autant de sanctuaires. On en dénombrait cinq, exemptes du moindre accroc. Les vandales ne semblaient pas avoir procédé dans l'ordre. Pris par le temps, ils n'avaient probablement pas pu achever leur mauvais coup. Au vu de ces toiles-là, c'était du moins de cette manière que Harden trouvait prétexte à se consoler.

L'ensemble des cadres n'avait subi aucun dommage.

— *C'est un crime, c'est un crime...**, se lamentait Harden, les larmes aux yeux.

Au bout d'un moment, il respira bruyamment et souligna que l'importance des dégâts rendait toute tentative de restauration impossible.

Quelques secondes tendues passèrent, où on ne trouva rien à se dire. Puis je demandai d'un ton confidentiel, comme sur le mode de la prière :

— Avez-vous des indices ?

Alston sourit.

— On ne peut pas vraiment parler d'indices. Il s'agit plutôt de marques que les... cambrioleurs ont semées sur leur passage. Et ce,

volontairement. Tout d'abord, trois grenades lacrymogènes destinées à protéger leur fuite. Ensuite, la bombe de peinture rouge ayant servi à écrire le message du mur et le cutter ayant servi à lacérer les tableaux. Tout porte à croire qu'ils ne désiraient pas s'encombrer de ces « outils ». Ils ont été découverts ici-même, par terre, bien en évidence. C'est pourquoi le dépistage des empreintes digitales et génétiques n'apportera certainement rien. À l'œil nu, en tout cas, on ne décèle rien. Et je ne vois pas par quel miracle on pourrait trouver des traces de salive ou de sperme sur ces accessoires. J'ai naturellement fait saisir ces pièces à conviction. Ce soir, tout sera en lieu sûr, dans nos labos. Mais en attendant, j'ai réquisitionné le coffre-fort du conservateur Brown.

— Je vois... Vous comptez faire fermer le musée, je suppose ?

— Oui. Au moins pendant les quelques jours de l'instruction préliminaire.

— C'est donc tout ce que, matériellement parlant, nous avons en main ?

Alston afficha un sourire en coin. Il nettoya ses lunettes rondes avec son mouchoir avant de déclarer :

— Pas tout à fait. Il y a eu un assaut final. J'en ignore encore les circonstances exactes. Un gardien du nom de Manckiewicz a subi d'assez graves blessures. Il a dû être transporté à l'hôpital. Peut-être y a-t-il eu un violent corps à corps... Toujours est-il que nous avons découvert des gouttes de sang éparses sur le sol, cheminant du présentoir de la *Psyché*, dans une salle voisine, jusqu'au hall de sortie. Dehors, plus aucune trace. Mais avec la pluie qui est tombée cette nuit... Des échantillons de ce sang sont analysés en ce moment même par nos labos.

Je me passai la main dans les cheveux, l'air absorbé.

— Si je vous suis bien, l'espoir subsiste. Manckiewicz a peut-être rendu la monnaie de sa pièce à son agresseur qui aurait, dès lors, versé son sang.

— Il subsiste, mais je ne privilégie pas cette hypothèse. Un mauvais pressentiment...

Alston fit un geste évasif de la main. Il était prêt à clore l'entretien.

— Vous n'en savez pas plus ? insistai-je.

Il eut une moue hésitante, avant de lâcher :

— Si. Ces illuminés sont bel et bien des « *Archers* ». On a extirpé du corps de Manckiewicz une flèche. Elle a neutralisé le gardien en silence. Mais figurez-vous que c'est aussi une sorte de fétiche servant à revendiquer leur acte. Enroulée autour de la flèche, il y avait une feuille de papier protégée par un transparent...

— Ne me faites pas languir...

— Vous avez visualisé les cinq toiles qui ont échappé à la lacération ?

— Pas encore.



Pierre-Paul Prud'hon : La justice et la vengeance divine poursuivant le crime, 243 cm x 292 cm, 1 808, musée Cordelier (Paris)

— Eh bien, c'était la reproduction d'une de ces toiles. *La justice et la vengeance divine poursuivant le crime*, par Prud'hon. N'importe qui peut imprimer ça sur Internet...

Alston nous laissa là. Harden s'éloigna à son tour.

Machinalement, je m'approchai de la toile. Par chance, elle était d'une dimension impressionnante. Elle s'étalait sur la gauche, juste à côté de l'entrée de la « salle interdite » et était donc visible du sas où le cordon de flics refoulait les indésirables dans mon genre. Je jetai un œil au cartel :

Le peintre

Pierre-Paul Prud'hon (1758-1823) se marie à 19 ans. Cette union est malheureuse et le tourmentera.

Il séjourne à Rome de 1785 à 1788. Il s'y lie d'amitié avec Canova, qui lui propose de partager son atelier. Prud'hon décline à regret cette offre, sacrifiant sa renommée au devoir de rejoindre sa famille en France. Sa femme – qu'il avait dû épouser suite à un pêché de jeunesse l'ayant fait l'engrosser – a sombré dans la folie.

Sous la Révolution, il connaît la pauvreté.

Il assoit son succès sous le Directoire. Son style, moins austère que celui de David, demeure classique. Mais il développe une sensibilité picturale préromantique. Les contours des corps et des choses sont moins nettement dessinés, Prud'hon appréciant les tonalités dégradées, ce qui donne à ses œuvres un caractère plus moderne.

Il meurt à Paris, emporté par la lame de fond du suicide de sa maîtresse, le peintre Constance Mayer, avec qui il partageait sa vie depuis 1803, après que sa femme eut été enfermée dans un asile d'aliénés.

L'œuvre exposée

Le Palais de Justice de Paris lui passe commande d'un tableau pour sa salle des séances, commande qu'il honore de la plus belle des manières avec le monumental *La justice et la vengeance divine poursuivant le crime* (1808). Napoléon lui-même l'encense, bien que Prud'hon tourne le dos au style néoclassique de David.

Le cadavre d'un jeune homme dénudé gît sur un sol rocailleux et désolé. Son meurtrier lui jette un dernier regard apeuré avant de prendre la fuite, à peine dissimulé par le voile laiteux de la pleine lune. Mais son crime ne restera pas impuni longtemps, grâce à la diligence des déesses de la Justice et de la Vengeance qui le pourchassent déjà. Il n'est pas anodin de remarquer que la position de la victime, bras écartés, rappelle le supplice du Christ sur la croix. Quant au criminel qui prend la fuite avec un sac d'or, il s'apparente singulièrement au personnage de Judas.

Ses autres œuvres « napoléoniennes » majeures

Introduit dans la cour napoléonienne par un ami préfet, sa sensibilité et sa délicatesse en font le portraitiste préféré de Joséphine, tandis que la seconde femme de Napoléon, Marie-Louise, le choisit comme professeur de dessin. En 1804, il exécute le dessin *L'innocence préfère l'amour à la richesse*. En 1805, son *Portrait de l'Impératrice Joséphine* saisit bien toute la mélancolie que suggère celle dont la stérilité sera bientôt motif de répudiation par Napoléon. Celui-ci, pragmatique et perfide, souhaite ardemment un fils qu'elle ne peut lui donner pour assurer sa succession dynastique. Il épousera Marie-Louise, dont il aura un fils qu'il fera couronner roi de Rome. En 1811, Prud'hon fait le *Portrait du roi de Rome*.

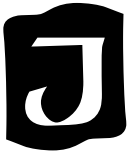
La même année qu'il réalise *La justice et la vengeance divine poursuivant le crime*, Prud'hon signe *L'enlèvement de Psyché*. Il revient alors à la mythologie érotique – qu'il avait abordée sous la Révolution avec notamment *L'Amour réduit à la raison* (1793) et *L'union de l'Amour et de l'amitié* (1793).

Quel lien pouvait-il y avoir entre cette toile admirable et l'énigme promise par le message du mur ? Devait-il y avoir un lien, d'ailleurs ? La toile renfermait-elle un quelconque message caché ?

À ce stade, je n'avais aucune certitude. À l'égal du somnambule qui se repère instinctivement en mobilisant ses sens de façon inconsciente, je notai juste deux points troublants. D'abord, Prud'hon avait fréquenté Canova, le sculpteur de la *Psyché* que Harden m'avait chargé de retrouver. Ensuite, il avait peint une toile qui faisait un lointain écho à ce qui m'occupait depuis peu : *L'enlèvement de Psyché*. Était-ce là le « crime » auquel le tableau que je contemplais faisait référence ? C'était probable. Mais ce constat, somme toute élémentaire, ne me menait nulle part... Car si Alston, ses hommes et moi pouvions être assimilés à la « justice », que venait faire la « vengeance divine » là-dedans ?

CHAPITRE 3

PREMIÈRES INVESTIGATIONS



'en étais là de mes considérations lorsque réapparurent Alston et le dénommé Willis. Deux femmes et un homme les escortaient, mandés par Alston.

Ayant vaillamment accompli sa mission, le sergent Willis s'en retourna.

La première arrivante était Mrs Matthews, conservatrice adjointe du *Baltimore museum*. C'était une petite personne, discrète, courtoise, à l'air instruit. Elle était afro-américaine. Vêtue d'un sobre tailleur gris perle, les cheveux noirs coiffés en bandeaux, elle avait la grosse cinquantaine et ne faisait rien pour paraître plus jeune. Après s'être présentée, elle adressa un petit signe de connivence à Harden qui lui répondit par un pâle sourire. Simple marque d'estime polie ou réelle complicité étiolée par la douleur ? Je n'en saurais vraisemblablement jamais rien car la vie sentimentale de Harden tout comme celle de Mrs Matthews me captivaient assez peu.

Je préfèrai m'attarder sur la seconde arrivante. Elle était proprement sensationnelle. Blonde cendrée, d'un âge qu'on pouvait évaluer entre vingt trois et vingt huit ans, elle faisait partie de ces filles étranges à qui même un zeste de vulgarité sied à ravir. Des bottes, une jupe en peau, un lainage effiloché qui ne parvenait pas à étouffer des seins de braise composaient ce personnage de femme moderne faussement spontanée, aux formes trop harmonieuses, à la chevelure trop ébouriffée, au regard trop insouciant qui ne regardait jamais rien ni personne. Je l'imaginai pourtant passant des heures à s'observer nue devant la glace de sa chambre. Toute seule, qui sait ?... La belle enfant ne portait pas d'alliance.

— June Brown, annonça-t-elle d'une voix suave comme un zéphyr.

L'homme qui l'accompagnait s'était couvert d'un imperméable vert d'eau. Il tenait le blouson de June et un chapeau de feutre. Il débordait la soixantaine d'années. Était de corpulence inférieure à la moyenne, déjà gris. Mais ses yeux clairs et ses traits durs donnaient l'impression d'appartenir à ce genre de type qui ne fait pas de concession, qui ne se retourne jamais.

Robert Brown, le conservateur en chef, se présenta à son tour, bien que chacun ait deviné qui il était. Son visage était aussi fermé qu'un monastère. Il serra ma main et celle d'Alston, mais négligea ouvertement celle du grand Harden.

— *Vous me le paierez** ! lança mon client entre ses dents.

Brown haussa flegmatiquement les épaules. Rien d'autre ne transparut de ses sentiments.

Alston aussi était resté de marbre. Ou bien il ne se sentait pas concerné par cet incident. Ou bien, plus probablement, il était déjà au courant du différend qui avait opposé les deux hommes et que l'enlèvement de la *Psyché* rendait haineux.

— Le message du mur vous vise personnellement, Mr Brown. Pensez-vous que le saccage des toiles traduise une possible vengeance à votre égard ?

Le policier mettait les pieds dans le plat.

— Une vengeance personnelle ?... Vous dire qu'avant aujourd'hui je ne m'étais jamais posé cette question, c'est déjà y répondre à moitié. Me connaîtrais-je donc des ennemis... C'est comme si vous me demandiez si j'ai des poux sur la tête. — Il parlait d'une voix basse et douce. Son regard s'était posé sur Harden. — J'ai eu de nombreuses activités annexes. La réussite professionnelle — *ma* réussite professionnelle — est une réussite matérielle. Elle a nécessairement dû susciter la convoitise. Certains ont dit de moi que j'étais un ambitieux, un arriviste, qu'un type comme moi devait obligatoirement laisser des taches derrière lui... Avoir des responsabilités, arbitrer entre différentes options, être le décideur ultime, ce n'est pas toujours évident... J'ai pu commettre des erreurs. Quant à ma vie privée, c'est ma vie privée, et je n'ai pas pour habitude d'en faire étalage. Je vais tout de même réfléchir à la question. Mais pour aborder ce sujet, Lieutenant, je souhaiterais un cadre plus... amical.

Harden tourna les talons en jurant en français. Alston ne le retint pas.

Brown ne poursuivit pas son discours. Il ne désirait pas s'impliquer davantage.

Alston changea de sujet :

— Quel est au juste le statut du musée ?

— Il est privé à but non lucratif. Il reçoit un important subventionnement de la ville et du Comté de Baltimore et des donations régulières de la part de particuliers, mais aussi de fondations ou d'entreprises. Il est géré par un Conseil d'administration que je préside. Notre budget annuel est d'environ 1,2 million de dollars, exonéré d'impôts. Il sert à payer les salaires, à faire face aux charges courantes, à financer l'acquisition de nouvelles œuvres et à monter des expositions telle que celle qui était prévue dans les jours à venir. À terme, nous espérons parvenir à la gratuité pour l'admission du public, comme c'est déjà le cas dans les grands musées de la ville, le *Baltimore museum of Art* et le *Walters Art museum*.

— Quelles sont ses heures d'ouverture ?

Le conservateur répondit toujours aussi mécaniquement. Le musée était ouvert aux visites de 9 heures 30 à midi et de 14 heures à 18 heures 30 du mercredi au dimanche. Les lundis et mardis étaient jours de fermeture. Chaque lundi, les femmes de ménage procédaient au grand nettoyage.

— Quelle est sa superficie ?

— 2 000 m² dont 1 500 de salles d'exposition.

— De combien de gardiens disposez-vous et quelle est leur fonction exacte ?

— Nous avons un total de vingt-et-un gardiens permanents, plus quelques intérimaires. Ils font les trois postes horaires : de 13 heures à 21 heures, de 21 heures à 5 heures et de 5 heures à 13 heures. Les jours de fermeture, il y a trois gardiens par équipe. Les jours ouvrés, il y a neuf gardiens dans les équipes du matin et de l'après-midi et trois dans l'équipe de nuit. Ils sont reliés par talkies-walkies. Ils ont un port d'arme. Nous comptons aussi sur le sens civique de nos visiteurs pour signaler tout incident. Après la fermeture, les rondes des gardiens sont moins fréquentes. Ils peuvent alors se cantonner dans leur salle de garde.

— Ont-ils les qualifications requises pour procéder à des visites guidées ?

— Non. Ce n'est pas leur boulot.

— Je fais office de guide de temps en temps, dit Mrs Matthews. Nous engageons aussi quelques étudiants.

Alston remercia assez sèchement Mrs Matthews en lui précisant qu'il s'occuperait d'elle plus tard. — À chacun son tour de passer sur le gril.

Il est vrai que Brown semblait un cas clinique assez rare. Aucun sentiment de révolte, aucune émotion ne l'agitaient. Il n'avait pas non plus l'air abattu. Alors... ne subissait-il pas le contrecoup des derniers événements ? Ou, atteint malgré tout dans son honneur, faisait-il preuve d'une froide retenue ? Avait-il les épaules à ce point larges ou en savait-il plus qu'il ne voulait le dire ?...

Alston se massa la mâchoire.

— Y a-t-il des points sensibles à surveiller particulièrement ? Je pense à des points de passage : portes, fenêtres, cloisons, etc.

— Non. Les portes, tant intérieures qu'extérieures, sont robustes. Quant aux fenêtres, elles sont toutes dotées de barreaux d'acier, qui n'ont pas été forcés la nuit derrière...

L'intrusion des prétendus *Archers* s'était donc opérée en douceur.

— Certaines pièces disposent-elles d'un système d'alarme ?

— En temps normal, non. C'est pourquoi un gardien contrôle en permanence les entrées et sorties des visiteurs. Il pare à toute éventualité. Jusqu'à présent, cette méthode a toujours fait ses preuves. — Les lèvres de Brown se tordirent en un rictus incompréhensible. — Seule la *Psyché* était protégée électroniquement, sur les recommandations du conservateur du musée français qui en est propriétaire — recommandations transmises par son... émissaire, qui vient juste de nous quitter.

La façon dédaigneuse dont il avait prononcé le mot « émissaire » ne laissait plus planer le doute quant aux rapports qu'il entretenait avec mon client.

— Ce système d'alarme fonctionnait-il normalement au moment du vol ? demandai-je à Brown.

Mais ce fut le policier qui prit la réponse à son compte :

— Tout à fait normalement. Mes hommes arrivés sur place m'ont affirmé que la sonnerie a retenti plusieurs minutes après le vol. Jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'il n'y avait plus rien d'autre à faire que de

déconnecter le circuit... Cela a d'ailleurs perturbé la nuit de pas mal de riverains, qui s'en sont plaints. Vous savez comment sont les gens...

Après quelques instants, Alston se retourna vers le conservateur.

— J'en ai fini avec vous dans l'immédiat, Mr Brown. Mais je vous prie de ne pas trop vous éloigner pendant les deux prochaines heures.

La ravissante June demanda si elle aussi serait interrogée. Alston n'avait pas besoin d'elle pour le moment. Elle nous quitta donc, à mon grand dam.

Mais je me consolai en apprenant qu'on allait passer à la reconstitution du vol proprement dite, le temps que Willis rameute son petit monde.

Comment les malfaiteurs avaient-ils pénétré dans le musée ? Comment et combien de temps y avaient-ils séjourné ? Comment en étaient-ils sortis ?...

Le musée faisait figure de véritable forteresse : des barreaux à chaque fenêtre, des portes inviolées, des murs robustes, des gardiens armés sur le qui-vive et dont on supposait qu'ils avaient correctement effectué leur travail...

Tout cela n'avait pas suffi.

La vigilance de trois gardiens avait été prise en défaut la nuit précédente. Ils avaient pour noms Jeffrey Hoffs, Samuel Fink et Danny Manckiewicz. Mais seuls les deux premiers prirent part à la reconstitution des événements sous la houlette d'Alston. Manckiewicz, « victime de son courage dans l'exercice de son métier », était gardé en observation à l'hôpital. Les médecins lui avaient imposé une journée complète de repos. Mais son état n'inspirait plus aucune inquiétude. Rien n'interdisait qu'il soit lui aussi interrogé dès le lendemain.

Hoffs fut prévenu qu'il ferait sa déposition le premier, tandis que son collègue était emmené dans une salle voisine.

Précaution élémentaire. Mais dans la pratique, l'isolement de Fink ne s'avéra guère profitable. Les deux hommes se rejoignaient dans la description des événements. — Événements qui, en faisant le constat de leur impuissance, les avaient laissés désespérés, bien qu'ils n'aient cessé d'agir d'après des ordres préétablis.

L'équipe de nuit avait pris son tour de garde à 21 heures.

Les rondes se faisaient à raison d'une par heure. Les premières s'étaient déroulées dans les conditions habituelles, sans le moindre incident.

Hoffs et Fink avaient découvert le saccage à 4 heures 05. Leur ronde n'avait débuté que depuis cinq minutes. Les deux hommes finissaient à peine d'inspecter le rez-de-chaussée. Une bonne vingtaine de minutes... C'était le temps qu'il fallait pour passer au peigne fin les quatre niveaux : rez-de-chaussée, premier, deuxième et troisième étages. Le musée restait malgré tout de taille modeste. L'usage de l'unique ascenseur était condamné la nuit. Il n'y avait qu'un seul et même escalier qui courait sur les trois étages, assorti d'une rampe d'accès pour l'accueil des « personnes à mobilité réduite ».

Un gardien était de permanence dans la salle de garde. Il supervisait la situation, prêt à appeler les secours en cas de pépin. La nuit dernière, c'était Manckiewicz qui tenait ce rôle.

— Donc, remarqua Alston en interrogeant Hoffs, le saccage n'a pu être orchestré qu'entre 3 heures 20 et 4 heures du matin. Moins d'une heure pour lacérer vingt-cinq tableaux, en silence et en toute impunité, ces cloportes n'ont pas chômé ! lâcha-t-il, moins compatissant qu'admiratif, l'œil vif derrière ses lunettes rondes.

Mais redevenant tout de suite plus terre à terre :

— Les horaires habituels des rondes étaient connus, semblerait-il, de nos clients... Et que s'est-il passé après le saccage ?

— Eh bien, Fink a prévenu Manckiewicz par talkie-walkie. Moi, j'ai vérifié que les tableaux étaient bien les seules pièces visées. Personne n'avait touché aux potiches, statuettes, marbres et bustes...

— Il faut dire, nuança Alston, que si quelqu'un avait brisé une statuette, vous l'auriez entendu. Taillader une toile est plus discret...

— C'est vrai. Mais on aurait pu les maculer de peinture.

— Et ensuite ?

— Eh bien, j'ai essayé de garder la tête froide. Il ne fallait pas paniquer. Et imaginer rapidement un « plan d'attaque » valait mieux que foncer bêtement tête baissée. Surtout que les autres auraient certainement su nous recevoir... Donc Manckiewicz a prévenu la police. Puis il est resté au rez-de-chaussée à surveiller la sortie. Fink et moi, on a dégagé

nos armes et continué notre ronde.

— Vous n'êtes pas retournés sur vos pas contrôler les salles que vous aviez déjà visitées ?

Le gardien parut agacé :

— Non. Nous connaissons notre boulot. Quelqu'un projetant de se réfugier dans une de ces salles nous aurait croisés dans la galerie ou aurait fait du bruit en se déplaçant. On l'aurait repéré.

— Admettons. J'en aurai le cœur net tôt ou tard. Donc vous avez continué votre ronde...

— Oui. On a organisé une battue en règle. On a branché toutes les lumières pour mieux débusquer les clandestins. À ce moment, tout était silencieux. Mis à part les tableaux, rien n'avait été endommagé. Mais les minutes s'étiraient. On fouillait chaque recoin avec conscience. Cela n'a servi à rien. C'était inimaginable, mais c'était comme ça : *nous étions parvenus à la dernière salle du troisième étage. Et toujours personne.*

Alston plissait les yeux, attentif à l'extrême.

— Vous avez bien fouillé l'ensemble des salles ?

Hoffs confirma sans ambiguïté :

— De la première à la dernière, je peux vous le jurer. Nous étions un peu décontenancés, d'accord, mais jamais notre surveillance ne s'est relâchée. Même maintenant, je ne comprends pas. Car c'est alors que, défiant toute logique, ça s'est produit. Manckiewicz nous a appelés : *il était attaqué*. Un type sorti de Dieu sait où balançait des grenades dans sa direction. Manckiewicz, pris de court, bousculé, aveuglé et asphyxié par les grenades, a commencé à flancher. Son assaillant l'a dépouillé de ses clés. Notre collègue n'a pas pu le retenir. Le coupable était donc en train de s'enfuir ! Manckiewicz nous a informés qu'il tenait quelque chose sous le bras : *un paquet*. Fink et moi, on s'est lancé à sa poursuite. Il a dévalé à pied le square voisin, puis a gagné le quartier piétonnier, ce qui nous a obligés à le suivre sans voiture.

— Avez-vous tiré sur le fuyard ?

La voix du gardien se durcit, manière de faire comprendre qu'il n'appréciait pas les questions tendancieuses.

— Non. Nos vies n'avaient pas été menacées. Nous connaissons notre code d'éthique. — Il laissa s'écouler quelques secondes, avant de

préciser : – L'homme était cagoulé et habillé de noir. Grand. Il avait une centaine de mètres d'avance. C'était un bon coureur. Très bonne condition physique.

— La peur, parfois, donne des ailes. Ou empêche de décoller...

Encore une de ces remarques dont Alston avait le secret, et que Hoffs choisit d'ignorer.

— Il nous a entraînés comme ça sur à peu près un demi-*mile* ⁴, sous cette saleté de pluie, en direction du sud. Dans le quartier de Foxx, une voiture l'attendait, de couleur sombre : noire, bleue ou grise peut-être... Je n'ai pu déterminer le modèle. Il nous a donc échappé.

Hoffs se tut quelques instants, guettant une nouvelle intervention aigre-douce de la part d'Alston. Mais celui-ci ne dit rien.

— Sur le chemin du retour, on n'était pas très fier. On s'apprêtait à rapporter la triste nouvelle à Manckiewicz. On devait être à environ cinq cents mètres du musée quand *la sonnerie d'alarme a retenti*. Il fallait aller prêter main forte à Manckiewicz. Mais il était déjà trop tard. On l'a découvert par terre, près de la porte, sans connaissance. Impossible de lui demander quoi que ce soit. Avec sa flèche fichée dans l'épaule, il était rouge de sang. La *Psyché* avait disparu... On était en rage. Peu après, la police, appelée par Manckiewicz, est arrivée. Puis l'ambulance, demandée par Fink. Ils n'avaient plus qu'à constater les dégâts.

Il n'y avait là rien à redire : c'était l'exemple même du coup parfaitement minuté...

— D'après vous, fis-je, serait-il possible que le premier homme, celui vous ayant entraîné hors du musée, et le deuxième, celui ayant agressé Manckiewicz, soient un seul et même individu, revenu sur ses pas ?

Hoffs secoua la tête.

— Ça me semble improbable, pour ne pas dire impossible. Mais c'est à Manckiewicz qu'il faudra poser cette question...

Alston, lui, cernait un peu mieux le problème. L'ennui, c'est qu'il croyait être le seul. Coupant court à toute nouvelle question de ma part, il affirma avec force :

— Il y a eu en fait deux phases. La première phase – le saccage, la découverte du saccage, la battue qui s'en est suivie – peut être assimilée à

⁴ Environ 800 mètres.

une géniale *diversion*. Elle est destinée à attirer deux gardiens sur trois à l'extérieur puis à les éloigner du musée. Peut alors commencer la deuxième phase. Il s'agit du *vol* proprement dit. La sirène d'alarme peut bien retentir, qu'importe, car un homme seul est bien plus facile à maîtriser qu'un groupe de trois. Le but est de l'empêcher de se servir de son arme. Pour cela, il suffit de lui décocher à bonne distance, peut-être même quand il a le dos tourné, une flèche dans le bras. C'est un moyen silencieux, efficace et original : vous ne trouvez pas ?

Effectivement... On ne pouvait le nier : cela frappait l'imagination. Et le policier en était tout ragaillardi.

— Mais cela ne nous dit pas où se sont dissimulés nos hommes. Je veux bien que ce soient des champions de tir à l'arc, mais ce ne sont tout de même pas des fantômes ! *Ils ne traversent pas les murs* ! Alors ?...

Hoffs garda le silence.

— À moins..., conclut le brillant policier, à moins qu'il y ait ici des passages secrets. Des trappes inconnues. Des labyrinthes mystérieux... – Il se mit les mains sur la tête, l'air amusé. – Je vais faire procéder à un sondage des murs, à tout hasard.

*

* *

Après cette première série d'interrogatoires, Alston avait rendu la nouvelle du saccage public. Les journaux du soir s'étaient emparés de l'affaire. Certains s'inquiétaient de l'absence d'indices, et craignaient que l'enquête n'aboutisse pas. D'autres fondaient quelque espérance sur les déclarations à venir des principaux intéressés, Manckiewicz en tête. Les derniers enfin tombaient dans le pathos : Peut-être la foule de renseignements nouveaux ne ferait-elle que rajouter à l'aspect incompréhensible du sujet... Peut-être était-ce le début d'une affaire qui n'obéirait à aucune logique... Ces esprits imaginatifs étaient tout prêts à le croire, saisissant comme prétexte le message du mur, narguant ouvertement les enquêteurs et le conservateur Brown. L'irrationnel était la cerise de ces vers-là.

Tout ce délayage gratuit pouvait prêter à rire. Mais ça ne durerait pas.

CHAPITRE 4

LE MÉGOT ET LA CENDRE



Alston avait donné quartier libre à ses hommes après l'interrogatoire des deux gardiens, qui avaient eux-mêmes quitté les lieux. Seuls étaient donc demeurés en sa compagnie forcée le conservateur Brown, un détective privé qui avait virtuellement quarante mille dollars en poche et son client qui en avait virtuellement perdu bien plus.

Harden faisait songer au taureau blessé dans l'arène. Il bouillonnait dans son coin, ne participant plus que rarement à la conversation. Tout au plus émettait-il, par intermittence, quelque vague grognement dans sa langue maternelle. Car voilà : il n'avait toujours pas répondu de manière intelligible à l'humiliation gratuite que lui avait fait subir Brown. En plus de ses soucis du moment, ça le travaillait et il voyait rouge.

L'air absent, il alluma une de ses cigarettes, fortes et odorantes. Puis éparpilla ses cendres un peu partout. Dérisoire bravade : il était interdit de fumer dans l'enceinte du musée.

Tout en réfléchissant, j'observai les mains tremblantes de Harden. J'accrochai des yeux sa cigarette au moment où la cendre s'en détachait, pour aller voltiger un peu plus loin. *Ce fut comme un déclic.* Je me tournai d'une masse vers Alston.

— J'ai une petite faveur à vous demander, Lieutenant. J'aimerais examiner les pièces à conviction avant qu'elles quittent le musée.

Le policier n'exprima aucune réserve. Cette concession lui coûtait peu.

— Si vous y tenez... Nous verrons ça cet après-midi. Mais il ne faudra toucher à rien, à cause des empreintes.

— Je sais... Encore autre chose, Lieutenant. — Redoutant qu'on ait à se regarder en chiens de faïence, je m'étais décidé à lancer le débat. — Hoffs et Fink ont rapporté que le premier cambrioleur serrait contre lui un paquet. Comment expliquez-vous sa présence ? Pensez-vous qu'il y ait eu un autre vol ?

Le conservateur Brown intervint avec autorité, court-circuitant le policier :

— À ma demande, un inventaire complet d'après le catalogue des salles est en cours. Il sera terminé en début d'après-midi. Selon toute vraisemblance, il ne manque rien d'autre. Rien d'important, en tout cas.

— Le paquet aurait donc été vide ?

Alston sourit mielleusement.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela. Le paquet procède de la même logique que toute cette mise en scène. — Il parlait de la lacération des tableaux. — Le but était de faire abandonner leur poste au maximum de gardiens — soit deux gardiens —, afin d'avoir les mains libres par la suite. Ce paquet avait une portée psychologique. *Il servait à faire croire qu'un vol avait bien eu lieu*, même si tel n'était pas le cas. Le saccage et la présence du paquet sont deux éléments incitatifs, qui se complètent mutuellement. Le paquet était bien vide. Le premier gangster a dû s'en débarrasser dans sa fuite. Il y a plein de cartons éventrés par la pluie, dans ce genre de rues...

— Ça se tient. Mais si on privilégie, comme vous semblez le faire, la thèse de la diversion, qu'en est-il de celle de la *vengeance* ? Faut-il encore considérer que le message du mur est un message de menaces à l'égard de Mr Brown ? Le seul but du message du mur était peut-être, tout compte fait, d'ajouter au trouble des gardiens, en compromettant leur conservateur...

— L'avenir est seul maître..., assura Alston, pour signaler qu'il n'avait l'intention d'écarter aucune piste.

Une telle déclaration n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

— À toutes fins utiles, je vous fais remarquer, dit Brown, que les événements ont montré que, si vengeance il y a, elle ne s'applique pas uniquement à moi. La *Psyché* appartient au *musée Cordelier*... Et c'est le cas aussi de douze toiles parmi celles qui ont été lacérées.

Le torero agitait son drapeau rouge.

Harden desserra les dents. Il pointa dans la direction de Brown un index accusateur.

— *Bon sang.** Mais vous aviez la responsabilité de leur garde. Cela n'enlève rien à votre incompétence. — Le taureau s'était décidé à donner un coup de corne. — Rappelez-vous, Mr Brown : je vous avais demandé une protection spéciale pour les pièces prêtées. Mrs Matthews n'y voyait pas d'inconvénient. Et pour cause, puisqu'il avait été décidé, en accord avec mon propre conservateur, que ces frais seraient budgétés en priorité... C'est bien vous, Mr Brown, qui avez fait traîner les choses. Vous n'aviez aucunement l'intention de tenir votre promesse. Si, par ailleurs, vous aviez fait installer des caméras de surveillance dans chacune des salles, comme il est d'usage dans un musée qui veut s'en donner les moyens et comme je vous l'avais moi-même recommandé, le saccage aurait été rendu impossible. Leur terminal vidéo aurait averti les gardiens de toute présence indésirable !

Maintenant que sa rancœur resurgissait, Harden semblait intarissable. Il n'était pas émotif pour rien : le plus dur, c'était de le lancer... Il s'adressa à Alston, sur un ton moins véhément mais toujours aussi acide :

— Des écrans de contrôle simplifient la vie, mais ils coûtent cher. Certainement trop cher pour Mr Brown...

Voyant que le conservateur ne réagissait pas, Alston demanda :

— Qu'avez-vous à répondre, Mr Brown ?

Ce dernier fixa le policier :

— Je répondrai à cette accusation en temps utile. Peut-être même la réponse coulera-t-elle de source. Pour l'instant, je ne gesticule pas. Je réfléchis et je me concentre. J'ignore encore quel est le pourri qui a trompé ma confiance. Mais je vous jure bien que ça ne durera pas.

— Trompé votre confiance ? Et en quoi, je vous prie ?

— Vous ne pouvez pas comprendre pour le moment.

Généralement, Alston appréciait les hommes de caractère. Mais celui qui le toisait là commençait à lui échauffer les oreilles. Pour marquer sa contrariété, il poussa un profond soupir.

— L'ennui, c'est que j'aimerais bien comprendre, justement. Vous auriez intérêt à jouer cartes sur table, Mr Brown.

— Je n'ai de leçons à recevoir de personne.

— Surtout pas d'un flic ?

Quelques secondes, électriques, passèrent.

— Pensez ce que vous voulez. Mais n'accusez pas sans savoir.

Alston haussa les épaules. Brown cachait quelque chose, c'était sûr. Mais il n'y avait rien à tirer d'une telle bourrique.

Harden continua :

— Si vous ne vous y opposez pas, Lieutenant, j'aimerais rapatrier mes pièces le plus tôt possible. Dès que l'inventaire général aura été terminé, bien entendu.

— À votre guise. Mais ce n'est plus maintenant qu'elles risqueront grand-chose. Je vais faire placer le musée sous surveillance. La nuit, tout spécialement.

— Merci. Néanmoins, quand on contemple ce spectacle, ajouta le Français d'une voix blanche, il n'y a pas de quoi se sentir rassuré. Quand on ne respecte pas Gérard, Gros, Prud'hon, Girodet..., que respecte-t-on ?

Harden se retourna. Il désigna d'un signe de tête l'inscription amovible trônant en lettres d'or sur le mur, au-dessus de l'entrée à porte coulissante : *Napoléon et les peintres préromantiques*. Il nous fit l'accompagner jusqu'au sas. On avait à cet endroit une assez bonne vue d'ensemble des toiles sans pouvoir toucher aucune d'elles.

— Je mentirais en prétendant que ces toiles étaient toutes majeures sur le plan artistique. Mais elles donnaient une assez juste idée des précurseurs du Romantisme français, dont je suis d'ailleurs – ironie du sort – un spécialiste. – Pour donner consistance à ses dires, il se campa devant ce que la toile la moins éloignée laissait encore deviner d'elle. – Remarquez les traits de pinceau souvent appuyés, l'éclat des couleurs, l'élan des formes, le naturel des situations... Remarquez comme la rigueur géométrique des compositions classiques est abandonnée. Place au mouvement et à la spontanéité; en un mot : à la vie. Les *Préromantiques* tournent le dos à l'académisme de David et des *Classiques*, toujours sous influence de l'art antique. Ils annoncent les *Romantiques* comme Delacroix ou Géricault qui eux-mêmes, par bien des aspects, préfigurent les Impressionnistes. – Il serra le poing. – Hier authentiques témoignages de cette période charnière, aujourd'hui il ne nous reste plus qu'à les pleurer. Car de mon côté, Mr Brown, et – pour reprendre votre expression – « à toutes fins utiles », je vous fais remarquer que vos tableaux comme les miens, dont l'authenticité hélas ne peut être mise en

doute, sont détruits. Par contre, et même au cas où l'enquête présente n'aboutirait pas, *il existe encore, Dieu merci, une petite chance de voir restituer la Psyché*. Mais au prix fort.

Le taureau faisait mieux que se défendre. Le torero était près de mordre la poussière.

— C'est-à-dire ? demandai-je.

— Excusez-moi. C'est vrai que vous n'êtes pas familiarisé avec les choses de l'art... qui peuvent devenir du simple affairisme quand elles sont gérées par des mains indignes. Voilà comment j'analyse ce qui s'est passé, et ce qui va probablement se passer. Je vois en fait deux explications plausibles. La première : il est possible que les... *Archers* – il avait prononcé ce mot avec dégoût – aient agi pour le compte d'un richissime collectionneur. Ils avaient pour consigne de voler la statuette. Ils ont fait le coup, et pour cela ils n'ont pas hésité à employer de sales moyens. Ces gens-là aiment l'argent plus que tout. Leur employeur, en échange de la *Psyché*, a dû les rémunérer grassement, mais à un taux largement inférieur à la valeur réelle de l'œuvre d'art. Je sais de quoi je parle : il y a eu des précédents... Malheureusement, dans ce cas, la *Psyché* est certainement perdue. Elle doit être choyée dans une collection privée, à l'abri des regards. Le seul espoir est que le hasard nous la rende, et donc à la postérité, à plus ou moins brève échéance. Dans un mois, un an, dix ans ou peut-être même... jamais.

— Et quelle est la deuxième explication ? interrogeai-je après une pause.

— Oui : il y a également une autre solution. Ce qu'il faut savoir, c'est que la *Psyché* est une pièce de renommée mondiale, aisément reconnaissable car unique. La plupart des tableaux de maître sont dans ce cas – y compris ceux de l'école prérromantique. Ce type de pièce, lorsqu'il est volé, est très vite repérable et n'est donc pas négociable sur les places d'art officielles. Je dis bien : sur les places d'art officielles. Je ne parle pas des arrière-salles d'antiquaires mafieux, ce qui nous ramènerait au cas précédent.

— De toute façon, précisa Alston, chaque œuvre d'art volée est systématiquement répertoriée dans le fichier international d'*Interpol*.

— La *Psyché* n'étant pas facilement revendable, et si la deuxième solution est la bonne, poursuivit Harden, il y a fort à parier, messieurs, que les *Archers* seront tentés de nous contacter dans un futur proche afin de monnayer sa restitution. Cela s'appelle un chantage à l'assurance...

Ainsi, les *Archers* redonneraient signe de vie... Profitant qu'ils ne soient plus à couvert, il faudrait saisir cette chance momentanée pour leur mettre le grappin dessus. En jouant serré.

Le conservateur Brown toussa.

— Ne rêvez pas trop, mon bon Harden. Vous n'avez pas l'enthousiasme communicatif. — Il eut un sourire narquois. — Votre deuxième hypothèse est séduisante. Mais pour l'instant rien ne nous dit qu'elle soit la bonne. Jusqu'à preuve du contraire, c'est donc la première qu'il vaut mieux retenir. Et là, figurez-vous que je suis plutôt pessimiste. Même si on parvenait à repérer la *Psyché* dans la cave d'un quelconque émir ou milliardaire japonais, le problème resterait entier. — Il semblait ne s'adresser qu'à moi. — Car juridiquement parlant, ce problème est des plus épineux. Il faut déjà mettre en balance la prétendue bonne foi de l'acheteur, qui ne l'est peut-être qu'en deuxième ou troisième main. Ensuite, il y a toutes les chances qu'on retrouve la *Psyché* en territoire étranger. Or, ce n'est pas à vous que j'apprendrai, Harden — il ne le regardait même pas —, que *la plupart des pays n'ont pas signé la Convention internationale de l'UNESCO sur la protection du patrimoine artistique*.

— Que dit-elle ? me renseignai-je.

— C'est la Convention Unidroit. Elle dit que c'est à l'acheteur d'une œuvre de s'assurer qu'elle provient bien d'un circuit légal. En cas de litige, c'est lui qui doit prouver que l'œuvre n'a pas été volée. Seule une quarantaine d'États l'ont ratifiée ou y ont adhéré. Des pays richement dotés au plan du patrimoine culturel et régulièrement pillés : l'Italie, l'Espagne, la Grèce, des pays d'Afrique ou d'Amérique du sud.... Les États-Unis n'en font pas partie, non plus que la France...

— Pour quelle raison ?

— Le lobbying des marchands d'art et antiquaires qui considèrent qu'inverser la charge de la preuve tuerait le marché...

Alston intervint à nouveau :

— Le rapatriement d'œuvres volées, et reconnues comme telles, est donc loin d'être chose acquise... Surtout si l'acheteur est de bonne foi.

— Quel sac d'embrouilles..., plaisantai-je.

J'étais le seul à prendre toute cette histoire avec philosophie. Habile façon, il est vrai, de donner le change...

CHAPITRE 5

NOUVEAU MESSAGE DES ARCHERS



Alston m'avait octroyé une heure de battement. J'étais allé déjeuner dans un snack en compagnie de mon client. Je ne lui avais pas caché que le profil de cette affaire, malgré l'hypothétique espoir de voir resurgir les *Archers*, ne m'inspirait pas. Pas d'indices, pas de suspects, aucune orientation précise à donner aux recherches... Tout ça était de mauvais augure.

Le Français avait assuré qu'il ne fallait pas baisser les bras avant de s'être véritablement penché sur le problème. Puis il était rentré à son hôtel, demandant que je lui rende compte de mes investigations dès que je le jugerais utile.

*

* *

Alston avait dit : « Retour ici à 14 heures ». Et je savais être ponctuel quand j'y trouvais un intérêt.

Je me fis indiquer le bureau du conservateur Brown. C'était le lieu du rendez-vous.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Tout ça était réglé comme du papier à musique. Alston était bien de la vieille école...

Rien d'étonnant à ce qu'il se tienne dans l'encadrement de la porte, guettant mon arrivée d'un air chafouin.

— Vous êtes seul ?

— Oui. Mon employeur ne viendra pas cet après-midi.

Le flic, mis en confiance – encore un qui confondait rigueur et ponctualité –, se laissa aller à une confidence élogieuse :

— Un type instruit, votre employeur, et même intelligent. Il n'y a qu'à voir comment il manie notre langue...

J'acquiesçai sans mal. Il existe des gens comme ça, naturellement doués.

Alston ne poussa pas plus avant son analyse psychologique. Une boîte de bière à la main, il s'était installé dans un fauteuil, décidé à superviser les opérations.

— Vous voyez, je vous ai préparé le terrain.

Il me désigna de la main le coffre-fort de Brown. La porte béante, il était vide. Tout ce qu'il avait contenu était soigneusement recensé sur la table de travail. Les trois grenades lacrymogènes et la bombe de peinture rouge ne présentaient pour moi aucun intérêt. C'était le cutter qui retenait mon attention. Par souci d'économies, sa lame était fractionnable par petites portions. Sa longueur était donc réglable à mesure que l'extrémité en venait à s'émousser. On n'aiguise pas un cutter. Il suffit pour régénérer une lame usée d'en casser le bout.

— Merci, Lieutenant. Je vais prendre quelques photos, à titre informatif.

Prendre des photos, soit. Mais pas tout de suite. Pour l'instant, il fallait aiguiller la conversation sur un sujet précis.

— Entre nous, repris-je en fin tacticien, je crois que vous aviez raison : on ne trouvera pas d'empreintes. – Alston branla le chef après avoir bu une gorgée. – Mais vous êtes suffisamment observateur pour avoir remarqué les traces de peinture qui ont adhéré à la lame du cutter...

Le policier sourit, et dit sur un ton suffisant mais calme :

— Ne vous en faites pas. Ça aussi, ce sera analysé. Rien ne m'échappe. Il ne faut pas me prendre pour un imbécile, n'est-ce pas...

Ce qui prouvait qu'il n'entendait pas se laisser chatouiller sur des questions d'ordre professionnel. Jamais sanguin dans l'exercice de son métier, le lieutenant Josh Alston – à moins que la situation ne l'exige. Jamais fébrile. Très *self-controlled*. Mais alors, ferme sur les prix...

Pour me faire pardonner, j'entrai dans le jeu :

— Loin de moi cette idée. Je ne vous sous-estime pas, vous savez. Avec vous, rien ne semble laissé au hasard. Vous mettez un point d'honneur à personnellement contrôler tout ce qui touche à l'enquête. C'est plutôt rassurant, quand on est flic...

Tout cela déclaré de façon anodine, pour paraître plus sincère. Alston, pas même surpris comme tous les gens imbus d'eux-mêmes, n'y voyait que du feu. Autant en profiter...

— La conscience professionnelle, il n'y a que ça, décréta-t-il. J'ai la réputation de toujours vouloir être parfaitement informé. J'agis donc en conséquence.

Quand j'avais une idée en tête, j'arrivais presque toujours à mes fins, de manière plus ou moins insidieuse, selon la personnalité de mon interlocuteur. Alston, en tant que meneur d'hommes, tenait lieu de rude client, difficilement manœuvrable de but en blanc. Il n'avait pas non plus l'habitude de s'épancher. Pas du genre inutilement bavard...

À moins de le prendre par un de ses points faibles. Je venais justement d'en découvrir un. Il était affligé d'un complexe de supériorité intermittent, d'une morgue en jachère, sensibles quand on vantait ses supposés mérites. Moins distant, il manquait alors de mesure, comme emporté par son élan. Quand il consentait à parler de lui, de son métier, c'était pour faire montre d'autorité, pour asseoir sa détermination. Dès lors, le seul moyen de temporiser consistait à feindre la complaisance, à faire « ami-ami », à se soumettre le dos rond à sa discipline invétérée.

Ce qui fait que la discussion se déroula assez longuement sur le même ton de guimauve.

L'officier de police dévoilait son caractère avec la constance de l'âne qui fait tourner une noria. Il répétait à loisir qu'il aimait l'ordre et la hiérarchie. Que toutes les directives passaient par son assentiment. Que c'était lui le chef. Il en tirait une certaine gloriole. En fait, des œillères l'empêchaient de se rendre compte avec exactitude de la situation.

C'est un de ces moments que choisit Willis, à bout de souffle et à l'improviste, pour débouler dans la pièce sans avoir pris la peine de frapper. Plus que son intrusion, son air ahuri, agité, sa respiration saccadée pareille à un ébrouement provoquèrent la colère d'Alston. Celui-ci, vexé d'avoir été interrompu, tonna :

— Eh bien, qu'est-ce qui vous arrive, mon vieux ! Vous avez perdu

quelque chose ?... L'usage des bonnes manières, sans doute !

— Excusez-moi, haleta l'autre. C'est très urgent, Lieutenant. Je... J'ai à vous parler.

— Je ne vous excuse pas. J'ai failli renverser ma bière.

— On m'a dit de vous prévenir. Il y a du nouveau. *On vient de trouver une lettre anonyme.* C'est très important, je crois.

— Une lettre anonyme..., maugréa Alston. À quel sujet ?

— Je n'en sais rien, Lieutenant.

Le « chef » plissa les lèvres, intrigué, puis attrapa son écharpe et sa veste de tweed.

— Bon, on va aller voir ça de plus près. – Puis à mon intention : – Qu'est-ce que vous faites, vous ? Vous en avez encore pour longtemps ?

— Pour quelques minutes. Je n'ai pas eu le temps de faire mes photos !

Alston consulta sa montre.

— Si ça vous amuse... Je vous laisse seul. Tâchez de ne pas faire de connerie. Vous me paraissez plutôt sympathique, mais si jamais on retrouve vos empreintes partout ou s'il y a quelque chose qui cloche, vous passerez plus qu'un mauvais quart d'heure, c'est moi qui vous le dis.

— Ces recommandations sont tout à fait inutiles. Je laisserai tout en l'état en vous attendant.

Ce n'est que fort de cette promesse qu'Alston agrippa la poignée de la porte. Willis lui emboîta le pas.

*

* *

La découverte fatidique revenait au conservateur Brown lui-même. Il se promenait autour du musée. Un objet luisant qui ressortait d'un massif d'aubépines avait attiré son regard. Brown s'était penché, croyant nettoyer l'endroit d'un simple détrit : tesson de bouteille ou débris de sac plastique. En réalité, il s'agissait d'une pochette transparente enroulée de ruban adhésif. En tirant dessus pour la déterrer, il s'était rendu compte

qu'elle servait à emballer une feuille de papier. Le tout était arrimé à une flèche plantée dans le sol. Une flèche ! Elle devait porter une sorte de message, au même titre que la précédente... Sans déflorer son contenu, Brown était prestement rentré au musée, jugeant plus sage d'avertir le premier policier venu de sa trouvaille. Celui-ci en avait rendu compte à Willis.

Willis n'avait pas osé ouvrir le « message » non plus. Tout au plus avait-il remarqué l'existence de caractères d'imprimerie découpés dans un journal puis collés sur le papier, qui composaient des mots qu'il ne voulait pas lui-même déchiffrer. Il était plus sensé d'en référer à Alston.

C'est donc Alston qui avait eu la primeur de libérer la lettre de sa gangue. Mais qualifier cette lettre d'anonyme – comme le sergent Willis l'avait hâtivement fait – paraissait impropre au vu de l'estampille que les *Archers* y avaient apposée.

La lettre contredisait les prévisions de Harden. Elle ne faisait pas état d'un quelconque chantage à l'assurance. Elle annonçait un plan d'action bien plus ambitieux et surprenant. Et son style lapidaire suggérait que les frissons n'étaient que le prélude à la fièvre :

Un second vol sera bientôt commis au Baltimore museum. À bon entendeur...

À la lecture du message, le sang d'Alston n'avait fait qu'un tour. Montant sur ses ergots, il avait réitéré son intention de redoubler de vigilance en améliorant le dispositif de sécurité existant. Mais il y avait une mesure d'urgence à adopter parallèlement et avec la plus grande fermeté.

Fronçant les sourcils, le petit homme s'était tourné d'un bond vers Brown et les gardiens présents.

— Écoutez-moi bien, avait-il harangué. Cet épisode de lettre anonyme doit rester entre nous. J'exige la plus grande discrétion : surtout pas un mot à la presse ! Ces damnés journalistes sont toujours en mal de scoop...

Après avoir reçu l'acquiescement de tous, Alston ne fourra pas la lettre dans sa poche. Il la retourna, saisi d'appréhension à l'idée de découvrir la partie la plus sibylline du message. Celle que son manque de

culture artistique lui interdisait de comprendre sur le champ.

Car au dos de la feuille, les *Archers* avaient imprimé la photo d'un autre tableau célèbre, qu'Alston avait déjà eu l'occasion de voir mais sur lequel il était incapable de mettre le moindre nom – ni celui du peintre ni celui de l'œuvre.

Le policier eut l'impression fugace que cette femme nue, allongée sensuellement sur un lit soyeux, le toisait, de son regard à la fois lointain et perçant.

Puis Brown et lui, tous deux songeurs mais pas pour les mêmes raisons, me rejoignirent. Le policier me fit le même sermon. Je promis moi aussi de ne rien dévoiler.

Si le véritable but des *Archers* était de se venger de Brown ou de quiconque, Alston était en droit de s'attendre à l'annonce d'une récidive. Quant à la récidive elle-même, mettraient-ils leur menace à exécution ? Le policier en doutait. Bravaches d'accord, mais téméraires, c'était à voir. Et quoi qu'il en soit, cette éventualité ne l'ébranlait pas. Cette nuit et les nuits suivantes, il mettrait deux hommes de garde. Fini de rire ! On ne s'exposait pas impunément à l'appareil policier. Pour l'instant, les malfaiteurs donnaient l'impression d'accomplir un sans faute. Mais leur chance ne durerait pas. Si l'idée leur venait de se manifester encore, on saurait les accueillir de pied ferme.

Malgré tout, Alston ne pouvait s'empêcher de s'étonner. Les *Archers* avaient du cran. Cela leur conférait une certaine envergure. Peut-être bien n'avait-il pas affaire à des malfrats ordinaires mais à une bande plus organisée... Quel objectif cette bande poursuivait-elle ? Pourquoi ressentait-elle le besoin de prévenir la police de ses exactions futures ? *Pourquoi cette part de défi ?*

À la fin de son discours, Alston se munit d'un bout de gaze stérile et d'un instrument ressemblant à une pince à épiler. Il s'employa à remettre, une par une et avec la plus grande précaution, les pièces à conviction à leur place initiale. Il verrouilla tout aussitôt le coffre-fort, en prenant garde de ne dissimuler la combinaison chiffrée.

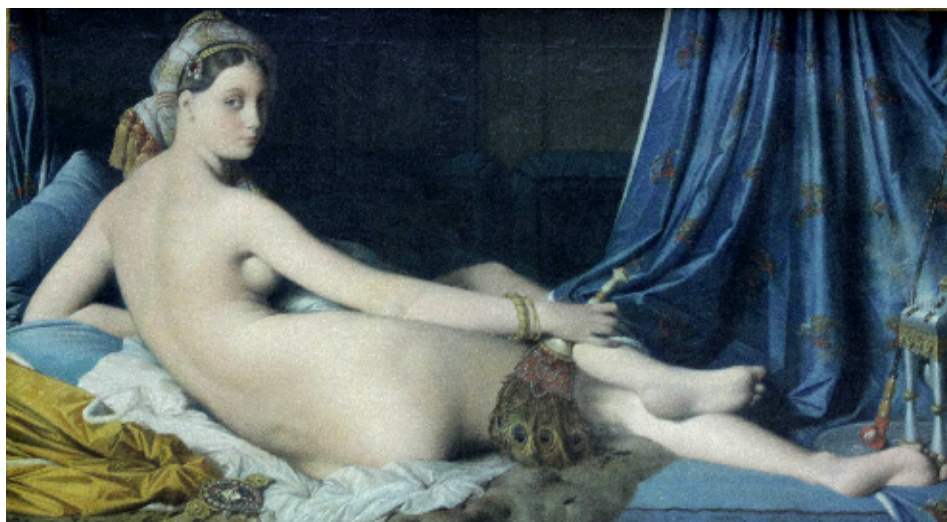
Dans la foulée, il se servit du bout de gaze pour s'éponger le front. Cette journée avait apporté son digne lot de désagréments, matérialisés sous la forme de cette scorie poisseuse qu'on nomme sueur.

Elle était pourtant loin de se terminer.

— *La grande odalisque...*, avait murmuré Brown, en réponse à la question muette d'Alston. Un des chefs-d'œuvre d'Ingres les plus fameux. Venez l'admirer. Elle fait aussi partie des toiles que ces vandales ont épargnées.

Il nous mena devant cette toile hypnotique, un de ces condensés miraculeux de beauté que seuls les grands artistes peuvent délivrer, point culminant avec la *Psyché* et quelques rares autres œuvres de ce qu'aurait dû être l'exposition à venir.

— Magnifique..., ne pus-je m'empêcher d'apprécier.



*Jean-Auguste Dominique Ingres : La grande odalisque,
91 cm x 162 cm, 1820, musée Cordelier (Paris)*

Nous nous recueillîmes tous trois devant cette œuvre majeure. Pour une fois, la même émotion nous faisait communier. Évacuant toute idée de nous écharper – ça ne durerait pas –, nous prîmes connaissance des renseignements qui éclairaient la mythologie de l'œuvre.

– Renseignements dont le grand public serait à jamais frustré, du fait de la mésaventure que constituait cette exposition mort-née.

Le peintre

Ingres (1780-1867) est dans un premier temps le continuateur zélé du Classicisme. Elève de David, celui-ci le prend comme assistant pour peindre les accessoires de son *Portrait de Mme Récamier* (1800), notamment le candélabre d'inspiration antique et peut-être la méridienne où prend place la Merveilleuse.

Mais Ingres acquiert bien vite un style personnel.

De 1806 à 1820, il séjourne à Rome. Son œuvre, moins allégorique et donc plus réaliste, moins asservie politiquement que celle de son maître David, s'enrichira en fin de parcours d'emprunts faits aux *Romantiques*.

Ingres disparaît en 1867, à l'âge de 87 ans.

L'œuvre exposée

En 1814, Caroline Murat, reine de Naples et sœur de Napoléon, lui commande un tableau pour faire le pendant de *La dormeuse de Naples* qu'il a exécuté pour elle en 1808. C'est *La grande odalisque*. La pose allongée s'inspire de celle de Mme Récamier dans le portrait de David.

Le mot odalisque, du turc *odalik*, désigne une femme de harem. Comme les *Romantiques*, auxquels il s'oppose par ailleurs, Ingres cède à la vogue de l'orientalisme, héritée de la campagne d'Égypte de Bonaparte en 1798-1799. Mais son trait reste académique, comme le soulignent la pureté des lignes et la pose statique du modèle, statufiée. Ce n'est pas tant la lascivité de cette femme que son regard, indéchiffrable, qui cause au spectateur un choc érotique. Un regard dont on ne sait s'il est indifférent, résigné ou dédaigneux. Ce qui frappe aussi, c'est le dos interminable (il y a trois vertèbres surnuméraires) ainsi que l'angle irréaliste formé par la jambe gauche. Or, sur les croquis préparatoires au tableau, le corps allongé a des proportions tout à fait normales et harmonieuses qui, du coup, n'attirent pas spécialement le regard. Comme pour son *Napoléon Ier sur le trône impérial* (1806), ces déformations anatomiques sont donc intentionnelles. Elles font partie intégrante du travail de réinterprétation de la réalité par l'artiste. Elles suggèrent que la beauté de l'odalisque, loin d'être parfaite, a un côté insolite, inaccessible, voire inhumain. Or, l'odalisque ne se trouve pas dans ce harem

par hasard, mais par la volonté d'un homme qui l'a choisie et à qui le tréfonds de son être reste, malgré tout, inaccessible. Ses courbes trop longilignes pour être vraies suggèrent la difformité, l'anormalité, l'inhumanité des sentiments que cet homme nourrit pour elle et l'absence d'amour qu'elle a pour lui.

Suite à la dissolution du royaume de Naples qui sombre avec l'Empire, le tableau ne peut être livré et reste donc la propriété d'Ingres.

Ses autres œuvres « napoléoniennes » majeures

Son *Napoléon Ier sur le trône impérial* (1806), plein de solennité, montre un Napoléon à l'austérité triomphante, autoritaire et droit. Mais les critiques de l'époque ne décèlent pas le second degré contenu dans cette toile. Ils ne voient pas qu'elle est le miroir inquiet des libertés opprimées. À y regarder de plus près, le corps de l'Empereur paraît disproportionné. Sous les plis des vêtements, les bras difformes semblent détachés du corps. Il en est de même de la tête, l'effet étant amplifié par la collerette. La station assise n'a rien de naturel. Au total, l'ensemble paraît désarticulé et disgracieux. Ce n'est pas dû à un manque de maîtrise technique de la part du peintre. Pour s'en convaincre, que l'on compare avec l'anatomie harmonieuse de Jupiter, qu'Ingres présente de la même façon sentencieuse, dans *Jupiter et Thétis* (1811) mais sans manifester le moindre signe d'irrévérence. Ingres ne cherche pas à rendre compte de la magnanimité du sauveur de la nation. L'artiste pointe du doigt la dérive monarchique du Régime, avec laquelle il marque ses distances. Aux yeux des contemporains, sa critique implicite de l'absolutisme renaissant passe pourtant inaperçue. Napoléon lui-même, mystifié ou peu rancunier, continue de tenir Ingres en haute estime. Il charge ce dernier de réaliser *Le songe d'Ossian* (1813) pour décorer le plafond de sa chambre à coucher dans son palais de Rome, Montecavallo. L'Empereur est fêré de cette légende scandinave à l'époque à la mode, présentée comme antique (mais en réalité inventée de toute pièce par un usurpateur : le poète écossais Mac Pherson).

Je félicitai le conservateur Brown pour la qualité des textes des cartels. (Il avait obtenu d'Alston qu'il les mette à notre disposition.) Je lui demandai qui au juste les avait rédigés. Il eut un sourire indéfinissable :

— Il s'agit d'un travail collégial : les conservateurs du musée partenaire – Messieurs Ledez et Harden –, ma conservatrice adjointe Eva Matthews et moi-même. Les textes ont été rédigés en commun, à partir d'une multitude de sources. Chacun en a synthétisé une partie, puis nous

avons communiqué par mails. Un travail de précision : ajouts, retraits, négociations, lectures peaufinées, arbitrages finals... Cela n'a pas été sans mal, mais on a réussi à accorder nos violons sur l'essentiel. – Brown crut bon de préciser : – À l'époque, je ne connaissais pas Harden *de visu*, ce qui facilitait les choses...

Il expliqua encore certains détails de la muséographie, c'est-à-dire des techniques nécessaires à la bonne présentation des collections. Il évoqua les choix qui s'étaient opérés aux plans chronologique, spatial ou esthétique concernant le scénario de l'exposition. Il précisa comment les étapes du parcours avaient été définies dans des sous-espaces cohérents. J'écoutais distraitement. Le plus notable était que tout cela semblait s'être déroulé sans heurts et de façon concertée.

Alston avait son compte. Il prétextait ses occupations pour s'éloigner.

Une fois seul avec Brown, je lui demandai :

— Pourriez-vous me résumer ce que vous appelez la problématique de l'exposition ?

— Si vous voulez. Il s'agit des liens entre les artistes et le pouvoir napoléonien. Cela concerne trois régimes politiques. Le Directoire – où Bonaparte commence à s'imposer en tant que général conquérant. Le Consulat – après un coup d'État, il organise la mainmise sur le nouveau Régime. Et bien sûr le Ier Empire – où il devient ce que chacun sait : maître de l'Europe et puissant parmi les puissants. La trajectoire des artistes avant et après Napoléon a été volontairement occultée.

— Qu'est-ce que vous entendez par « trajectoire des artistes » ?

— OK, vous voulez saisir la trame générale de tout ça... – J'acquiesçai. – Eh bien, c'est une période très agitée. À la Révolution de 1789, les artistes français trop liés à l'Ancien régime ont dû s'enfuir à l'étranger ou se cacher. Ils ne voulaient pas finir décapités comme un grand nombre d'aristocrates...

— Ça se comprend...

— Puis, de l'instauration de la République en 1792 jusqu'à la fin du Ier Empire en 1815, la France a été continuellement en guerre contre différentes monarchies d'Europe, voire l'Europe entière. Son ennemie la plus acharnée a été l'Angleterre. Les hostilités n'ont été rompues qu'à deux courtes reprises : pendant la paix d'Amiens de 1802-1803 et lors de la Restauration d'un roi – Louis XVIII – en 1814-1815. Pour pallier l'exode des artistes dont je viens de parler mais aussi pour continuer à

assurer le rayonnement artistique de la France, une spécialité de l'époque a consisté à piller systématiquement les œuvres d'art des pays occupés. L'Italie et la Hollande par exemple en ont fait les frais.

— Pas très fair-play...

— C'est ce que Napoléon a toujours pensé des Anglais, rétorqua Brown, avant de poursuivre : Les caisses de l'État révolutionnaire étaient souvent vides. Donc pas de commandes. Il s'en est suivi un relatif déclin de l'École française, qui avait dominé la création picturale en Europe au XVIII^{ème} siècle. Jusqu'en 1795, moment du Directoire, les artistes demeurés en France ont été sevrés d'un grand nombre de commandes. L'ancien patronage aristocratique n'existait plus...

— Les nobles décapités...

— C'est ça. Seuls les peintres les plus acquis à la cause révolutionnaire ont pu sortir du lot. David au premier chef, mais aussi Gérard et Girodet... Il faut attendre le Directoire pour que soit remis l'accent sur le rôle de l'art en matière de propagande politique.

— Il y a donc eu une évolution...

— Oui. Avec l'essor d'une nouvelle classe dominante : banquiers, élites politiques et militaires, artistes, femmes du monde... Cette classe a joué le rôle de mécène des arts laissé vacant par les Princes et aristocrates. Cela a relancé la vogue des portraits mondains. Mais c'est Bonaparte qui, dès la campagne d'Italie de 1796, perçoit la nécessité de mettre les arts au service de ses ambitions. Il veut faire rimer son destin avec celui de la nation tout entière, voire avec le genre humain.

— Rien que de très naturel.

— Eh, c'était Bonaparte, le futur Napoléon, jubila Brown pour museler ma touche d'ironie. Donc, avec le Consulat puis surtout l'Empire, un budget conséquent est affecté au parrainage des artistes. Cela redonne un coup de fouet à la création artistique d'État. Napoléon n'a guère de mal à enrôler les peintres pour attester de la redoutable puissance de feu de l'armée française. Vous savez comment on la surnomme alors ?

Je fouillai dans mes souvenirs.

— La *Grande armée*, je crois.

L'espace de quelques secondes, Brown eut l'air faussement admiratif.

— C'est exact. Vocabulaire laudateur – mais justifié. Les victoires s'enchaînent. – Brown s'enflamma. – Elles suscitent l'enthousiasme de nombre d'artistes. Ils rêvent d'honorer une commande napoléonienne. Ils glorifient aussi les succès diplomatiques de leur grand homme. Car il n'y a pas que des campagnes militaires... Enthousiasme patriotique donc, mais aussi humaniste. Les peintres donnent de l'éclat à l'esprit visionnaire de Napoléon. Les victoires françaises sont pour eux un gage de progrès : il s'agit alors de délivrer du joug féodal les peuples d'Europe. Dans le même ordre d'idée, le Louvre est rebaptisé musée Napoléon. Il profite du renouveau des Beaux-Arts en France et de la confiscation des chefs-d'œuvre étrangers. Il s'enorgueillit d'être le plus riche musée du monde...

— Donc, les relations que Napoléon et les artistes de son temps ont entretenues n'avaient rien de neutre...

— C'est exact, au moins en ce qui concerne les plus grands d'entre eux. C'est pourquoi il avait été décidé que l'exposition aurait pour intitulé exact *Les artistes en Europe au temps de Napoléon : entre soumission et résistance au pouvoir*. En gros, il s'agissait de montrer que l'histoire des Beaux-Arts sous le Consulat et l'Empire avait pu suivre trois logiques spécifiques. Vous êtes prêt à les entendre ?

Je le rassurai d'un hochement de tête sur mes capacités intellectuelles.

— Je vous écoute.

— La première est une tentative d'instrumentalisation par le pouvoir politique. Certains artistes ont clairement mis leur art au service de la raison d'État. Ils font alors prédominer la peinture d'histoire. C'est le cas emblématique de David et de ses élèves. La seconde consiste en une certaine indifférence réciproque. Les artistes se réfugient dans des thèmes qui les éloignent des enjeux politiques du moment, où il ne faut voir aucune symbolique pro ou anti-Napoléon. C'est le cas de certains peintres préromantiques. Ils avouent un penchant pour l'exotique et le médiéval, pour les univers oniriques, pour les scènes mélancoliques ou intimes... Ils se tournent aussi vers les paysages sublimes : leur art est une ode à la nature. Enfin, la troisième posture, c'est la défiance. Certains peintres n'adhèrent pas à l'idéologie napoléonienne qu'ils assimilent, à juste titre, à une soif de pouvoir personnelle.

— Ingres, par exemple ?

— Oui, de façon feutrée. Il s'est contenté d'égratigner là où d'autres ont mordu. Mais ce n'étaient pas des peintres. Il s'agissait d'écrivains ou

de philosophes. Les plus marquants ont été Chateaubriand, Mme de Staël et Benjamin Constant. Ils se sont vraiment élevés sans ambiguïté contre l'arbitraire napoléonien.

— Et David ? Il a eu un rôle marquant pro-napoléonien, c'est bien ça ?

Le puits de science continua :

— Jacques-Louis David. Fervent défenseur de la liberté, il a effectivement joué un rôle politique majeur. Mais aussi artistique. Ses œuvres pré-révolutionnaires font déjà de lui le plus grand peintre de France. Son ascendant était tel que de son atelier sont sortis des dizaines d'élèves. Un grand nombre a fait une carrière de tout premier plan. Certains ont marché dans les traces de leur maître. D'autres, ne voulant pas aliéner leur propre créativité, se sont dégagés progressivement de son influence. Mais au début du XIX^{ème} siècle, il demeure un chef de file révérent... Jusqu'à la chute de l'Empire, l'École de David est la plus prestigieuse d'Europe et la peinture d'histoire est alors distinguée comme la forme picturale majeure. Le problème, c'est que son destin est étroitement lié à celui de l'Empereur. — Brown marqua une pause pour m'apostropher : — Vous suivez toujours ?

J'acquiesçai muettement.

— Eh bien, avec David, ce n'est pas très compliqué. Car il est toujours resté fidèle à ses convictions politiques — donc à l'Empereur. Mais en avril 1814, Napoléon abdique. Louis XVIII — le roi restauré — prend le pouvoir. Pas très longtemps, car il en est chassé par Napoléon en mars 1815. Ce dernier a réussi à s'échapper de l'île d'Elbe. David sort de sa réserve. Il fait publiquement le serment de suivre l'Empereur. C'est un geste plein de panache. Mais la défaite de Waterloo vient définitivement taire ses ambitions. Avec le retour du roi, David connaît l'exil à Bruxelles. Il se consacre alors à des thèmes antiques, dénués de signification politique, en exécutant par exemple *L'Amour et Psyché*. Voilà... Vous ai-je éclairé, Mr Pralin ?

Je m'étirai, tout en croisant les doigts, l'air satisfait. *Psyché, encore une fois !*

— Grandement, Mr Brown, grandement.

Et ce n'étaient pas des paroles en l'air. Même si ce n'était qu'un lot de consolation, je trouvais tout ceci très intéressant.

CHAPITRE 6

UN SUR QUATORZE



epuis plusieurs semaines, je tenais mon appareil photo au creux de la main.

Depuis qu'une de mes filatures ridicules avait réussi à me conduire à Petersburg, Virginie, gros bourg aimablement coincé entre la rivière Potomac et les monts Shenandoah.

Site touristique pour les uns, simple endroit tranquille pour les autres, Petersburg était pour moi synonyme de mauvais souvenir. Un de ces mauvais souvenirs que je ne parviendrais jamais à détacher de ma mémoire. – Regret implacable non pas de ce qu'on m'avait fait, mais de ce que j'avais été contraint de faire. Car si la douleur séjourne dans le corps en passagère, le remords, lui, gangrène l'esprit de façon irrémédiable.

La scène s'était déroulée à l'intérieur d'un chalet, aménagé dans le style « garçonnière pour trappeur distingué » : peaux de bêtes tendues aux murs, tapis indiens, mobilier rustique chichement inondé de la lumière d'halogènes...

En compagnie du shérif-adjoint local, j'y avais surpris au saut du lit une épouse acariâtre et son amant. (Dites-vous que le constat d'adultère est mon pain quotidien, et que ça n'amuse personne.) La mégère m'avait paru désirable bien qu'un peu grasse. Je m'étais attardé sur elle en prenant les photos. Pour me remercier, elle avait saisi une bonbonne, bizarrement dissimulée sous la table de nuit. D'un geste déterminé, elle l'avait ouverte. Elle avait projeté dans ma direction une traînée de liquide, qui était venue m'asperger l'avant bras.

Plus corrosif que du *Moonshine*...⁵, mais il ne s'agissait pas de mauvais alcool.

Malgré sa nudité du moment, c'était son amant qui avait fait l'effort de la maîtriser. – Dans ces cas-là, c'est paradoxalement souvent l'homme qui calme le jeu. L'amant profiteur se contrefiche de cet amour en trompe-l'œil (d'autant qu'on est chez lui; il n'est pas question de tout mettre sens dessus dessous...). Quant à l'amant sincère, il tourne à son avantage de pouvoir enfin étaler au grand jour une liaison qui n'était qu'interlope.

J'avais retiré mon pardessus sous un flot d'injures. Puis je m'étais rué à la cuisine. Je m'y étais savonné les mains. Si seulement il était possible de laver sa conscience aussi facilement...

Ma décision, maintenant, était prise : si mon enquête en cours ne marchait pas, j'abandonnerais définitivement ce boulot de flic privé. Je quitterais même Baltimore. Il y avait sûrement mieux à faire ailleurs.

Manckiewicz... Je pensais à *Manckiewicz*. Certainement le dernier espoir. Le plus palpable en tout cas. Peut-être le gardien avait-il blessé son agresseur ? Peut-être serait-il en mesure d'en donner une description précise ? Peut-être au moins avait-il vu un véhicule ?...

Ou peut-être non. Peut-être cette dernière piste s'évanouirait-elle aussi, rongée comme l'avait été la dragonne de l'appareil photo par le jet d'acide.

Voilà ce que j'étais en train de me dire, et je n'en démordais pas. Mon chien policier attitré pouvait bien m'entraîner dans d'interminables salles et galeries. Les couinements du parquet sous ses pas ne me perturbaient pas.

Je ne prenais plus la peine de contempler toutes ces magnifiques œuvres d'art. – Celles que les *Archers* n'avaient pas défigurées.

Je me sentais démuni, presque misérable, participant malgré moi à une farandole qui me donnait le tournis. Une farandole de plusieurs dizaines de millions de dollars... Autant dire un piège qui pouvait très bien se refermer, et me broyer pour toujours.

Une harmonie naturelle se dégageait de ce spectacle grandiose. Cependant, il y avait autre chose... Un aspect plus... mystique. Je percevais toute l'abnégation sourde, tous les sacrifices exaltés que le

⁵ Liqueur du Texas, réputée imbuvable.

moindre de ces chefs-d'œuvre avait réclamés. Tout l'égoïsme foutraque aussi... Les artistes n'en font qu'à leur tête, sinon ce ne sont pas des artistes. C'est pourquoi je me sentais en phase avec ces gens qui s'étaient élevés par leur art pour faire prévaloir leurs idées – leurs conceptions du Beau et du Juste. Ceux qui avaient su cultiver leur talent sans abdiquer leur personnalité, au service d'une cause qu'ils estimaient bonne...

Joint à ma fierté personnelle, c'était cela qui m'incitait à ne pas renoncer. – Un appel lancinant qui m'intimait de « tirer toutes mes cartouches », de la même façon qu'un peintre dans son atelier mélange les couleurs sur sa palette, et voit ce qu'il va en sortir. En filigrane, une petite question, basique mais ô combien importante, qui se posait parfois – trop rarement – à moi, tout juste artisan en matière de déduction : *pourquoi ?*

L'écho qui nous met face à nous-même a souvent un côté angoissant. La voix d'Alston résonna :

— Nous y voilà !

Le vide agrandissait la salle du rez-de-chaussée où il m'avait mené. On ressentait ici une impression étrange, teintée à la fois d'amertume et de fascination. Les murs, les vitrines, les reposeirs : tout y était nu. Sans oublier le piédestal de la statuette volée, spécialement aménagé quelques jours plus tôt. Quelqu'un avait dénoué le cordon rouge censé en interdire l'accès. Les piquets rutilants ne jouaient plus leur rôle de tuteurs. Ils avaient été arrachés. Le tout ressemblait à un chapiteau renversé par l'orage.

Sur le piédestal une lunule de sang caillé, d'impression inégale, veinait d'une jolie teinte rosée le marbre jaune. La souillure affluait au sol, donnant naissance à une mare plus conséquente. Puis, faisant sécession, plusieurs gouttelettes serpentaient sur le plancher, comme autant de miettes de pain d'un petit Poucet en déroute.

Alston fit appeler le conservateur Brown. Par acquit de conscience, il lui demanda qu'on rebranche momentanément le système d'alarme. Je vérifiai avec eux le parfait fonctionnement du circuit électrique. Le poste de contrôle se situait dans la résidence de nuit des gardiens. Il était muni d'un groupe électrogène qui prenait le relais en cas de coupure de courant.

Je pris le parti d'interroger le conservateur :

— Comment se fait-il, Mr Brown, que seule la *Psyché* ait été enfermée ici ? Pourquoi la mise en place des autres pièces prêtées par mon client ne s'est-elle pas effectuée en même temps ?

— Vous avez posé deux questions. Permettez-moi donc de vous faire deux réponses. La *Psyché*, tout d'abord. Eh bien, c'est ici que se trouve l'unique système d'alarme du musée. Ce n'est pas un hasard. Il a été installé spécialement pour l'occasion. La statuette, comme vous le savez, constituait le clou de la collection. — Il s'était rapproché du piédestal. — D'un commun accord, il n'avait pas été jugé opportun de l'installer sous verre, pour ne pas nuire à sa contemplation. Oui, car malgré toutes les difficultés que nous avons pu rencontrer, Harden et moi, pour nous entendre, nous étions au moins parvenus à un accord sur ça. L'alarme, maintenant... Électronique, réputée infailible. Quand elle est branchée, un faisceau invisible balaie en permanence l'espace enveloppant la *Psyché*. Des cellules photoélectriques ultrasensibles... — Brown se tourna vers Alston et moi, pour mieux nous prendre à partie. — N'est-ce pas impressionnant, toute cette technologie ? fit-il en dodelinant de la tête. Eh bien, pourtant ça n'a servi à rien. Mais bref... Puisque nous avons cette alarme, il était logique d'en profiter. Quant aux autres pièces, elles croupissent dans un entrepôt...

— J'ai pu m'en rendre compte, dis-je.

— Il était prévu de les installer aujourd'hui même. Leur mise en place a été retardée pour des problèmes de... logistique interne.

Alston lui demanda à quoi il faisait allusion.

— Eh bien, des problèmes de scénographie. Une exposition comme celle-ci est – ou plutôt *était* – une mécanique de haute précision. Elle se prépare de longue date avec tout un staff de gens compétents, une fois les lignes directrices définies. Un accord avait été trouvé avec les dirigeants du *musée Cordelier* sur la base duquel les travaux devaient s'effectuer pour présenter les pièces dans les meilleures conditions. Et voilà qu'à la dernière minute – il y a trois jours –, Harden s'est mis à chinoiser. Il voulait changer l'ordre d'exposition de certaines pièces et modifier des éclairages. Cela ne s'imposait en rien. Et de toute façon, cela aurait constitué un véritable casse-tête pour les techniciens. C'était donc rigoureusement impossible !

Je réprimai un sourire.

— Harden est un passionné. Et comme tous les passionnés, il est forcément perfectionniste, remarqua Alston.

Brown ne réagit pas à cette dernière pique.

— Les pièces de Harden seront prochainement rapatriées, précisa-t-il. Quand le bateau coule, les rats fuient les premiers... – Il demanda après quelques moments : – Ai-je répondu à votre question, Mr Pralin ?

— Tout à fait.

— Tant mieux. Alors j'ai une autre nouvelle pour vous. L'inventaire vient de s'achever. On m'a confirmé que *seule la Psyché est portée manquante*.

— Nouvelle attendue, se réjouit le flic.

Il annonça ensuite qu'il restait une dernière chose à faire, et qu'on en serait quitte pour aujourd'hui. Il fallait boucler la boucle, en quelque sorte.

Car, pour avoir une vue d'ensemble des événements, encore convenait-il d'entendre les trois gardiens de la première équipe. Ceux-là mêmes qui avaient eu la responsabilité de la surveillance du musée après sa fermeture, à 18 heures 30. Ceux-là mêmes que Hoff's, Fink et Manckiewicz avaient relevés la veille à 21 heures.

Les gardiens de la dernière équipe affirmaient n'avoir discerné aucune présence indésirable entre 21 heures et l'heure fatidique de 4 heures du matin. L'interrogatoire à venir était supposé mettre en lumière ce qui s'était passé *lors du tour de garde précédent*. Car, concrètement, il avait bien dû se passer quelque chose... C'était mathématique.

Les dénommés Elio Esposito, Bruce Vaughn et Thomas Ruttlund composaient cette première équipe. Esposito était un immigré italien à l'accent traînant. Il s'était occupé de l'évacuation du public et de la fermeture des portes. Vaughn et Ruttlund étaient tous deux de race noire et se connaissaient bien. Ils s'étaient assurés que ne séjournait plus aucun intrus dans les lieux. Ils avaient effectué leurs patrouilles sans se quitter un instant. Ils avaient arpenté méthodiquement chacune des salles, en les refermant derrière eux sitôt leur inspection terminée. Les salles d'art se trouvaient isolées les unes des autres pendant la nuit. Comme autant d'îlots.

Mais les deux gardiens n'avaient pas omis de vérifier le bon ordre des pièces interdites d'accès au public. Leur ronde, aussi méticuleuse qu'exercée, leur avait fait jeter un œil aux bureaux des conservateurs

Brown et Matthews, à la librairie, à l'entrepôt abritant les œuvres d'art de Harden, à la remise où les femmes de ménage entassaient leurs ustensiles, ainsi qu'aux salles de projection et de conférences du premier étage. Les portes de ces pièces ne se verrouillaient pas à l'aide de simples clés. Elles étaient munies de serrures de sécurité dont aucune n'avait été forcée. *Ces serrures, conçues pour ne pas céder à l'usage d'un passe-partout, ne permettaient de verrouiller les portes que de l'extérieur.* Seules les portes des bureaux étaient pourvues de loquets intérieurs.

— J'aimerais qu'on m'en fasse une démonstration, exigea le policier.

Ruttland alla lui chercher deux exemplaires de la clé ouvrant la remise de ménage.

Devant la porte du réduit, Alston me tendit une des clés.

— Vous n'êtes pas claustrophobe, j'espère ?

— Je n'ai pas cette chance, souris-je.

— Alors... après vous, je vous prie.

En bon cobaye, je m'engouffrai dans la petite pièce encombrée et obscure. Alston referma la porte. Quelque chose craqua sous mon pied. Je branchai la lumière et me penchai : ce n'était qu'un morceau de boue séchée. De l'autre côté, déjà Alston s'employait à donner un tour de clé : ça y était, j'étais enfermé pour de bon.

— Essayez de vous délivrer, pour voir !

J'engageai la clé à l'intérieur de la serrure. Mais, malgré mes efforts, le pêne demeura obstinément bloqué. À l'évidence, le mécanisme avait été étudié en ce sens.

— C'est exact. Impossible d'ouvrir de l'intérieur !

On me libéra.

Puis Alston demanda sans transition :

— En combien d'exemplaires existe chacune de ces clés ?

Vaughn répondit que les conservateurs en possédaient chacun une..., plus la clé utilisée habituellement par les gardiens sur leur trousseau..., et une clé de secours dans le coffre-fort de la résidence des gardiens... Cela faisait donc à chaque fois quatre exemplaires.

— Évidemment, poursuivit le policier sans se faire d'illusions, vous n'avez remarqué à aucun moment la disparition d'une des clés de votre

coffre-fort...

— Non, firent les trois hommes sans hésiter.

Pour en avoir le cœur net, Alston posa la même question à Brown et à Mrs Matthews qui répondirent d'une manière analogue.

— Autrement dit, une personne étrangère au musée n'aurait pas pu s'emparer d'une de ces clés sans que vous ne vous en rendiez compte aussitôt ?

Les trois gardiens acquiescèrent. Alston, qui ne lâchait pas le morceau facilement, continua dans la même voie :

— Vous semble-t-il possible qu'une personne étrangère au musée – il appuya sur ces dernières syllabes – ait pu s'introduire dans votre résidence, même un court instant, et réaliser un moulage d'une de ces clés ?

— Non, avoua Esposito. Quand notre résidence n'est pas fermée à clé, il y reste au moins un gardien de permanence. Les consignes à ce sujet sont très strictes. Quant à entrer dans la résidence quand elle est fermée à clé, ça me semble hors de question. Ça supposerait qu'on possède un double de la clé ouvrant la porte...

— Et pour mouler l'empreinte d'une des clés, renchérit Rutland, il faudrait connaître la combinaison du coffre-fort...

— *C'est-à-dire être de la maison...*, lâcha Alston.

Il savoura son effet quelques secondes avant de récapituler :

— Aucune effraction n'a été constatée sur ces portes. Et en même temps, rien ne prouve qu'une des clés ait été moulée... Il faut donc considérer le cas des autres portes, celles donnant sur les salles d'art – les salles ouvertes au public. Il s'agit de portes coulissantes, n'est-ce pas... J'ai remarqué que, pendant la journée, on peut facilement passer d'une salle à l'autre. Elles sont toutes ouvertes. Comment fait-on coulisser ces portes ?

Avant qu'un des trois gardiens interrogés ait eu le temps de répondre, ce fut Brown, les yeux soudain brillants, qui s'interposa :

— Vous avez mis le doigt dessus, Lieutenant ! Vous avez finalement mis le doigt dessus...

— Pouvez-vous m'expliquer ?... fit le flic, piqué dans sa curiosité.

— Oui. Et vous allez tout comprendre. Y compris la réaction, peut-être un peu « décalée », que j'ai eue ce matin. Tout ça me porte sur les nerfs...

Alston fit un geste apaisant de la main.

— C'est bon, mais... au fait.

— J'y arrive. — Il s'éclaircit la voix. — Le musée n'est équipé ni d'un contrôle vidéo ni d'un système d'alarme généralisé. C'est ce que Harden a remarqué avec l'amabilité qui le caractérise et que je vous accorde sans mal. Cependant, je ne suis pas stupide. C'est pourquoi j'avais remplacé tout ça — avantageusement, pensais-je — par un système de sécurité tout aussi sophistiqué et efficace, mais moins coûteux. Ce système, de plus, a le bénéfice de la discrétion. Car vous n'avez rien remarqué, pas vrai ?

Alston et moi répondîmes par la négative.

— Il faut croire que la seule faille de ce système, déplora le conservateur, est qu'il reposait un peu trop sur la notion de confiance. La confiance, cela devient un vain mot...

Brown fouilla dans la poche intérieure de son veston. Il en sortit un rectangle de celluloid, gris et plat, qu'il exhiba au dessus de sa tête : une carte magnétique.

— Voilà, messieurs les enquêteurs... : *suivez les frères de ce petit bout de plastique, et ils vous mèneront tout droit aux coupables !*

C'est les lèvres retroussées qu'il avait proféré ces derniers mots. Lui, d'ordinaire si renfrogné, avait retrouvé des airs de gamin grisé par un jeu de société où il aurait eu trois cases d'avance...

Et en effet, c'était indéniable : les divers éléments à venir, combinés avec ceux déjà connus, étaient d'une importance capitale. Ils jetaient un éclairage nouveau sur l'affaire.

Mais ils virent aussi Alston se fâcher tout rouge. Car il aurait préféré que, plutôt que de le laisser mariner, Brown lui communique ces informations plus tôt. « Comment fait-on coulisser ces portes ? » Avant d'avoir posé cette question, il craignait de devoir classer l'affaire, tant le champ d'investigation lui paraissait stérile. Alors qu'après l'avoir posée, même s'il ne pouvait en tirer de conclusion définitive, il lui était permis d'avoir des présomptions bien naturelles...

Et donc Brown expliqua le fonctionnement de son « bout de plastique ».

— Scanner biométrique, reconnu Alston.

— Parfaitement, approuva le conservateur. Une merveille de technologie...

Chaque porte était construite sur le même modèle. Il s'agissait de glisser son badge dans la fente du mur prévue à cet effet. Mais ce n'était pas tout. Il y avait une pastille encastrée juste en dessous. Il fallait y apposer l'index de sa main droite, comme lorsqu'on appuie sur le bouton de sonnette d'une porte d'entrée. Cette opération servait à « reconnaître » les empreintes digitales de l'usager. Elle rendait toute intrusion impossible, selon un procédé de lecture optique éclatant de fiabilité. L'ensemble de la manœuvre faisait coulisser la porte choisie, la fermant ou l'ouvrant selon le cas. Le mécanisme, contrairement aux portes normales, opérait de l'extérieur mais aussi de l'intérieur.

Or, le procédé d'identification digitale excluait *a priori* toute personne étrangère au musée. *Seuls les gardiens et conservateurs étaient habilités à faire coulisser ces portes.* (Ce qui expliquait le mutisme ambiant à ce sujet. Qu'espérait donc Brown, que la police lui laisserait laver son linge sale en famille ?) Chacun possédait une carte, qui lui était strictement attitrée : personnalisée en un exemplaire unique, réputée infalsifiable. Par conséquent, chacun ne pouvait se servir que de sa propre carte...

Ce qu'entendant, Alston tonna :

— Maintenant, il n'y a plus trente six solutions ! Il existe des traces du passage des *Archers* dans au moins une salle – celle consacrée aux *Préromantiques français*. C'est un fait. Si on écarte l'hypothèse, assez peu réaliste, d'un quelconque passage secret, il faut donc conclure que les *Archers* se sont introduits dans cette salle par la porte. Pendant qu'ils lacéraient les tableaux, cette porte a pu rester fermée. Là où le bât blesse, c'est que pour faire coulisser cette porte – que Hoffs et Fink prétendent avoir retrouvée fermée –, les *Archers* ont obligatoirement eu recours à une carte magnétique du même type que celle que Mr Brown vient de nous montrer...

Maintenant, vraiment, cela crevait les yeux...

— Alors, osa le brave Willis qui n'avait fait qu'écouter dévotement jusqu'à présent, vous pensez qu'un des familiers du musée se serait servi de sa carte pour introduire des gangsters... À moins qu'il ait perpétré le saccage lui-même ?

— À mon avis, oui, dit Alston. En utilisant une de ces cartes, comme

en possèdent en tout et pour tout...

— ... quatorze personnes, compléta le conservateur.

Après un lourd moment de silence, j'émis une remarque restrictive :

— Vous oubliez un point, Lieutenant. C'est que les gardiens ont rapporté que, pendant les rondes, ils ne se quittent jamais. Le règlement veut qu'ils patrouillent par binômes. Si on se focalise sur l'équipe de nuit, ce n'est pas un gardien qu'il faudrait soupçonner le cas échéant mais deux, voire trois : Hoffs, Fink et Manckiewicz. Ce qui limite les chances de corruption...

— Mais ne les annihile pas.

— Non, bien sûr.

— Surtout si on fait porter le chapeau à un des onze autres... De toute façon, conclut Alston, je vais commander une expertise du système d'ouverture des portes coulissantes. Il faut vérifier l'éventualité d'un piratage. Éventualité qui, il faut bien le dire, sourit-il benoîtement, compliquerait nos affaires...

Je ne pouvais qu'être d'accord. Mais je me disais aussi que la réalité est souvent éminemment plus complexe que le visage trop fardé qu'elle veut bien offrir.

Et cette enquête, plus que toute autre, allait le démontrer.

DEUXIÈME PARTIE

La journée du 1^{er} février (suite et fin)

Les journées des 2, 8, 9 et 10 février

CHAPITRE 7

OÙ JE FAIS LE POINT



e qu'on remarquait en premier, au *Gerry's*, c'était la musique. Elle y était reine. À toute heure du jour et de la nuit. Elle suintait de partout. Elle enveloppait tout. Elle était le dénominateur commun. Le recours ultime. La rédemption attendue. L'assommoir suprême.

Mais pas de juke-box. Trop vulgaire. Car, qu'on se le tienne pour dit, pour mettre de l'ambiance, rien ne vaut un groupe.

Ensuite, pas n'importe quel style de musique : exotisme de rigueur. Seuls jazz-rock, funk, salsa, musique antillaise, reggae, et de manière générale rythmes latino-américains ou africains y étaient tolérés. En d'autres termes, le traitement de choc.

Pour se détendre du *Baltimore museum*, le *Gerry's* était l'endroit idéal. Le contraste était des plus saisissants. Ici, tout était frénétique, touffu, sombre, moite... Ici, on ondulait des fesses au son des maracas.

Sur la piste, des couples d'un soir dansaient, unis par la lumière bleue. Au-dessus de leurs têtes, un espadon long de plusieurs mètres flottait dans l'air, soutenu par de minces filins. D'autres trophées de pêche, de dimensions plus modestes, s'agitaient à ses côtés. Évaluant le danger produit par les vibrations, je me demandais par quelle sorte de miracle un de ces mobiles ne s'était pas encore écrasé sur la piste...

Plus loin, il y avait des paravents de bois blanc garnis de fleurs tropicales en simili. Derrière, des corps en sueur se pelotaient, couchés sur des banquettes ou vautrés dans des hamacs. – On ne se refusait aucune fantaisie pour attirer la clientèle.

Parmi les autres curiosités de l'endroit, il était permis d'admirer, en jouant des coudes et en marchant sur des pieds, toute une collection d'ancres rouillées accrochées aux murs. On trouvait aussi plusieurs cartes d'îles au trésor – faussement qualifiées d'authentiques – dessinées sur le marbre roux des tables.

C'est que le bar se voulait tout entier dédié à la mémoire des boucaniers des Caraïbes.

Moyennant quoi, se mêlant à une populace métissée, tous les petits dealers des faubourgs de Baltimore y avaient droit de cité. Des victimes du système, au même titre que ceux qu'ils empoisonnaient, et qui un jour se feraient écraser. Des cancrelats, de simples cancrelats...

On croisait toujours du monde ici : des prétendus amis entrevus une ou deux fois. En me dirigeant vers le comptoir, je serrai des mains appartenant à des individus pris par l'alcool que je ne reconnus même pas.

Je me fis servir un brandy.

— Gerry est là ? demandai-je au barman à chemise bariolée.

— Je vais le chercher.

Gerry était une vieille connaissance. Mais ce n'était pas un indicateur, bien qu'il m'ait déjà fourni des informations à caractère confidentiel, mais... tout ce qu'il y avait de personnel. D'ailleurs, dans le genre d'affaires que je traitais, je n'avais en général nul besoin d'indicateur.

Gerry ne tarda pas à venir à ma rencontre. Il me serra la main avec ferveur. C'était un type bien portant, à la figure rouge et luisante, vêtu élégamment d'une chemise à fleurs.

— Craig ! Quelle bonne surprise..., fit-il en grasseyant. Ça fait bien longtemps...

— Je sais..., dis-je, de l'air de celui qui a compris que le temps emporte tout dans sa course.

Pourquoi avais-je choisi de me rendre dans ce bar ? Je ne le savais pas vraiment, en fait. Ce n'était pas le simple fait du hasard, sinon j'aurais poussé la porte du premier bar rencontré sur mon chemin. Ce n'était pas à cause de Gerry non plus. Gerry n'était pas un ami. D'ailleurs, je n'avais plus d'ami. — Un ami, c'est quelqu'un sur qui on peut compter en toute occasion, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Bien sûr, par ici, les discussions tournaient souvent autour du *business*. Le quidam y apprenait

des choses pas forcément bonnes à savoir... Il pouvait aussi y nouer des relations. Mais ce n'était pas ça non plus que j'étais venu chercher. Peut-être avais-je simplement envie d'une femme facile... Ou peut-être étais-je tout bonnement venu me ressourcer. Me rappeler une certaine époque, pas si lointaine, où j'avais cru pouvoir vivre heureux. Comme un besoin désespéré de rattraper un rêve égaré...

Levant un œil vers la piste, je me dis que la vie n'était qu'une succession de faux pas, où on ne parvenait jamais à faire corps avec son prochain. C'était tout le contraire de la danse, en somme.

— Que devient Sharon ? m'enquis-je.

Gerry se saisit d'un verre abandonné sur le comptoir, qu'il vida dans son évier miniature.

— Je ne l'ai plus revue depuis votre séparation. Je vais te décevoir : elle ne remet plus les pieds ici.

Il y avait fort à parier que Gerry mentait. Je n'étais pas dupe, mais je ne le relançai pas. Je n'en eus pas le courage. Je me contentai de scruter le vide, la mine défaite.

— Je suis désolé, Craig. Si je peux faire quelque chose pour toi...

Je hochai la tête, puis me souris à moi-même. Il n'y avait rien à faire, rien du tout, à part faire semblant...

Je finis d'une gorgée mon brandy, en commandai un autre, puis allai m'attabler.

Le groupe venait d'attaquer un reggae entraînant, mâtiné de cuivres. Ce morceau de bravoure s'intitulait *Don't miss the party lights*. C'était du moins ce que la répétition obsédante de ces paroles par le chanteur – un Chicano coiffé d'un canotier noir, jonglant avec une canne et arborant à même la peau une veste de satin rouge trop grande – laissait suggérer.

Je n'avais pas le cœur à danser. Et même, tout compte fait, j'avais décidé, faisant mentir le chanteur, de ne pas moisir au *Gerry's* trop longtemps.

Je désirais pourtant en avoir le cœur net et m'installai à l'extrémité de la salle basse. Cette partie du bar était à peine mieux éclairée que la piste. Entre deux auscultations intimes, quelques couples y prenaient un verre. Mais il y avait pas mal de va-et-vient devant ma table. C'était ce que je voulais.

Je croyais déceler une parcelle de Sharon dans chaque femme qui m'apparaissait. Parfois, c'était la chevelure d'une brune qui m'induisait en erreur. Parfois, un vêtement. Parfois, un grain de peau. Parfois, une silhouette...

Mais il ne servait à rien de se torturer indéfiniment. Après quelques minutes de ce petit jeu, je dus me rendre à l'évidence : elle n'était pas là.

À cette époque, ma vie sentimentale se réduisait au néant le plus strict. Pour chasser de mon esprit le souvenir de Sharon, je résolus de faire appel aux événements qui émaillaient ma vie professionnelle. En homme avisé, je me livrai à un rapide flash-back explicatif de mon enquête du moment.

Le monde de l'art..., un monde que j'avais du mal à appréhender. Des centres d'intérêt, des motivations psychologiques qui m'étaient inconnus... Il fallait, dès lors, redoubler d'acuité, et même, pour tout dire, d'intelligence.

J'avais procédé par ordre. J'en étais finalement arrivé à l'analyse des dernières données. Et qu'en ressortait-il ? Qu'Alston soupçonnait quatorze personnes, toutes détentrices d'une carte magnétique permettant d'accéder sans effraction aux salles d'art.

Ce point était acquis.

Il était judicieux de prévoir que, lors des prochaines heures, chacun de ces quatorze suspects subirait un interrogatoire serré. À coup sûr, aucun ne commettrait l'erreur de faire valoir un quelconque alibi – le vol s'étant déroulé en pleine nuit. À plus forte raison, aucun ne passerait à des aveux complets. Ces deux hypothèses pouvaient être adoptées sans grand risque. De fait, Alston ne se gênerait pas pour prendre des mesures plus dures. Les quatorze auraient droit au régime de faveur : leur domicile fouillé, leur passé décortiqué, leurs relations fichées, leurs rendez-vous contrôlés, leurs moindres déplacements étudiés... Bref : la mise sous surveillance.

Tout cela coulait de source.

Mais, quand même... Pour peu que l'on raisonne calmement – et j'étais capable de me concentrer sur un problème malgré la musique –, on se rendait compte que tout cela manquait de cohérence. Je penchais pour la solution alternative : un piratage électronique par un professionnel de la chose extérieur au musée.

Car comment croire que des membres du *Baltimore museum* – dès lors gangsters néophytes – aient, par simple appât du gain, consenti à prendre de tels risques *en sachant pertinemment qu'ils seraient par la suite mis sous surveillance* ? Comment croire que ces prétendus coupables, sachant qu'ils seraient soupçonnés d'office, n'aient pas choisi la voie de la sagesse : prendre la nuit-même le premier avion pour l'étranger ?

Chacun des quatorze avait gentiment répondu « présent » à l'appel. Il y avait là quelque chose qui n'allait pas. Qui jurait avec l'idée que je me faisais de ce vol, esthétiquement parlant. Personne ne tend sciemment le bâton pour se faire battre... C'est là une vérité universelle, parfaitement irréfutable.

À la lumière de ces éléments, je décidai – au moins momentanément – de faire confiance à mon intuition. De mettre en avant ce que je croyais être le bon sens. *In petto*, je fis une supposition qu'un esprit plus conformiste aurait jugée hardie : *la culpabilité d'un ou de plusieurs suspects parmi les quatorze n'était qu'un leurre*. L'accusation faite par Alston était erronée, si bien qu'elle finirait par s'effondrer d'elle-même.

Il fallait donc porter sa réflexion sur la solution alternative, en en testant la validité.

Et là émergeaient plusieurs interrogations. Si les *Archers* ne faisaient pas partie des quatorze, si le vol se révélait l'œuvre de parfaits inconnus, comment avaient-ils pu préparer leur coup ? Car il ne fallait pas perdre de vue qu'ils disposaient d'une carte magnétique – ou d'un moyen similaire – pour ouvrir les portes coulissantes. Alors... étaient-ils des visiteurs assidus du musée ? Avaient-ils surpris une conversation ? Avaient-ils eu vent de documents décrivant le système de sécurité ? Avaient-ils profité d'une quelconque négligence ? Y avait-il, enfin, un informaticien ou autre électronicien dans l'entourage d'un des membres du musée ?

Une autre question revenait constamment sur le tapis. C'était celle du mystère de la dissimulation des *Archers* le soir du vol. Il était clair qu'ils avaient été parfaitement informés des horaires des rondes des gardiens. Et ceci pour chacune des deux équipes.

Quant au reste de l'analyse, j'avais bien ma petite idée... Mais elle demandait à être un brin dégelée.

Je sortis de ma poche le calepin où je notais, pêle-mêle, les adresses de mes clients (très clairsemées), certaines de mes déductions fumantes (encore plus clairsemées) et mon emploi du temps (quasi inexistant). J'en

détachai les deux feuillets centraux (encore vierges). J'avais besoin – comment dire... – de donner un support matériel à la représentation mentale que je me faisais des événements. Je dessinaï, de tête, le plan du rez-de-chaussée du musée.

Je négligeai de dessiner le plan des étages. Tout d'abord, parce que je ne suis pas doué pour le dessin. Ensuite, parce que c'était là, *au rez-de-chaussée*, que le premier *Archer* avait surgi *si soudainement*, comme un diable jaillissant de sa boîte, capable de surprendre Manckiewicz – pourtant à l'affût.

Je me grattai la tête. Maintenant, ma petite idée prenait de la consistance. Je pouvais la lâcher dans la nature, elle reviendrait toute seule à la maison. Comme une grande.

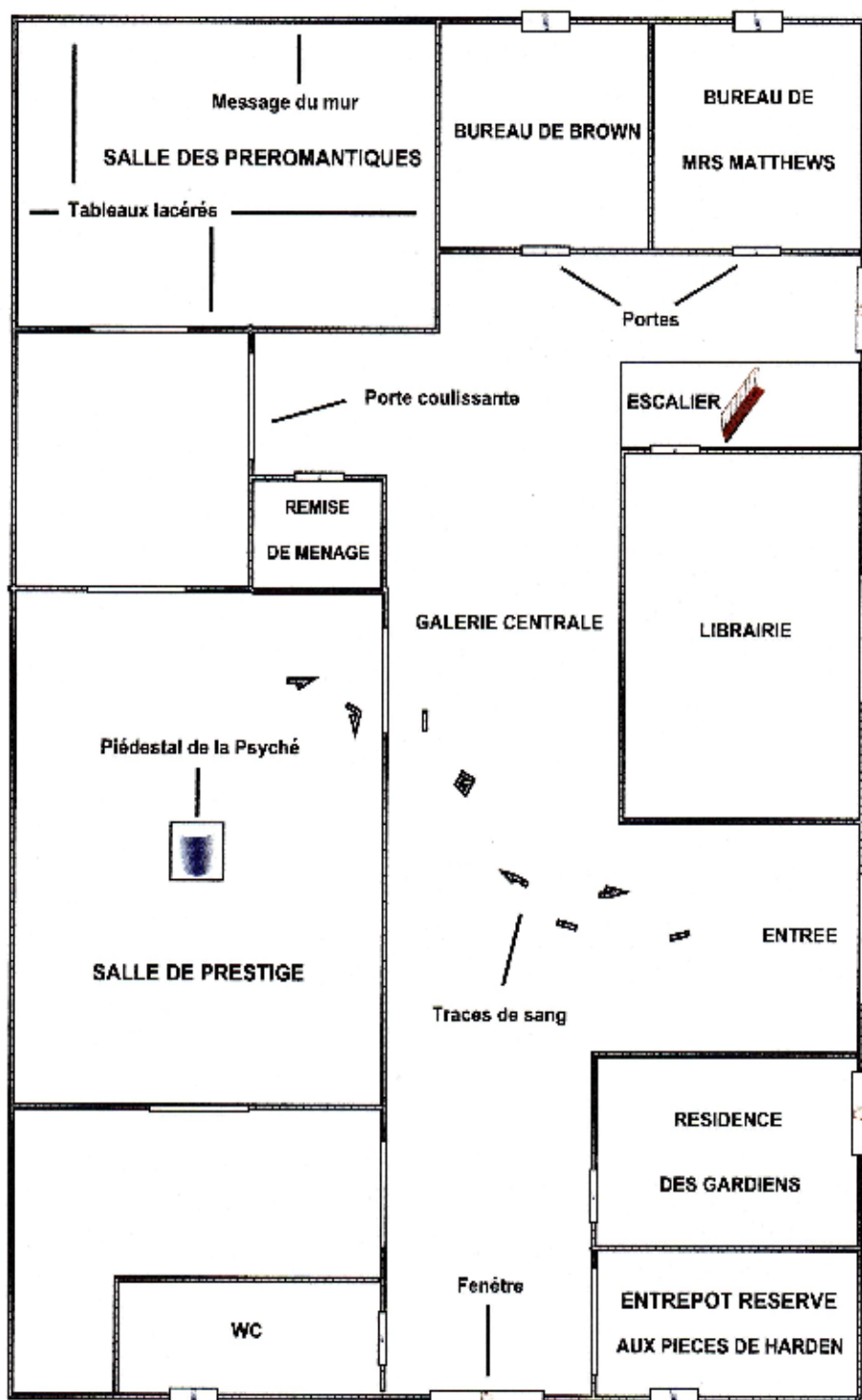
Le nœud du problème était celui-ci : cédant à une réaction compréhensible et parfaitement légitime, Hoffs et Fink, après avoir découvert le saccage, n'avaient pas jugé utile de rebrousser chemin. En toute bonne foi sans doute, ils avaient préféré continuer leur ronde. Avec le résultat négatif que l'on savait...

Cela signifiait qu'une manœuvre des *Archers* avait entre-temps dû leur échapper. Et pour cause... Les cambrioleurs avaient profité de l'état d'urgence. Il leur avait été loisible de berner les gardiens. *A l'aide de leur carte magnétique, ils s'étaient le plus naturellement du monde réfugiés dans une salle déjà inspectée.* Au nez et à la barbe de Hoffs et Fink, mais aussi de Vaughn et Rutland.

Au vu du plan, cette manœuvre tenait de la prouesse. Une telle partie de cache-cache nécessite une bonne dose de culot. Elle requiert aussi de la technique. Une technique mise au point. Car il ne s'agissait pas de choisir le mauvais chemin, de croiser inopinément les gardiens, de tomber droit sur eux. Il avait fallu jouer serré. Ce n'était pas juste une question de chance : il avait fallu prendre en considération tous les facteurs...

En d'autres termes, *il avait fallu, dès le départ, être parfaitement informé de l'itinéraire précis suivi par les gardiens.*

Je me promis de leur demander s'ils respectaient bien un circuit préétabli. Si oui, c'était ancré dans les mœurs, et ça n'avait pas échappé aux *Archers*...



CHAPITRE 8

RENDEZ-VOUS AVEC UNE JOLIE MUSE



e remettait ma chaise en place, prêt à m'en aller, lorsque Gerry vint me trouver, d'une démarche étudiée pour paraître légère.

— Sacré farceur ! clama-t-il en clignant de l'œil. Une blonde au bar désire te voir. Je pense que tu dois savoir de qui il s'agit... Je l'ai fait patienter.

Je passai en revue toutes les blondes que j'avais l'honneur de compter parmi mes relations plus ou moins suivies. Je n'en trouvai aucune susceptible d'exciter durablement ma curiosité – ni même aucun de mes sens d'ailleurs.

— Fais-la venir, invitai-je en regardant du côté du comptoir et en masquant ma surprise.

Car pour une surprise, c'était une surprise. Une surprise encore plus agréable, physiquement parlant, que Sharon. Et même, pour être franc, bien plus agréable. Pas étonnant que ce petit dégourdi de Gerry l'ait retenue quelques instants au bar...

La *surprise* avait dû se garer à proximité, et laisser son imperméable à sécher dans sa voiture. Car elle avait les cheveux mouillés. Le *Gerry's* était un endroit conçu pour oublier la pluie, le vent et la tempête infecte qui sévissaient depuis maintenant trois jours. Mais tout de même... La *surprise* devait véritablement se croire aux Caraïbes car elle ne portait pas grand-chose. Une jupe noire à volants pour le bas; un tee-shirt de coton blanc – qui faisait admirablement saillir sa poitrine – pour le haut. C'était un bel objet de désir en liberté.

— Je vous en prie, asseyez-vous, Miss Brown, commençai-je, un peu

interloqué mais plus du tout désireux de quitter les lieux.

Elle s'installa sur la banquette, juste à côté de moi.

— Vous prenez quelque chose ? demanda Gerry en louchant sur son décolleté.

J'intervins en homme qui sait vivre :

— Si vous n'avez rien contre ce qui est alcoolisé, je vous suggère le cocktail de l'*Espadon*. C'est le cocktail maison. Deux doigts de rhum, de la crème de cacao, un soupçon de liqueur de cerise, trois cuillers de crème fraîche liquide pour rendre le mélange plus onctueux. On met le tout au shaker avec des glaçons. Ça se boit avec une paille qui a une forme d'espadon. D'où le nom. Excellent... Ça vous réchauffe de l'intérieur mais il ne faut pas en abuser.

Elle acquiesça sans rien dire, amusée mais sûre d'elle.

— Mets-en deux, Gerry. Mais ne force pas trop sur les glaçons, s'il te plaît.

J'attendis que l'autre se soit éloigné de plusieurs mètres.

— Je vous écoute, Miss Brown. — Car le détective se doutait bien qu'elle n'était pas venue là uniquement pour ses beaux yeux.

— J'ai besoin de louer vos services, avoua-t-elle, un rien d'impatience dans la voix.

Ça se confirmait : ce n'était pas le hasard qui avait conduit une telle créature dans un bouge pareil.

— Pardonnez-moi mais, avant ça, un petit détail me tracasse : comment m'avez-vous retrouvé ici ?

Elle détourna un peu les yeux. Sous tous les angles, elle était adorable...

— Je voulais vous parler de mon problème ce matin. Mais je n'en ai pas eu l'occasion. Cet après-midi, je vous ai vu par hasard sortir du musée. J'ai appelé, mais vous ne m'avez pas entendue. Vous avez pris votre voiture. J'ai pris la mienne. Je vous ai suivi quelques minutes. Mais comme il y avait des véhicules entre nous, j'ai fini par vous perdre. Alors j'ai continué à l'aventure, et j'ai finalement retrouvé votre voiture devant ce bar... Que je ne connaissais pas d'ailleurs.

Elle avait dû noter le numéro minéralogique, pour être sûre. Étrange

comme, depuis ce matin, on avait l'air de faire preuve à mon égard de beaucoup de sollicitude... La loi des séries, sans doute.

— Vous avez eu de la chance. Je viens rarement ici, biaisai-je. J'aurais tout aussi bien pu rentrer chez moi. Si cette ambiance un peu – je cherchai l'adjectif qui convenait – « chaude » vous dérange...

— Non, au contraire. J'aime quand ça bouge, assura-t-elle avec force, juste au moment où Gerry venait nous servir.

Il dût mal interpréter le sens de ces dernières paroles. Car, les yeux écarquillés, il m'adressa une mimique des plus expressives, trahissant un élan de jalousie typiquement masculine.

Afin de ménager ma fierté de mâle, je laissai planer le doute jusqu'à ce que la jeune femme et moi soyons à nouveau seuls. Je n'avais pas pour habitude de confondre travail et loisir. Bien que, s'agissant de Miss Brown, je sois prêt à faire une exception...

— Donc, vous voulez m'engager...

— Oui. Ce que j'ai à vous dire est, pour une femme, assez délicat. Mais je vais m'efforcer d'être directe. Il ne faudra pas vous en offusquer. Voilà : ça dure depuis trois semaines. Depuis le 9 janvier exactement. Il s'agit de mots qui me sont destinés, et qui sont pour moi très... offensants. Je les découvre, certains matins, en allant chercher mon courrier. Ils sont rédigés dans un style ordurier, écrits à la main, d'une écriture nerveuse, irrégulière... Je ne connais rien à la graphologie, mais pour moi c'est l'écriture d'un déséquilibré.

— Ou une écriture de la main gauche...

— Peut-être. Mais il doit s'agir d'un homme, et... il n'est pas très romantique. Il en a après moi. – Enfin, pas vraiment après moi : après mon corps. Vous voyez ce que je veux dire...

C'était là en effet un manque de tact évident, pensai-je en observant ses jambes, admirables. Mais la fille, elle, ne plaisantait pas :

— Je ne suis pas habituée à ce genre de choses, Mr Pralin. Je ne vous cacherai pas que j'ai pris peur. Je vis depuis quelques jours dans la hantise du viol...

Après un temps calculé pour laisser s'évanouir ces sombres paroles, je demandai :

— Vous vivez seule ?

Sa voix se cassa un peu :

— Oui... Depuis peu.

— Combien de lettres vous a-t-il envoyées ?

— J'ai omis de vous préciser qu'il ne les envoyait pas : il les dépose directement dans la boîte à lettres, la nuit. Une simple feuille de papier, non datée, non signée bien sûr, sans enveloppe. Comme vous le voyez, cette façon de faire n'a rien de raffiné... J'en ai reçu trois, la troisième ce matin même. Les deux premières s'étaient suivies à bref intervalle. La troisième a été plus longue à arriver.

— Ces lettres sont chez vous, en ce moment..., remarquai-je, tout en sirotant mon *Espadon*.

— Oui. Je suis désolée.

— Ça ne fait rien. — Je l'invitai à goûter à son verre. — Il y a peut-être là-dessous une affaire de voisinage. Vous ne soupçonnez personne ? Quelqu'un qui vous ferait une mauvaise blague... Vous ne recevez jamais de coups de téléphone suspects ?...

Son visage se voila.

— Il aurait peut-être peur, au téléphone, que je reconnaisse sa voix. Quant au fait de soupçonner quelqu'un, *je ne sais plus*... J'ai un travail qui exige beaucoup de moi et qui m'interdit de veiller la nuit. Au départ, j'avais l'intention de régler ce problème personnellement. Je pensais pouvoir me tirer d'affaire toute seule. Je veux dire par là que je ne voulais pas avoir recours à un détective privé...

— J'ai l'expérience de ce genre de situation. Et d'avance je peux vous affirmer que, si nous voulons arriver à un quelconque résultat, il me faudra votre entière collaboration...

— Oui... Ce n'était pas ce que je voulais dire. Excusez-moi, je m'exprime mal. Ce que je voulais dire — mon Dieu, ça paraît grotesque —, c'est que *je soupçonnais quelqu'un*. Mais maintenant, je ne sais plus.

C'était toujours la même chose avec les femmes, songeais-je en vidant mon verre. Dire qu'elle avait promis d'être directe... Mais je ne me sentais pas d'humeur à tergiverser. J'attendis donc son bon vouloir.

— Ça me gêne de dire cela..., finit-elle par concéder. Mais il faudra bien que je me confie à vous, d'une manière ou d'une autre. — Je l'encourageai d'un signe de tête. — Eh bien... Jusqu'à hier, je soupçonnais

quelqu'un que vous ne connaissez pas, mais que vous n'allez pas tarder à connaître. Il s'agit de Manckiewicz, le gardien blessé. Mais ça ne peut pas être lui, puisqu'il était de service la nuit dernière, et qu'il s'est fait par la suite hospitaliser... Ma boîte à lettres était vide hier soir.

Effectivement, cela semblait le mettre hors de cause. Car je n'imaginais pas que Manckiewicz dispose d'un éventuel complice pour se charger à sa place de cette basse besogne...

En bon détective mû par l'étonnement, je posai la question qui s'imposait :

— Pourquoi le soupçonniez-vous ?

Elle poussa un soupir.

— Je n'ai malheureusement pas de preuve. C'est quelqu'un qui, par certaines remarques là non plus pas très romantiques, m'a fait comprendre qu'il s'intéressait à moi. Mais il n'y a pas que cela...

Son visage s'empourpra à nouveau. Elle aurait donné beaucoup pour ne pas avoir à parler de ça, c'était visible.

— J'espère que je ne vous donne pas l'impression d'être une sainte nitouche. Pour tout dire, je pense même être plutôt émancipée...

Ses paroles faisaient écho à un solo de saxophone des plus larmoyants.

— Je n'en doute pas, dis-je d'une voix caressante, quoiqu'un peu rauque.

— Mais j'ai peur, voilà tout. Profitant du fait que j'étais seule, Manckiewicz avait pris la sale habitude, ces derniers temps, de me suivre, de surveiller mes moindres allées et venues... Ce n'était pas fortuit : trop de coïncidences. Je n'ai rien contre les plaisanteries. Mais ça n'en était pas une. C'était plus... *malsain*. Vous comprenez ?

Son ton implorant aurait fait fondre n'importe quel homme, y compris un homme de glace.

— Ça n'a rien de difficile à comprendre, renchérit l'iceberg en question. — Je la provoquai, car j'ai lu quelque part qu'il faut toujours provoquer la femme qu'on désire séduire : — Si j'ai un conseil à vous donner, Miss Brown, c'est de vous trouver un petit ami, et ce genre de désagrément cessera de lui-même...

— C'est ce que je craignais : vous ne me prenez pas au sérieux...

— Si, bien sûr que si. — Je lui effleurai la main. — Le fait est que mon métier m'oblige à prendre un certain recul. Et pour vous le prouver, je vais vous poser deux questions. La première : a-t-il tenté d'abuser de vous, si possible devant témoins ?

— Je ne lui en ai pas fourni l'occasion.

— Et la seconde : que faites-vous ce soir ?

June resta figée une seconde.

— C'est une invitation ? hasarda-t-elle.

— Non : un acte de protection rapprochée.

— Je dois donc comprendre, sourit-elle, que vous acceptez de travailler pour moi ?

Ah, ça... On ne mettait pas Craig Pralin en boîte aussi facilement.

— Vous pouvez toujours me mettre à l'essai. Ça me donnera l'occasion de voir si je peux ou non accepter votre offre...

— C'est du chantage...

— Non, appuyai-je dignement, du réalisme. Si je pense, en mon âme et conscience, manquer de données pour mener à bien cette affaire, je me verrai réellement obligé de la refuser. Ça dépendra de vous, de Manckiewicz, des événements...

Les yeux de June s'étaient perdus au fond de son verre.

— Je comprends... Vous ne pouvez pas vous prononcer tout de suite.

— C'est ça. Mais rien ne m'empêche d'essayer. — Nous nous échangeâmes nos numéros de portables. — Alors... pour ce soir ?

— Pour ce soir..., répéta-t-elle, comme pour évaluer le pour et le contre. L'ennui, c'est que je suis prise. J'organise une petite réception pour mon anniversaire. Un truc très sympa, entre jeunes. Si vous voulez, on pourrait inverser les rôles : ce serait moi qui vous inviterais...

En acceptant, je fus parcouru d'un frisson bizarre. Je me dis n'avoir décidément pas mis longtemps avant de retomber dans l'œil du bidet.

Mais, pour une fois, je faisais fausse route. Car, à ce stade, je ne possédais pas toutes les cartes me permettant de deviner le style d'aventures peu banales et même tordues dans lesquelles la belle June n'allait pas manquer de m'entraîner...

CHAPITRE 9

AMANT SOUS CONTRAT



'eau chaude dégoulinait sur les parois de plexiglas jaunies. Les douches de fin de journée sont les plus revigorantes.

Je laissais mon esprit vagabonder. Mais je ne pensais pas au musée. À quoi bon ? Je croyais avoir fait le tour de la question.

Non : à l'heure où la nuit recouvre les derniers scrupules, j'avais trouvé un autre sujet de réflexion. Je songeais à June Brown, à ses seins provocants et à son petit air candide. Je l'imaginais nue à mes côtés, des perles d'eau sur la peau. Je rêvais de caresser longuement ses épaules, et de mêler mon souffle au sien.

J'avais vaguement honte que mes pensées s'emballent de cette façon. Mais je ne me mentais pas au point d'en être dégoûté. Faire l'amour sous la douche, c'est comme manger une charlotte aux fraises : ça fait toujours plaisir. Mais c'était là un faux alibi, et je le savais. Car je n'avais fait que *fantasmer* sous la douche. C'était comme avoir envie d'une charlotte aux fraises, alors que ce n'est pas la saison des fraises...

Bien fait pour moi : quand les pensées vagabondent, il arrive qu'elles s'échappent pour de bon.

D'accord : j'avais perdu, ces derniers temps, l'habitude de sortir pour m'amuser. Mais ça ne devait pas m'empêcher d'anticiper sur le déroulement de la soirée... En me savonnant consciencieusement.

Je me mis à rire stupidement, d'un rire trouble et sans gaieté. Moi, le héros chevalier servant, je ne valais pas mieux, en fait, que le pauvre type qui avait écrit ces lettres ordurières. Je sauvegardais un peu mieux les apparences, voilà tout. Une de mes manies de début, avec les femmes,

était de leur adresser des clins d'œil; et un clin d'œil n'a jamais engrossé personne. Mais ça n'empêchait rien. Le même feu brûlait en moi.

Les Français ne connaissent pas ce genre de problème, paraît-il. Pourtant, Harden avait bel et bien une gueule de refoulé. (En parlant de Harden, il était un peu tard pour lui rendre compte des avatars de l'après-midi. Tant pis. Je l'appellerais demain.)

L'eau redevenait froide. En enjambant le rebord de la cabine, je me rappelai un déjà lointain soir d'avril où j'étais allé chercher Sharon à son université. En patientant dans le hall, j'avais perçu les bribes d'un cours de sociologie – ou un truc de ce genre – à travers une cloison. Le professeur, un brin sarcastique, affirmait à ses étudiants que la seule différence entre l'Homme et l'animal, c'était que l'Homme savait transcender son désir alors que l'animal y obéissait aveuglément. La formule m'avait plu.

C'était du reste la seule chose que j'avais retenue.

*

* *

Je pris le temps de me raser, de manger un morceau et de mettre un peu d'ordre dans mon trois pièces.

J'enfilai un pantalon noir à pinces, mis des souliers vernis, et choisis une de mes plus belles chemises, de couleur vert amande. J'hésitai entre une veste de coupe classique et mon blouson en daim, d'allure plus décontractée. *Un truc très sympa, entre jeunes*, avait prévenu Miss Brown. J'optai donc pour le blouson qui offrait aussi l'avantage de mieux garder la chaleur.

Je troquai mon colt 25 habituel contre un calibre 38 à canon court : une jolie arme de poing, efficace et discrète, toute rutilante quand on prenait la peine de la retirer de son étui.

Enfin, l'heure venue – mon heure à moi –, je partis dans la nuit fraîche.

Je n'eus pas de mal à trouver le quartier, et encore moins le lieu exact. Il s'agissait d'une salle louée pour l'occasion, visible de loin grâce à une enseigne lumineuse. Ça semblait être un ancien entrepôt réaménagé.

Je garai ma Baleine. Puis, sans la quitter, réfléchis quelques secondes. Mis à part les flonflons de la fête, le coin avait l'air bougrement tranquille, style quartier d'affaires déserté. Je décidai de retirer mon harnachement – qui ne devait pas être bien commode pour danser. Je camouflai le *holster* sous le siège avant, et planquai l'arme au fond de la boîte à gants.

Ambiance « sympa », en effet. Il n'y avait pas de service d'ordre. Je n'eus pas à montrer patte blanche. Manifestement, entrait et sortait qui voulait. Et certains, profitant que la pluie avait cessé, ne se privaient pas, de temps en temps, d'aller faire un tour. Accompagnés, évidemment.

Hormis ceux qui faisaient ainsi l'école buissonnière, une cinquantaine de jeunes adultes avait été conviée à la réception. Encore que le mot « réception », trop neutre, convenait mal à ce genre de situation, qui ne présentait pas le moindre trait de mondanité. Pas de musique douce, de robes diaphanes, d'amuse-gueules offerts sur un plateau d'argent par un serveur nonchalant en queue de pie... Il ne s'agissait pas pour autant d'une *rave party*, car celles-ci comportent toujours plus ou moins, voisinant avec la jeunesse dorée, leur lot de pouilleux. Ici, les invités étaient propres sur eux. C'était davantage de la cocaïne que du crack qui devait circuler dans cet azimut. À tout prendre, mieux valait parler de « sauterie ». Trop débridé et violent. Mais aussi trop insouciant et anonyme. L'un dans l'autre, c'était plutôt bon signe. Ce devait être la chaleur animale qui mettait de la buée aux fenêtres...

La sono crachait de la *dance music* lascive et non de la techno : les tubes à la mode, courts de propos, répétitifs et navrants. Et, comme on dit, la soirée battait son plein. On en était précisément à ce stade euphorique où le *climax* était atteint. Au point d'orgue, et même au point de non-retour. La plupart des guirlandes en papier multicolore commençaient à se détacher des poutrelles du plafond. Chacun des participants avait épuisé son stock de confettis et autres serpentins. Ceux-ci jonchaient le sol dallé, nageant, çà et là, dans de petites flaques de jus de fruit, de café ou d'alcool. Mais personne ne prêtait une quelconque attention à ces détails. C'étaient là des préoccupations d'un autre âge.

Je marchai sur un gobelet en plastique. Ça m'incita à me rapprocher de la table à digestifs.

Je dus me frayer un chemin. Dans la pénombre, certaines filles semblaient bien faites. Mais, excepté cela, on ne discernait pas grand-chose. L'animation en jeux de lumière était plutôt chiche, et ménageait

plusieurs zones d'ombre. Seul le centre de la piste se trouvait balayé par les spots clignotants, trop peu nombreux. De temps à autre pourtant, un rayon laser étincelant fendait l'air au hasard. Il prenait sur le fait tel couple en train de s'embrasser; ou tel danseur, hors du rythme, faisant tourner sa compagne, hilare et pendue à son cou, en lui tenant solidement les fesses.

Ce n'est qu'après avoir traversé la piste, et m'être servi une dose de whisky, que je repérai June Brown. À la faveur d'un de ces drôles d'éclairs.

Elle dansait à en perdre haleine, au milieu d'un groupe de cinq garçons (*cinq !*). Elle portait un serre-tête qui lui remontait les cheveux en chignon. Était vêtue d'un ensemble-jupe en lamé or, clinquant, largement échancré, qui s'inspirait de la mode des années vingt. L'ensemble en question offrait deux particularités intéressantes : 1) N'étant point trop moulant, il lui laissait une grande liberté de mouvement (ce qui quand on danse le disco, le twist ou le rock est toujours utile). 2) Il avait la propriété de la faire luire comme une sardine lorsque, d'aventure, les jeux de lumière s'arrêtaient sur elle. *Flashy* en diable, donc...

Visiblement, elle s'amusait follement, tandis que son père, lui, ne rigolait pas. Mais ça, *c'est la vie*. *

Je me promis de lui acheter un cadeau. Ça lui ferait plaisir : elle était jeune; et puis c'était son anniversaire, après tout. Ça valait bien le prix de la soirée.

Mais elle était aussi et surtout ma future cliente. J'avais définitivement laissé tomber le *peut-être*. Car j'imaginai aisément qu'une telle créature ne devait pas laisser indifférent tout homme normalement constitué...

La blonde finit par m'apercevoir à son tour. Elle me fit un signe de la main, auquel je répondis mollement. Quelques secondes s'écoulèrent, au terme desquelles je vis une silhouette agréable se profiler devant moi. Miss Brown venait aux nouvelles.

— Vous vous êtes laissé désirer, Mr Pralin, serina-t-elle gentiment. Il est passé minuit...

Je ne pus trouver d'excuse valable. Alors je mentis :

— J'ai eu quelques petites choses à faire.

À part une légère touche de blush sur les pommettes, elle n'avait pas l'air maquillée. Pas de rouge à lèvres, en tout cas. Mais ses yeux brillants

montraient qu'elle avait un peu bu.

— Vous devriez ôter votre blouson. Il n'y a pas de voleurs, ici...

L'ingénuité de cette réflexion me fit pouffer de rire.

— J'y compte bien, dis-je en accrochant le blouson à une des chaises qui bordaient la piste.

— Je vais demander qu'on mette une série de slows. Comme ça, nous serons plus tranquilles pour bavarder.

Je n'avais pas réagi qu'elle s'éloignait déjà, en roulant des hanches.

— Ne vous sauvez pas ! lança-t-elle en se retournant pour me souffler un baiser du bout des doigts.

Attention des plus touchantes, il fallait en convenir. Pour l'instant, la fréquentation de la jeune femme était tout à fait délectable. Peut-être même un peu trop...

Elle donnait d'elle à présent une image parfaitement détendue et joyeuse. Épanouie. Mais cela bien sûr pouvait n'être qu'une façade. Probablement avait-elle choisi de s'étourdir, l'espace d'une soirée, pour mieux exorciser ses angoisses. Ou sinon elle dissimulait ses sentiments – sa détresse ? –, comme en aurait été capable son père. Les paris étaient ouverts.

J'étais peut-être le seul être à qui elle ait eu le courage de se confier... Parfois, c'est en compagnie de ses proches qu'on se sent le plus timoré.

Sitôt de retour, elle plaqua ses seins tumultueux contre moi pour m'inviter à danser. Contre toute attente, car je n'avais pas osé espérer cette éventualité.

Nous restâmes au bord de la piste. Autre heureux concours de circonstances : ses cinq admirateurs s'étaient perdus dans la masse.

Je me sentais merveilleusement bien. Pourtant, mon cœur cognait lourdement dans ma poitrine, comme si j'avais été confronté à un danger.

Au bout de quelques mesures, je la pressai davantage. Je fis encore un peu durer le plaisir, puis me résignai à demander :

— Vous avez les lettres ?

Il fallait bien tâter le terrain.

Et, de fait, le joli corps que j'enlaçais ne l'entendait pas de cette oreille :

— Plus tard..., dit-elle d'une voix gémissante où affleurait une pointe de reproche. Boudeuse, pour un peu.

Je souris. La sonde que je venais de lancer avait atteint son objectif. Je répliquai d'un air faussement ironique :

— Vous avez raison, Miss Brown. Laissons-nous bercer par la musique...

Elle soupira entre ses dents serrées, et se dégagea légèrement de mon étreinte pour me regarder de face.

— Faites comme tout le monde, corrigea-t-elle, appelez-moi June. Et puis... *soyez naturel*.

Elle aussi venait de lancer une sonde. Une sonde d'une sensualité directe, incontournable et sans appel – et aussi à des années-lumière de ses préoccupations de l'après-midi. Je ne voulais pas être en reste. Mais force était de constater qu'elle mâchait le travail. Du genre à tenir la perche du gondolier dans la moiteur d'une lagune, quoi...

— Craig..., murmurai-je simplement, juste avant que mes lèvres n'effleurent les siennes.

Nos langues s'unirent à leur tour. Puis ce furent mes mains qui s'égarèrent plus que de raison.

June devait trouver ça excitant car elle ne protesta pas tout d'abord. Ce ne fut qu'au milieu du troisième slow qu'elle commença à se crispier. Puis, devinant la scène qui se tramait, elle me repoussa soudain avec la plus grande vigueur.

— Mon Dieu, non !...

Trop tard : il n'y avait pas eu les sommations d'usage. La bouteille de gin, au lieu de me fracasser le crâne, s'était abattue sur l'arête de mon épaule. Puis échappant de la main de l'agresseur, le contact du sol l'avait fait voler en éclats.

En rupture d'équilibre, j'allai percuter un couple voisin. La fille chancela sous le choc, et poussa un petit cri effarouché, pour la forme. Je tombai à genoux, et laissai échapper une plainte lugubre que moi seul pus entendre : j'avais le bras gauche tétanisé.

Un invité arrêta la sono. Un autre rebrancha la lumière, ce qui me permit de jauger mon agresseur. Il était plutôt petit, mais trapu. Ses avant-bras puissants dépassaient des manches retroussées de sa chemise

blanche, trempée de sueur. Ses cheveux, longs et filasse, encadraient un visage d'adolescent aux mâchoires fuyantes. Quant à sa démarche, elle était à peu près aussi gracieuse que celle d'un ours qui se serait fait piquer les pattes par des abeilles. Mais le pire, c'étaient ses yeux : ils flamboyaient comme ceux d'un fauve prêt à bondir.

Avant qu'il ait fait un pas, June se glissa derrière lui et le ceintura. Mais elle n'était pas de taille. Il se dégagea sans peine, en la tirant violemment par le cou. Quand elle eut lâché prise, il essaya de la gifler en y mettant tout son cœur. Mais ses réflexes paraissaient étrangement émoussés. Il rata sa cible et, emporté par son élan, manqua même se casser la figure. Au moins, le sacrifice de la bouteille de gin n'avait pas été vain...

June se mit à pleurer. Des pleurs nerveux et désordonnés.

— Steve, mais tu es devenu fou ! hoqueta-t-elle, proche de l'hystérie.

— La ferme, tu me dégoûtes. Tu n'es qu'une putain...

C'était bien envoyé. Mais il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Profitant de ce moment d'inattention, je m'étais brusquement lancé en avant. Avec l'intention de lui rendre la monnaie de sa pièce, je lui expédiai mon genou dans le bas-ventre.

Steve ne s'écroula pas tout de suite. Les yeux stupidement écarquillés, il proféra un râle, sa tête chavira un peu. Ce ne fut qu'ensuite qu'il tomba à la renverse, et restitua son trop-plein d'alcool à même le sol.

Mais il n'avait pas son compte. Après quelques secondes, ses lèvres frémirent, et il voulut se relever.

Je sentais une rage froide m'envahir. Tout en me tenant l'épaule, je fis un mouvement circulaire. Mais ne vis rien dans les yeux mouillés de June. Quant aux autres, ils semblaient fascinés par le spectacle. Pas un qui soit décidé à s'interposer...

Il fallait donc que je termine le travail moi-même.

Je m'avançai. Steve, maintenant accroupi, leva un poing qu'il croyait menaçant. À bonne distance, je lui balançai alors ma jambe en pleine face.

L'autre se cabra, puis s'abattit sur le sol en une dernière convulsion. Ses cheveux blonds allèrent s'engluer dans les vomissures ambrées.

En voilà un qui ferait une drôle de tête en se réveillant...

CHAPITRE 10

CADEAU D'ANNIVERSAIRE



et intermède musclé avait gâché le déroulement de la soirée – au moins en ce qui nous concernait, Miss Brown et moi.

Elle avait confié les clés de la salle à un ami.

Puis, trop bouleversée pour conduire, elle m'avait prié de la ramener chez elle, dans la banlieue est aisée, à Columbia.

J'ignorais toujours ce qu'elle faisait dans la vie. Je n'avais pas osé le lui demander. Je savais seulement qu'elle n'habitait plus chez ses parents.

Je jetai un œil dans mon rétroviseur. À part une Ranchero qui roulait tous feux éteints, à une soixantaine de mètres, la route était vide.

June avait le dessous des yeux encore gonflé. Elle respirait plus bruyamment qu'à l'accoutumée, mais avait quand même recouvré une bonne partie de son calme.

— Qui était ce type ? demandai-je sans articuler.

Elle parut gênée, et mit un certain temps à répondre :

— Ce qui s'est passé ce soir me chagrine profondément. J'en suis vraiment désolée, Craig, vous pouvez en être sûr.

— Ce n'est rien..., éludai-je.

Elle s'éclaircit la voix. Il ne faisait pas très chaud dans la voiture.

— Merci de le prendre comme ça. Vous êtes vraiment très chic. Son nom est Steve Baretto. Il est photographe de mode. Vous me direz qu'il n'a pas le physique de l'emploi, mais ça n'empêche pas qu'il soit très respecté dans la profession. – Elle prit une profonde inspiration. – Jusqu'à

ce soir, c'était un ami.

J'eus un petit rire sarcastique.

— « Ami » est un mot qui ne s'emploie pas à la légère...

Elle ne devait pas être tout à fait remise de ses émotions. Cette remarque lui fit perdre contenance.

— Arrêtez de me faire la leçon, grogna-t-elle en agitant la main. J'ai passé l'âge...

Elle me pria sèchement de tourner à gauche, dans *Galloway Street*. En certaines circonstances, elle savait se montrer aussi susceptible que son père.

— En tout cas, repris-je, il n'avait pas l'air d'apprécier que nous soyons ensemble. Il avait tout de l'amoureux torturé, vous ne trouvez pas ? Le genre de type qui boit pour se donner du courage...

Elle émit un petit bruit de gorge dubitatif – ou du moins que j'interprétai comme tel. Elle ouvrit ensuite son sac à main, et voulut y puiser quelque chose qu'elle ne trouva pas.

— Je ne comprends pas sa réaction de ce soir, avoua-t-elle en refermant le sac. Je connais Steve depuis des années. En temps normal, il est doux comme un agneau, et pas très porté sur la bouteille... Bien sûr, il avait bu. Nous avions tous un peu bu. Mais ça ne l'excuse pas. – Elle avait soudain haussé le ton et m'inondait de son regard de chatte. – Il n'a aucun droit de contrôle sur ce que je fais. Ni lui ni personne. De cela, Craig, j'aimerais que vous en soyez sûr.

Ça se voulait convaincant. Mais ça ne l'était qu'à moitié.

— Vous m'avez dit que vous le considériez comme un ami. Dans le cas qui nous occupe, ça ne m'aide malheureusement pas beaucoup. Ce que j'aimerais savoir, voyez-vous, c'est... – je cherchai mes mots – s'il nourrit un quelconque sentiment à votre égard.

— Non, répondit-elle, catégorique.

Elle me fit signe de tourner à droite, puis à gauche dans une voie à sens unique. Nous empruntâmes ensuite *Berkeley avenue*. Après avoir longé le square des Trois platanes, je demandai :

— Baretto a-t-il une vie sexuelle normale ?

— Oui. Il fréquente depuis plus de deux ans une de mes « amies ». S'il

l'avait quittée, je serais au courant. — June se tortilla sur son siège. — Avez-vous des cigarettes ?

Je me fouillai machinalement. Tout en lui tendant le paquet, je profitai de la longue ligne droite pour jeter un autre coup d'œil au rétroviseur intérieur. Ce que j'y vis confirma ma première idée, et ne me plut pas du tout. La Ranchero avait pris ses distances, mais elle ne décamponnait pas. Après qui en avait-elle, la délicieuse Miss Brown ou moi ? Les dés étaient jetés. Mais tout semblait montrer qu'ils étaient pipés.

— Dites-moi, June, ne croyez-vous pas que ce charmant jeune homme aurait pu malgré tout vous écrire les lettres ?

Elle secoua la tête.

— Je vais vous décevoir, mais je crois qu'il aurait été incapable de ça.

Mes mains s'abattirent de dépit de chaque côté du volant.

— J'ai du mal à vous comprendre, June. Vous faites appel à moi parce qu'un déséquilibré menace votre vie privée. Ce soir, un suspect tout désigné se manifeste, et d'un coup de baguette magique vous l'écartez...

— Vous prenez un raccourci, Craig. Il vous est difficile de vous mettre à ma place.

Je m'excusai. Elle avait raison. Je m'étais emporté.

Par la suite, je me contentai d'acquiescer muettement aux indications qu'elle me donnait concernant l'itinéraire à suivre.

Enfin, elle me pria de m'arrêter devant un cottage de briques rouges et blanches, dont la petitesse tranchait avec le style imposant des maisons voisines. Le quartier était paisible, propre et ostensiblement bourgeois.

Elle me remercia et m'embrassa longuement. Nous restâmes quelques instants blottis l'un contre l'autre, silencieux. Mais la nuit était piquante, et elle m'invita à venir prendre un verre. Elle vivait véritablement seule, mais je n'avais pas soif et choisis de refuser poliment.

— Vous ne voulez plus que je vous montre les lettres ? insista-t-elle, un rien ironique.

Je lui empruntai la réponse avisée qu'elle m'avait faite alors que nous dansions :

— Plus tard...

Elle m'embrassa à nouveau, puis se mit à gémir lorsque je lui caressai

les seins à travers l'étoffe. Au bout de quelques secondes pourtant, je me séparai d'elle en la maintenant par les poignets.

— J'ai mal à l'épaule et je suis fatigué. Il faut que je rentre, Miss Brown...

Il me sembla que son regard s'embuait, mais je n'aurais pu en jurer. Elle sortit de la voiture en frissonnant, me fit un pâle sourire à travers la vitre. Je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle parvienne à son perron. Elle mit quelques moments à trouver sa clé, sans plus se retourner.

La Plymouth du détective de service démarra alors pesamment. Elle traça un demi-tour encore poussif, puis prit progressivement de la vitesse en s'éloignant du joli nid d'amour rouge et blanc. Elle s'engouffra dans une rue adjacente : la rue même qu'avait dû suivre la Ranchero. Cependant, le clair de lune ne dissimulait rien. La Ranchero avait dû continuer sa route en contrebas.

À présent, la Plymouth faisait crisser ses pneus. Elle menait une charge de pachyderme sur un territoire à défendre. Comme pour protéger un point d'eau convoité dans la savane...

J'explorai rapidement un périmètre que je limitai aux feux des carrefours. La banlieue était calme et triste. Elle laissait deviner des friches industrielles dans le lointain. Aucun des rares véhicules que je croisais ne correspondait à la voiture m'ayant filé. Couvrant leur ronronnement incertain, une pluie fine se remit à chanter son refrain à une note.

Peut-être le conducteur de la Ranchero était-il simplement ivre. Peut-être n'avait-il rien trouvé de mieux que prendre notre sillage pour s'amuser...

Quelques minutes s'étaient écoulées depuis que j'avais quitté June. Quelques minutes qui étaient sans doute autant d'illusions perdues pour la jeune femme. Elle n'avait pas dû me trouver très aimable. Probablement muflé et profiteuse.

Drôle de fille quand même... Moderne et craintive. Riche et gâtée. Têtue et pleine de contradictions... Et par dessus tout belle.

Elle embrassait bien. Mais elle ne touchait pas au cœur. Elle touchait plus bas. C'était le genre de fille qu'on ne comprend bien qu'au lit. Et de mon côté, je n'étais pas du genre à me contenter des miettes...

Plutôt du genre à aller rétablir la vérité historique. Et à y aller le plus

tôt possible – cette nuit même. J'étais désormais certain de ne pas avoir été *moi-même* la victime de cette filature. Maintenant qu'il n'y avait plus aucun risque qu'on s'en prenne à moi, j'avais une furieuse envie de la rejoindre. Je trouverais bien un prétexte. Et puis... mon instinct m'avertissait.

Et il avait raison de m'avertir.

Suspicieux, je roulais en bon père de famille. Je débouchai dans la rue de June : en embuscade et pile au bon moment, comme s'il s'était agi d'un gag bien orchestré.

Ce fut la Ranchero que j'aperçus en premier. Elle stationnait devant le cottage, à califourchon sur le trottoir. Tous feux éteints, bien entendu, mais les portières côté trottoir grandes ouvertes.

À cinq mètres de là, sur le terre-plein pavé séparant le cottage de la voiture, se nouait un drame qui m'étonna à peine davantage. Si ce n'était pas une tentative de viol, ça y ressemblait bougrement. Deux individus vêtus de noir, et masqués d'une cagoule pour faire bonne mesure, s'efforçaient de rapprocher June de la voiture. Leur but était de l'y faire entrer, et de se livrer à ce que tout abruti normalement constitué serait à même d'imaginer. Ils s'y prenaient assez maladroitement, chacun la tractant par un bras, ce qui donnait lieu à un spectacle qui, un lundi soir dans un cabaret de troisième ordre, aurait pu passer pour comique. À la différence près qu'ici la scène n'était pas simulée. Et que, vu l'heure tardive, la bruine et le sommeil de plomb des riverains, il n'y avait aucun spectateur...

June d'ailleurs ne donnait même plus l'impression de vouloir appeler à l'aide. Les cris aigus et incohérents qu'elle poussait contribuaient à retarder l'échéance blafarde, en la motivant. Mais ils ne pouvaient suffire, en tant que tels, à enrayer l'inéluctable... Pourtant, June vendait chèrement sa peau. Elle n'osait pas mordre : une gifle sévère lui avait éclaté la lèvre. Pour le reste, elle résistait âprement. Se cabrait. Crochetait avec ses ongles. Distribuait des coups de pied parfois bien placés.

Elle n'avait perdu dans la bataille qu'un escarpin. Si on considérait le fait qu'elle était déjà déshabillée – car elle l'était –, cela voulait dire que les ultimes remparts de sa féminité – comme on dit dans les livres roses – consistaient en son porte-jarretelles, sa nuisette extra-courte sous laquelle ses seins jouaient à la balançoire, sa petite culotte, sans oublier son deuxième escarpin. Autrement dit, il ne lui restait plus grand-chose...

Alors qu'advierait-il au bout de ce périple saccadé de quelques mètres si, en plus, la Ranchero l'emmenait vers une destination nouvelle ?

Allons bon : la vertu de June et ma nuit avec elle étaient menacées. Il fallait agir.

C'était du moins ce que je projetais légitimement. Mais les deux minables ne m'en laissèrent même pas l'occasion. Car tout se déroula alors en accéléré, comme dans ces vieux films où le héros triomphe trop facilement.

Ma Baleine venait de dépasser l'angle de la rue. Surpris par l'éclat des phares, il relâchèrent June comme si elle avait été source de radiations; non sans qu'un des deux petits teigneux ne lui colle une dernière gifle qui la sonna pour de bon – chose par laquelle des durs professionnels auraient à n'en pas douter commencé.

Ils se ruèrent sur leur véhicule, qui démarra dans un souffle. Abandonnant leur proie, ils détalèrent dans l'ombre comme des animaux pris de panique, préférant se serrer la ceinture que d'avoir à affronter un ennemi.

Je ne pus qu'arrimer des yeux la Ranchero, tâchant de relever son numéro d'immatriculation. Car même dans le feu de l'action et à deux heures du matin, je n'ai pas pour habitude de commettre la moindre négligence – encore moins de perdre la tête. Il m'apparut alors un détail trouble, prouvant que toutes ces manigances n'avaient rien de fortuit. Je ne vis pas les plaques. Je ne les vis pas car elles étaient invisibles. Probablement maculées d'une épaisse couche de boue. Ce qui aurait semblé suspect pour un véhicule ordinaire n'attirait pas l'attention s'agissant d'un 4 x 4 taillé pour le tout-terrain. Surtout en pleine nuit.

Je renonçai à les poursuivre et à faire usage de mon arme. Ce gibier ne m'intéressait pas. Et je me demandais aussi si June n'en savait pas un peu plus que ce qu'elle avait bien voulu me dire...

Je demeurai auprès d'elle. Elle n'était pas gravement blessée mais avait fait une mauvaise chute. Elle s'était éraflé le genou et avait une plaie au cuir chevelu. J'allai chercher dans ma voiture une couverture. Je l'en enveloppai, la relevai, et la reconduisis à son domicile. Je nettoyai sa plaie. Elle ne pleurait pas, mais geignait de temps en temps. Elle n'ouvrait la bouche pour rien d'autre, vraisemblablement trop choquée pour proférer le moindre discours. Je patienterais donc jusqu'au lendemain.

Je la mis au lit. Les murs en lambris de sa chambre s'ornaient d'un échantillon de papillons exotiques épinglés, tous plus magnifiques les uns que les autres. – Foison de couleurs chamarrées qui étincelaient sous une lumière artificielle : celle de la chambre d'une jeune femme dont le seul crime, similairement, était d'être trop belle.

Puis je bouclai les portes. Veillai deux ou trois heures, maudissant le triste sort qui isolait June Brown dans la pénombre voisine. Me déshabillai enfin, et m'affalai sur le canapé du salon, mon 38 à la main et replié dans ma propre couverture.

Mes dernières pensées lucides allèrent à Manckiewicz et Baretto... Et aussi aux deux apprentis violeurs. Il me revint alors brusquement en mémoire la chose suivante. Hoff, un des gardiens présents la nuit du vol, avait mentionné dans sa déposition que le premier *Archer* portait *lui aussi* une cagoule. Simple coïncidence ?

Craig Pralin, détective privé pour dames, avait à présent deux énigmes en chantier.

*

* *

Je rêvais, ce qui ne m'arrive pour ainsi dire jamais. Dans mon rêve, il faisait jour. Le soleil était même aveuglant. Un type se tenait là. Une sorte de halo irréel voilait son visage. Il me faisait face, m'empêchait d'avancer en me menaçant d'un couteau. Et la lame du couteau scintillait par intermittence, selon les caprices du soleil.

*

* *

Pour certains – des poètes –, le jeu érotique le plus réussi est celui où rien n'est gagné d'avance. Où tout est fait d'avancées et de reculs. De promesses et de rebuffades. Où le cœur commande et où les doigts tremblent. Où tout n'est que hasards provoqués. Où insatisfaction et souffrance se côtoient en une véritable quête initiatique. Où le ciment de l'obsession finit par vous emmurer. Et où... finalement, l'être aimé s'offre

alors qu'on ne l'espérait plus.

La chose peut avoir du charme. Mais le prix à payer est bien trop lourd. On y laisse beaucoup de soi-même : énergie, temps et argent. Pourtant, on ne parvient jamais à se défaire de l'essentiel : ses illusions. Tout est trop idéalisé aussi. Passion, dévotion, chagrin d'amour... sont des termes inventés par des types comme Harden. Des poètes. Et généralement, ça finit comme ça a commencé : mal. Car les vrais poètes n'ont qu'un seul amour dans leur vie, fût-il futile. Quant à l'amour-propre, il passe à la trappe.

Pour ma part, j'aimais à me définir comme un butineur de l'amour. J'avais eu de nombreuses aventures, charnelles et sans lendemain. Pour moi, « échec sentimental » ne signifiait rien. Rien du tout. Seule Sharon Haynes avait réussi à me dégoupiller. Et encore pas bien longtemps et pas complètement. J'avais su la remplacer avantageusement et donc elle ne me manquait pas. Le tout était de savoir profiter de l'occasion...

*

* *

En temps normal, un tel contact – épiderme contre épiderme – en un tel lieu – un étroit sofa – n'aurait pas manqué de me ranimer instantanément. Mais il fallait convenir à ma décharge que la veille avait été une journée sans temps morts – le type de journée dont ma vie se montre trop avare.

Si bien que je mis un certain temps à me réveiller. Et que, par la suite, il me fallut encore une poignée de secondes pour accepter la réalité.

— Bien dormi ?

Je fis oui de la tête. À trois centimètres de moi, June Brown me souriait, remise de ses émotions et pleine de reconnaissance, les cheveux défaits.

June me souriait. Coincée au bord du canapé, à plat ventre et une jambe dans le vide... Elle avait réussi à se glisser sous la couverture à mes côtés. Et j'aurais été bien en peine de lui faire davantage de place : j'étais déjà de profil... Je pouvais sentir son parfum de la veille, assez sophistiqué pour ne pas être rassis. Je pouvais aussi sentir chaque contour de son corps. Par contre, je ne sentais plus contre ma peau cet autre

contact, tout aussi électrisant, mais dont la froideur métallique tranchait avec la chair élastique et tiède.

— Où est mon revolver ?

— Je l'ai vu par terre.

Elle se redressa, et voulut s'accroupir au pied du canapé pour se saisir de l'arme. Mais je lui dis que ce n'était pas la peine. Je la retins, et dans le même mouvement mes mains plongèrent sous la nuisette pour lui emprisonner les seins – car cette fille commençait à m'échauffer sérieusement les sens. Bien que la caresse ait été plutôt rude, elle ne se débattit pas. Tout au plus choisit-elle de se retourner pour me faire face. Puis après que j'eus achevé de la dévêtir, ce fut elle qui prit l'initiative. Elle ne tarda pas à me chevaucher le plus naturellement du monde, unissant nos corps comme elle avait uni nos destinées.

Voilà comment je m'offris une partie de plaisir à moindres frais... Et avec une partenaire qui n'avait pas fini de m'étonner.

La cuisine était pourvue du strict minimum en matière de mobilier et d'accessoires culinaires. Tout y était propre et sans relief, car inutilisé.

Pour déjeuner, June prépara un repas à base de galettes de soja, de fruits et de yaourts, que nous prîmes nus comme au premier jour. Je la possédai une seconde fois. Mais le tourbillon des heures m'avait fait prendre du retard dans mes affaires.

— Il va falloir que je lève le siège. On se revoit ce soir si tu veux ?

Elle me prit la main et déposa un baiser sur chacun de mes doigts. En femme comblée, quoi.

— J'attendrai ton coup de fil à partir de six heures.

Nous nous embrassâmes au coin de la table. Puis elle me confia à mi-voix :

— Mais il faut que tu me fasses une promesse... Tu vas voir Manckiewicz, n'est-ce pas... Il m'a suivie. Je ne l'aime pas. Encore moins que les types d'hier qui sont peut-être des inconnus. Je suis sûre qu'il sait quelque chose. Promets-moi de lui demander de se justifier. J'ai besoin de savoir.

Je pris un ton apaisant :

— Il te suivait, dis-tu. Et alors, qu'est-ce que ça prouve ? Toi aussi, *little girl*, tu m'as suivi, et tu vois où ça nous a menés...

June me lâcha la main, et détourna le regard. Elle se crispa sans que j'en comprenne la raison. Peut-être avais-je paru un peu trop paternaliste ?

— D'accord, je te le promets, concédai-je.

Le corps de June qui se découpait en contre-jour était encore plus splendide lorsque des frissons l'agitaient. Quelques secondes s'écoulèrent ainsi, confinant à la béatitude. Puis soudain son visage angélique se fit grave :

— Maintenant..., annonça-t-elle, maintenant que j'ai confiance en toi, toi aussi il faut que tu me fasses confiance. Et pour cela je dois te dire la vérité. Ou du moins je ne dois plus te la cacher. Je ne suis pas une petite fille, Craig. Je suis même loin de l'être. Non... : ne m'interromps pas. Tu ne peux pas encore comprendre. Ce que je vais dire va sans doute être dur pour toi. Je le savais, et c'est pour ça que je n'ai pas eu le courage de te l'avouer plus tôt. Et puis... j'en ai un peu honte moi-même. Me marier n'a certainement pas été la meilleure chose que j'aie pu accomplir. Mais c'est ainsi : je suis Mrs Brown. Tu m'entends ? *Je suis mariée, Craig*.

Et voilà : servez chaud, cette pizza est à emporter. *Dur* ? Plus que cela... Miss Brown : quel doux leurre ! Je ne savais plus si je devais rire ou pleurer, consoler ou accabler, me montrer caressant ou bien violent comme cette petite allumeuse l'aurait mérité d'ailleurs, non ?...

— Tu veux dire que...

— Robert Brown n'est pas mon père. Il est mon mari. Et... ne me regarde pas comme ça, je t'en prie. — Elle se serra contre moi. — Ça ne change rien, Craig. Je ne l'aime pas. Lui non plus. Toi seul peux me protéger...

Ce disant, elle s'était mise à sangloter. Mais au point où j'en étais, je me demandais si essayer de rester naturel vaut bien toujours la peine. Pour la première fois de mon existence, j'avais cette étrange sensation : celle d'être tombé entre les griffes d'une mante religieuse.

Elle me pria une nouvelle fois de devenir son amant protecteur. — « Amant protecteur » sont des mots qui ne s'improvisent pas. Je ne répondis rien. Je la gratifiai d'un long regard absent, celui-là même que j'aurais accordé à une péniche descendant une rivière. Craig Pralin ne signait pas d'avis de mise à disposition de sa propre personne...

Avant de la quitter, j'eus la faiblesse de lui abandonner mon 38 à canon court.

Un joli cadeau d'anniversaire, et plutôt inattendu...

Et aussi avec lequel elle saurait bien se défendre toute seule.

CHAPITRE 11

MANCKIEWICZ



urieux comme le temps qui passe affadit les couleurs pastel. C'est la raison pour laquelle les murs des hôpitaux doivent si souvent être repeints.

Il en va de même des sentiments. L'espace de quelques heures, June Brown avait repeint ma vie en rose. Et déjà le rose était en train de virer vers une méchante teinte grise...

*

* *

Mariée... June était mariée. Et avec un vieux beau comme Robert Brown, en plus !

Mariée... Ce mot résonnait au fond de mon cerveau. Il y obstruait toute idée naissante.

D'ailleurs, il fallait bien le reconnaître, j'étais dépassé par la situation. Tout s'entrechoquait; je ne m'y retrouvais plus. Alors comment aurais-je pu répondre aux questions qui, malgré tout – malgré le fait qu'elle soit *mariée* –, m'assaillaient ?

Du coin de l'œil, j'observais l'infirmière noire installée au guichet d'accueil. Disciplinée et calme, dans cet univers totalement aseptisé, conçu pour mourir en douceur. Souriante, avec le zeste de compassion qui seyait à sa tâche. Elle avait la quarantaine et était plutôt jolie. Je l'imaginais brave mère de famille, sans histoires. Sans cette damnée enquête à mener en tout cas... (Quand l'amour-propre en a pris un coup,

on est toujours de mauvaise foi. On ne se console plus du triste sort des autres. En fait, sa vie devait se résumer à être étouffée par la misère humaine, à y être résignée, et je le savais très bien.)

Avant d'aller interroger Manckiewicz, je sortis à l'air libre pour fumer. L'esprit encombré du souvenir de June, il fallait que je me calme les nerfs. Et dans ces cas-là, ça ne rate jamais : la meilleure thérapie (comme disent les médecins) que j'aie jamais trouvée consiste à faire une pause récapitulative des derniers faits marquants de ma « damnée » enquête.

De fait, il était facile de scinder les événements en deux parties.

D'un côté, on trouvait le vol, la lacération des tableaux, la flèche décochée sur Manckiewicz, les cartes magnétiques... Tous ces éléments donnaient lieu à une première série de questions : Qui étaient les *Archers*, familiers du musée ou escrocs de haut vol ? Comment, techniquement parlant, avaient-ils procédé ? Le sondage des murs et l'analyse de sang ordonnés par Alston donneraient-ils quelque chose ? Les *Archers* se manifesteraient-ils à nouveau en montant un chantage à l'assurance ou s'étaient-ils définitivement évanouis dans la nature ?... C'étaient là, bien sûr, les questions principales. Celles dont les réponses étaient censées répondre à toutes les autres, y compris la question du comportement ambigu du conservateur Brown.

De l'autre côté, il y avait le dénommé Baretto – à qui je me promettais d'aller dire deux mots dès que possible –, la tentative de viol sur June, son besoin d'un garde du corps tout ce qu'il y a de rapproché, et enfin sa déclaration bombe à retardement comme quoi elle était mariée. D'où évidemment la deuxième série de questions : Pourquoi Baretto avait-il tenté de m'assommer ? (de me tuer ?) Pourquoi avait-il eu ce comportement possessif vis-à-vis de June puisque celle-ci affirmait qu'il ne s'était jamais rien passé entre eux ? June me menait-elle en bateau une fois de plus ? – Tout bien considéré, la chose n'aurait rien eu d'étonnant... Qui étaient les deux hommes à la Ranchero ? Deux paumés excités par l'alcool qui auraient décidé de suivre June pour s'envoyer cette belle fille qu'ils venaient de repérer dans le noir ? – Trop facile... Je ne croyais pas à ce genre de pari stupide. De là à conclure que leur agression sur June était bel et bien préméditée, il n'y avait qu'un pas.

Tout doucement, j'en revenais donc à l'hypothèse de l'existence, quelque part, d'un amour coupable, hors norme et secret. Celui d'un pauvre type malingre, laid ou assumant mal sa virilité, écrivant des lettres

anonymes, et peut-être même trop lâche pour les déposer lui-même, la nuit venue. Ce genre de type qui fuit les responsabilités. Qui a toujours besoin de se faire assister, même dans la plus dérisoire des tâches, celle que tout être est appelé à accomplir. En bref, ce genre de type qui n'a pas mûri et ne deviendra jamais un homme.

Je me fis indiquer le numéro de chambre du gardien blessé. Je constatai avec surprise que le planton de service le protégeant – Alston faisait bien les choses – n'était autre que le sergent Willis.

Disgrâce ou promotion ?

Lorsqu'il m'aperçut, Willis se trahit de lui-même : son visage s'éclaira comme s'il se sentait délivré d'un lourd fardeau. Tournant en rond dans le couloir morne, à la faible lumière du néon, il avait dû m'attendre plus longtemps que prévu... Plus longtemps que sa patience d'angelot ne pouvait le supporter, en tout cas.

Nous nous saluâmes sans rien ajouter. Chacun savait exactement ce que l'autre était supposé faire.

Pour le plaisir, j'exhibai ma carte professionnelle qui me conférait un droit légal à la tenue d'interrogatoires.

Puis je frappai à la porte.

Manckiewicz cria : « Entrez ! ».

Willis s'effaça. Je refermai soigneusement la porte derrière moi.

Manckiewicz était un type jeune, à l'air sportif. Un grand brun bronzé tout en muscles, pas spécialement impressionnable. En le voyant, on aurait pu penser que l'écharpe à son bras et l'emplâtre à son épaule étaient consécutifs à un accident de moto, une chute en parapente dans une gorge un peu raide, un mauvais coup pris à un cours de karaté, ou une autre péripétie de ce genre...

Il était sous perfusion, ce qui n'empêchait pas sa main valide de tenir un magazine. Je me présentai et lui demandai s'il allait bien. Il me dit que oui : il pouvait s'asseoir dans son lit replié. Exaspéré de devoir rester allongé, il avait demandé à une infirmière de surélever la partie du matelas soutenant la colonne vertébrale. Il avait hâte de sortir.

Il me pria de m'asseoir et lâcha son magazine.

— On m'a déjà parlé de vous. Et pour tout dire, confia-t-il en souriant,

j'attendais quelqu'un pour me faire la conversation.

Ce devait être vrai. Car d'ordinaire les gens que j'interrogeais avaient des mines aussi renfrognées que des momies exhumées.

— Tant mieux, car j'ai justement des questions très précises à vous poser.

Mais j'eus beau poser des questions très précises et Manckiewicz y répondre précisément, ce début d'entretien se révéla décevant, ou du moins sans surprise.

Concernant la nuit du vol, Manckiewicz confirmait la version des faits donnée par Hoff's et Fink. Tout avait été calme jusqu'à quatre heures du matin. Puis ses deux collègues avaient découvert le saccage, et l'en avaient averti par talkie-walkie. Ils avaient poursuivi leur patrouille arme au poing. Lui-même, après avoir appelé la police avec le téléphone de la *résidence*, se chargeait de garder l'entrée.

Une poignée de minutes tendues s'écoula. Puis Manckiewicz fut attaqué : on jetait dans sa direction des grenades asphyxiantes. Il manqua d'air, toussa, la fumée troubla sa vue. Il cria une première fois, mais sa gorge était prise et il préféra donner l'alerte par talkie-walkie. Ne vit pas arriver un grand type (un mètre quatre-vingts, quatre-vingt-dix), recouvert d'une combinaison noire. Il portait sous le bras un paquet de dimensions moyennes (quarante centimètres sur trente environ), et le bouscula pour s'enfuir à pied dans la nuit. (Et moi-même, en observant Manckiewicz, je me disais qu'un tel gaillard ne devait pas être facile à étourdir...) Hoff's et Fink, qui n'étaient pas diminués physiquement, se lancèrent à la poursuite de l'*Archer*.

Tout s'était déroulé au pas de course et les forces de police n'étaient toujours pas en vue.

Même la suite des événements – quand Manckiewicz s'était retrouvé seul au musée – n'apportait pas de piste nouvelle. Elle correspondait en tous points à ce qu'avaient déjà prévu les enquêteurs, et en particulier Alston.

Le fameux paquet avait intrigué le gardien. Malgré le système d'alarme, Manckiewicz avait tout de suite pensé qu'il était de nature à contenir la *Psyché*. Il avait gagné la salle renfermant la précieuse statuette. – Tout en gardant un œil sur la porte de sortie, au cas où... Prévoyant cette réaction, tapi dans l'ombre et profitant de l'état d'immobilité de Manckiewicz au moment où coulissait la porte, le second

Archer préparait son entrée en scène. De face, la silhouette du gardien se dessinait nettement. La flèche n'avait pas manqué sa cible. Assommé de douleur et stupéfait – comment un étranger s'y était-il pris pour faire coulisser la porte ? –, Manckiewicz en avait lâché son arme. Mais il ne s'était pas évanoui. Il avait eu la force de se lancer à l'assaut, et d'empoigner le malfaiteur.

Il avait même fait mieux que cela : il avait tenté de lui arracher sa cagoule. Et, d'après ses dires, il avait été à deux doigts d'y parvenir, son adversaire manquant de force physique. Le problème, c'est que les deux hommes avaient roulé à terre jusqu'au piédestal de la *Psyché*. Davantage que les coups qu'il recevait, c'était cela qui avait éreinté Manckiewicz. Car il perdait son sang. Sa tête tournait. Et il avait aussi ce goût bizarre dans la bouche : celui d'un liquide bilieux qui remonte, qui remplace peu à peu la salive et vous annonce que vous allez bientôt tomber dans les pommes. Et ça, c'est un signe qui ne trompe pas.

— Avant de perdre connaissance, pensez-vous l'avoir blessé ?

— Non, ça m'étonnerait. Je ne l'ai pas frappé. J'étais trop obnubilé par sa cagoule. Je l'ai agrippé et lui s'est débattu du mieux qu'il pouvait : voilà comment les choses se sont passées. D'ailleurs, ajouta-t-il après un bref moment de silence, au cas où vous l'ignoreriez, le sang prélevé au musée a été analysé. Ce sang est bien le mien. Il n'y a aucun doute à ce sujet.

Et une illusion de plus qui s'envolait... Alston une fois encore avait vu juste; et Craig Pralin sentait poindre comme du dépit. Le bout de mes doigts en était devenu moite. Mais je me fis une raison. Je n'étais pas du genre à abandonner si facilement. Même si, quoi que je fasse dorénavant, trente mille dollars m'étaient acquis, les dix mille autres promis par Harden se méritaient toujours...

— Le lieutenant Alston, repris-je, a aussi fait sonder les murs du musée...

Manckiewicz haussa les épaules, au risque de rouvrir sa blessure :

— Le musée n'est pas une tranche de gruyère, dit-il péremptoirement. Ça n'a rien donné non plus. Mais ça, n'importe qui connaissant un tant soit peu les lieux aurait pu le deviner. Non..., suggéra le gardien en hochant dubitativement la tête, ce n'est pas ainsi qu'il faut orienter les recherches.

— Justement, appuyai-je. J'aimerais recueillir votre avis au sujet d'une

de mes analyses.

Je me levai, fouillai dans la poche arrière de mon pantalon et en ressortis un papier. Puis, après un court moment d'hésitation, je me dirigeai à pas feutrés vers la porte que j'ouvris en grand.

Étrange cas de pétrification d'un individu... Willis se tenait dans la position caractéristique de l'espion amateur, les mains en cornet et l'air incroyablement niais. Pour mieux se concentrer sur sa tâche, il avait ouvert la bouche, ce qui le faisait ressembler à un gros mériau. Même après qu'il eut été pris sur le fait, sa physionomie conserva la même expression – ou plutôt le même manque d'expression.

— Mais entrez donc, Sergent, vous serez plus à l'aise pour écouter ! D'autant que ce que j'ai à dire pourra intéresser votre patron...

Dans son coin, Manckiewicz s'était fendu d'un franc éclat de rire.

Willis tira une chaise et s'assit sans rien dire. Il faisait grise mine. Je ne voulais pas l'humilier outrageusement. J'avais pour lui d'autres projets.

— Ne faites pas cette tête-là, Sergent. Il y a encore certaines choses que l'on n'apprend pas à l'école de police... Et pour vous montrer que je ne vous en veux pas, j'aimerais vous confier une mission.

Willis leva sur moi des yeux ternes.

— Vous plaisantez ? hasarda-t-il d'une voix fluette – la voix du type qui dit quelque chose pour se donner une contenance.

— Pas du tout. Je suis même on ne peut plus sérieux. Écoutez-moi bien, Sergent, et vous allez comprendre. Il y a, j'en suis sûr, quelque chose que vous avez remarqué au sujet du musée, c'est son état d'extrême propreté. Le ménage y est fait régulièrement, n'est-ce pas ?

— Tous les lundis, jours de fermeture, par une société spécialisée, intervint le gardien qui ne voyait pas où je voulais en venir mais fit comme si. Les autres jours, c'est l'équipe de l'après-midi, celle qui fait la fermeture du musée, qui s'en charge.

— Le 31, qui était un jeudi, il s'agissait de Rutland, Esposito et Vaughn. J'aimerais savoir comment ça se passe, concrètement. – Je m'étais tourné vers Manckiewicz. – Vos collègues prennent-ils le temps de nettoyer l'ensemble des salles ?

— Non. Ils ne touchent pas aux bureaux. L'entretien des bureaux, c'est du ressort des femmes de ménage. Pour le reste, ça se décide au jugé. On

ne passe un coup de serpillière ou d'aspirateur que dans les salles qui le nécessitent. On peut dire que, sur la trentaine de salles ouvertes au public, une dizaine sont nettoyées chaque soir.

— Et la remise de ménage ?

Pendant un bref instant, Manckiewicz se demanda si la question n'était pas destinée à induire Willis en erreur, ou même à se moquer ouvertement de lui en le priant d'aller perquisitionner dans ce local insignifiant...

— C'est une très petite pièce, où personne ne séjourne. Comme les accessoires et produits d'entretien sont eux-mêmes peu salissants, c'est un endroit qui a juste besoin d'être dépoussiéré de temps en temps.

— Hier, Alston m'y a fait entrer. J'ai pu vérifier que la serrure ne joue pas de l'intérieur. — Je m'adressais à Willis, cette fois. — Fortuitement, j'ai découvert une trace de boue séchée sur le sol. Pas très grande, mais assez pour que je me pose la question de savoir sur quoi j'avais marché...

Willis me coupa :

— C'est ça, ma mission ? Me faire interroger les femmes de ménage ? Vous ne manquez pas d'air...

— C'est juste une intuition. N'oubliez pas qu'il pleuvait la nuit du vol...

Willis esquissa une parade :

— Mais pourquoi les *Archers* se seraient-ils réfugiés dans la remise alors qu'ils disposaient d'une carte magnétique ?

— C'est ce que vous devrez déterminer... Mais nous n'en sommes pas encore là. Pour l'instant, et comme mon entrevue avec Mr Manckiewicz est, jusqu'à preuve du contraire, confidentielle, que diriez-vous, Sergent, d'aller boire un café en attendant que nous en ayons terminé ?

Car un détective de mon acabit voulait bien lâcher un peu de lest, mais il n'était pas disposé à se dégarnir complètement. Les questions que j'allais poser ne regardaient en rien ni Alston ni son sous-fifre de sergent.

Après que Willis se fut éloigné, je tendis au gardien le papier que j'avais extrait de ma poche :

— C'est le [plan du rez-de-chaussée du musée](#) ⁶. Je l'ai reproduit de

⁶ Le lecteur est invité à se reporter au plan p. 77.

mémoire. La question que je vais vous poser maintenant est primordiale, et je veux que vous y répondiez d'une manière bien tranchée. Par oui ou par non. Voilà : au cours de vos rondes, vous et vos collègues respectez-vous un circuit préétabli ? Non seulement un ordre des salles à inspecter, mais aussi *un ordre d'ouverture des portes coulissantes*...

Manckiewicz posa la feuille à plat devant lui en y jetant un rapide coup d'œil.

— Oui. C'est une sorte de tradition, pas vraiment raisonnée en fait.

— Jamais bousculée ?

— Non... Question de commodité, sans doute.

Une lueur de contentement dut me traverser les yeux.

— Alors, souris-je, je vais vous demander un effort intellectuel plus intense. Donnez-moi les différentes étapes de votre trajet pour le rez-de-chaussée, en me précisant l'ordre dans lequel vous ouvrez et refermez chacune des portes.

— Mais... avec joie, plaisanta le gardien. Tant que ça reste à ce niveau-là d'intensité... Eh bien, on commence par l'entrepôt. En ce moment, il abrite les pièces de Mr Harden. Puis on jette un œil aux toilettes. Ensuite, on remonte l'aile qui se trouve à gauche sur votre plan. On traverse les quatre salles où était prévue l'exposition. D'abord, la salle en forme de « L » renversé, en bas à gauche sur votre plan. On inspecte le renforcement. Puis la salle de prestige qui abritait la *Psyché*. On remonte toujours, et on arrive à la salle carrée. Puis on inspecte la salle des *Préromantiques*. On passe ensuite à la remise de ménage. Enfin, on jette un coup d'œil à la galerie centrale, on visite les bureaux, le recoin de la cage d'escalier, puis on passe au premier étage. Comme vous le voyez, tout se fait dans la foulée...

— C'est un vrai jeu de piste. Mais je parierais que c'est dans l'aile gauche que ça s'est passé... Les *Archers* disposaient d'une carte magnétique, on peut en être certain. Et ça, ni vous ni Fink ni Hoffs n'étiez censés le savoir. C'est comme ça qu'ils vous ont eus. Pendant que Fink et Hoffs remontaient par l'aile gauche et que vous demeuriez dans votre *résidence*, ceux qui se font appeler les *Archers* redescendaient de la salle des *Préromantiques* à la salle en « L » en empruntant la galerie centrale. Je ne vois que cette solution...

Manckiewicz approuva muettement. Lui aussi devait avoir eu le temps de réfléchir à la question. Et au stade présent, force était de constater

qu'on ne pouvait pas en dire plus.

— Bien, coupai-je. Nous voyons à peu près comment les choses se sont déroulées au début. Essayons d'approfondir ce qui s'est passé par la suite. On en était resté au moment où vous aviez perdu connaissance près du piédestal de la *Psyché*. Or, vos collègues et les secours vous ont retrouvé inanimé près du hall d'entrée...

— Oui. Mais avant de vous expliquer cela, je vais préciser un point important. Il s'agit même d'un point capital. Je voulais vous en parler plus tôt, juste au moment où ce policier nous a interrompus. Voilà : je vous ai rapporté que le deuxième *Archer* et moi, nous nous sommes empoignés, et que nous avons roulé au sol. Il essayait de s'enfuir, mais moi je le maintenais solidement. Si j'avais été en pleine possession de mes moyens, j'aurais eu facilement le dessus. Contrairement au premier *Archer*, c'était un type de petite taille : un mètre soixante-cinq environ, pas très corpulent et... comment dire... usé physiquement. Il paniquait à l'idée que je puisse le retenir jusqu'à ce que la police arrive... Là où ça devient intéressant, c'est quand on reparle de sa cagoule. Elle tenait par des lacets qui lui enserraient la nuque. Je ne suis pas parvenu à la lui arracher, comme je vous l'ai dit, et donc à voir son visage. Mais par contre, j'ai réussi à desserrer les lacets. Suffisamment pour apercevoir ses cheveux. Ce type était déjà âgé. *Il avait les cheveux gris.*

Je tiquai. Voilà une révélation qui jetait de l'huile sur le feu. Et Manckiewicz en était tout à fait conscient. Un homme petit, détenteur d'une carte magnétique, plutôt âgé et les cheveux gris... C'était là le portrait craché du conservateur Brown. Et Alston, selon toute vraisemblance, avait déjà fait le rapprochement... De mon côté, je n'avais pas l'intention d'éluder cet aspect des choses. Mais je ne voulais pas non plus lui donner une importance démesurée. Après tout, c'était peut-être le premier *Archer* – le grand type qui aurait pu correspondre au signalement d'un gardien – qui s'était servi de sa carte magnétique. Le second dans ce cas aurait été un simple complice, présentant une quelconque ressemblance avec Brown – sans être Brown pour autant...

— Vous avez perdu connaissance. Que s'est-il passé après ?

— C'est la sirène d'alarme qui m'a ranimé. Je suis allé vérifier que la *Psyché* avait disparu. Puis j'ai rejoint la sortie en titubant. J'ai regardé dehors, et là je n'ai rien vu...

— Aucun véhicule ?

— Non. Ensuite, j'ai essayé de retirer la flèche que j'avais dans

l'épaule. Je n'y suis pas parvenu, et j'ai eu un nouveau malaise. C'est tout...

— D'après votre description, les *Archers* étaient bien au nombre de deux, un grand et un petit, qui se sont enfuis chacun de son côté...

Manckiewicz acquiesça.

Quant à moi, je revoyais dans ma tête la nuit bruineuse, la portion de rue, la Rancho, June qui se débattait, et finalement les deux affreux. Je revoyais tout ça distinctement. Et aucune différence de taille notable entre les deux hommes ne m'avait choqué...

D'un côté, le vol, me dis-je encore. De l'autre, l'affaire June Brown, bien mystérieuse elle aussi. Et au milieu de tout ça – mais faisait-il réellement le lien entre les deux, comme voulait le suggérer June ? –, un seul homme : Manckiewicz.

— Je vous remercie pour vos éclaircissements. Malgré tout, il me reste quelques questions d'ordre plus... général. Appelons-les des questions subsidiaires.

— Vous êtes là pour ça...

— Tout d'abord, connaissez-vous un certain Baretto ?

L'étonnement se lut sur le visage du gardien.

— Non. Jamais vu, et même jamais entendu parler.

— Ça ne fait rien. Sur celles qui suivent, vous devriez avoir une opinion. Celle-ci par exemple : que pensez-vous de June Brown ?

Manckiewicz se passa la langue sur les lèvres, d'un air entendu. Étonnant comme une simple allusion à la jeune femme suffisait à produire son petit effet...

— Jolie poulette..., lâcha le gardien, qui était lui-même plutôt séduisant. – Un corps d'athlète, la voix grave et bien assurée, une barbe bleue, un regard franc... Malgré son nom, on lui aurait plutôt donné le type méditerranéen. Le genre de gars qui inspire confiance à la plupart des femmes, et qui en profite généralement. – Jolie poulette, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais c'est une mythomane. Une mythomane écervelée.

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire que c'est une petite fille capricieuse qui a mal fini.

C'est-à-dire qu'elle refuse une partie de la réalité. Ou qu'elle se raconte des histoires. Et qu'à force de se les raconter, elle finit par y croire.

— Du style ?...

— Du style qu'elle nie être mariée. Elle est jeune, elle a commis une erreur, et elle le sait. Alors elle a son propre appartement. Elle ne porte pas d'alliance. Elle ne fréquente pas les amis de son mari et lui ne fréquente pas les siens. Vous savez, c'est le genre de comportement qui vous forge vite une réputation. Une réputation... d'entraîneuse.

— Elle a de nombreuses aventures ? demandai-je d'un ton monocorde.
— Mais mon cœur s'était mis à battre plus vite, et au fond de moi je me sentais ébranlé.

— Je ne la connais pas assez pour pouvoir vous répondre. Elle a cette réputation, en tout cas. Et puis... c'est le style de fille qui cherche toujours à attirer l'attention sur elle. Un peu exhibitionniste. Elle est mannequin professionnel, ce qui l'oblige souvent à se rendre à New York ou ailleurs. Croyez-moi, c'est un métier où on n'hésite pas à montrer ses fesses. Et je ne parle pas du reste... — Il me revint en mémoire que Baretto était photographe de mode, et mes mâchoires se crispèrent. — D'ailleurs, le bruit court que c'est lors d'une de ces séances de pose « artistiquement dénudées », comme on dit maintenant, que Robert Brown l'aurait repérée. Ça a été un mariage d'intérêt, ni plus ni moins. Son mari ne lui a toujours inspiré que du dégoût. En fait, quelque part, elle est une victime. Il doit la tenir, d'une façon ou d'une autre. Vu comme ça, ça paraît dingue, hein ?

— Elle m'a raconté que vous l'aviez suivie...

Manckiewicz s'emporta :

— Pures foutaises ! Il nous est arrivé de nous croiser par hasard, en boîte de nuit ou au restaurant. La nuit, Baltimore paraît plus petit, vous savez. Et ce n'est pas parce que je suis moi-même célibataire qu'elle doit se monter la tête...

Cette fois, j'avais droit à deux versions radicalement opposées. June-Manckiewicz : le cœur qui affrontait la raison. L'arbitrage était difficile. Mais pourquoi Manckiewicz aurait-il eu une quelconque raison de mentir ?...

J'étais envahi par le doute. Un doute sans nom, qui me surprenait moi-même. Il ne servait à rien de se fermer les yeux : je m'étais *attaché* à cette fille. C'était bien là le problème. Et si elle était vraiment malade, quasi-irresponsable ? Atteinte de nymphomanie, pourquoi pas ? Et si les lettres

anonymes qu'elle disait recevoir n'étaient qu'un habile prétexte ? un leurre ? Et si elle était assez dérangée pour payer deux types afin qu'ils ne fassent que *simuler* une agression sur elle ? Et si Craig Pralin n'était qu'un pauvre gogo de plus ?... Je n'étais pas jaloux. Là n'était pas la question. Seulement être pris au piège de cette façon, il y avait de quoi frémir... Mais bon : tout ça n'était que des hypothèses de travail. Rien d'autre. Sinon, elle paierait.

— Et Robert Brown ?

Manckiewicz poussa un soupir, et se redressa dans son lit :

— Il y aurait beaucoup à dire sur Robert Brown. En tant que conservateur de musée, j'estime que c'est un homme compétent. Mais il est taciturne. Il ne fait jamais partager ses projets. Il a besoin de beaucoup réfléchir, et en général ne donne ses consignes qu'à la dernière minute. Chacun a ses petites manies... Là où ça se gâte, c'est du point de vue relationnel. Car on peut ne pas être d'accord avec lui... Mais alors c'est un type très autoritaire. Il a le sens de la hiérarchie, et vous le fait bien sentir. Il peut être hautain, et même franchement désagréable... De mon côté, ça fait longtemps que j'ai renoncé à le contredire... En ce qui concerne sa vie privée, c'est un type qui sort du commun. Un joueur, un coureur de jupons, un play-boy déjà bien mûr... Il a une double personnalité. Ne croyez pas que je sois dans une quelconque confiance : tout ça est de notoriété publique. Avec les femmes, c'est un être profiteur et sans moralité. Je le dis comme je le pense. J'ai déjà vu, lors d'une soirée, une femme pleurer quasiment à ses pieds, et le spectacle avait une drôle d'odeur, croyez-moi... Avant de connaître June, il n'avait jamais été marié. Ça ne l'empêchait pas d'avoir de nombreuses aventures. Même maintenant, il n'hésite pas à s'afficher avec des maîtresses de passage. De ce point de vue, je ne sais pas ce qu'il en est de sa jeune épouse car elle au moins est plus discrète... Je veux dire qu'elle n'amène pas ses amants – si elle en a – au musée... Peu après son mariage, il a connu une femme divorcée d'une cinquantaine d'années. Il s'en est entiché. Elle s'appelle Marsha Wayne. Contrairement à June pour qui ça crève les yeux, à elle je ne sais pas ce qu'il lui trouve... Elle est adipeuse, et pas franchement jolie... Elle vient le voir de temps en temps au musée. Tout le monde la connaît bien maintenant. Ah..., un dernier point : je ne connais pas toutes ses sources de revenus, mais toujours est-il que sa fortune personnelle est très importante. Et que là non plus il ne se gêne pas pour vous le faire remarquer quand il en a l'occasion... C'est d'ailleurs pourquoi je vous dis toutes ces choses : tôt ou tard, vous vous en seriez rendu compte par

vous-même.

Mais mieux valait les apprendre le plus tôt possible, car j'avais un mois à ma disposition, et pas un jour de plus.

Même si ce que Manckiewicz m'avait raconté au sujet de Brown ressemblait à une leçon bien apprise (à force d'être répétée ?), ce n'en était pas moins instructif. Il y avait malgré tout beaucoup de rancœur là-dedans. Sans que j'en perçoive peut-être la vraie raison.

Et puis en ce qui concernait June, ça me faisait quand même un peu mal.

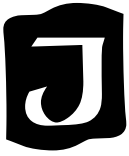
C'était comme quand vous êtes plongé dans une pièce obscure, et que vous voulez mettre la lumière : après avoir poussé le commutateur, il y a toujours un moment où l'intensité lumineuse vous agresse les yeux. Et puis après, vous vous y faites... Et vous finissez même par y voir clair.

Je souhaitai un prompt rétablissement au gardien. Il devait quitter l'hôpital le soir même.

Puis je décidai de rendre visite au conservateur Brown. Car si tout le monde s'acharnait à ce point sur lui, il fallait bien qu'il y ait une raison.

CHAPITRE 12

UN FAUX AIR DE FAUSSAIRE



'étais passé à mon appartement, histoire de me préparer un sandwich et de consulter ma boîte vocale.

Un seul appel, en tout et pour tout. Et encore émanait-il de ma sœur Vivian, qui vit à Washington. (Elle m'appelle comme ça de temps en temps, ce qui est généralement annonciateur d'une visite de sa part.) Elle se plaignait de ne jamais pouvoir me joindre directement et, sur la fin, c'était toujours le même sujet qui revenait sur le tapis : avais-je sérieusement fait la connaissance d'une fille, au moins ?

Au début, qu'elle s'inquiète ainsi de mon sort m'amusait. Mais malheureusement, ce n'était plus le début depuis longtemps... Elle-même était en passe de divorcer, avec deux enfants à la maison. Alors pensait-elle vraiment être plus heureuse que moi ?...

Je me promis de la rappeler. Mais pas avant un jour ou deux. Et en lui spécifiant bien de ne pas me rendre visite au mois de février.

*

* *

J'arrivai au musée sur les coups de quinze heures. Bien qu'il n'ait pas plu de la journée, le ciel était toujours aussi livide.

Conformément à ce qu'avait annoncé Alston, je dus montrer patte blanche. Des flics en tenue gardaient l'entrée.

Je poussai la porte du hall saisi d'une petite appréhension. Je n'avais pas pris rendez-vous, et rien ne m'assurait que Brown soit présent. Dans le cas contraire, il faudrait tout de même que je le trouve car ce que j'avais à lui dire ne pouvait pas attendre.

J'avisai un gardien noir qui m'était encore inconnu. Il portait une épaisse barbe et, semblable en cela à ses confrères, ne parvenait pas à dissimuler sous son uniforme une carrure pour le moins respectable... Je lui demandai où trouver le conservateur Brown.

— Il est dans son bureau. Mais il vaudrait mieux vous faire annoncer. Il y a quelqu'un avec lui.

— Ne vous cassez pas la tête pour moi, je suis détective privé. – Je lui montrai ma carte. – Ce quelqu'un, c'est la police ?

— Non.

— C'est une femme ?

Le gardien me regarda d'un air étonné, puis acquiesça de la tête.

— Alors ce n'est pas la peine de m'annoncer, rétorquai-je en faisant claquer ma langue et en m'esquivant.

Parvenu dans l'espace séparant la cage d'escalier de la porte du bureau, j'entendis malgré moi les voix chuchotantes d'un homme et d'une femme. La voix de l'homme était chaude. La femme gloussait de temps en temps.

Je frappai.

— Qui est-ce ? grommela Brown.

Je déclinai mon nom à travers la porte.

S'ensuivirent deux ou trois réflexions étouffées, puis le bruit d'un loquet violemment tiré :

— Entrez !

Après que j'eus lâché la poignée de porte, Brown dit (il avait le teint plus rouge qu'à la normale) :

— Je m'attendais à votre venue. Et vous êtes même la seule personne que je m'apprêtais à laisser entrer. Prenez une chaise.

Je m'assis, en me débarrassant du lourd imperméable dont je m'étais muni par précaution.

La femme était une grande brune, un peu forte maintenant mais qui avait dû être belle en son temps. Elle portait une robe habillée en taffetas jaune. Des bracelets d'ivoire cliquetaient à chacun de ses gestes. Brown fit les présentations : il s'agissait bien de Marsha Wayne. Elle s'assit sur les genoux du conservateur – et ce n'était pas par manque de place... Dans cette posture, elle le surpassait en taille de toute sa tête.

La table de travail était encombrée de plusieurs albums-photos. Ils avaient dû les regarder ensemble, se remémorant leurs bons moments. En général, ce genre de choses vous met du baume au cœur...

Il y avait aussi un bar miniature en forme de mappemonde, qui s'ouvrait en deux au niveau de l'équateur. Une bouteille de whisky en était sortie. – Et le whisky, c'est bien connu, ça vous aide à conjurer le mauvais sort...

— Servez-vous. Les verres sont sous la table basse, à votre droite.

Je dis merci, et me servis un fond de verre que je bus d'un trait. Je me rassis, puis me penchai vers le bureau. Mon verre vide alla rejoindre deux précédents satellites, dans l'orbite de la mappemonde. Vides également, ils étaient escortés de plusieurs petites lunes qui tachaient le bois verni. C'est un crime de renverser du whisky de la sorte, pensai-je, tandis que mon regard accrochait près des verres un autre objet stellaire. C'était un beau livre dont la couverture cartonnée s'ornait d'une photo en clair-obscur de la *Psyché* de Canova.

— Vous la reconnaissez ? susurra Brown, un sourire désabusé aux lèvres. – Je fis oui de la tête. La statuette trônait à la place d'honneur, comme de juste. – Le livre retraçant la thématique de notre exposition défunte... Savez-vous qu'une quinzaine de spécialistes ont contribué à la rédaction de ces deux cents pages magnifiquement illustrées ? J'en ai reçu les 800 premiers – et derniers – exemplaires ce matin même, tout droit sortis de l'imprimerie. Ainsi que quelques milliers de plaquettes en papier glacé. Que d'efforts en vain... Maintenant, c'est bon à jeter au feu.

— Vous pourrez m'en donner un exemplaire...

— Si vous voulez.

L'espace d'une fraction de seconde, son visage s'étira, et je crus y déceler comme de la tristesse. Le moment était venu d'en avoir le cœur net.

— Même si vous ne le montrez pas, le chargeai-je, avouez que tout ce qui est arrivé vous touche vraiment. Avouez que vous êtes dans un sacré

pétrin...

La tête du conservateur se renversa en arrière, revint, dodelina un instant, et s'appuya enfin contre l'épaule de Marsha.

— Rassurez-vous. Je ne suis pas ivre. Je n'en suis qu'à l'étape intermédiaire...

— Je n'ai rien dit, objectai-je, attendant une réponse.

Brown n'avait fait que gagner du temps. Bien vite ses yeux retrouvèrent leur fixité, et il durcit tout aussitôt la voix : (Le regard et la voix : peut-être les deux seuls aspects de sa personne qui rappelaient ceux d'un homme de son âge. Car, pour le reste, il avait vieilli trop vite. Son corps chancelait sous le poids des trop nombreux excès dont il avait meublé sa vie. — Ses « nombreuses aventures », comme l'avait dit Manckiewicz, mais sans doute aussi d'autres expériences moins avouables.)

— Il faudrait évidemment être stupide pour croire que tout ça me laisse froid. Je suis tout aussi remué que ce crétin de Harden. La différence, c'est que lui prend ses grands airs. Et que moi je ne suis pas du style à larmoyer... Quant à cette histoire de pétrin, je ne vois pas ce que vous voulez dire. Alston soupçonne tout le monde.

— Vous le voyez très bien, au contraire. Et ce n'est pas avec moi que vous pourrez jouer au plus fin. — J'avais également durci la voix. — Alston soupçonne tout le monde. Mais vous plus particulièrement.

Marsha avait entouré le cou de Brown de ses bras, et ses bracelets s'agitèrent. Lui-même se mit à la bercer sur ses genoux. La scène était très touchante, mais Craig Pralin avait décidé d'employer la manière forte. C'était la seule manière susceptible de donner un résultat avec un esprit aussi caractériel que celui du conservateur Brown.

— Si c'est à cause d'elle que vous ne supportez pas d'entendre la vérité, alors dites-lui de sortir.

Brown sursauta, ce qui eut pour effet de lui faire cesser son mouvement de balancier.

— Je vous croyais différent des autres, Mr Pralin. Je suis déçu, extrêmement déçu... Quand bien même elle devrait sortir, je lui raconterais tout. J'ai toujours tout dit à Marsha. Avec elle, j'ai des conversations d'égal à égal. Des conversations que je n'ai avec personne d'autre.

— Ça me gêne de vous imposer ça, répétais-je sans sourciller, mais j'aimerais être seul avec vous. Qu'elle s'en aille !...

Le conservateur savait que cette fois il n'aurait pas le dessus.

— Va-t-en...

Marsha Wayne se releva sans un mot. Elle rajusta sa robe et me jeta un regard mauvais. Brown la raccompagna jusqu'à la porte. Juste avant qu'elle le quitte, il lui mit une petite tape sur les fesses. En temps normal, cela devait aider à sceller leurs « conversations ». Mais à ce moment précis, c'était un simple geste d'habitué, qui paraissait assez déplacé dans ce contexte tendu.

Brown vint ensuite se planter devant ma carcasse. M'étant levé à mon tour, je le dominais d'une quinzaine de centimètres.

— Et moi qui vous faisais confiance..., déplora-t-il. Qui m'étais presque pris d'amitié pour vous... C'est un gros sacrifice que vous m'avez demandé là, Mr Pralin. Vous êtes parvenu à m'humilier...

Le vieux bougre ne pouvait s'empêcher de l'ouvrir. Et dans la même situation, le fait est que j'aurais certainement agi de même.

— Je sais. Mais c'était nécessaire.

— Nécessaire, pourquoi ?... — Brown trépignait, à la fois pour se dégourdir les jambes et pour marquer sa colère. Ses yeux lançaient des éclairs de rage impuissante. — Je sais que Manckiewicz a donné du deuxième *Archer* une description m'accusant. Je le sais. Marsha le sait aussi... Je sais que tous les gens que j'ai pu connaître à un moment ou à un autre sont répertoriés par la police. Je le sais... Marsha se trouvait chez moi la nuit du vol. Je sais qu'Alston ne croit pas en cet alibi. Je le sais... Alors, que voulez-vous m'apprendre de plus ? Ou, plutôt, que voulez-vous que je vous apprenne moi-même puisque je ne sais rien d'autre ?... Je suis innocent. In-no-cent. — Il rajouta après un temps : — Et Marsha n'a rien à voir là-dedans non plus.

— Calmez-vous. Qui vous a dit le contraire ?

Brown était de plus en plus haineux. Or, il ne fallait pas qu'il prenne en grippe le détective besogneux que j'ambitionnais d'être. Du moins pas tout de suite. Pour ne pas compromettre la suite des opérations, il devenait urgent de tout lui expliquer. Et en y mettant les formes.

— Moi aussi j'éprouve de la sympathie pour vous. J'ai fait sortir Marsha, mais il ne faut pas y voir une attaque personnelle. Je ne vous en

veux pas, et je n'en veux pas à Mrs Wayne. Si je l'ai écartée, ce n'est d'ailleurs pas à des fins d'interrogatoire. Je me doute qu'Alston a déjà dû confronter vos témoignages, pour voir s'il n'y a pas une faille. C'est un petit jeu auquel il est très fort... Mais moi, ce n'est pas pour ça que je suis ici. C'est simplement parce que je veux vous parler d'homme à homme.

— Belle tirade..., apprécia le conservateur, qui se méfiait d'une entourloupe qu'il n'aurait pas vu venir.

— Hier, continuai-je sans me laisser démonter, je suis sorti avec votre femme. Au début, je ne savais pas qu'elle était votre femme...

Brown ne parut pas surpris. Il esquissa un sourire, qui semblait traduire que June et lui n'étaient pas outre mesure attachés l'un à l'autre...

— Oui, vous pensiez qu'elle était ma fille. On s'est souvent trompé à ce sujet. Vous n'êtes pas le premier, et ne serez certainement pas le dernier... Vous avez mon absolution. Ensuite ?

— Gardez votre absolution pour la fin, grinçai-je. June donnait hier une soirée pour son anniversaire. Elle m'y a invité. Nous avons dansé ensemble. Et c'est là que ça s'est produit. Un type déjà ivre a voulu me briser le crâne avec une bouteille de gin. Il a fait ça pour me séparer de June. Heureusement pour moi, il a raté son coup. Ce type s'appelle Steve Baretto. Il est photographe de mode. Sur ce point, je n'ai qu'une question à vous poser. C'est la suivante : le connaissez-vous ?

— J'ai dû l'apercevoir deux ou trois fois.

— J'avais pensé qu'il aurait pu agir sur votre ordre...

Brown souffla bruyamment :

— C'est donc ça qui vous angoissait, que j'aie pu adjoindre une sorte de garde du corps à ma femme ?... Eh bien, vous pensiez mal. Et vous me connaissez mal également. June est totalement libre de sortir avec qui bon lui semble. Si vous êtes sorti avec elle et si vous êtes heureux comme ça, alors tout va bien... Notez que je vous comprends : il n'y a pas que le travail dans la vie.

— Raison de plus pour que la suite de notre entrevue soit plus détendue. Nous pourrions nous rasseoir, non ?

Le conservateur rejoignit sa place initiale. C'était maintenant que la partie allait se jouer. Car, somme toute, qui était-il ? Quel était son « portrait-robot », d'après ce que j'en avais vu et d'après ce qu'on m'en avait appris ?... Un type doté d'une forte personnalité, c'était indéniable.

Un indépendant. Qui prenait d'ordinaire ses décisions seul, en assumant ses responsabilités seul – et sans larmoyer, comme il l'avait personnellement souligné. Un égocentrique, aussi. Dans un cadre professionnel, cela voulait dire qu'il menait sa barque comme il l'entendait, sans consulter personne, en petit chef bourré d'orgueil et susceptible. Ce genre de type qui, toute sa vie, a plus l'habitude de donner des ordres que d'en recevoir. À ce niveau, Alston et lui se ressemblaient beaucoup... En privé, on aurait pu l'appeler un libertin. Pas particulièrement respectueux de l'ordre établi, des convenances, du moment que ça nuisait à ses intérêts propres... Capable de s'attirer les foudres de son entourage en épousant une femme beaucoup plus jeune que lui avec laquelle il était d'ailleurs en rupture de ban. Sa vie sentimentale était à ce point délétère qu'il la trompait ouvertement. En bref, un type qui me plaisait. Car avec lui mon plan avait toutes les chances de marcher. L'expérience était à tenter, en tout cas.

— Au fond, observai-je, on est un peu fait du même bois, vous et moi...

— C'est ce que vous prétendez. Pour m'amadouer, sans doute.

Je souris :

— Toujours sur la défensive, hein ? Je vais vous prouver que je suis sincère. Je vais vous le prouver en vous demandant une faveur que je n'aurais jamais demandée à personne d'autre. Laissons donc de côté l'épisode Baretto, pour nous concentrer sur l'essentiel.

Brown avait redressé la tête avec dédain, l'air néanmoins intrigué.

— Vous avez prononcé le nom de mon employeur, tout à l'heure, repris-je. Je ne vais pas entrer dans la polémique qui vous oppose à Mr Harden. Mais il y a quelque chose que je tiens d'emblée à mettre au point. Si je suis ici avec vous, c'est en mon nom propre. Je ne suis commandité par personne. Bien sûr, rien ne vous force à me croire..., si ce n'est ma bonne foi et la petite faveur que j'ai à vous demander.

— Vous m'agacez avec votre petite faveur. De quoi s'agit-il ?

Je m'humectai les lèvres, et poursuivis, imperturbable :

— Hier, Harden a fait une déclaration très importante. Il a dit ne pas écarter l'éventualité que les *Archers* restituent contre rançon la *Psyché* à la compagnie d'assurance. Selon lui, les tableaux, par contre, sont définitivement perdus. Harden a aussi soutenu que des tableaux volés n'étaient que très difficilement écoulables. Pourtant, ce ne serait pas la

première fois qu'aurait lieu un vol de tableaux... J'ai réfléchi à la question. Et c'est ça que je ne comprends toujours pas : la gratuité du sinistre... Alston pense que les *Archers* ont utilisé le saccage comme moyen de créer une diversion, afin de s'emparer de la *Psyché*. On peut aussi avancer, en parallèle, l'hypothèse d'une vengeance personnelle à votre égard. Et si la solution était plus simple que ça ? Et si elle crevait tellement les yeux qu'on ne la voyait pas ? Et si les *Archers* avaient fait d'une pierre deux coups ?... Je vais vous soumettre une idée : celle selon laquelle les *Archers* auraient été encore plus gourmands. L'idée qu'ils auraient remplacé, dans les cadres d'origine, les tableaux véritables par leurs copies préalablement lacérées. Le saccage ne serait dans ce cas qu'une mise en scène, destinée à brouiller les pistes et à faciliter l'écoulement des tableaux volés. Eh bien..., cela vous semble-t-il plausible ?

Brown s'était renfoncé dans son fauteuil. Il avait écouté attentivement, et semblait s'être calmé.

— Difficile à dire. Mais ce n'est pas inintéressant. Il existe bien un commerce des faux. Il concerne généralement des œuvres facilement reproductibles : des vases, des lampes, des pâtes de verre... Mais pas seulement. Dans la plupart des grandes villes internationales, on trouve aussi des ateliers clandestins. Il en sort des tableaux de maîtres – disparus ou contemporains –, et parfois à la chaîne. Ça fait vivre des artistes anonymes... De la même façon, on trouve des copistes légaux qui signent : *X à la manière de Y*. Effacez le *X à la manière de* et vous voyez ce qui reste... D'autant que certains marchands-escrocs se sont déjà débrouillés pour faire authentifier des copies par des experts reconnus, moyennant une commission versée en sous-main... Tout cela n'est pas très moral. Et peut même servir au blanchiment de l'argent de la drogue... N'empêche que ça existe.

— Et dans le cas qui nous occupe, il pourrait même s'agir de copies de mauvaise qualité. Allez donc voir la différence quand tout est lacéré...

— Seule une véritable expertise prouverait qu'il s'agit de copies.

— Nous y voilà !

Le visage de Brown s'éclaira tout à coup :

— Votre petite faveur... Si je comprends bien, vous me demandez de faire procéder à une expertise des toiles ?

— Avec les relations que vous avez, cela ne devrait pas vous être

difficile... Mais pas toutes les toiles : une seule. La moins abîmée suffira. Évidemment tout ceci n'est pas très légal. Ce sera donc notre secret, à vous et à moi. Je suis partisan de la discrétion la plus stricte : pas un mot à Marsha, ni à June, ni à quiconque. Quant à l'expert, ce sera nécessairement une personne de confiance. De mon côté, je m'engage à ne rien révéler à Harden.

Brown tiqua :

— La *Lloyd's* a déjà prévu de commanditer une expertise...

Ma bouche se tordit par scepticisme :

— Oui. Dans quelques jours, ou... dans quelques semaines ! Les assureurs ne sont jamais pressés.

Brown leva les yeux au plafond, avant d'évoquer, l'air songeur :

— Je donnerais beaucoup pour voir la tête de cet imbécile de Harden si les tableaux étaient faux...

Nous choisîmes la dernière toile du mur – celle qui ne comportait qu'une série de raies transversales. Il s'agissait du *Portrait du Prince Auguste de Prusse* par Franz Krüger. En l'absence de flics – la police scientifique avait mis les bouts depuis longtemps –, enlever les scellés avait été un jeu d'enfant. Forcer l'accès de la « salle interdite » ne me causait aucun remords...

Par chance, les dimensions de la toile étaient modestes. Plaquée à mon dos à l'aide de ruban adhésif, elle était absolument invisible sous la chemise, le chandail et le large imperméable dont j'avais pris soin de me couvrir.

Sortir du musée ainsi emmaillotté ne fut qu'une aimable formalité. L'air parfaitement détendu, je poussai même le vice jusqu'à lancer des plaisanteries aux policiers de faction. On aurait dit des crapauds en goguette.

Peu après, je retrouvai mon complice. Je lui restituai la toile.

En échange, il me fit don comme promis du catalogue de l'exposition. Je décidai de m'atteler à sa lecture, autant parce que je prenais goût à la contemplation de tous ces chefs-d'œuvre que parce que mon intuition me portait à croire qu'il pouvait constituer une mine de renseignements.



*Franz Krüger : Portrait du Prince Auguste de Prusse, 63 cm x 47 cm,
1817, Baltimore museum of fine arts*

— Ce tableau a quelque chose à nous dire, glissai-je au vieil érudit, dont le caractère entier avait bien servi ma cause.

Car Brown était maintenant pleinement convaincu de l'importance du rôle qu'il avait à jouer.

En nous quittant, nous nous engageâmes, au terme de notre propre expertise et si les délais nous le permettaient, à remettre la toile en place aux fins d'expertise officielle.

Il s'agissait là pourtant d'un vœu pieux, comme la suite des événements allait le démontrer.

*

* *

De retour chez moi, je jugeai bon de commencer par le commencement. Je m'intéressai à celui sans lequel cette affaire ne serait restée pour moi qu'une simple coupure de journal ou un flash aux informations télévisées : Antonio Canova.

Un article entier lui était consacré, écrit par un historien de l'art de l'université de Princeton. Il s'intitulait *Antonio Canova et Napoléon : le désamour statufié*. L'étude était évidemment très fouillée. J'en relevais les aspects principaux, que je résume ici.

Rome a été le ferment naturel du renouveau néoclassique, c'est-à-dire du retour en vogue des canons esthétiques antiques. Ville riche de vestiges, que des fouilles ont mis régulièrement à jour, sa splendeur n'a pu qu'inspirer les sculpteurs européens du début du XIX^{ème} siècle.

Le plus grand d'entre eux fut Antonio Canova.

En 1802, Napoléon commanda à Canova sa sculpture. Le Premier Consul tenait à être représenté dans son uniforme de général. Mais Canova, fidèle aux canons du Classicisme, préféra le représenter nu, sous les traits de Mars, le dieu grec de la guerre. Dans son esprit, ce traitement antique convenait mieux à la figure héroïque de Napoléon. Ce n'était pas du goût de ce dernier. Il bouda l'artiste, refusant obstinément de prendre

la pose.

La statue – *Napoléon en Mars pacificateur* – fut néanmoins achevée en 1806. Mais elle subit alors la vindicte du commanditaire qui entre-temps était devenu Empereur. Elle ne parvint au Louvre qu'en 1811, mais demeura interdite d'exposition sur ordre personnel de Napoléon. Lors de l'entretien que Canova avait eu avec l'Empereur en 1810 où il avait tenté de lui expliquer sa démarche artistique, celui-ci n'avait rien voulu entendre.

Finalement, suite à la débâcle de Waterloo, la statue de marbre poli fut offerte au Duc de Wellington en commémoration de sa victoire. Suprême ironie de l'histoire... Comme le rappelle le spécialiste en histoire de l'art américain Fred Licht : « *Prévue pour honorer un demi-dieu, cette œuvre se transforma en rappel de la fugacité des triomphes terrestres.* »

Canova est aussi responsable de la sculpture de Pauline Borghèse, la sœur de Napoléon, alors jeune veuve du prince romain Camillo Borghèse. Femme désirable et émancipée, celle-ci, avide d'être représentée en Vénus, insista pour poser nue – prenant le contre-pied de l'attitude spartiate qu'avait observée son frère –, acte tant outrecuidant qu'impudique qui parut choquant à l'époque. Canova réalisa alors un autre chef-d'œuvre : *Pauline Borghèse en Venus Victrix* (1808).

Les relations entre le plus grand sculpteur néoclassique de son temps et la famille Bonaparte ne s'arrêtèrent pas là. Son œuvre majeure, *Psyché ranimée par le baiser de l'Amour* (1787-1801) fut acquise par Joachim Murat en 1801. Celui-ci était devenu le beau-frère de Napoléon, par son mariage avec Caroline Bonaparte l'année précédente. Il avait activement participé à l'ascension de Napoléon en l'aidant à prendre le pouvoir par la force lors du Coup d'État du 18 brumaire (9 novembre 1799), instaurant le Consulat en remplacement du Directoire. Frère d'armes de Napoléon, il contribua ensuite à forger la réputation d'ogre de l'Europe de ce dernier. Il fut de toutes les victoires militaires du début de règne, notamment aux batailles de Marengo (14 juin 1800), d'Austerlitz (2 décembre 1805), d'Iéna (14 octobre 1806), d'Eylau (8 février 1807)... Le lendemain même de l'accession de Napoléon à la charge d'Empereur, Murat fut fait Maréchal d'Empire (en mai 1804). En récompense de ses éminents services, il devint en 1808 roi de Naples.

Canova fit aussi la statue de la mère de Napoléon *Madame Mère*, en 1807.

Mais l'aspect le plus marquant de cette relation d'attirance-répulsion

entre Canova et Napoléon fut peut-être que le sculpteur ne pardonna pas au tyran d'avoir fait main basse, lors de sa campagne d'Italie, sur d'innombrables pièces d'art qu'il fit amener en France. Après la chute de l'Empire, Canova fut approché par le Pape Pie VII – celui-là même qui était venu à la cathédrale Notre-Dame de Paris sacrer Napoléon Empereur le 2 décembre 1804. Le Pape le chargea de rapatrier en Italie les œuvres volées par les généraux napoléoniens. C'est dans cette mission consistant à récupérer pour son pays les trésors usurpés qu'il mit certainement le plus de cœur.

*

* *

Un peu plus tard, je téléphonai à Harden. Je lui rendis compte des résultats de l'interrogatoire de Manckiewicz. Mais, fidèle à ma promesse, je lui tus mon initiative quant à l'« emprunt » d'une toile.

Harden m'apprit que ses supérieurs hiérarchiques – il parlait de Simon Ledez avec beaucoup de dévotion – lui avaient demandé, en accord avec les dirigeants de la *Lloyd's*, de contacter la presse. Il devait faire paraître dans les grands quotidiens un encart invitant à se manifester toute personne ayant des renseignements à communiquer sur la fuite des cambrioleurs.

Il y avait bien sûr une récompense à la clé, pouvant atteindre cinquante mille dollars. Retrouver la *Psyché* était à ce prix... Et encore, selon le Français, s'agissait-il d'un minimum.

*

* *

En revanche, je ne pris pas la peine d'appeler June dès que 18 heures furent venues. Je me rendis directement chez elle. J'avais encore envie d'elle, et ne voyais pas ce que j'aurais bien pu faire de ma fin de journée..., à part l'amour.

CHAPITRE 13

OÙ ON REPARLE DES ARCHERS



ne capeline orange flottait sur les épaules de June. Le tissu vapoureux faisait des vagues au rythme de ses pas chaloupés. En dessous, ses hanches prisonnières d'un justaucorps en damier noir et blanc achevaient de donner le tournis. Elle arborait aussi des lunettes noires et un rouge à lèvres étincelant. Glamour et voyant.

Gracile, elle cheminait dans un tunnel de lumière, au son d'un vieux titre du *J. Geils Band*.

Son corps était mû par une série de réflexes de Pavlov : le déhanché calqué sur le rythme de la musique, la rigidité des épaules faisant saillir sa poitrine – jusqu'au regard dont la dureté était parfaitement maîtrisée. À aucun moment, ses yeux ne me cherchèrent dans l'assistance.

C'était elle qui avait été choisie pour ouvrir le défilé. Preuve qu'elle avait encore un bel avenir devant elle. Elle auditionnait pour les grandes maisons. Elle venait d'ailleurs de décrocher le contrat *prime* avec Calvin Klein pour assurer la promotion de leur nouvelle ligne de vêtements « tendance » en matériaux recyclés : de l'art de se donner bonne conscience tout en restant chic. Mannequin vedette chez Klein, cela ne se refusait pas. Elle menait sa carrière sans faux pas, aussi à l'aise avec les requins de la haute couture que sur une piste de *catwalk*. Les événements des derniers temps n'entamaient ni son professionnalisme ni son pragmatisme. En tout cas pas ouvertement.

Le parterre rassemblait tout ce que la ville comptait comme personnalités. Il y avait bien sûr les professionnels : représentants des maisons de stylisme et de création, journalistes de mode (dont ceux de *Style magazine*), photographes (je notai que Baretto avait fait faux bond,

sachant à quoi sa présence l'aurait exposé), chaînes de télévision locales. Mais des élus aussi avaient fait le déplacement, dont la maire de Baltimore, Sheila Dixon.

L'événement ne s'arrêtait pas à Baltimore. Il avait drainé tout ce que la Côte est comptait de gens huppés que le lancement d'une nouvelle collection hors-norme pouvait intéresser.

L'hôtel *Marriott Waterfront*, le plus beau palace de la ville en plein cœur d'*Inner Harbor*, avait été réquisitionné pour l'occasion.

Depuis quelque temps, Baltimore ambitionnait de renouer avec sa gloire passée, celle où la ville se faisait appeler *Charm city*. Elle voulait rompre avec son passé industriel lié aux aciéries et aux chantiers navals, son passé de cité ouvrière peu attractive, sinon repoussante. Elle avait lancé de vastes programmes de réhabilitation urbaine, dont le plus récent n'était pas le moins symbolique : *Washington Hill*. Le plus grand hôpital des États-Unis, Johns Hopkins, était en effet situé au cœur d'un ghetto qu'il s'agissait de raser. À la fois pour sécuriser les employés et redynamiser toute la zone, en injectant à coup de centaines de millions de dollars des infrastructures plus présentables : boutiques, hôtels de luxe, quartier d'affaires. La ville n'en était pas à son coup d'essai en la matière. Une autre opération d'envergure, emblématique par sa réussite, avait été la réfection du port maritime intérieur, *Inner Harbor*, qui était devenu un quartier riche, prisé par les touristes comme par les hommes d'affaires. Il ne restait plus rien des anciens docks délabrés ni des activités portuaires industrielles, remplacés par des attractions culturelles comme le *National aquarium* ou le *Science center*. Une image plus glamour, plus propre, plus moderne : voilà ce après quoi courait la ville. Aussi ce type d'initiative – le lancement de la collection « matériaux recyclés » – était particulièrement apprécié et donc monté en épingle. Tout comme pouvait l'être la *Fashion week* qui, selon les années, avait lieu en août ou en septembre. Débauche de *castings* dans les lieux branchés de la ville où des jeunes filles s'improvisaient mannequins : invention récente, la *Fashion week* monopolisait les attentions des médias de la mode, sur fond de manifestations post-modernes plus ou moins décadentes et de *revival* punk. Surfant sur la vague, il était même envisagé de créer une *Fashion high school* pour capitaliser les rêves de ces jeunes – noirs pour la plupart –, confrontés par ailleurs à la récession économique. La ségrégation, les saisies immobilières, la misère... : c'était cela aussi, Baltimore. Ainsi qu'un des tout premiers taux de criminalité des villes américaines.

Depuis ma petite incursion dans le bureau de Brown – et aussi dans sa vie privée –, les choses en étaient restées au point mort.

Nous étions le dimanche 8 février.

Je n'avais pas repris contact avec mon employeur.

Voulant revoir mon agresseur, je m'étais rendu à l'adresse que June m'avait indiquée. Mais Baretto n'y logeait plus, et je n'avais consenti aucun autre effort pour le retrouver.

Les *Archers* étaient obstinément restés dans l'ombre.

Même l'admirateur secret de June semblait lui lâcher la bride. Elle n'avait pas reçu de nouvelle lettre anonyme. Fallait-il croire que ma présence à ses côtés soit à ce point dissuasive ? Avec moi en tout cas, la jeune femme se sentait rassurée. Elle insistait pour que je passe mes soirées avec elle, et les soirées se prolongeaient souvent...

Elle se donnait à moi, mais il y avait toujours un moment où je ne semblais plus lui inspirer qu'indifférence. Ses yeux reflétaient alors le vide. Ça ne durait jamais bien longtemps : quelques minutes, pendant lesquelles j'allumais une cigarette ou bien feignais de récupérer. Ces crises de mélancolie avaient un caractère sordide, mais je m'en fichais éperdument. L'inaction me pesait. Plutôt que de me morfondre sur les dix mille dollars de Harden qui de jour en jour s'éloignaient, c'était ainsi que je brûlais mon énergie inutile.

June m'avait montré les lettres. Pour le reste, nous parlions rarement de choses sérieuses. Je ne lui avais encore rien demandé concernant le motif de son mariage, par exemple. D'ailleurs, les choses dont nous nous entretenions n'avaient qu'un intérêt relatif : elle aimait la cuisine française (elle était allée en France quelquefois, à Paris et sur la Côte d'Azur), les matchs de basket et les défilés de mode.

Ce dernier point était le plus important. Le physique de June lui avait permis de réaliser son rêve. Quoi de plus normal pour une fille aussi sensuelle et attirante ?... Maintenant, elle était blasée : la fascination qu'elle portait au monde des mannequins lui était passée depuis qu'elle l'était elle-même devenue. À seize ans, une agence spécialisée de New York lui avait fait faire ses classes. Elle était orpheline de père et sa mère n'avait pas les moyens de l'aider. Les débuts avaient été en dents de scie. Les séances de pose suffisaient à peine à payer les cours de danse, de théâtre et autres exercices de maintien et d'élocution qu'elle suivait par

ailleurs. Dans ce jeu de miroirs, il y a certains passages obligés... Il fallait accepter de commencer petit... en se montrant docile et disponible. Car toutes celles que ces perspectives n'enchantaient guère, qui croyaient pouvoir trouver mieux ailleurs ou qui craquaient nerveusement étaient impitoyablement refoulées. Mais elle avait tenu le coup, et son assiduité avait fait la différence.

L'homme que j'étais ne mettait pas en doute le sérieux de June. Mais le détective se demandait si c'était bien la seule raison qui expliquait que sa carrière ait ainsi décollé, si une nouvelle fois elle ne mentait pas par omission. Car à présent elle était reconnue. – Un des *top models* les plus en vue de la Côte est. Elle faisait les magazines, les animations télé, elle venait de décrocher la timbale chez Calvin Klein... Il fallait qu'elle souffle un peu de temps en temps, qu'elle prenne ses distances pour ne pas finir disloquée... Maintenant, elle pouvait se le permettre. Sa réussite professionnelle au firmament était assurée. On se l'arrachait presque. Elle gagnait bien sa vie, bien mieux qu'un Craig Pralin. Et ça continuerait comme ça pendant encore quatre ou cinq ans. Par la suite, elle envisageait de se reconvertir dans le stylisme. L'aspect « création » l'attirait. Rester dans le même milieu, mais du côté *management*. Devenir mère maquerelle à son tour, ironisais-je, mais je gardais cette pensée pour moi.

Avant le défilé, j'étais allé saluer Robert Brown dans le grand hall du *Marriott*, transformé en salle d'apparat. Il prenait un verre en compagnie de Marsha. Comme la plupart des femmes présentes, elle s'affichait dans une robe apprêtée. La sienne, qui mariait jaune paille et vert bouteille, lui donnait l'air d'un gros colibri. Brown portait un costume gris clair de coupe moderne.

En m'apercevant, Marsha m'avait ostensiblement tourné le dos, glissant un mot entre ses dents à l'intention de son amant. J'en avais profité pour adresser un discret signe de la main à celui que je considérais désormais comme un comparse. Il y avait répondu tout aussi discrètement.

Je m'étais approché.

Pour sauvegarder les apparences, il avait fait mine de s'emporter contre moi. Marsha n'y avait vu que du feu. Ses yeux triomphants avaient étincelé quand je m'étais fait éconduire à mon tour.

— J'irai boire ailleurs ! avais-je lancé, l'air impuissant.

Et donc, de façon prévisible, je me retrouvais tout seul.

Perdu au milieu de la foule.

Dans la pénombre.

À être assis sans applaudir, car tel est l'usage de ce type de spectacle où sont proscrits les codes populaires. Sans bouger. Captif comme une vierge ficelée dans un sérail.

Ne pouvant même pas relier mon regard à celui de June, qui venait de se trémousser devant moi pour la troisième fois – cette fois sur un titre des *Talking heads*.

C'est alors que je repérai quelque chose de suffisamment insolite et excitant pour me distraire. Deux rangs devant moi, juste dans mon champ de vision à condition de délaissier la piste et de baisser les yeux, avaient pris place deux superbes créatures. Elles n'avaient rien à envier aux mannequins qui paradaient sur le podium. L'une était noire, dans un ensemble moulant de même couleur ou peut-être gris foncé. Elle portait de larges boucles d'oreille en nacre rose. Je ne distinguais pas son visage. L'autre était brune. Elle était dotée d'une paire de jambes magnifiquement galbées, à couper le souffle, mises en valeur par une robe fendue de couleur claire. Un petit chapeau à voilette lui couvrait le front. Son visage m'était également caché.

Les deux filles se glissaient parfois des commentaires au creux de l'oreille. Elles pouffaient de façon retenue. J'imaginais que c'était en rapport avec les tenues arborées par les mannequins. – Il n'y a que les femmes pour se passionner ainsi pour des bouts de chiffon.

Au bout d'un moment, il y eut entre elles un long échange de regards. Silencieux.

Puis quelques minutes où elles ne dirent plus rien.

Puis la Noire se saisit de la main de la brune et y déposa un rapide baiser. Elle continua à lui tenir la main quelques instants. Quand elle la lâcha, elle se mit à lui caresser le haut de la jambe. – Je tendis le cou pour mieux apprécier la scène. – Elle glissa ses doigts par l'entrebâillement de la robe fendue et les fit courir sur le haut de la cuisse. La brune ne bronchait pas. Elle ne se crispa pas davantage quand la Noire lui enserra la taille et se pencha vers elle. Elle lui fourra sa langue dans la bouche sans autre forme de procès.

Malgré la climatisation, je sentis monter en moi une bouffée de chaleur.

Les gens alentour jouaient les blasés. Pouvait-on vraiment être indifférent à ce qui se tramait là ? N'était-ce qu'une question de bonne éducation ? Tous les bourgeois épousaient-ils désormais la cause des libertins ? Étais-je le seul à fantasmer à la dérobee là-dessus ?...

Je me posais ces délicieuses questions surannées lorsque la Noire décida de quitter les lieux. Elle entraîna la brune à sa suite. On se leva pour les laisser fendre la travée. Elles s'excusèrent au passage.

Je les suivis du regard. Elles se tenaient la main, perchées sur des talons hauts. Je ne m'étais pas trompé : leurs silhouettes exquises étaient plus sexy que le meilleur des flancs aux pruneaux. J'admirai quelques secondes leurs formes en mouvement : mollets, jambes, fesses, taille. Toutes deux se balançaient de façon élégante et sophistiquée, en progression symétrique, comme deux métronomes de chair ambulante. Elles ne dévoilaient aucun de leurs charmes contrairement aux filles qui, selon un rituel sans saveur, étaient venues s'exhiber sur le podium. Et pourtant, c'étaient bien elles qui me subjuguèrent, selon l'adage bien connu : « Séduire, c'est suggérer ».

Soudain, la Noire se retourna. Elle vit que je les observais et me lança une œillade. Puis elle tourna les talons à nouveau, et s'engouffra avec sa compagne dans un couloir.

Il fallait que je tire cette affaire au clair. Je me levai, écartant sans ménagement un ou deux grincheux trop peu complaisants.

Je gagnai à la hâte l'angle du couloir qui avait soustrait les deux jeunes femmes à ma vue. J'aperçus le visage de la Noire qui se découpait dans l'ouverture d'une porte d'ascenseur. C'était elle qui dès le départ avait semblé mener la marche. Elle regardait dans ma direction. S'assurant que j'avais bien reniflé la piste, elle m'adressa un sourire et un petit geste de connivence. Elle disparut à son tour. Puis laissa se refermer l'ascenseur. Je me ruai dessus, pour vérifier par le témoin lumineux si l'ascenseur montait ou descendait. Il descendait.

J'agrippai la porte de l'escalier que je dévalai d'un pas rapide. Rien à l'étage inférieur – c'était le deuxième. Rien au premier non plus.

Il me fallut pousser jusqu'au rez-de-chaussée. Je me mis dans un renforcement pour reprendre mon souffle. Des éclats de voix me parvenaient du grand hall. La manifestation avait attiré tout un tas de

gens, sans compter l'affluence habituelle de cet hôtel de grand standing. Quelqu'un jouait du piano.

Plusieurs secondes passèrent. Je me tenais en embuscade, prêt à jaillir sur mes deux proies que j'imaginai consentantes.

Enfin, le signal lumineux au fronton de la porte d'ascenseur marqua « 0 » tout en se conjuguant avec un avertisseur sonore feutré. La porte coulissa, et mes deux superbes amazones réapparurent.

Je n'eus jamais l'occasion de les aborder, et ne sus jamais quelles grâces ou quels supplices m'étaient destinés. Mon élan fut coupé net par la stridulation d'une alarme sonore.

Je pivotai pour avoir une vision circulaire. Certaines personnes couraient. Il y avait de l'agitation du côté des chasseurs. L'un deux hurla :

— Personne ne sort ! À l'abri !

Une déflagration ponctua ses dires. Elle fit voler en éclats la verrière du toit. Une grêle de larmes acérées troua le maillage de la foule, semant l'effroi. Il y avait de toute évidence des victimes. Des gens étaient pris de convulsions. D'autres claudiquaient ou tenaient un de leurs membres ensanglantés, le regard halluciné. D'autres, plus sévèrement touchés par les blocs de verre feuilleté, restaient au sol. Ils se tortillaient, la chair mordue par d'innombrables coups de cisaille, ou demeuraient immobiles, recroquevillés dans une position mortuaire et partiellement recouverts de débris...

Comme si la première ne suffisait pas, une seconde vague de terreur déferla. On entendit un croassement lugubre, prémisse d'un dénouement apocalyptique : un grondement tout d'abord caverneux puis laissant place à un coup de tonnerre. La structure métallique avait lâché à son tour, libérant une avalanche de matériaux. Le tout s'abattit au sol, en un fracas épouvantable. Un nouvel amas de poussière se forma, plus compact que le premier, qui acheva d'irriter les yeux et les gorges des rescapés. Une fois dissipé, il révéla deux corps ensanglantés, la tête et les membres écrasés sous les gravats, enchevêtrés sous l'enclave saillante des armatures métalliques. Les valides s'étaient jetés au sol, en un mouvement désordonné, la tête entre les mains, redoutant un ultime cataclysme. Découvrant les victimes de l'attentat, ils se mirent au contraire à courir ou à trébucher, dans une panique indescriptible.

Je jetai un œil du côté de l'ascenseur. Les deux jeunes femmes avaient

sagement rebroussé chemin.

Je dégainai mon arme. Il me fallait aller à contre-courant. Je rasai les murs pour éviter de me faire piétiner.

Le ballet des uniformes commençait à s'organiser. Les nombreux flics présents, censés assurés la sécurité, n'avaient rien vu venir. La hargne se lisait sur leurs visages.

Le souffle court, je me collai à un mur déjà occupé par deux flics. Flairant leur état de tension, je leur montrai ma carte pour qu'ils ne me prennent pas en joue.

— Ça va. Magnez-vous.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On attend les ordres. Ne bougez pas. C'est une prise d'otages ou un truc de ce goût-là.

Quelques coups de feu furent échangés. Puis on perçut des crissemments de pneus.

— J'ai l'impression qu'ils viennent de se tirer, conclut un de mes acolytes.

Une sirène de police s'était mise à retentir. Encore lointaine.

Je me penchai, sans rien pouvoir voir. Les flics balisaient le terrain, barrant la porte tournante qui donnait sur la rue. Ils avaient fort à faire pour canaliser les flots de quidams à l'intérieur de l'hôtel et sécuriser – s'il en était encore besoin – le périmètre.

J'étais sur le point d'aller prendre des nouvelles de June lorsque mon portable sonna.

Bien que mon correspondant n'ait pas jugé utile de se présenter, je ne tardai pas à le reconnaître. La voix, maintenant familière, était bien plus chevrotante qu'à la normale, comme apeurée...

Les premières secondes, Harden eut du mal à trouver ses mots, jura en français, m'obligeant à tendre l'oreille. Sa voix s'enraya lorsqu'il m'apprit qu'Alston m'attendait d'urgence au poste de police. Simon Ledez, conservateur en chef du *musée Cordelier* de Paris, son propre patron, venait de se faire enlever devant l'hôtel *Marriott*, à *Inner Harbor*.

CHAPITRE 14

DANAË



e bureau d'Alston sentait le vieux bois et la fumée de cigarette ⁷. Lui-même était occupé à regarder par la fenêtre lorsque celui qu'il attendait s'annonça.

— Prenez place, dit-il après s'être assis et inquiet de savoir si j'allais bien.

Je répondis que je n'avais aucune raison personnelle d'aller mal et attendis la suite.

Elle ne vint qu'après qu'il se fut éclairci la voix en disant que de son côté il avait pris froid. Le ton était inhabituellement courtois :

— Veuillez excuser ces méthodes un peu cavalières mais les choses se sont précipitées. Si j'ai pris la liberté de vous convoquer, c'est sur les recommandations de Mr Harden. — Le policier avait un sourire forcé, et ses doigts tapotaient nerveusement son sous-main de cuir. — Lui et moi avons eu un entretien. Il avait l'air très affecté. Mais il tenait à ce que je vous mette au courant des... derniers événements.

Je ne dis rien. Alston ignorait que je les avais vécus en direct. Pas aux premières loges, mais presque. Il se redressa en prenant appui sur les accoudoirs de son fauteuil :

— Cette enquête commence à ressembler à un jeu de patience, hein ? — J'acquiesçai sans mal. — Mes hommes et moi formons une équipe, et vous et Harden en constituez une deuxième. Ce que nous avons en commun, c'est que nous travaillons pour ce qu'on nomme la bonne cause.

⁷ Alors que pourtant la législation anti-tabac s'exerce sur les lieux de travail au Maryland depuis 2 006.

En face, nous trouvons une autre équipe, ennemie celle-là, que vous et moi nous efforçons de découvrir. Mais elle possède deux principaux avantages sur nous. Premièrement : elle connaît parfaitement les membres de chacune de nos deux équipes. Et deuxièmement : ayant commencé à « jouer », elle détient un tour d'avance, ce qui lui permet de voir venir... Ou du moins ce qui la fait agir sans que nous en comprenions immédiatement les raisons exactes.

Alston s'était mis à tordre un des coins du sous-main, noirâtre à force d'être tripoté. Il cherchait à démontrer quelque chose..., mais quoi ?

Ayant écarté du plat de la main tous les petits objets qui le parsemaient, il plia sans délicatesse un morceau entier du sous-main, faisant mine d'observer les rainures sinueuses ainsi formées.

— Ce que je voulais vous dire, c'est qu'il faut que nous demeurions deux équipes. De cette manière, l'effet de surprise frappera davantage dans le camp adverse car chacun de nous entreprendra quelque chose de différent en même temps. Cette pratique est capable de gêner considérablement l'équipe ennemie – les *Archers*. Elle n'est pas à négliger. Le problème, c'est que pour l'instant je piétine et que vous aussi vous piétinez. Ne me dites pas le contraire, ça ne servirait à rien : je sais que vous piétinez. Et dans le cas de figure où tout le monde piétine, il faut s'entraider. Il ne faut pas se mentir.

Alston marqua une pause. J'en profitai pour saisir la balle au bond :

— Qu'ont donné les interrogatoires des femmes de ménage par Willis ?

Alston parut surpris :

— Ils ont porté leurs fruits. Tout laisse présumer que les *Archers* se sont réfugiés dans la remise de ménage. Mais... comment êtes-vous au courant ?

— C'est moi-même qui ai suggéré cette idée à Willis.

— Il me l'avait caché.

Je pris un air satisfait :

— Alors, c'est qu'il est moins demeuré qu'il en a l'air. Il y aura moyen de faire quelque chose de lui.

Mon vis-à-vis ne releva pas l'insulte. Il se contenta de retirer ses lunettes, et se frotta les yeux avec le pouce et l'index, en signe de

lassitude teintée de réflexion.

— Je ne vous accuse pas d'un manque de coopération, reconnu-il. Mais si vous savez quelque chose d'important, il ne faut pas me le cacher. Je vous ai dit que j'avais interrogé votre client. Il m'a juré que son patron ne l'avait pas informé de sa visite. Et c'est ça qui est plutôt curieux dans l'enlèvement de Ledez : c'est que ce dernier n'ait pas prévenu les autorités de sa venue aux USA. Par « autorités », j'entends la police – donc moi – et j'entends son émissaire sur place – c'est-à-dire Harden. Pourtant, les ravisseurs, eux, savaient où le cueillir...

C'était là en effet un problème supplémentaire à élucider pour Alston. À moins que Craig Pralin ait eu vent de quelque chose, lui, et veuille bien lui en faire part...

— S'il possède un visa, aucune loi n'empêche Ledez d'arriver à l'improviste. Quant à moi, j'ignorais tout de ça, je peux vous le certifier. Je n'ai rien complété du tout.

— Je pense que Mr Harden et vous n'auriez aucune raison de me mentir...

— Absolument aucune, répondis-je d'un air détaché. – Je m'allumai une cigarette. – Et vous, Lieutenant, vous avez des témoins ?

Le flic cessa de tripoter son sous-main pour me tendre le cendrier.

— Plusieurs personnes ont clairement vu la scène. Des chasseurs du *Marriott*, des clients et même des badauds dans la rue, dont un à l'abri d'une voiture qui a pu prendre des photos.

Dans ce genre de circonstances, il fallait reconnaître que la police de Baltimore ne perdait pas de temps. Premiers interrogatoires sur place par la maréchaussée. Puis Alston lui-même, fidèle à son habitude, avait pu approfondir les choses. – Même si, en l'occurrence, elles n'avaient nul besoin d'être approfondies : les témoins du rapt en faisaient une description nette et concordante.

16 heures 10. Ledez descend du taxi qui vient de le déposer devant le *Marriott*, où il a pris une chambre. Il décharge ses bagages quand une Ford *Mustang* grise surgit pour se garer en double file. Deux hommes sont à son bord. Celui assis côté passager fait brusquement irruption. Il brandit un arc. Puis décoche une flèche qui va se ficher dans l'ocilleton de la caméra de surveillance de l'hôtel.

— Joli coup. C'est ça qui a déclenché l'alarme de l'hôtel, pensai-je

tout haut.

— Oui. Comment le savez-vous ?

— J'étais sur place. J'étais venu assister au défilé de haute couture auquel participait Mrs Brown.

— Vous voyez bien que vous avez des choses à me dire...

— Guère plus. Je n'ai rien vu du rapt en lui-même.

Alston continua :

— L'*Archer* est de haute stature (un mètre quatre-vingt-dix environ). Il n'a aucun mal à bousculer le chasseur qui se présente, à alpaguer Ledez et, d'un coup de matraque, à assommer le chauffeur de taxi qui tente de s'interposer. Afin d'éloigner d'autres curieux, le ravisseur dégaine un pistolet – un gros calibre. Il maintient en respect Ledez, qui n'oppose aucune résistance. Il le fait monter à l'arrière de la *Mustang*.

— Qu'est-ce qui a provoqué l'effondrement de la verrière ?

— Un excès de zèle. Le deuxième type avait une arme lourde. Elle lui a servi à propulser un engin explosif, juste avant que la voiture démarre à tombeaux ouverts.

— Une grenade ?

— C'est ça. Le tout n'a pas duré une minute...

Les photos avaient été prises de loin par un simple appareil photo numérique. Les deux ravisseurs portaient des postiches, qui empêchaient de les identifier et d'établir même un quelconque portrait-robot. Leur véhicule était muni de fausses plaques minéralogiques. Le visage de Ledez lui-même était flou sur les deux clichés où il apparaissait.

— Du beau travail, remarquai-je. Toujours aucune piste... Et en l'absence de revendication, on n'est même pas sûr que ces ravisseurs et les *Archers* soient une seule et même bande.

Le policier posa les coudes sur son sous-main.

— Si, on en est sûr.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

L'officier de police s'était mis à sourire derrière ses mains repliées. Ses petits yeux avaient retrouvé leur éclat naturel.

— Ledez n'est pas un homme public, argumentai-je. Ni en France ni

ailleurs. Il n'a aucune renommée, si ce n'est dans le monde très fermé des amateurs d'art. Moi-même j'ignore à quoi il ressemble. Alors comment peut-on affirmer que c'était bien lui qui patientait devant le *Marriott* ? Les photos ne sont pas bonnes...

Pour toute réponse, le petit homme dit :

— Je m'attendais à cette question. Ça ne devait bien sûr pas vous échapper...

Puis il tira sa chaise. Se leva. Ouvrit un placard qui tenait toute la largeur du mur. Fouilla, de dos, à l'intérieur d'un dossier. En extirpa un objet, qu'il expédia par la voie des airs sur le sous-main dégarni. L'objet rebondit sur le bureau en faisant « floc ». Il s'agissait d'un portefeuille de cuir noir.

— On l'a retrouvé dans le taxi. Profitant que le grand balèze matraquait le chauffeur, Ledez l'a fait glisser sur la banquette arrière. – Le flic se rassit, puis se saisit de la carte d'identité française où figurait une photo récente. – Voilà ce à quoi il ressemble : yeux bleus, cheveux gris foncés et assez fournis, sourcils broussailleux, barbe poivre et sel, un mètre soixante-quinze, pas de signe particulier. Un homme encore bien conservé... Et les témoins sont unanimes : c'est bien cet homme-là qui s'est fait enlever cet après-midi.

— Il a agi avec un sang-froid étonnant. Surtout pour un type de soixante-trois ans... Mais ça ne nous dit toujours pas pourquoi il n'a prévenu personne de sa venue.

— Il faut logiquement supposer – les yeux d'Alston s'étaient plissés et son ton s'était fait plus grave – que Ledez savait quelque chose de compromettant. Et qu'il voulait m'en avertir... Harden craint pour la vie de son patron. Et j'ai bien senti qu'il craignait même pour la sienne.

— Harden est d'un naturel alarmiste. – Je tirai de ma cigarette une bouffée plus longue qu'à la normale. – Il n'y a qu'à laisser les *Archer* se manifester. Ils ont enlevé Ledez. Ce n'est pas sans raison...

— À moins, crut bon d'insister le policier, qu'il ait été véritablement gênant. Qu'il ait eu vent de quelque chose, obligeant le gang à l'éliminer... Imaginez que les *Archers* ne se manifestent pas... Dans ce type d'affaires, il faut toujours envisager le pire.

Je le considérai un long moment, avant de reprendre :

— Vous dites ça pour vous motiver. Il n'est pas sûr que le temps

travaille contre nous. Comme il n'est pas sûr que Ledez ait découvert une vérité cachée, capable de lui valoir de tels ennuis. Peut-être les *Archers* l'ont-ils simplement attiré aux USA en se faisant passer pour quelqu'un dont il ne se serait pas méfié, ou en lui donnant rendez-vous en secret, sous un motif qui reste à définir... Pour lui revendre la *Psyché*, pourquoi pas ? Il a dû tomber dans un piège. Pour ma part, je verrais plutôt les choses sous cet angle. Ce qui expliquerait aussi qu'il ne se soit pas annoncé.

— Ça se défend, admit Alston, qui n'avait plus envie de discuter.

Un moment de réflexion passa.

— Et les deux personnes prises sous les décombres ?

— Mortes sur le coup, reconnut-il sobrement.

Il s'agissait des deux premières victimes collatérales de cette affaire. Deux touristes anglaises, la mère, Cybille Moth, 62 ans, et la fille, Belinda Moth, 38 ans. Ce ne seraient pas les dernières.

Alston m'apprit encore que d'autres personnes avaient perdu un tympan ou avaient été éborgnées, mais qu'aucune n'y laisserait la vie.

Malheureusement, aucun indice nouveau ne venait sanctionner ce drame non plus que l'acte de bravoure de Ledez...

*

* *

La suite des faits me donna raison : les *Archers* se manifestèrent.

Ils le firent sans attendre, et cédant à ce qui devenait maintenant une tradition. La nuit venue, les deux policiers de garde découvrirent aux abords du musée une flèche. Une flèche en tous points identique aux trois précédentes – celle ayant blessé Manckiewicz, celle jointe à la lettre prévenant de l'imminence d'un second vol et celle retrouvée au frontispice du *Marriott*.

Elle véhiculait un nouveau message. Moyen original pour les *Archers* de revendiquer le rapt, en prévenant que si une rançon d'un million de dollars ne leur était pas versée (à prendre sur les propriétés de Ledez en organisant une vente aux enchères), le conservateur serait rapatrié... dans

un cercueil.

Il était précisé que d'autres messages nous parviendraient les jours suivants, afin de définir les modalités de paiement de ladite rançon.

Ainsi, la raison de tout ça était de facture classique. Pourquoi les *Archers* avaient-ils enlevé Ledez ? Répondre à cette question revenait à constater que le conservateur était riche. Très riche... Issu de la haute bourgeoisie française qui se lègue son patrimoine de génération en génération. Il ne fallait pas forcément chercher midi à quatorze heures : pour certains, un tel motif suffit amplement.

Au dos du message figurait la réplique en couleur d'un nouveau tableau : *Mlle Lange en Danaë* par Anne-Louis Girodet. Ce mode de communication qui mariait le texte et l'art pictural tendait à devenir routinier. Prud'hon en avait fait les frais. Ensuite Ingres. Et à présent Girodet.

La toile ne m'était pas inconnue. Je l'avais aperçue depuis le sas, pendant le soliloque de Brown sur le peintre David. Elle aussi – comme celles de Prud'hon et d'Ingres – était demeurée intacte.

Pourquoi les *Archers* avaient-ils épargné ces trois toiles ?

Ce n'était pas par manque de temps ni par négligence, comme le croyait Harden. Cela servait leurs sombres desseins. Ils avaient ourdi une machination qui allait bien au-delà de ce qu'on avait imaginé au départ. Qui n'était pas seulement circonscrite à la nuit du vol...

Comme *La justice et la vengeance divine poursuivant le crime* et *La grande odalisque*, *Mlle Lange en Danaë* était accrochée sur la même cimaise que d'autres tableaux qui, eux – ou leurs doublures –, avaient fini lacérés.

Dans la salle de l'exposition, il restait deux autres tableaux qui n'avaient pas subi ce triste sort. Mais je ne parvenais à me remémorer ni leur apparence ni leur auteur.

Il faudrait aller voir cela de plus près.



*Anne-Louis Girodet : Mademoiselle Lange en Danaë,
64 cm x 54 cm, 1 799, Baltimore museum of fine arts*

En attendant, je m'étais replongé dans la lecture du livre-guide de

l'exposition. Il avait la bonne idée de reproduire le contenu des cartels de chaque œuvre présentée. Je me focalisai sur celui qui attisait ma curiosité.

Le peintre

Anne-Louis Girodet (1767-1824) était un des élèves favoris de David. Son attirance pour le mystérieux, voire l'ésotérisme, le font classer dans la sensibilité préromantique, bien que son style reste influencé par son maître.

L'œuvre exposée

Girodet fait sur commande un premier *Portrait de Mlle Lange en Vénus* (1798). Mademoiselle Lange est une comédienne à la mode, avec un côté sulfureux, ce qui fait parfois orthographier son nom de façon plus suggestive : L'Ange. Elle fait partie des Merveilleuses, femmes que la beauté, le goût des mondanités et un certain sens de la provocation ont rendu célèbres à partir du Directoire. Dans cette première toile, le miroir que lui tend l'Amour ne reflète d'elle que son oreille – ce que la comédienne interprète comme une véritable provocation. Indignée, elle se brouille avec le peintre. Exigeant qu'il retire son portrait du Salon de 1799, elle lui écrit : « *Veillez, Monsieur, me rendre le service de retirer de l'exposition le portrait qui, dit-on, ne peut rien pour votre gloire et qui compromettrait ma réputation de beauté.* » L'irascible Girodet lui renvoie la toile lacérée. Puis, par vengeance, il s'empresse de la représenter sous les traits d'une figure mythique moins flatteuse, Danaë. Il expose au Salon le *Portrait de Mlle Lange en Danaë* (1799), dont l'exécution jubilatoire ne prend que quelques jours. Cette seconde toile fait scandale. Dans le médaillon incrusté en haut à droite du cadre, Girodet a inséré cette devise : *Risum teneatis amici !* (Craignez la risée, mes amis !) Effectivement, la toile ruine la carrière de Mlle Lange, dont le Tout-Paris se gausse.

L'actrice y incarne une lorette ou femme de petite vertu. De gros sous tombent dans son escarcelle, tandis qu'elle passe son temps à s'admirer. Girodet en fait une comédienne aguicheuse, dénuée de talent. Il rabaisse son art et sa personne entière au rang de la prostitution. Tirant profit de ses charmes, elle n'est qu'une beauté dévoyée, à la fois frivole et vénale. Par dérision, Jupiter est représenté en dindon paré de plumes de paon, auquel un Amour arrache des plumes. On devine que Jupiter figure le mari de Mlle Lange, un riche bourgeois qu'elle trompait ouvertement. Aux pieds de Danaë,

on aperçoit son amant du moment, s'efforçant de se cacher. Il affiche une trogne grotesque, une pièce d'or enfoncée dans l'œil. Un autre Amour fixe son regard complice sur le spectateur. Il tient un bout d'étoffe qui ne dissimule en rien aux yeux dudit spectateur les formes replètes de la comédienne. Celle-ci fait mine de s'observer dans un miroir qui cette fois ne reflète que le vide. Cette pose donne d'elle une image de ridicule fatuité.

Ses autres œuvres « napoléoniennes » majeures

Girodet glorifie les généraux napoléoniens tombés au champ d'honneur dans *Les ombres des héros français reçus par Ossian dans le paradis d'Odin* (1802), qui est à mi-chemin entre le Néoclassicisme (les postures des personnages) et le Romantisme (la source d'inspiration exotique). Cela ne l'empêche pas de faire le *Portrait de Chateaubriand méditant sur les ruines de Rome* (1808), un des principaux écrivains s'élevant contre le pouvoir napoléonien. Il exécute encore notamment *Révolte au Caire* (1810) sur la campagne d'Égypte et plus d'une vingtaine de portraits de Napoléon.

Je me grattai la tête, perplexe. Fallait-il vraiment chercher de quelconques indices dans la biographie de chaque peintre ou le contexte socio-historique de chaque œuvre ?

Pas si sûr. Mais je n'avais guère d'autres pistes à explorer pour l'instant.

En résonance avec mon affaire, je notai que Girodet avait *lacéré* sa première toile, *Vénus* – geste que les *Archers* avaient imité à plus grande échelle. Ce n'était peut-être pas un hasard non plus si c'était sa seconde toile, *Danaë*, trahissant un goût pour l'argent facile, que les *Archers* avaient choisie pour accompagner leur demande de rançon.

Le reste du message caché – si message caché il y avait – me paraissait pour l'instant totalement sibyllin. Mais pas nécessairement hors de portée si je poursuivais mes recherches. Il me fallait faire mienne la maxime du mur adressée au conservateur Brown : garder « l'esprit ouvert ».

CHAPITRE 15

LE TÉMOIN SANS NOM



e matin du lundi 9 février, je me levai tôt, selon les ordres préétablis de mon vieux réveille-matin mécanique. Je fis ma toilette rapidement, avalai un bol de céréales, puis sortis.

Je rentrai chez moi une demi-heure plus tard. Une pile de journaux m'encombraient les bras – le *Sun*, l'*Examiner* et d'autres journaux qu'on lit à Baltimore.

J'allai prendre possession du petit salon, endroit initialement prévu pour servir l'apéritif. Mais je manquais cruellement d'amis à l'époque. – C'est du reste toujours le cas. – C'est pourquoi, ne sachant trop qu'en faire, je l'avais transformé en salle de travail, l'agrémentant des rares bouquins qu'il me restait. Je retirai mon pardessus, mis un disque de musique douce, me versai un verre de whisky-Perrier, m'installai dans un fauteuil amolli par l'épreuve du temps, étendis mes pieds sur la table basse, m'allumai un cigare que je laissai finalement reposer sur le rebord d'un cendrier en faux jade, considérai la pile de journaux à mes côtés, m'étirai, puis commençai ma lecture.

Suite à l'attentat de la veille, les journaux consacraient à l'affaire plusieurs colonnes. C'était la première fois. – Conséquence logique d'une série d'événements qui ne l'étaient pas...

Mi-janvier, l'exposition avait fait l'objet d'une pré-annonce, sur un mode publicitaire, par la plupart des gazettes dans leur rubrique culturelle.

Puis était venue la phase du vol. Celui-ci avait eu droit aux honneurs

de la presse, en provoquant un début d'emballement. Les littérateurs à gros tirage n'avaient pas manqué de souligner qu'il avait été mené *de main de maître*...

Les journalistes cultivent les formules faciles. Ça les aide à décrire la réalité pour mieux l'enfermer dans leurs propres carcans. Les affaires un peu louches sont assimilées à de simples jeux d'esprit. Le préjudice est monté en épingle, mais pas ce qui se cache derrière... Leurs articles ont même le toupet parfois de dicter leur conduite aux enquêteurs. Ç'avait été le cas au moment du vol.

L'enquête pour eux comporterait deux parties. Tout d'abord, elle prendrait la tournure d'un simple jeu de stratégie : il s'agissait de se mettre dans la peau des cambrioleurs pour mieux deviner les stratagèmes mis en œuvre dans l'exécution de leur plan. – Plan qui avait dû demander du temps et des sacrifices, étant donné la valeur tant artistique que marchande (plusieurs millions de dollars !) de la *Psyché*. De proche en proche, il fallait cerner les ruses employées par les *Archers* pour tromper leur monde, de la même façon qu'on résout une équation. Les journalistes n'écoutaient que leur façon de penser. Ils ne se laissaient pas emporter par l'enchaînement des situations défavorables. Pour eux, l'inconnue de cette équation ne pouvait être qu'une solution rationnelle, complétée par des faits prévisibles et – surtout – techniquement réalisables; ou sinon, faute de données, mieux valait qu'il n'y ait pas d'explication du tout. Après le jeu de stratégie, il était probable que l'enquête adopte les règles d'un jeu de piste. Les investigations prendraient une forme plus classique, plus indistincte et... plus aléatoire. Les enquêteurs seraient-ils capables – et moi en particulier – d'identifier et d'arrêter les coupables ? Question redoutable, à laquelle les journaux donnaient une réponse négative, les *Archers* étant en cavale et sans doute pour un bon bout de temps.

Mais ça ne les empêchait pas d'apporter leur pseudo-contribution habituelle. Dans un premier temps, c'était le jeu de la reconstitution qui les avait grisés. Ils rapportaient la diversion consécutive à la fuite du premier cambrioleur, la blessure de Manckiewicz, la culpabilité probable d'un des détenteurs d'une carte magnétique... Mais le plus dur, c'était de faire le lien entre tout ça. Dans un deuxième temps, les journalistes s'étaient à leur tour essayés à assembler les pièces du puzzle. Ils émettaient des remarques qui se voulaient finaudes. Concernant le mystère de la dissimulation des *Archers* à l'intérieur du musée, si la preuve de l'existence d'un « mouton noir » au sein du personnel était établie, eh bien il n'y avait plus de mystère... Concernant la lacération des

toiles, on ne pouvait supposer l'acte de novices ou de déséquilibrés. Les *Archers* se rendaient parfaitement compte de ce qu'ils faisaient. Leur ambition était de détruire l'intégralité des toiles. L'une d'elles n'avait été tailladée qu'à moitié. Cela démontrait que les *Archers* avaient été interrompus par la ronde des gardiens au beau milieu de leur méfait... Concernant le message énigmatique du mur, il sous-entendait la volonté de s'en prendre personnellement au conservateur Brown. Mais dans l'hypothèse où ce dernier aurait été lui-même un des gangsters, le message n'aurait-il pas eu pour but premier de le disculper ?... Car l'interrogatoire des gardiens avait eu le mérite de mettre en lumière l'ingéniosité des coupables, et la naïveté du conservateur. Il serait nécessaire à l'avenir de revoir complètement le système de sécurité, mal conçu dès le départ...

Voici donc comment le début de l'affaire avait été traité, et les suspicions qu'il avait éveillées. Début d'affaire plein d'émulation où la plupart des éléments demeuraient un peu troubles. Où chaque réponse donnée voyait apparaître une nouvelle question. Où les journalistes se délectaient encore avant de se lasser bientôt.

Car toutes ces assertions étaient vaines. L'enquête piétinant au fur et à mesure que les jours s'égrainaient, l'intérêt des journalistes s'était peu à peu estompé. Il leur manquait les pièces essentielles du puzzle. Sans compter que les vols à grande échelle sont légion. Si mystérieux soient-ils, ils ne captent jamais vraiment l'attention du grand public.

Dès lors, le rapt de Ledez et son effet collatéral dramatique – la mort des deux touristes anglaises qui avaient eu la malchance de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment – tombaient à point nommé. Ils ranimaient la flamme. Évidemment, la plume des journalistes était empreinte de compassion pour les deux malheureuses. Mais on ne pouvait plus rien faire pour elles... Ce n'était pas le cas de Ledez. Et ça changeait tout. Car retrouver une statuette est une chose. Rendre sa liberté à un homme peut-être martyrisé – ou promis à la mort – en est une autre. À présent, c'était de la vie d'un homme qu'il s'agissait. Là, il y avait moyen d'émouvoir...

Et, en vérité, la mèche prenait. Cette affaire commençait à préoccuper pas mal de monde. La bizarrerie avec laquelle l'enlèvement était survenu intriguait. Frédéric Harden avait téléphoné en France : aucun des proches de Ledez n'avait été informé de son départ pour les États-Unis. Le conservateur avait obéi à une impulsion soudaine. À moins qu'il ait été mystifié ?... Tout ça était nimbé de mystère. Tel chroniqueur suggérait

qu'il fallait fouiller dans le passé de Ledez, que c'était à lui que les *Archers* en voulaient personnellement. Tel autre laissait entendre que ce nom dont s'étaient affublés les gangsters était un nom de bataille qui semblait indiquer que la guerre était loin d'être terminée. Hier un vol; aujourd'hui un enlèvement et deux victimes malheureuses; demain pourquoi pas un assassinat ?... (Si cette affaire devait prendre la forme d'un feuilleton à rebondissements, là, oui, elle susciterait l'engouement populaire. Si le sang devait continuer à l'entacher ou même si, plus modestement, les *Archers* décidaient de monter un simple chantage à l'assurance, là, oui, on aurait la naissance d'une attente angoissée... Car l'issue du duel deviendrait plus incertaine.)

Tous les journaux racontaient ça sur plusieurs colonnes. Ils rappelaient les faits. (Alston avait axé sa communication sur le possible calvaire enduré par Ledez. Il avait en revanche, comme prévu, tu l'existence du message menaçant le musée d'un second vol.) Ils présentaient les principaux protagonistes. (Le nom d'Alston était omniprésent. Celui de Craig Pralin n'apparaissait nulle part, ce qui avait le don de me rendre furieux...) Ils extrapolaient sur les chances des enquêteurs d'aboutir.

Mais rares étaient ceux à faire état, dans un entrefilet de dernière heure, de la récente demande de rançon, promettant des éclaircissements ultérieurs. La revendication avait éclaté en pleine nuit, quand les éditions du matin sont déjà bouclées.

En revanche – et c'était le point précis que mon employeur m'avait prié de vérifier –, tous publiaient une annonce passée à l'initiative de Harden, à la suite de son entrevue de la veille avec Alston. Il s'agissait d'un appel à témoins. À côté de la photo de Ledez, un encart précisait en caractères gras : *Cet homme a été enlevé et il en va de sa vie*. C'était une bonne accroche. Mais ça ne suffisait pas car, aux États-Unis, même le civisme le plus élémentaire se monnaie... Dès lors, toute personne capable de fournir des renseignements *ad hoc* (*susceptibles de faire progresser la justice* renchérisait le texte) se voyait invitée, moyennant cinquante mille dollars d'encouragement, à téléphoner à un certain numéro.

C'était celui de mon portable.

*

* *

Les journaux jonchaient le sol. Je n'avais pas eu le courage de les ramasser.

L'arrivée à son terme du troisième CD me tira de l'état léthargique où l'inaction m'avait plongé.

Je me levai, tirai les rideaux, ouvris la baie vitrée. Quelques reflets ocre m'attirèrent vers la lumière du jour. Je la contemplai avant d'aller prendre appui sur la balustrade de mon balcon. – Vanité de l'âme humaine... Trois mètres carrés d'avancée dans le vide et on avait l'impression de dominer le monde, comme le premier harangueur de foule venu.

Il y avait un peu de vent mais la journée s'annonçait sèche. C'était sans doute la raison pour laquelle la colonie d'insectes qui s'agitait dans *Milford Street* semblait avoir retrouvé un peu de vie. Elle s'écoulait en rangs tout aussi serrés et interminables que ces derniers jours, mais à une cadence bien plus rapide.

Contraint à l'immobilité depuis mon minuscule perchoir, je me faisais l'effet d'être la reine des abeilles. À la différence près que pour l'instant mes ouvrières tardaient à me faire l'offrande du nectar butiné...

Une demi-heure passa encore, puis il y eut enfin un appel. Mais ce n'était que Harden. Il venait aux nouvelles et dut déchanter.

Je lui fis part de mes états d'âme. Cette affaire ne me laissait aucune initiative sérieuse. Après la revendication, il semblait acquis que voleurs et kidnappeurs se confondaient en une même bande : les *Archers*. À part ça, on nageait en eau trouble. Bien entendu, retrouver la *Psyché* passait à présent au second rang. Mais, pour autant, il ne fallait pas négliger l'épisode du vol. Il restait toujours l'hypothèse qu'un au moins des *Archers* ait été en possession d'une carte magnétique. Et dans ce cas précis, Alston avait les choses en main. Moi, Craig Pralin, je n'avais pas à m'immiscer là-dedans. Mais peut-être aussi les *Archers* s'avéreraient-ils des protagonistes externes au musée, donc de parfaits inconnus ? Je privilégiais toujours cette solution. Malheureusement, il fallait bien avouer qu'elle ne menait pas loin. Et elle n'était pas exempte de critiques, vu les dernières remarques d'Alston. Car pourquoi l'enlèvement de Ledez avait-il eu lieu sur le sol des États-Unis ? Pourquoi les *Archers* avaient-ils compliqué la manœuvre en l'attirant ici ? Il ne fallait pas perdre de vue que le conservateur était arrivé à l'improviste. En d'autres termes l'esprit serein, se fiant pleinement à la personne qui était censée le réceptionner.

S'y fiant car il pensait connaître parfaitement cette personne...

— Il est probable que celui qui a prié votre patron de venir s'est fait passer pour vous. Et il a dû utiliser un stratagème dont il était sûr. Peut-être en ayant recours à une information que vous seul et votre patron étiez supposés connaître...

Harden se racla la gorge.

— *Je ne sais pas.** Si ce que vous dites est vrai, l'opération s'est montée de manière extrêmement subtile. Par téléphone, Simon aurait reconnu ma voix. Par lettre, il aurait reconnu mon écriture. Par un autre moyen, il se serait méfié. Alors je n'y crois pas. Même si l'information lui avait paru confidentielle et de la plus haute importance. D'ailleurs, je ne vois pas quel type d'information aurait nécessité qu'il ne prévienne personne de son départ...

— Et s'il avait reçu des menaces ?

— Ce n'était pas en allant se fourrer dans la gueule du loup qu'il pouvait espérer les contrer. Il n'était pas homme à se laisser faire de la sorte. Mais c'est maintenant par contre qu'il faut craindre pour sa... sécurité.

Toute cette histoire avait l'air de préoccuper énormément mon client. Mais avec son tact habituel, il n'avait pas voulu en dire plus.

À nouveau seul, je m'en retournai dans le petit salon en traînant des pieds.

Rien à faire. Rien à voir. Attendre. Simplement attendre...

Mais même si la situation demeurerait bouchée, je n'attendrais pas comme ça jusqu'à la fin du mois, sans rien faire si ce n'est payer mes factures en retard avec les trente mille dollars tombés dans mon escarcelle. Ça n'était pas dans ma nature et j'avais d'autres chats à fouetter.

Je prolongerais cette attente jusqu'au soir seulement. Puis j'irais rejoindre June. (Comme tous les autres soirs, me dis-je. La tournure que prenait ma vie intime ne me plaisait pas trop non plus, les heures excitantes de la découverte charnelle étant révolues. Trop prévisible... Aussi bien réglé que la promenade du chien ou la visite chez la belle-mère. Tout ce que j'imaginais détester.)

Tout à coup, j'eus envie, malgré les consignes, d'appeler celle qu'au départ j'avais naïvement prise pour une jolie fille esseulée. (J'aurais dû

savoir que la vie fait rarement des cadeaux d'une telle splendeur sans qu'ils soient en définitive empoisonnés !... Bien sûr, ce n'était pas que je me sente coupable ou que je trouve la situation dramatiquement malsaine. Même maintenant, je n'avais toujours pas l'impression de tromper Robert Brown. D'ailleurs, que Brown soit le mari de June paraissait tellement surréaliste ! Il était inconcevable que June et lui puissent s'aimer, c'était un fait. Brown lui-même l'avait compris : il s'occupait avec d'autres femmes et finalement semblait trouver bien naturel que June s'en remette à un autre... D'une certaine façon, cette situation pouvait suffire à légitimer la liaison que j'entretenais avec elle. Et puis pourquoi sinon se serait-elle donnée à moi si facilement ? Je ne lui avais jamais avoué avoir envie d'elle. C'était elle qui avait fait le premier pas. C'était elle qui avait insisté – plus lascive que vraiment persuasive – pour que je la « protège »... Non, ce n'était pas à ce niveau-là que ça se jouait. Je doutais d'une autre façon. Je me demandais si June n'avait pas agi par reconnaissance et si elle ne continuait pas simplement par nécessité ou habitude, comme un petit chat abandonné qui se fait nourrir... et qui a peur. Et si elle avait peur, de quoi ?... Qu'est-ce que Manckiewicz venait faire là-dedans ?... Force était de reconnaître que sans l'agression de l'autre nuit, la névrose de June n'aurait eu aucun fondement. J'étais bien placé pour le savoir...)

C'était étrange... Autant la nuit la présence d'un détective semblait lui être indispensable, autant en plein jour elle ne donnait jamais l'impression d'avoir besoin de moi. Comme si elle avait pressenti que la menace qui planait ne risquait de s'abattre qu'à la nuit tombée... On aurait dit que c'était un prédateur nocturne qui la guettait et que bizarrement... elle avait tout l'air de le savoir.

Elle faisait l'amour merveilleusement mais...

Le portable sonna enfin, interrompant mes rêveries solitaires.

— Craig Pralin, détective privé, j'écoute.

— Bonjour, je... euh... je téléphone pour l'annonce. – Bien qu'hésitante, la voix était celle d'un homme adulte. Mais elle avait quelque chose d'étrangement grave, de quasiment métallique : une voix inégale, déformée par un prisme quelconque qui m'obligeait à tendre l'oreille. – Je... je ne vous donnerai pas mon nom. Je préfère que vous ne sachiez rien de moi... C'est mieux. C'est beaucoup mieux... Mais j'ai tout vu : l'enlèvement et après... Je les ai suivis.

Je tiquai.

— Pourquoi désirez-vous garder l'anonymat ?

— Ces types-là ne rigolent pas !... Au départ, je ne voulais même pas téléphoner. Je voulais écrire sans laisser de nom. Mais le temps risque de manquer. Je pense au pauvre gars qui est prisonnier... C'est pour ça que je vous appelle. Je voulais prévenir la police mais quand j'ai vu l'annonce... et aussi la prime... c'est à vous que je me suis adressé. Ma femme m'a dit qu'il valait mieux... euh... que je téléphone.

À la façon chaotique dont il s'exprimait, l'homme donnait l'impression d'être issu d'un milieu social peu élevé. La prime était censée appâter ce genre de public. Ceux qui savent mais ne disent rien car n'ayant pas l'habitude de prendre la parole. Et les rares fois où ils la prennent, encore est-il nécessaire que ce soit leur femme qui les y force...

Il fallut quelques répliques pour que la conversation se clarifie. En gros, je finis par comprendre que le type avait bien des renseignements à vendre mais qu'il ne faisait pas confiance à la police qui le « dénoncerait », qu'il y aurait de toute façon des fuites du côté des journalistes, que c'était pour ça qu'il souhaitait rester anonyme car il craignait des représailles ultérieures – représailles dont il n'avait certainement aucune idée. Ce ne devait pas être quelqu'un de très courageux... Alors comment expliquer un acte de bravoure *a priori* désintéressé ?

Le manque d'assurance du type pouvait cacher quelque chose. Peut-être tout ça n'était-il qu'un tissu de mensonges, tissu aux mailles plus ou moins lâches...

— Comment se fait-il qu'après avoir été témoin de l'enlèvement, vous ayez décidé de suivre les ravisseurs ?

Malgré tout, la réponse se tenait : le type se prétendait chauffeur de taxi. Il assurait avoir vu son collègue se faire assommer. C'était ça qui l'avait décidé. La description qu'il faisait de la scène concordait avec ce que j'en savais – ou avec ce que les journaux relataient par le menu...

Ce n'était pas par civisme que le chauffeur, en se fondant dans le flot de la circulation, avait suivi les ravisseurs jusqu'à leur retraite. (Et quelle était-elle, cette retraite ? Il ne voulait pas le révéler tout de suite... Les ravisseurs avaient-ils repéré le taxi lancé à leur poursuite ? Il était persuadé du contraire. À aucun moment ils ne s'étaient arrêtés. Ils avaient parcouru une vingtaine de kilomètres par autoroute, avec suffisamment de véhicules pour lui permettre de passer inaperçu. Il n'était pas disposé non plus à me renseigner sur la bretelle de sortie. Du moins, *il ne voulait pas donner ces informations dans l'immédiat.*) Non : si le chauffeur avait

agi de la sorte, c'était par esprit de solidarité vis-à-vis de son collègue.

— Vous le connaissez ? Vous appartenez à la même compagnie ?

Toutes mes tentatives échouaient.

— Je... je ne vous répondrai pas. Vous... vous ne devez rien savoir de moi. Un point, c'est tout !

Un soi-disant témoin qui ne révélait pas son nom ni aucune indication exploitable devait avoir l'esprit un peu dérangé... Et puis, je trouvais pour le moins bizarre que les *Archers* se soient rendus directement à leur retraite, qu'ils n'aient pas « louvoyé » pour repérer plus facilement des poursuivants éventuels. Quand on n'a pas la conscience tranquille, on prend généralement ce type de précautions... Mais je m'abstins d'en faire la remarque. Désireux de hâter les choses, je reconnus froidement :

— Tout cela n'a aucun sens. Vous vous fichez de moi.

L'homme à la voix maquillée dut comprendre que, pour éviter de perdre toute crédibilité, il n'avait d'autre choix que de lâcher un peu de lest.

Ce qu'il fit.

Dès lors, notre conversation devint aussi lumineuse que l'auréole perdue par Saint-Thomas après qu'il a été vu participer à la *Roue de la fortune* par un téléspectateur sous acides.

CHAPITRE 16

LA PISTE MEXICAINE



Il était 18 heures passées. Une voiture de police banalisée longea la baie de la petite capitale administrative du Maryland, Annapolis. Elle se rangea derrière un hangar, à proximité des docks qui bordaient la zone portuaire. Une deuxième voiture ne tarda pas à arriver, puis une troisième. Elles trouvèrent une place à l'abri des regards, un peu plus loin. L'endroit ne semblait pas tellement fréquenté, mais il valait mieux rester prudent.

Après avoir vérifié que les radiotéléphones reliant les trois voitures fonctionnaient parfaitement, Alston, Willis et moi-même sortîmes de la voiture de tête, bientôt imités par les sept hommes de la brigade d'intervention spéciale. Même un œil exercé aurait eu du mal à déceler les armes qui se dissimulaient sous les replis de nos vêtements civils.

Cette nuit-là, je ferais une exception au fait de dormir chez June. Je l'appelai pour l'avertir de mon indisponibilité. Elle ne m'en tint pas rigueur. Il lui fallait ménager ses forces. Un avion l'attendait tôt le matin à destination de la Floride. Après cette nuit abrégée, elle se figurait que le lendemain ne serait pas seulement une longue mais aussi une grande journée. Elle devait rencontrer à Tampa une huile de chez Calvin Klein pour finaliser son contrat. Elle me présentait la chose comme étant pour elle d'une importance capitale.

Elle comptait rester deux ou trois jours éloignée de Baltimore, mettant ses phobies entre parenthèses. Excepté ses proches – dont je faisais partie –, elle n'avait prévenu personne de son départ ni de son point de

chute.

Le chauffeur de taxi présumé avait fini par parler. Il m'avait livré l'adresse du lieu de détention de Ledez. Non sans mal, il est vrai. Cela m'avait coûté de longues minutes de tergiversations et aussi le paquet de dollars promis.... Déployer des trésors de persuasion ne suffit pas avec ce genre d'individu. La loi de l'argent est ce qu'elle est et il avait bien fallu garantir à son effort une juste récompense... Mais comment récompenser un être fantomatique ? La réponse à cette question dépendait du succès de l'opération en cours.

Car j'en avais eu plus qu'assez de ce fichu anonymat. J'avais donc pris le parti d'avertir Alston. Ce qu'il fallait faire désormais relevait de sa seule compétence. Accessoirement, ça me permettait de souscrire à sa requête de travail en commun. C'était un bon moyen de lui refiler le bébé sans en avoir l'air. D'autant que je ne le dérangeais pas pour rien...

Le flic, d'ailleurs, n'avait pas fait la fine bouche. C'est que, sans faire de triomphalisme excessif, il n'avait pas voulu rompre le charme naissant. C'était le premier espoir véritable qui s'offrait, après tout. Jusqu'alors, devant cette impasse, il n'avait pas été possible de voir la police donner sa pleine mesure. Mais si la filière était remontée, ça risquait de changer. Les coupables localisés, il ne restait en bonne logique qu'à leur mettre le grappin dessus. Canular ou pas, on n'avait de toute façon rien de mieux à faire pour l'instant...

Alston avait passé l'après-midi à rassembler les policiers d'élite habitués à ce type d'excursion. Il leur avait expliqué la situation dans le détail. On ne pouvait délivrer Ledez du joug des *Archers* qu'en agissant par surprise. D'où la nécessité d'une équipe légère, discrète, mais efficace... Seule apte à débusquer le gros gibier sans trop de casse. Il s'était aussi entretenu avec le psychologue de service en vue de préparer sa prise de parole au cas où, pour une raison ou pour une autre, une intervention armée s'avérerait impossible.

Alston peinait à ouvrir la porte du hangar, réquisitionné pour l'occasion. Je m'étais mis les mains dans les poches. Le vent de la jetée me faisait frissonner. La nuit serait fraîche : cela contribuerait à maintenir notre petit groupe éveillé jusqu'à trois heures du matin, heure d'intervention prévue. C'était la première fois que je participais à une planque qui n'avait rien à voir avec une affaire d'adultère... L'attente

promettait d'être rude, même si seuls les flics étaient censés donner l'assaut.

— Maintenant, il ne reste plus qu'à espérer que votre indicateur ne nous a pas menés en bateau ! lança le lieutenant de police en activant son corps rondouillard peu enclin à l'exercice. — La porte ne se souleva qu'après que Willis fut venu lui donner un coup de main. — Il est notre seule chance...

Je n'avais prêté qu'une oreille distraite à ces dernières paroles. Je balbutiai :

— La chance est-elle seulement du bon côté ?

— Après vous, invita Alston. Et ayez l'air détendu : c'est presque une action de routine.

Mais je notais que les choses s'étaient accélérées, et qu'il fallait tout faire pour éviter qu'elles s'emballent... Et je voyais dans les lèvres pincées du sergent Willis l'indice d'une crainte similaire.

Le hangar occupait l'angle de *Dock Street* et de *Compromise Street*, non loin de la *Naval academy*. Il comportait un étage qui abritait du matériel agricole en attente de chargement. Par les lucarnes du toit, on jouissait d'une vue imprenable sur la façade avant du bâtiment cible. Quelque quatre-vingts mètres la séparaient du hangar. Cette distance rendait indispensable la surveillance permanente des lieux par jumelles. À ce poste d'observation, trois équipes de deux hommes se relayant toutes les demi-heures suffisaient. Pour Alston, une telle organisation économiserait l'influx nerveux de chacun. Pourtant, dans bien des cas, imposer une discipline quelconque n'est-il pas le plus sûr moyen d'occulter les vraies questions ? Car pour l'instant, on faisait le guet devant la tanière des *Archers* tout en ignorant si oui ou non ils l'occupaient réellement. Cet élément ajoutait du piquant à une situation déjà fort épicée.

C'était là un point central. Et force était de constater que, malgré la suffisance d'Alston, les incertitudes demeuraient, pareilles à des vers grouillant dans de la vase. En premier lieu, les révélations de l'indicateur pouvaient être battues en brèche. Il était possible qu'il ait menti ou se soit trompé d'adresse – cas de figure qui n'étaient pas à négliger... Ensuite, aussi bien la patrouille effectuée par les deux dernières voitures de police que l'observation directe des alentours montraient qu'aucune Ford

Mustang ne stationnait dans le quartier. En tant que tel, ce constat n'avait rien de probant. Il était vraisemblable que les gangsters disposaient d'un garage à proximité, ou qu'ils avaient préféré se débarrasser d'un véhicule au passé trop lourd... Néanmoins, l'absence probable de la Ford renforçait l'hypothèse selon laquelle les *Archers* avaient définitivement abandonné le bâtiment cible. Leur prétendue tanière n'était pas synonyme de quartier général mais plutôt de havre momentané, voire de simple relais sur la route qui les menait vers un coin retiré où la détention de Ledez ne risquait pas d'attirer les curieux. Dans ce cas précis, le blocus en cours n'avait pas la moindre utilité, les enquêteurs accumulant même du retard par rapport aux événements.

Il existait cependant un autre petit élément qui plaidait pour une conclusion exactement inverse. On s'y raccrochait comme à une planche de salut. Car le bâtiment cible n'était pas un ensemble résidentiel. Il s'agissait d'un immeuble d'une dizaine d'étages conçu pour abriter d'hypothétiques bureaux. Son édification n'était pas terminée. La façade portait un panneau : *Chantier en cours. Entrée interdite*. En réalité, le chantier était bel et bien stoppé. Le promoteur ne parvenait pas à rentabiliser l'opération, faute d'acquéreurs. Contrecoup de la crise financière qui avait fait plier toute l'activité économique et, par ricochet, les programmes immobiliers. Le gros œuvre était achevé. Mais ce n'était pas le cas de la finition intérieure, dont les ouvriers n'avaient jamais pu venir à bout. À présent, l'endroit était d'un calme olympien... Les quelques bureaux attribués à leurs propriétaires n'avaient pas encore été aménagés en vue de recevoir leurs locataires. Il y avait bien les murs, mais il manquait les meubles. Quant aux autres bureaux – la majorité –, ils étaient restés en carafe, ce qui avait fait capoter tout le projet. C'était la raison pour laquelle, en attendant que les affaires redémarrent, les lieux étaient laissés sans surveillance. Quand il n'y a rien à voler, on se passe de concierge ou de système de sécurité... Jouer au passager clandestin dans ces conditions ne présentait aucune difficulté pour des bandits chevronnés ou des types un tant soit peu hardis. Et si les *Archers* n'avaient pas déguerpi, s'ils avaient bien sagement établi domicile à l'enseigne indiquée, ce ne pouvait être, en tout état de cause, que pour une durée transitoire, c'est-à-dire un laps de temps relativement court. Dans ce cas, peut-être la chance basculerait-elle du bon côté. Peut-être la tanière finirait-elle par se changer en souricière... Rien n'interdisait d'imaginer Ledez en prisonnier solitaire, ses geôliers l'ayant provisoirement abandonné et le maintenant, entre deux visites ou deux ravitaillements, dans l'impossibilité de s'échapper.

La gamme des hypothèses était à ce point large que je n'avais pas le cœur à vendre la peau de l'ours. Une seule chose à mes yeux semblait acquise : June pour une fois se passerait de ma compagnie bienfaisante... Ce type d'infidélité était, il est vrai, prévu dans la convention qui nous liait tous deux. Ça ne devait pas empêcher la blonde au corps épanoui de dormir, d'autant que je l'en avais avertie et qu'elle s'en était arrangée. Et c'était pour qu'elle se tienne tranquille pendant ces moments-là que je lui avais offert mon pistolet de poche, après tout.

Mais il fallait reconnaître que cette certitude ne m'était d'aucun secours dans le contexte présent. Même vue sous l'angle des hypothèses favorables, la partie n'était pas gagnée d'avance. Alston avait pourtant tracé une ligne directrice difficilement critiquable. Si les *Archers* se comportaient en nomades, il s'agissait dans une première phase de profiter d'un de leurs allers-retours pour les identifier, après les avoir filmés au téléobjectif; dans une deuxième phase de les cueillir en douceur; enfin dans une troisième phase de délivrer le conservateur, après avoir pris soin de vérifier qu'il était bien seul. Les opérations menées en ces termes ne devaient pas poser de problèmes majeurs, *dixit* Alston. Si par contre les *Archers* étaient des sédentaires veillant continuellement sur Ledez, les données se compliquaient un peu. Il n'était pas souhaitable que leur siège se prolonge indéfiniment. Dès lors, la priorité allait au repérage du bureau dans lequel ils avaient pris position. L'un deux finirait bien par apparaître à une fenêtre... Concernant l'assaut lui-même, il avait été décidé, pour plus de sécurité, d'agir de nuit. Il y avait un escalier extérieur. Les membres des forces spéciales devaient l'emprunter pour atteindre le toit du bâtiment. De là, il était prévu qu'ils se laissent glisser le long de la façade à l'aide de filins. Ensuite, ils n'avaient plus qu'à bondir par les fenêtres et à commencer le ménage... Sur le papier, les directives semblaient cohérentes. Mais si le travail de détection du bureau échouait, il ne faisait de doute pour personne que la planque se poursuivrait... « Trois heures » indiquait donc l'heure d'intervention prévue, en liaison avec les autorités compétentes, si la phase de repérage se passait bien. Ce qui ne présageait en rien de la suite des opérations. Il ne fallait pas se cacher que, même pour des hommes rompus à ce genre de mission, l'intervention s'annonçait des plus risquées.

Mais on n'en était pas encore là. Le plan d'action d'Alston n'était que théorique, car susceptible de se voir modifié à tout moment, en fonction des circonstances. Le policier le savait très bien.

Pourtant il ignorait qu'il était dit, en l'occurrence, que les circonstances auraient le dernier mot...

*
* *

— Rien à signaler pour l'instant. Continuons surveillance... Bien reçu, Lieutenant.

Willis passa deux doigts tremblants dans ses courts cheveux blonds après que le talkie-walkie eut cessé de grésiller. Il se tourna ensuite dans ma direction, et m'adressa un pâle sourire de convenance en me tendant la paire de jumelles.

— C'est parti pour une demi-heure ! concédai-je.

Je me levai du lit où j'étais confortablement allongé pour remplacer Willis, debout derrière les rideaux crasseux. Lui-même choisit de s'asseoir. Il rapprocha une chaise de la fenêtre afin de garder un œil sur l'extérieur. De là où il se tenait pourtant, son champ de vision se limitait à un bout de ciel noir.

Je lui tournai le dos à mon tour. Je savais que Willis prenait l'air accablé de ceux qui s'efforcent de faire honneur à leur rang tout en se rendant compte qu'ils n'y parviennent pas vraiment. Le style : « Je suis plein de bonne volonté mais je manque d'expérience. » L'ennui avec Willis, c'était qu'il se concentrait obstinément sur la tâche à accomplir. Il n'était pas du genre bavard, et j'avais bien envie de le faire parler. Cela faisait déjà deux heures que nous partagions cette chambre d'hôtel. Toutes les demi-heures, les rapports de routine par talkie-walkie scandaient la prise des tours de garde. Prétextes à quelques paroles convenues, ils ne suffisaient en rien à briser la monotonie de l'attente car entre-temps le sergent ne décrochait pas un traître mot. Si je n'avais pas eu une petite idée derrière la tête, j'aurais regretté d'avoir dû quitter le hangar froid pour me joindre à mon nouvel équipier...

La répartition des rôles s'était imposée d'elle-même. En premier lieu, Alston avait exigé que deux hommes passent la nuit à bord d'une voiture. Ils avaient reçu l'ordre de rester en retrait dans une rue voisine, prêts à démarrer à la moindre alerte. Cela ne modifiait pas la ligne de conduite générale : la surveillance des lieux continuait à s'effectuer à partir du

hangar. Mais le dispositif mis en place ne le satisfaisait toujours pas. Car à cet endroit la rue formait une boucle. La façade arrière du bâtiment cible présentait le même aspect que la façade avant. C'était là le problème. Qu'un visage vienne à dépasser de l'entrebâillement d'une porte, une silhouette à se découper du cadre d'une fenêtre, ou une Ford suspecte à surgir d'un segment de rue se révélaient des perspectives tout aussi réalistes de ce côté-ci que de l'autre...

Par chance, un hôtel tenait le coin de la rue, idéalement situé pour garder l'environnement arrière. Alston avait décidé d'y poster deux hommes. La désignation de Willis avait coulé de source. Quant à moi, profitant de l'occasion, je m'étais porté volontaire pour lui tenir compagnie...

Le quartier était peu résidentiel. À la nuit tombée, tout le jeu consistait à discerner les quelques riverains des intrus potentiels.

Une rafale de signaux sonores prévint soudain de l'imminence d'un message :

— Alston. Un véhicule s'approche. Il va entrer dans votre secteur.
Roger.

Willis dit : « Bien reçu, Lieutenant », coupa la communication, puis se leva. Un bruit d'automobile puis de moteur qui stoppe émergèrent du silence. Le sergent se pencha à la fenêtre. Dans le même mouvement, il me retira les jumelles des mains, et put juger que cela ne nous concernait pas : un couple qui rentrait chez lui... Il y avait déjà eu d'autres alertes du même type, sans grand suspense. Willis rendit compte des faits à son supérieur hiérarchique.

Pendant ce temps, je m'étais allumé une cigarette, en m'installant sur la chaise délaissée par mon « équipier ».

— Vous fumez, Sergent ?

— Non.

— Vous avez raison. Mais moi, je crois que les *Archers* se sont mis en tête de nous faire languir. Alors cette cigarette, je vais la savourer. Puisque vous m'avez si délicatement emprunté les jumelles, gardez-les. Faites-vous plaisir car moi, en somme, qu'est-ce que j'ai à gagner dans cette planque ? Je vous ai offert le tuyau, ce n'est déjà pas si mal. Alors abîmez-vous les yeux. Vous n'en avez plus que pour une dizaine de

minutes...

L'autre avait fait une brusque volte-face, glissant sur ma personne un regard oblique. Ce qu'il venait d'entendre était plus qu'une apostrophe cinglante. Ça ressemblait bel et bien à un ordre, à un ordre taillé à coups de serpe. Mais je ne lui laissai pas placer sa riposte :

— Vous me devez bien ça, Sergent. Rappelez-vous : lorsque vous m'avez épié à l'hôpital, j'aurais pu vous faire saquer. D'ailleurs, avec le témoignage de Manckiewicz, je pourrais toujours le faire. Vous savez bien que ce n'est pas sur Alston que ça retomberait mais sur vous. Ce n'est jamais bon en début de carrière...

Willis blêmit. Il ne voulait pas courir le risque d'un désaveu. Mais il n'était pas disposé non plus à se laisser marcher sur les pieds de la sorte.

— Où voulez-vous en venir ? Vous avez bien autre chose à me reprocher, non ?

Le jeune flic serrait les dents. Il me fixait toujours. Mais je faisais montre d'une allure désinvolte et enjouée, comme si j'avais préféré ignorer les vicissitudes du moment pour me plonger dans un puits de félicité intérieure...

— Ce qui cloche avec vous, dis-je enfin, c'est qu'on sent que vous manquez d'expérience avec les femmes.

Cette remarque provoqua chez Willis un imperceptible mouvement de recul.

— Écoutez... Je comprends que vos nerfs lâchent un peu. Mais nous ne sommes pas assez intimes pour aborder ce genre de sujet. D'ailleurs, ce n'est pas le moment rêvé...

— Même si je vous parle de June Brown ? Vous n'êtes pas marié, et... elle est plutôt émoustillante, vous ne trouvez pas ?

Ma mine réjouie ne parvenait pas à décriper Willis. À peine un rictus agita-t-il l'angle de sa bouche. Il se serait attendu à tout sauf à devoir débattre de ça...

— Tout ça est ridicule. Elle n'est pas la seule dans ce cas. Montrez-moi un homme qui a eu toutes les femmes qu'il désirait... Vous-même préféreriez passer votre soirée avec elle plutôt que rester ici avec moi. C'est bien naturel...

Je me retins de pouffer.

— N'en soyez pas si sûr, Sergent. La vie est pleine de paradoxes... — L'œil de Willis s'était fait fuyant. — Oh non, rassurez-vous : je n'ai rien d'un homosexuel. Le fait est que Mrs Brown s'est adressée à moi car elle fait l'objet depuis quelque temps d'un chantage un peu spécial. Quelqu'un lui envoie des lettres comportant des avances sexuellement explicites. Ces lettres sont bien entendu anonymes, et...

— Et alors ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ? Vous trouvez que notre affaire n'est déjà pas assez compliquée comme ça ?...

— Disons que depuis la dernière fois vous êtes un peu mon confident. Alors je voulais recueillir votre avis : est-ce que je dois accepter ce job ou le refuser...

Willis était le genre de type qui a besoin de reconnaissance pour s'affirmer. Et qui en a un besoin tel qu'il est prêt à avaler n'importe quelle couleuvre pour se convaincre qu'il est sur le bon chemin.

Pourtant, quelque chose dans mon attitude dut me trahir. Le policier n'était pas mis en confiance. Loin de tomber dans le panneau, il répliqua :

— Au lieu de tourner en rond, avouez-le donc : vous me méprisez...

J'abandonnai tout à coup le sourire niais que j'avais cru bon d'arborer.

— Je trouve que vous n'êtes pas à votre place. Au fond de vous, vous n'êtes pas assez dur. Un boulot de libraire ou de fleuriste vous aurait davantage convenu que d'être flic...

Dans la semi-pénombre, le visage de Willis avait viré au cramoisi comme le bout incandescent de ma cigarette.

— Vous allez le regretter, avait-il dit dans un souffle.

Sur le point d'exploser, il en serait probablement venu aux mains si la sonnerie aiguë du talkie-walkie n'avait pas retenti.

— J'ai de la chance, à ce qu'on dirait ? raillai-je.

Mon équipier fit mine d'ignorer cette dernière charge. Il se contenta de me lancer la paire de jumelles et, en guise d'ultime sursis, respira un grand coup avant de prendre la communication à son compte. Alston ne lui laissa même pas le temps de se présenter :

— Alors, Sergent, qu'est-ce que vous foutez ? Ça fait plus de deux minutes que j'attends votre appel ! Vous faites la sieste ou quoi ? !

— Non, Lieutenant, je...

L'infortuné Willis s'apprêtait à répondre comme à l'accoutumée : qu'il n'y avait rien à signaler, que tout était normal... Mais il ne faut jamais anticiper sur le cours des événements de manière réflexe. C'est le meilleur moyen d'éviter que le sort s'acharne contre vous. J'avais déjà bondi. Willis me rejoignit à l'abri des rideaux. L'obscurité déchirée nous glaça le sang aussi sûrement qu'un plongeon dans l'*Hudson river* un 31 décembre. La Ford des *Archers* se tenait immobile en haut de la rue, à une centaine de mètres. Embusquée – en position d'attente aurait-on dit, comme si leur habitude des mauvais coups leur avait fait flairer celui-ci.

— *Ce sont eux*, annonça Willis d'une voix blanche.

— Nom de Dieu ! Nous réglerons nos comptes plus tard, Sergent !

— Mais, Lieutenant...

— Ah non : ne jouez pas au petit indigné avec moi, et maintenant tâchez de ne plus faillir à votre devoir ! – Quelques secondes s'écoulèrent. – Bon : quelqu'un est-il sorti du véhicule ?

D'un signe de tête, je recommandai de répondre par la négative. Encore sous le coup de cette « apparition », Willis n'avait d'autre saint à qui se vouer. Mais Dieu ne l'entendait pas de cette oreille :

— Vous en êtes sûr ?

— Il me semble, Lieutenant...

La voix de Willis dissimulait mal son profond désarroi.

— Si vous continuez comme ça tous les deux, ça va mal se terminer !

Willis bredouilla quelques excuses. Au moins il paraissait docile – et dans ce métier souvent c'est tout ce qui compte. Il demanda aussi si nous devions encore patienter, laissant se décanter les choses, ou au contraire mettre les pieds dans le plat comme sa nature le lui aurait plutôt conseillé. Alston répondit formellement : dans cette dernière hypothèse, on n'était pas sûr de gagner. Alors pour l'instant, la seule chose à faire était d'attendre. Les *Archers* se trouvaient dans la ligne de mire...

Au fur et à mesure, le courroux du chef s'était changé en simple exaspération, lourde néanmoins de reproches contenus :

— Gardez la tête froide, et tenez-moi au courant de la moindre manœuvre suspecte, avait-il fini par déclarer de guerre lasse, juste avant de rompre la communication.

Tout cela était inquiétant. Mais la responsabilité du plus ancien faisant

loi, Willis, apaisé autant qu'il pouvait l'être dans ce genre de situation, monta à nouveau la rue des yeux.

— Vous y voyez quelque chose ? s'enquit-il, les paupières plissées.

— Il y a deux hommes à l'avant. Mais je n'arrive pas à distinguer leur visage, à cause de la nuit.

— Ils ne peuvent tout de même pas nous avoir vu venir ! fulmina le flicaillon. Qu'est-ce qu'ils manigacent ? Attendre comme ça, ça m'énerve...

Je monopolisais les jumelles, scrutant les environs professionnellement, comme des dizaines de filatures m'y avaient habitué.

— Tout doux, tout doux, dis-je. Vous n'allez pas à un rendez-vous galant... Et si vous n'aviez pas quitté votre poste d'observation, on le saurait peut-être.

Willis décocha un coup de pied rageur dont le radiateur mural fit les frais.

— Surtout que c'était votre tour de garde ! Si les circonstances étaient autres, je vous collerais volontiers mon poing sur la gueule.

— Ça vous coûterait plus cher que ça ne vous rapporterait, assurai-je calmement.

— C'est possible. Mais ça me ferait infiniment plaisir.

— Vous pensez que si le Vieux nous a pris en défaut, c'est à cause de moi, hein ? – Je parlais d'un ton égal, les yeux rivés aux passagers de la Ford, toujours immobile. – Eh bien, ça me semble indéniable. Mais votre patron a raison : vous manquez de sang froid. Tant que vous ferez équipe avec moi, si vous n'êtes pas capable de vous comporter comme un policier confirmé, comportez-vous au moins comme un homme.

Je n'avais pas à ce moment précis conscience de l'impact qu'auraient ces dernières paroles. Trop occupé à observer la nuit, je ne me rendis compte que Willis m'abandonnait qu'après qu'il eut claqué la porte de la chambre. J'hésitai quelques secondes puis levai le siège à mon tour, mais renonçai à le rattraper dans le dédale de l'hôtel. Tous mes efforts pour le rappeler restèrent lettre morte. Je regagnai la chambre. J'annonçai par talkie-walkie à Alston que mon équipier avait quitté son poste et que j'ignorais ce qu'il avait en tête. Une déflagration coupa court à notre entretien. Je tirai les rideaux et demeurai quelques instants coi en

regardant Willis charger à découvert, brandissant son arme comme un Croisé pourfendeur d'infidèles. J'étais l'unique témoin d'une scène qui atteindrait bientôt le comble du surréalisme. Alston me tira de ma torpeur pour me demander des explications.

— Votre protégé est en train de nous l'interpréter façon cosaque. Il pique un sprint en direction de la Ford. Espérons que ce soit lui qui ait tiré pour prévenir qu'il était armé...

Le bougre avait de bonnes jambes. Il ne lui restait plus qu'une trentaine de mètres d'asphalte à dérouler lorsque la Ford mit les pleins phares et démarra. Partiellement aveuglé, mon ex-équipier stoppa net. Il prit le véhicule qui s'approchait en joue – posément, comme on le lui avait appris – et éructa les imbécillités d'usage. Mais visiblement, les *Archers* ne s'estimaient pas en état d'arrestation. Traitant Willis par le mépris, la Ford ne prit même pas la peine de contourner l'obstacle immobile qu'il représentait. Lui-même ouvrit le feu maladroitement et avec de moins en moins de conviction à mesure que son sort se scellait. Le choc fut incroyablement violent. Un vulgaire insecte aux piqûres indolores venait de se faire réduire en bouillie.

*

* *

Je donnai l'alerte mais Alston ne m'avait pas attendu pour réagir :

— Vite ! Vite ! Aux voitures !

C'est sans remords mais l'esprit chancelant que j'évacuai l'hôtel. Parvenu à l'air libre, j'aperçus la Ford sur le point de quitter la zone côtière, obliquant vers la gauche. J'étais le mieux placé pour engager la poursuite. Je me ruai vers la voiture banalisée mise à disposition de Willis et dont j'avais un double des clés. Mais au moment de mettre le contact, mon rythme cardiaque s'accéléra. Je fus pris de nausée, et soudain au bord de l'évanouissement. En pleine tempête intérieure, je m'accrochai au volant comme à une bouée. Je demeurai ainsi quelques secondes. Aucune sirène de police ne venait troubler le silence du dehors. Seuls les réprobations, gémissements, encouragements et autres vociférations d'Alston indiquaient la conduite de recherches.

— Allez, sombre idiot ! ruminai-je à mon encontre, hors-champ du

talkie-walkie.

Dépêché pour une simple planque, je me retrouvais plongé malgré moi au cœur de l'action. Ce crétin de Willis avait fait monter la pression. Inutilement, bien entendu. Et en y laissant certainement la peau, pour une vague question d'honneur...

Je démarrai, en me jurant bien de rester lucide et conscient du danger.

Cette voiture était bien plus nerveuse que ma Baleine. Sur ordre d'Alston, je branchai le téléphone intérieur à la place du talkie-walkie pour éviter de semer les deux voitures lancées à ma suite. Le policier me souhaita bonne chance d'une voix cassante. Dans mon rétroviseur, je vis une des voitures effectuer une brusque halte pour déposer un de ses passagers. Je devinai qu'il s'agissait d'Alston et qu'il se rendait auprès du corps gisant de Willis.

Les *Archers* avaient pris de l'avance. Mais, en forçant l'allure, je parvins à retrouver leur trace. Ils avaient commis l'erreur de longer un boulevard à peu près désert, rejoignant l'est de la ville. Ils prenaient la direction de l'autoroute. Ils seraient sortis de mon champ de vision s'ils avaient emprunté les venelles proches tout en accélérant. Mais il fallait rendre justice à Alston. Sa petite ruse – la mise en veilleuse des sirènes de police – s'était avérée payante. Les *Archers* roulaient donc à vitesse normale, désireux de ne pas attirer l'attention. Vu son comportement irrationnel et ses vêtements civils, ils n'avaient pas la certitude que le type par eux écrasé appartenait à la police. De fait, ils n'imaginaient pas faire l'objet d'une filature.

Du moins, c'était ce que je me forçais à croire. De voir trois voitures à la file se rapprocher confirma leurs craintes. Ils tournèrent dans une petite voie à droite. Les trois voitures tournèrent également. Ils bifurquèrent plusieurs fois vers des rues mal éclairées. Les trois voitures firent de même. Les *Archers* accélérèrent enfin. Les trois voitures aussi.

Une sueur empreinte d'énervement, de rage et de fatalité me mordait le front. Mes genoux s'entrechoquaient lorsque je braquais. Les mains serrées pour éviter les vibrations, je tentais malgré tout de me tenir droit. Je ne m'étais jamais autant appliqué au volant. Mon vis-à-vis semblait un habitué de la vitesse. Je n'avais pas grand-chose à reprocher à sa tenue de route. Entre deux soubresauts, j'avais quand même l'impression de gagner du terrain mais je me demandais si ça allait durer longtemps et à quoi ça pouvait bien servir.

Je nageais en plein cauchemar. Le temps s'étirait, se multipliait, se

remodelait, relatif, au point de ne plus exister du tout. D'être happé par ce cône, cet abîme de vitesse nouvelle, de feulement languissant de moteur. Paradoxalement, les choses au-dehors paraissaient inertes, comme figées...

D'une certaine manière, j'accueillis le premier coup de feu comme une quasi-délivrance. Au moins, l'épreuve de force romprait le *statu quo*. La balle atteignit le pare-brise côté passager. Je me servis de mon propre revolver comme d'un piolet afin de dégager les bris de glace restants. Mais l'opération m'avait fait ralentir. Les sirènes s'étaient mises à retentir cependant que j'accélérais à nouveau. Dans ces petites rues tortueuses, je me faisais l'effet d'un missile à tête chercheuse guidé par la soif de revanche. Ma peur s'était muée en une sorte de frénésie bestiale.

M'étant rapproché, je ripostai à mon tour. Mais mes trois premiers tirs manquèrent de précision. Je me contentai d'atteindre le bas de caisse de la Ford, sans conséquence majeure si ce n'est de provoquer une gerbe d'étincelles que j'aurais trouvée esthétique en d'autres occasions. Ma position recroquevillée au volant était devenue assez inconfortable. Le vent me giflait la figure et mon arme m'empêchait de braquer correctement. Malgré ces handicaps, je maintenais ma vitesse. En y réfléchissant après coup, je me dis qu'il aurait été plus sage de céder la place à la voiture suivante car une telle situation était sans espoir. Peut-être l'aurais-je fait si le téléphone de voiture m'y avait incité, ou peut-être pas... Dans ce genre de circonstances, on s'échappe un peu à soi-même.

J'avais eu de la chance jusque là. Elle m'abandonna au détour d'une ruelle à sens unique du quartier commercial qu'un architecte débile avait cru bon de flanquer d'arcades. Je rétrogradai de vitesse. J'essayai alors plusieurs coups de feu qui firent ressembler le véhicule entre mes mains à ma Baleine familière et me virent exécuter une embardée dont même mes héritiers garderont le souvenir.

Chauffard à temps partiel, j'avais joué, j'avais perdu.

L'éclat d'un gyrophare me tira de l'inconscience. Je reposais en chien de fusil à même le sol, ridiculement faible et amorphe. Une centrale thermique me tenait lieu de tête. Mes bras repliés me comprimaient les côtes. Ma chemise dégoulinait de bave. J'étais devenu un gros ver que des spasmes agitaient. Si ça n'avait tenu qu'à moi, j'aurais gardé cette position pendant des heures. J'étais repu de toute cette histoire. Les balles m'avaient épargné mais pas la dure réalité. Pouvoir respirer sans à-coups

était alors mon unique souci. Je n'avais même pas la force de parler. De demander qui m'avait extirpé de cette machine à suicide, combien de temps j'étais resté inanimé, ce qu'il était advenu des salauds qui m'avaient tiré dessus...

Mon ex-bolide était allé percuter un des contreforts de bord de route. Autour de lui, les hommes de la brigade spéciale improvisaient un ballet effervescent. Il s'était retourné en plein milieu de la voie, bloquant le passage. Il fallait donc coordonner les efforts pour le déplacer.

Je perçus encore quelques bribes des ordres transmis par radiotéléphone : *fouille en détails..., installation d'un dispositif de contrôle..., réseau routier à quadriller..., identités présumées des occupants...* Avant que l'ambulance vienne me chercher et que la fatigue me submerge, une dernière information prise au vol me titilla l'esprit : *piste commence à Mexico City...*

CHAPITRE 17

CINQUANTE MILLE DOLLARS



a dame qui me scrutait le fond de l'œil faisait tout pour se distinguer de la simple infirmière. Elle avait de la poudre sur les joues et des lunettes à chaîne. Un stylo de nacre pendait au revers de sa blouse blanche déboutonnée sur un chemisier rose et une jupe noire. Surtout, un rectangle de plastique épinglé à sa blouse indiquait *Dr H. Biehlmann*.

J'imaginai que *H.* devait correspondre à Helen mais je n'en reçus jamais confirmation. Belle brune d'une quarantaine d'années, elle aurait été épatante si rien qu'un instant elle avait abandonné son air rêche et pincé. Elle avait dû être fakir dans une vie antérieure. Mais encore sous le coup des événements de la veille, je n'avais nulle envie de la dérider.

Je ne ressentais plus aucune douleur. Ma nuit avait été bonne. Il ne me restait que quelques bleus aux bras et au thorax. Le type verni, quoi.

Le sergent Willis avait eu moins de chance. Il avait été tué sur le coup. C'est ce qu'Alston m'avait appris – ou plutôt confirmé – après que j'eus décidé de l'appeler. Je lui donnai de mes nouvelles. Mais, le sentant particulièrement affecté, je préfèrai ne pas insister. Avant que je raccroche, il me pria de passer le voir en soirée.

J'eus une pensée pour June, qui ce soir encore se passait de mes services. Les retrouvailles à son retour n'en seraient que meilleures...

Je sortis de l'hôpital. On m'avait prescrit des fortifiants en vitamines et magnésium que de toute façon je ne prendrais pas.

Je rentrai chez moi. J'avais l'intention de faire le vide dans ma tête pendant ces quelques heures. Mais une nouvelle fois, le cours des choses bouscula mes plans.

Je découvris dans ma boîte à lettres une clé USB. J'explorai son contenu : un fichier audio, en tout et pour tout. Je l'écoutai. Cela provenait de mon indicateur minable. Les dix premières minutes reprenaient l'intégralité de notre conversation téléphonique. Pour l'amener à parler, j'avais été forcé de lui promettre la prime et ce même s'il conservait l'anonymat. Il prétendait détenir un double de l'enregistrement. Ce type-là était plus vicieux que je ne l'avais cru. Sa voix demeurait maquillée mais son discours n'avait plus le style haché de la veille. Je supposais qu'il le lisait. Mais le plus surprenant était à venir. La fin de l'enregistrement décrivait l'opération camouflage de la nuit. Il l'avait suivie en direct et tous les détails y étaient : la vaine période d'observation, la charge pathétique d'un policier, l'échappée des *Archers*, l'échange de coups de feu et même l'accident dont j'avais été victime... Comme fouinard, il se posait là... Car rien de tout ça n'avait été rendu public.

Il m'avait bien fourni des renseignements exacts. Les enquêteurs, par maladresse et manque de sang-froid, n'avaient pas été en mesure de les exploiter. Il menaçait à présent, si on ne le payait pas, de révéler à la presse toute l'incompétence de la police. J'ignorais qui se cachait derrière ces manigances. Ça me déplaisait mais le prétendu chauffeur de taxi était bien disposé à rester dans l'ombre.

Pour terminer, il me désignait comme le dépositaire du paiement de la prime. Je devais mettre les cinquante mille dollars dans un sac postal. Le train de marchandises K942 de la CSX passait par la petite ville de Fulton, à mi-chemin de Baltimore et Washington, à 3 heures 26 du matin. L'arrêt en gare durait une minute. Je devais profiter de ce laps de temps pour balancer le sac dans le troisième wagon en partant de la locomotive. Je devais agir seul et il m'était bien entendu interdit de prévenir la police.

*

* *

Après l'avoir joint par téléphone, j'allai rendre visite à mon employeur. Je lui exposai la situation. À aucun moment il ne cilla. Je remarquai pourtant que sa pomme d'Adam faisait du yoyo le long de son grand cou sec. Il y avait eu mort d'homme et les choses n'évoluaient pas dans le sens souhaitable...

Je lui fis écouter la piste audio de la clé USB. Il s'assit, bras croisés, l'air absorbé. Mais je devinai qu'il était préoccupé par tout autre chose. À la fin de l'enregistrement, il m'avoua craindre pour la vie de Simon Ledez, même si la rançon était versée. C'était là pour lui le véritable drame de cette histoire.

En comparaison, la prime du témoin sans nom lui paraissait dérisoire. Il n'avait guère envie de s'y attarder. D'ailleurs, au sujet de la traque des *Archers*, Alston et moi avions incontestablement multiplié les faux pas. L'échec était patent. Ce simple constat retirait à Harden toute possibilité de marchander. Afin d'éviter un scandale mal venu, et comme la somme mise en jeu était « relativement modique » (selon ses propres termes), il n'avait pas hésité une seconde : il fallait verser les cinquante mille dollars promis.

Je n'avais pas essayé de le convaincre du contraire. C'était son affaire. Il était responsable de ces fonds, mandaté pour en disposer comme bon lui semblait. Simplement, passant outre l'interdiction du correspondant secret, je voulais avertir Alston de cette petite « transaction ». Harden n'y voyait aucune objection, pourvu que la police ne se mêle pas d'intervenir.

J'avais une dernière observation à faire. La présence de mon indicateur sur le lieu de la planque me taraudait. Il n'avait *a priori* rien à y faire. Il m'avait semblé au premier abord plutôt lâche. Pourquoi était-il venu côtoyer le danger ? Quel besoin avait-il de suivre ainsi la tournure des opérations ? Était-ce dans le seul but de nous faire chanter ? Cette raison ne me satisfaisait qu'à moitié... Je me méfiais véritablement de ce type. Il lui restait peut-être dans la manche des cartes qu'il ne voulait pas abattre tout de suite. Il nous recontacterait ultérieurement, qui sait ? Et si sa profession de chauffeur de taxi s'avérait être une couverture, il était de mèche d'une façon ou d'une autre avec les *Archers*...

Mais il fallait reconnaître ma position d'infériorité. Comme j'ignorais tout de son identité, le coincer à l'intérieur du train semblait hors de portée. Si je restais là à faire le guet, il me repérerait facilement et s'abstiendrait de récupérer l'argent. Si je prenais de la distance, rien ne s'opposait à ce qu'il me piège en jetant le sac par la fenêtre du train en marche. Son plan méritait sinon de l'admiration du moins du respect...

Seulement, je n'étais pas homme à baisser les bras. Si l'inconnu n'avait rien à craindre dans l'immédiat, une petite précaution s'imposait malgré tout, susceptible de le mettre en péril plus tard. Je suggérai à Harden de choisir des billets de cent dollars neufs dont les numéros d'impression se

suivaient. Cela contribuerait à mieux les repérer lors de leur circulation future. Il était possible que notre indicateur fréquente certains commerces qui aideraient à le localiser. Parallèlement, il s'agissait de mettre Alston dans la confiance pour qu'il avertisse la brigade financière.

Nous nous quittâmes d'accord sur ce point. En bon intendant, Harden devait s'occuper de réunir les billets. De mon côté, j'avais hâte de rencontrer Alston. J'analysai ça comme le signe que mon moral revenait peu à peu.

*

* *

J'avais débranché mon téléphone et fait une sieste en prévision de la nuit. La forme était revenue lorsque je débarquai au poste de police. À présent, je remâchais les péripéties de la veille dans l'attente d'une occasion de revanche. Si les *Archers* se rappelaient à mon bon souvenir, je ne leur ferais pas de cadeaux...

C'est un Alston décomposé, une épave sur pieds que j'invitai à dîner. Dure journée pour lui... Il avait dû prévenir la famille de Willis, rédiger un rapport aussi rétro qu'introspectif... Je le soupçonnais même de s'être fait remonter les bretelles par quelque supérieur à la digestion aigre.

Je choisis un endroit où je me rendais quand il était inutile de jouer au nabab : de bon goût et pas cher. Les murs étaient tendus de velours pêche, agréable à l'œil. Il n'était pas besoin de se faufiler entre les tables apprêtées. L'ambiance feutrée ne nuisait pas à la discussion.

— Je n'ai pas très faim, confia le policier. — Je commandai un filet de dorade. Il m'imita. — Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Pas moyen... Willis était une recrue qui promettait. Il avait tout pour faire carrière. Qu'il ait disjoncté à ce point, c'est... pas croyable. Pas croyable...

Je frissonnai.

— N'y pensez plus.

Au bout d'un moment, je lui racontai l'épisode de la clé USB et ce dont nous étions convenus, Harden et moi. Alston me donna sa bénédiction encore plus facilement que je ne l'aurais supposé. Il ne s'inquiéta pas de la présence suspecte de l'indicateur sur les lieux. En

revanche, il ne voyait pas pourquoi les *Archers* n'avaient pas quitté leur véhicule après s'être immobilisés. Avaient-ils rendez-vous avec un comparse ? Qu'attendaient-ils, comme cela, en pleine nuit ?...

— Peut-être quelqu'un les a-t-il prévenus de l'accueil qu'on leur réservait..., dis-je.

— Ce n'est pas vous. Ce n'est pas moi. Les professionnels qui ont pris part à l'action ont été réquisitionnés l'après-midi même. Alors, qui d'autre ?

— Pure spéculation, reconnus-je.

On vint nous servir, mais nous grignotâmes à peine. Alston m'avoua faire de la mort de Willis une affaire personnelle. Les *Archers* avaient agi de sang-froid. Ils étaient des tueurs sanguinaires. Leur faire payer ça l'obsèderait jour et nuit.

Ma voiture renversée au milieu de la voie leur avait été d'un grand secours pour s'échapper. La Ford avait été retrouvée un peu après qu'ils m'eurent tiré dessus. À côté de tout un assortiment de flèches, on y avait déniché un carnet. Alston l'avait sur lui et me le montra. Il comportait diverses indications sur le *Baltimore museum* – y compris les heures des rondes des gardiens – ainsi que plusieurs adresses de petits trafiquants, receleurs, antiquaires... Tous ces personnages officiaient à Mexico City.

Quant à Ledez, il avait bien été retenu prisonnier dans un des bureaux. Il en avait été transféré. Mais l'endroit contenait encore des photos du conservateur surpris dans son quartier en banlieue parisienne, des vêtements et des affaires de toilette...

— Et les empreintes ? demandai-je.

— Pas une. Rien d'exploitable. Pas la moindre trace d'ADN : ni cheveu ni débris de peau. Le *black-out*, même dans la voiture.

— Qui en est propriétaire ?

— Un couple de retraités. Véhicule signalé volé il y a une quinzaine de jours... Les plaques, déjà fausses au moment du rapt, ont été changées une deuxième fois.

— Une telle paranoïa, ça dépasse l'entendement..., m'emportai-je.

— Ils ne laissent absolument rien au hasard. Espérons que Ledez n'en fasse pas les frais...

Pour finir, Alston me dit qu'il comptait envoyer deux de ses hommes

au Mexique, tandis que lui-même était sur le point de partir pour la France. Je l'y encourageai, ne sachant trop quoi en penser.

*

* *

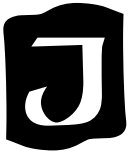
À l'heure dite, le train arriva. La petite gare était déserte. Je m'engageai à pas de loup dans la pénombre. Je repérai le troisième wagon, que ne recouvrait aucune bâche. J'éprouvai une sorte de bien-être à me délester de ce bagage encombrant.

TROISIÈME PARTIE

Les journées des 19, 21, 22 et 24 février

CHAPITRE 18

ON JOUE AUX INDIENS



e n'avais pas tardé à revoir June après que les choses se furent calmées. Son voyage professionnel en Floride s'était bien passé. Consciente que sa carrière prenait un nouveau tour, elle en avait profité pour changer d'agent.

Concernant notre liaison, je savais qu'elle était factice.

Lors de notre rencontre, je m'étais fait suffisamment remarquer d'elle pour qu'elle m'invite à son anniversaire. Tout semblait parti pour que nos rapports excèdent les bornes de la courtoisie mais ne durent que quelques heures ou, au mieux, quelques jours. – Passer un peu de bon temps ensemble, puis rideau. Si toutes les femmes n'ont pas forcément la reconnaissance du bas-ventre, la plupart ont néanmoins celle du ventre. Et June ne faisait pas exception... Dans l'optique d'une approche plus constructive à son égard, j'étais bien obligé d'admettre que le hasard de la première nuit m'avait formidablement aidé. June avait su récompenser mon acte de bravoure de la plus agréable façon, m'offrant son corps pour que je la protège des assiduités de son entourage. Au premier abord, une telle réaction avait de quoi surprendre. Mais elle prenait un éclairage nouveau si on songeait à la situation matrimoniale particulière de June, à sa jeunesse frivole – elle venait de fêter ses vingt-cinq ans – et à sa vie plus ou moins dissolue dans un milieu artistique décomplexé. Tous ces différents aspects me la rendaient finalement très acceptable.

C'était aussi la première fois de ma carrière qu'une de mes enquêtes n'était pas motivée par un strict souci financier. Un jour June avait voulu me payer – elle en avait les moyens – mais j'avais refusé. Bien que n'étant pas réellement débordé de travail, j'avais même décliné l'offre

d'un client. Il s'agissait de l'habituel mari trompé. J'avais confié son cas à Evan Jones, un des rares privés qui me renvoyait parfois l'ascenseur, puis m'en étais lavé les mains.

Au vrai, la présence de June ne générât en moi aucun sentiment amoureux autre qu'une simple envie physique. J'agissais de façon purement clinique : en premier lieu parce qu'elle était éminemment désirable; ensuite parce que le lutin qui animait mon subconscient se chargeait de me prévenir du rôle stratégique qu'elle occupait. Le personnage de June Brown était fascinant à plus d'un titre... Surtout, il était passé maître dans l'art de la dissimulation.

*

* *

Neuf heures venaient de carillonner à l'horloge du salon. J'allumai la rampe lumineuse intégrée à la tête de lit. Elle dessina sur la peau découverte de June des formes géométriques mystérieuses. Je m'amusais à lui mordiller les hanches. Mais rien de tout cela ne parvenait à altérer son sommeil.

Je me levai et déjeunai rapidement. Ce matin-là, je ne savais trop quoi faire. Je cherchai de la lecture mais ne mis la main que sur des journaux féminins : mode ou ragots. Je jetai alors mon dévolu sur l'ensemble vidéo. Au fond du meuble, je dénichai quelques DVD. Ils semblaient avoir été gravés, mais aucune indication n'y figurait propre à me renseigner sur leur contenu.

Je dus fournir quelques efforts pour connecter les prises du lecteur DVD et du téléviseur. June les avait débranchées pour une raison qui m'échappait. Les témoins du lecteur clignotèrent quand j'y insérai le premier DVD. Je m'allongeai sur le divan, prêt à assister à un quelconque divertissement. Je ne fus pas déçu. Dès les premières images – un paysage désertique et poussiéreux –, je remarquai qu'il s'agissait d'un film d'amateur : les couleurs étaient ternes, les plans approximatifs, l'accompagnement musical inconsistent et mièvre... Très vite, la caméra délaissait ce décor naturel pour se centrer sur une bâtisse isolée de tout, au charme bucolique, sorte de dernier point d'ancrage à la civilisation avant le *no man's land*. Une voix *off* la présentait comme le « refuge des mille délices » et indiquait la façon d'y accéder. Ce que j'avais situé tout

d'abord dans le *Middle West* se trouvait en fait à une trentaine de kilomètres au nord de Pasadena, Californie. Une dizaine de voitures en stationnement montraient qu'il s'agissait d'un motel. La séquence suivante dévoilait l'intérieur d'une des chambres. Le mobilier y était des plus rustiques : un lit immense aux draps défaits, une dame brune sur le lit et un monsieur noir sur la dame. Le dégradé en question se reflétait dans un imposant miroir mural semblable à ceux qui aident à corriger vos pas dans les écoles de danse. Mais ici pas trace de tutu ni du moindre vêtement d'ailleurs. Et en guise de pas de deux, il fallait se contenter d'un va-et-vient ahanant pas particulièrement gracieux. Les angles de prise de vue n'étaient pas bons. Le film s'avérait d'un genre spécial...

Un étrange ballet se mit bientôt en place. Un deuxième couple vint rejoindre le premier, puis un troisième, puis un quatrième, chacun adoptant des postures acrobatiques. Au bout d'un moment, les couples se défirent et se reconstituèrent avec des partenaires différents. Le stratagème du miroir faisait ressembler le tout à une ronde des plus ardentes.

Je fis défiler les chapitres en accéléré jusqu'à ce que m'apparaisse ce que je cherchais : June en action. Elle tendait sa croupe à un fringant jeune homme à la barbe en collier qui la besognait consciencieusement. Il n'y avait pas que la masse de ses seins pour s'agiter en cadence. Au paroxysme d'un plaisir savouré, elle en rajoutait, tout son corps s'ébrouant comme un bateau livré au déchaînement de la houle.

Au terme de cette petite séance, le jeune homme s'éclipsait discrètement. June en profitait pour prendre le spectateur à partie. Tout en se caressant voluptueusement, elle lui demandait s'il avait trouvé le *hot show* à son goût. Elle tançait « cette belle hypocrisie toute américaine qui pousse au culte du corps mais interdit de s'en servir ». Dans ce rôle-là, elle était sans aucun doute très convaincante... Elle lui présentait ensuite le petit lieu de villégiature en question, tout entier dédié à l'industrie du sexe : *peep shows*, « hôtesse d'accueil », projection de films sur écrans géants... La fin de son discours servait à promouvoir un club échangiste dans l'espoir de recruter de nouveaux membres. Du reste, les « acteurs » que j'avais vus à l'œuvre revenaient à l'écran pour expliquer de quelle manière les pratiques échangistes avaient raffermi ou sauvé leur couple. Le seul qui ne semblait pas fermement en phase avec leur charabia, c'était bien moi.

Mais le spectacle m'avait fichu un sacré coup. C'est une June plus jeune de quelques années qui m'était apparue là, renversante d'impudeur,

jetant au caniveau toutes mes bonnes dispositions à son égard. En un éclair, ses oripeaux de vertu s'étaient désintégrés, la laissant dégoulinante de fange. C'était bien la plus charmante petite garce qu'il m'ait été donné de rencontrer... J'avais l'impression que mes veines charriaient du métal en fusion. Baretto la traitant de putain... Brown m'affirmant : « Vous n'êtes pas le premier et ne serez certainement pas le dernier »... Et moi n'en faisant qu'à ma tête, subjugué, abusé par ses talents de comédienne. Son côté « mijaurée qui s'abandonne », j'avais marché à fond ! Elle avait dû se délecter de me piéger de la sorte. Dorénavant je saurais la traiter comme elle le méritait. Mais pour l'heure sa biographie semblait bien plus vomitive que prévu et j'estimais avoir droit à un supplément d'informations.

Je me redressai d'un bond. Parvenu au bord du lit, j'empoignai June et la secouai sans ménagement. Ses grognements de satisfaction laissèrent place à des cris de douleur lorsqu'elle comprit que je ne plaisantais pas. Pour éviter qu'elle se débâte, je lui collai mon genou au creux des reins et mes doigts se nouèrent dans sa chevelure. Je la conduisis au salon en la tirant par les cheveux. Je la fis s'agenouiller devant l'écran. Elle hoqueta et rendit quelques glaires.

— Je veux des explications, éructai-je.

Elle se mit à pleurer. Cette fois au moins, je savais que c'était justifié. Je la lâchai et allai m'asseoir sur le divan. Elle se retourna et me fixa de ses yeux chavirés. Elle avait pris une position qui ne me cachait rien de son mont de Vénus, qu'elle rasait scrupuleusement. J'ignorais si la chose était ou non innocente. En d'autres occasions, elle aurait provoqué chez moi une flambée de désir. Mais j'avais eu mon compte pour aujourd'hui.

Elle baissa les yeux.

— J'avais dix-sept ans quand j'ai fait la connaissance de mon mari. C'était en été. J'avais pris des vacances en Californie avec mon petit ami d'alors. Je tenais beaucoup à Luke. Mais je voyais bien que je ne lui suffisais pas. Lui et moi avons répondu à une petite annonce dans un journal spécialisé.

— Qui recrutait des couples échangistes ?

— C'est ça. J'ai agi par bravade, parce que j'avais peur de perdre Luke – Luke Barnett, c'est son nom. Et aussi parce qu'à Pasadena nous étions loin de tout. De tout ce que nous connaissions.

— Et notre ami Brown ?

— C'est lui qui est à l'origine du réseau. Il existe plusieurs clubs, essentiellement sur la Côte ouest.

— De l'exploitation desquels il tire de gros revenus, je suppose ?

— Oui. La mise en relation des couples n'est pas gratuite.

— Et ton école de mannequins à New York ?

— Robert me payait les allers-retours en Californie. Je menais une double vie à l'époque...

— Tellement pénétrante, si j'ose dire, que tu en es venue à tourner dans des films amateurs...

— J'ai franchi le pas dès ma majorité. Je n'ai jamais eu les moyens de refuser. Robert me trouvait belle...

— Tu sais très bien qu'il n'est pas le seul. Mais toi, du moment qu'il te laissait gambader où tu voulais, seul son fric t'intéressait...

Après avoir séché ses dernières larmes, elle me contra en me confiant que Brown était un homme très influent qui lui avait ouvert des portes.

— Et maintenant que ta carrière ne regarde plus que toi, dis-je, tu le laisses en berne comme s'il n'existait plus.

Pour seule défense, elle se leva et m'invita à la suivre. De retour dans la chambre, elle enfila un peignoir sur ses épaules meurtries. Elle me montra ensuite des photos. Son mari y était accompagné de jeunes créatures dont le seul point commun avec des gargouilles de cathédrale était qu'elles arboraient pour la plupart des tenues gothiques.

— Il les a toutes eues, affirma-t-elle. Alors pourquoi aurais-je quelque chose à me reprocher ?

J'avais peut-être été un peu dur. Je la serrai contre moi en la prenant délicatement par la taille.

— À Baltimore, quelqu'un est-il au courant de ton passé ?

— Personne, mis à part mon mari et Luke.

— Ce Luke, tu le revois toujours ?

— Occasionnellement, c'est tout. La dernière fois remonte à trois mois. C'était à New York. Il travaille chez Gucci, sur la Cinquième avenue, comme styliste. Il y a une quinzaine de jours, je lui ai envoyé une invitation à mon anniversaire. Mais il n'a pas daigné venir. Je n'ai eu droit à aucun mot d'explication...

— On dirait que ça te chagrine ?

— Il est fragile. C'est tout le contraire de toi.

Je crus qu'elle essayait de m'apprivoiser en me lançant un regard torve. Je l'embrassai. Mais sa bouche demeura aussi imprenable qu'une citadelle défendue par une armée de galeux.

— Je comprends, fis-je. Mais tu n'aurais pas dû me cacher la vérité. Ton Luke n'est peut-être pas une brute née, moi si. — Comme pour donner confirmation à mes dires, je rajoutai : — Je ne serais pas étonné qu'il te mène en bateau. Que, te sentant inaccessible, il ait eu un retour de flamme et se soit mis à te terroriser par le biais de lettres devant te forcer à le recontacter. C'est dans la nature des êtres faibles que d'agir ainsi...

June esquissa un mouvement de fuite. J'avais anticipé sa réaction et la maintins fermement à mes côtés. Elle se débattit comme une panthère. Je ne la lâchai qu'après qu'elle eut menacé de me cracher au visage.

— J'ai touché un point sensible ? ricanai-je.

— Tu deviens odieux. Tu traites Luke de lavette pour le seul plaisir de me blesser. Ce n'est pas loyal.

Je la fis pleurer une seconde fois. Elle se lamenta quelques instants sur son sort. J'étais sur le point de l'abandonner lorsqu'elle me retint et me pria de l'écouter. C'est alors que, contre toute attente, son obsession première rejaillit : elle me parla de Manckiewicz. C'était bien lui qui avait mitonné les lettres. Dans son for intérieur elle le savait, même si elle ne disposait d'aucune preuve. Mais les indices ne manquaient pas pour l'accuser. Il l'avait suivie à plusieurs reprises à l'époque où elle fréquentait Luke. Au début, son petit manège se faisait discret. Mais il avait bientôt pris la forme de filatures insistantes. Manckiewicz ressentait une joie morbide à épier les sorties du couple...

D'ailleurs, Luke n'aurait aucun mal à corroborer que Manckiewicz les harcelait tous deux.

*

* *

Ce n'était pas sous les suppliques de June mais bien pour tuer le temps que je m'étais décidé à aller rendre visite à son ancien amant. Il m'avait

précédé dans les faveurs accordées par la jeune femme. Lui et moi partagions donc des goûts proches, ce qui, espérais-je, rendrait notre entretien plus facile.

Selon June, il possédait un pied-à-terre à New York mais demeurait principalement à Baltimore. En m'armant de cette patience propre aux grands stratèges, j'avais toutes les chances de le trouver ici.

J'en avais appris un peu plus sur son compte. L'aventure qu'il avait eue avec June s'était soldée par un malentendu – malentendu dont le responsable désigné n'était autre que Manckiewicz. Barnett avait accusé June de le tromper avec ce dernier. Il avait décidé de rompre avec elle pour quelques jours. Les quelques jours s'étaient transformés en quelques mois. June avait profité de son anniversaire pour le recontacter mais lui ne s'était pas manifesté.

Je trouvais là matière à méditer. Nul doute que dans une situation identique mon caractère sanguin m'aurait fait agir de manière radicalement différente. J'aurais bel et bien tué le serpent dans l'œuf. Mais lui, Barnett, pourquoi au lieu d'affronter son éventuel rival avait-il préféré le fuir ?...

J'avais retourné cette question dans tous les sens, et étais parvenu à lui trouver trois réponses possibles. La première : il n'était pas réellement épris de June et avait saisi ce prétexte pour la quitter. Peut-être avait-il eu d'autres inquiétudes quant à la « fidélité » de l'épouse de Robert Brown, connaissant mieux que quiconque son côté sulfureux. La seconde : Barnett avait reçu, à l'insu de sa maîtresse, un montage photo ou autre film vidéo truqué dévoilant l'intimité de la jeune femme en compagnie de Manckiewicz lui-même ou d'un gigolo quelconque. Barnett avait pris cette preuve factice pour argent comptant. La troisième : Barnett avait laissé le champ libre à Manckiewicz après que celui-ci lui eut fait de sérieuses menaces. La chose était à considérer, étant donné l'aspect « fragile » de sa personnalité.

Cette question me tracassait. Je repensais aussi à la nuit ébouriffée que j'avais passée en compagnie d'une amante experte. Si bien que je ne me rendis pas compte qu'une voiture me suivait.

Je me garai. Le quartier respirait la tranquillité du début d'après-midi. Je fis une cinquantaine de mètres à pied. Barnett habitait un pavillon chic mais austère. Je sonnai. La porte d'entrée s'ornementait d'un petit ange en fer forgé qui tenait une lyre en souriant. Il se moquait de moi, c'était visible... Je sonnai à nouveau. Attente. Personne. Dépit, j'adressai un

signe de la main à l'ange, m'apprêtant à tourner les talons.

Je ressentis alors une douleur aiguë à l'épaule gauche, froide et paralysante. Une douleur inconnue, sortie du fond des âges... Une flèche ! Une flèche décochée m'avait transpercé la chair...

Mon rythme cardiaque s'accéléra. Je dégainai mon arme en souffrant le martyre, m'abritai derrière une rambarde et scrutai les environs. Sans succès. Je ne fis qu'entendre un véhicule qui démarrait.

Je tentai de me remettre d'aplomb. Mon corps oscilla. Je savais que je ne conserverais pas longtemps mon sens de l'équilibre. Le sang poisseux commençait à inonder ma chemise. Extirper ce corps étranger était au-delà de mes forces. Elles m'abandonnaient aussi irrémédiablement qu'un pneu crevé se dégonfle.

La flèche présentait en son milieu un renflement : une feuille de papier enroulée. En me contorsionnant, je retirai l'élastique qui la maintenait. Cinq billets de cent dollars m'apparurent et je pus lire le message suivant :

À combien évalues-tu une nuit passée à faire le gigolo auprès d'une fille déboussolée ? Nous optons dans notre magnificence pour 500 \$. Ne nous mets plus dans nos frais. Ce serait à toi sinon qu'il pourrait en coûter.

Les Archers

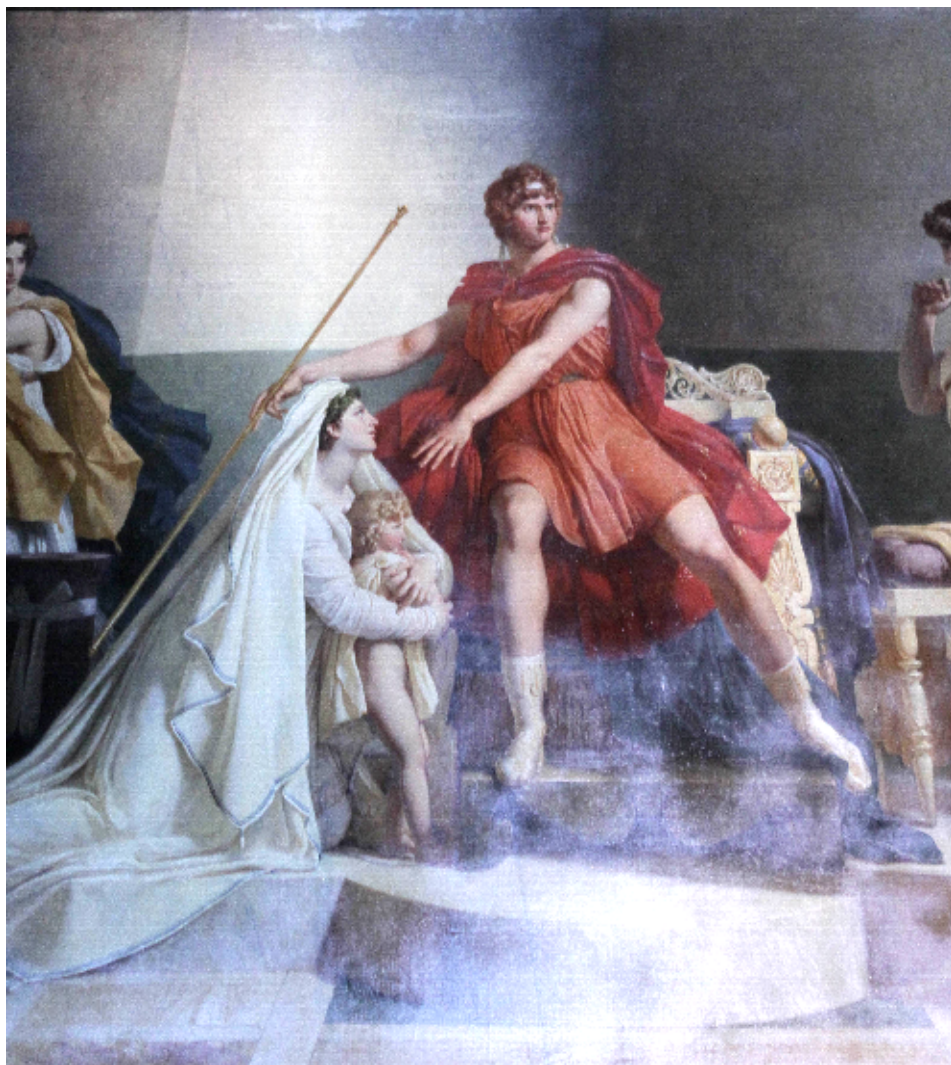
Je n'étais pas au bout de mes peines, c'était le moins qu'on puisse dire.

Puisant dans le peu d'énergie qui me restait, je consultai le recto de la feuille. Une nouvelle reproduction de tableau : *Andromaque et Pyrrhus* de Pierre-Narcisse Guérin.

Je pliai le tout dans ma poche et, rongé par le mal, entamai quelques pas en direction de ma Baleine.

Mirage projeté par mes esprits défaits, une éphéméride grise me souriait cruellement : elle avait le visage de June...

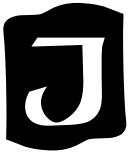
Je perdis connaissance à même le trottoir.



*Pierre-Narcisse Guérin : Andromaque et Pyrrhus, 130 cm x 174 cm,
1813, Baltimore museum of fine arts*

CHAPITRE 19

ON JOUE AUX COW-BOYS



e me suis toujours demandé si l'état comateux n'était pas l'antichambre du Paradis. – Un état où l'être se trouve enfin délivré des turpitudes de l'existence terrestre, où il goûte à la plénitude inavouée du pays des rêves. Il est certains retours à la vie qui font regretter ce pays-là, bien qu'on en revienne sans le moindre souvenir.

*

* *

J'émergeai du néant dans la douleur. Une ruche bourdonnante avait investi ma boîte crânienne et des abeilles irréelles paraient sous mes yeux.

Il faisait jour à travers les persiennes mal repeintes. J'étais alité. Une table en formica et un fauteuil pliant encombré de magazines se laissaient deviner dans la pénombre. Une chambre d'hôpital... Ce genre d'endroit blafard commençait à m'être familier. Ce n'était que la troisième fois depuis le début du mois que je venais y prendre un peu de bon temps et le mois n'était pas terminé...

On m'avait retiré la flèche indésirable. Je portais à l'épaule un emplâtre similaire à celui que j'avais vu sur Manckiewicz. Même cause, même effet... Des lanières de cuir me parcouraient la poitrine, censées m'interdire tout faux mouvement. Complètement nu sous les draps, je devais ressembler à un filet mignon sur un étal.

Je sonnai l'infirmière. Elle m'apprit que j'étais resté inconscient une journée entière : on était le samedi 21 février.

— C'est mon record, remarquai-je en grimaçant.

Elle se pencha pour me libérer de mes sangles. Elle avait le teint frais et les yeux brillants mais son corps trop massif était dénué de charme.

J'avais perdu pas mal de sang. On m'avait mis sous perfusion. Je devais louer la Providence d'être tombé inanimé en pleine rue. Un quidam n'avait pas tardé à me ramasser. Je frissonnai. Que serait-il advenu si la flèche m'avait atteint dans un lieu confiné, à l'abri des regards ?...

— Quelle heure est-il ?

— Neuf heures et demie. Je vous apporte votre petit-déjeuner.

— Et aussi un cachet contre le mal de crâne, vous serez bien aimable.

Au bout d'une demi-heure, je me sentais suffisamment d'attaque pour faire le point. Une fois de plus, la confrontation avait tourné à l'avantage des *Archers*. Ils s'en étaient tirés sans dommages. Je n'avais pas été capable de les identifier ni même de les apercevoir. Du beau boulot, sans aucun doute, si tant est qu'on puisse qualifier cette lâche agression sur ma personne de boulot.

Je me levai en titubant. Je me dirigeai vers la penderie murale. Mes vêtements étaient accrochés aux patères. Je fouillai la poche de mon pantalon. Le message d'intimidation tendant à m'éloigner de June s'y trouvait toujours. En revanche, un des cinq billets de cent dollars l'accompagnant initialement avait disparu. Le quidam qui m'avait sauvé la vie n'avait rien trouvé de mieux que de se servir. Mais je ne pouvais décemment pas lui en vouloir... Je lui sus gré dans les instants qui suivirent de ne pas m'avoir complètement dépouillé de cet argent. Je jetai machinalement un coup d'œil aux quatre billets restants. Frappé d'incrédulité, j'en attrapai des tremblements et ma bouche s'assécha aussitôt. Le numérotage des billets... Ces quatre cents dollars appartenaient à l'argent de la récompense versée par Harden. *Ils appartenaient aux cinquante mille dollars versés à mon indicateur anonyme.*

J'eus toutes les peines du monde à enfiler mes vêtements. Ma chemise, irrécupérable, ne m'avait pas été restituée, ce qui me rendit service. Le

reste était froissé et poussiéreux mais je m'en souciais comme d'une guigne.

Je sonnai à nouveau l'infirmière. Comme je m'y attendais, elle s'opposa avec virulence à mon départ. Elle avait reçu des consignes très strictes à mon sujet. Le docteur Biehlmann avait prescrit un repos forcé d'une journée encore. Dans mon intérêt, il valait mieux que je garde la chambre.

— J'exerce une profession où mon propre intérêt compte peu, rétorquai-je.

Elle me suivit jusqu'au guichet d'admission. J'y récupérai mon arme et mes papiers et signai divers documents afin de m'échapper de cet endroit aussi lumineux que sinistre.

— Mes amitiés au docteur Biehlmann, fis-je sans ciller.

*

* *

J'appelai un taxi qui me mena auprès de ma Baleine. Je la réintégrai et gagnai le poste de police. Je demandai le lieutenant Alston. J'eus droit à un sous-fifre qui m'expliqua qu'il s'était absenté pour quelques jours.

— Je sais : il est parti pour la France. Comment peut-on le joindre ?

Le sous-fifre parut interloqué. Alston avait dû lui donner l'ordre de filtrer les importuns et voilà qu'il tombait sur un os.

— Je m'appelle Craig Pralin, appuyai-je. Je suis détective privé. J'ai des renseignements importants à transmettre au lieutenant Alston. Il serait préférable pour vous que ces renseignements lui parviennent.

— Le lieutenant Alston n'a laissé aucune de ses coordonnées. Il agit en liaison avec *Interpol*.

— Et alors, vous avez bien son point de chute ?

— Il est prévu qu'il nous le téléphone ce soir. S'il y pense !...

Je n'avais pas la patience de prolonger ce petit jeu. Je quittai les lieux, désappointé. J'avertirais Alston des dernières frasques des *Archers* à son retour. Je ne percevais pas bien l'intérêt de sa mission en France. Peut-être ses investigations avaient-elles progressé dans des voies plus

prometteuses que les miennes ? À ce moment, ma rancœur à l'encontre des *Archers* était si prégnante que j'en venais à le lui souhaiter.

Quant à moi, j'avais les membres ankylosés mais aussi le cerveau embué, ce qui m'inquiétait bien plus. Je n'y comprenais plus rien. Comme un plongeur trop téméraire confronté à l'ivresse des profondeurs, je me sentais tout à fait désorienté et – pire – incapable de refaire surface sans aide extérieure. Immergé dans un univers de plus en plus hostile, jeté en pâture aux abysses obscurs... Et pourtant, mon désarroi était contrebalancé par une sorte de griserie inexplicable...

J'étais censé protéger June et on me prenait pour cible à mon tour. Car c'était bien ma « présence » soutenue à ses côtés qui avait déclenché ce coup de semonce. J'étais devenu une victime tout comme elle. À quoi cela rimait-il ? À rien, si ce n'est qu'un lien entre les deux affaires, que j'avais jusqu'alors crues déconnectées, semblait se dessiner.

Une autre donnée nouvellement acquise concernait mon indicateur. La preuve était faite de sa duplicité. Alston, Harden et moi avions été manipulés, repassés, humiliés – et de belle manière – par un chef d'orchestre qui nous avait fait jouer la propre partition des *Archers*. L'idée de lancer dans la presse un appel à témoins s'était immédiatement retournée contre nous. Les malfaiteurs l'avaient exploitée à leur profit. Les choses revêtaient donc un aspect nouveau et insoupçonné : L'anonymat du correspondant craintif ? Un simulacre nécessaire... L'attente immobile des deux hommes dans la Ford ? Une provocation gratuite... Les affaires de Ledez éparpillées dans un bureau ? Une mise en scène sommaire... L'absence d'empreintes ? Du machiavélisme de bas étage... Les adresses de complices mexicains ? Une duperie manifeste... Tous leurs actes : prémédités. Les risques qu'ils couraient : calculés. Le contrôle de la situation nous avait constamment échappé. Et le drame est qu'il y avait eu mort d'homme à la clé...

Quel plaisir sinon un plaisir sadique la bande éprouvait-elle ? Quelle raison objective y a-t-il pour des gangsters hors d'atteinte d'assassiner un policier ? S'agissait-il d'une action commando due à des fanatiques ou *autre chose* ? Je n'en savais fichtre rien. J'avais peur, voilà tout.

Mais j'en concluais que la piste mexicaine était une fausse piste. Les adjoints d'Alston en mission à Mexico y perdaient leur temps.

*
* *

Faute de mieux, j'avais fini par rentrer chez moi en ressassant tout ça. Mon intérieur sentait le renfermé – j'aurais dû dire le moisi. Il y faisait froid. Des chenilles de crasse couraient sur le pourtour vert-de-grisé des fenêtres. De la limaille de fer suintait des embouchures des radiateurs. Il était clair que la tuyauterie distendue lâcherait bientôt. Le plafond aussi avait besoin d'un sérieux coup de peinture... L'ensemble était aussi accueillant que le ventre d'une araignée géante.

J'écoutai ma boîte vocale.

Les trois premiers appels provenaient de June. Elle me donnait tout d'abord le numéro du portable qu'elle venait d'acheter. Puis elle s'inquiétait de mon absence prolongée et me réclamait. Elle avait besoin de moi comme une plante a besoin d'eau. C'était répétitif et inintéressant.

Le quatrième et dernier appel était l'œuvre de son conservateur de mari. Ce qu'il transmettait me parut si réjouissant que j'en bombai le torse. Enfin une nouvelle qui me donnait raison face à Alston ! une nouvelle dont la paternité ne revenait qu'à moi ! Brown lui-même laissait éclater sa satisfaction. Harden n'était qu'un grand niais. Il n'avait pas pour deux sous de jugeote. Maintenant, il devait être remis à sa vraie place : celle d'un prétentieux, d'un hypocrite, d'un spécialiste à la petite semaine... Tout le discours du Français sur les toiles détruites et irrémédiablement perdues tombait à plat. *Le tableau expertisé était bel et bien un faux*. Nul doute que les autres tableaux lacérés ne le soient également. En d'autres termes, les vingt-cinq tableaux d'origine avaient bien été remplacés par des copies. Il n'y avait pas que les millions de dollars de la *Psyché* à se promener dans la nature... Cela signifiait que la thèse de la vengeance devait être écartée. Brown n'avait rien à se reprocher. Il le clamait haut et fort. Il fallait prendre le saccage des tableaux et le message du mur pour ce qu'ils étaient : un simple moyen de créer une diversion, de brouiller les pistes. Un artifice aussi vulgaire que sans scrupules.

Je téléphonai à mon valeureux complice. Il m'attendait à son domicile.

— Venez vite. Vous n'êtes pas au bout de vos surprises, avait-il annoncé, juste avant de raccrocher.

*
* *

L'attelle à mon bras m'interdisait de prendre une douche. Je m'étais donc lavé à la mode des pionniers, en me servant d'une bassine. M'habiller avait été un réel supplice. J'avais très vite dû renoncer à mon *holster*. Après maints efforts qui me faisaient tressaillir quand ce n'était pas hurler de douleur, j'avais enfilé un tee-shirt ample, des chaussures de sport sans lacets et une vieille parka qui se serrait à la taille et dont la poche ventrale permettait de camoufler mon arme. L'ensemble faisait aussi dépareillé que des bas résilles aux jambes du Président. Mais je n'avais pas l'esprit à me préoccuper de sens esthétique et encore moins de politique.

Grâce à Dieu, ma blessure ne m'empêchait pas de conduire, même si elle rendait la chose plus difficile. J'avais eu quelque peine à repérer mon objectif. Après avoir emprunté l'autoroute 83, j'étais arrivé en vue de Cockeysville. Les hauteurs résidentielles de Baltimore s'étendent sur plusieurs kilomètres et ce n'est que demeures coquettes à perte de vue. On s'habitue à l'opulence aussi bien qu'à la misère, et je n'appréciais pas ce ghetto-là plus qu'un autre. Mais il fallait reconnaître que la route était belle car sans nids-de-poule, bordée d'arbres altiers, de massifs de fleurs vivaces, de cabanons et autres fontaines à jets d'eau, et que dans ce contexte on a tendance à batifoler.

La propriété de Brown était circonscrite par un mur d'enceinte. Le portail en était entrouvert. Je me voyais donc invité à pénétrer dans les lieux. Un petit parc m'attendait, que des arbres exotiques ombrageaient. Je le traversai pour parvenir à un chouette pavillon. Il m'aurait fallu dix vies pour me payer quelque chose de semblable. Quoique... En y regardant de plus près, il y avait là beaucoup de stuc et de parements de fausses pierres. Au fond, Manckiewicz avait raison : cela sentait la mégalomanie davantage que le luxe.

Je montai l'escalier d'entrée. La porte non plus n'était pas fermée. Échaudé par ma récente mésaventure devant chez Barnett, j'entrai d'instinct. J'appelai le conservateur pour signaler ma présence. Pas de réponse. Cela devenait une habitude ! Je sonnai : même résultat.

Il était probable que Brown avait voulu profiter de son jardin. Je dévalai l'escalier et fis le tour du pavillon. À l'arrière se tenait un verger où un gros chat s'égayait, seul maître des lieux. Quel mauvais tour mon

hôte me jouait-il ?...

N'écoutant que mon bon droit, je décidai de rentrer à nouveau. Le vestibule donnait sur une salle d'apparat avec mini-bar et banquettes. Je n'oubliais pas que Brown était homme à organiser des réceptions aussi débridées que peu innocentes... Mais aucun vieillard libidineux ne se cachait ici. Dans la pièce flottait pourtant une odeur bizarre, que je pris tout d'abord pour des vapeurs d'alcool. – Il est vrai que certains spiritueux, notamment la vodka, ont des relents d'éther...

La pièce suivante était le séjour. Il y régnait la même odeur, en plus accentué. Et pour cause... À mes pieds s'étalait un drôle de spectacle. À donner la nausée.

Brown gisait dans le passage, un revolver à la main. Il avait sombré dans le néant, aussi mal en point qu'un condamné que le bourreau n'aurait fait qu'estropier et qui reposerait sur le gibet dans l'attente du coup de grâce. Car de la bave écumait de ses lèvres, attestant qu'il lui restait un souffle de vie.

À quelques pas se trouvait le corps inanimé d'un deuxième homme, couché à plat ventre dans une mare de sang. Je me penchai pour l'ausculter : le pouls du malheureux s'était définitivement mis aux abonnés absents. Il était aussi mort qu'il est autorisé de l'être quand on a la moitié du dos déchiquetée. À lui, la grande faucheuse n'avait laissé aucun sursis... L'estocade parfaite.

Par terre à mi-chemin des deux corps, posé sur la tranche et comme abandonné, il y avait un gros livre dans une édition de luxe reliée. Il s'agissait du troisième et dernier tome des *Mémoires d'outre-tombe* du vicomte François-René de Chateaubriand, dans sa traduction anglaise. Je le feuilletai. Aucun message apparent des *Archers* ni de quiconque. La présence de cet illustre objet littéraire non identifié constituait un mystère de plus.

Je n'avais pas de mouchoir et il y avait sur la commode voisine un napperon. Il me servit à vérifier que le canon du revolver était chaud. Les services balistiques de la police détermineraient plus tard avec précision s'il s'agissait bien de l'arme du crime. Je m'étais quant à moi fait champion dans l'art de brûler les étapes. Il m'était permis d'augurer que Brown avait tiré sur ce type et que le remords, la charge émotionnelle ou un mauvais coup lui avaient fait perdre connaissance. Voilà pour le « comment ». – Encore que cette explication semblait trop évidente pour me satisfaire. Restait maintenant à déterminer le « pourquoi ».

Je m'approchai du cadavre et lui décollai la tête du sol en l'agrippant par les cheveux. L'homme s'était rasé et ses traits avaient vieilli de quelques années. Mais c'était bien lui, et cela me fit un tel choc que mes yeux s'humidifièrent. Je n'avais vu ce visage qu'une seule fois. Le plaisir sexuel l'illuminait alors. Aujourd'hui, l'abominable vermine avait commencé son œuvre. Demain, sa chair se creuserait, et chaque jour un peu plus. Jusqu'à ce qu'il ne reste rien de la juvénile beauté de Luke Barnett...

Je frissonnai. L'agencement des lieux faisait de Brown l'assassin virtuel de l'ancien amant de June. Il y avait là de quoi m'interpeller. N'étais-je pas son amant actuel ? Je constituais bien un des côtés du triangle au centre duquel campait la jeune femme.

Je me levai. Il fallait que je prévienne les secours. Trouver une réponse à ce genre de question viendrait ensuite.

Une table de secrétaire occupait l'angle de la pièce. Un téléphone y trônait au milieu de différentes paperasses. Mais au moment de décrocher le combiné, un bruit sourd me fit sursauter. Je me retournai. Cela provenait d'une étagère à livres à laquelle je n'avais prêté aucune attention. Deux portes closes tenaient le bas du meuble en chêne. Je m'en approchai, et dans la même foulée tentai de dégainer mon arme. Par un triste coup du sort, le cordon de ma parka se bloqua. Se sachant découvert, Baretto déboula en trombe, pareil à un grizzly qui charge depuis son arbre creux. Il m'asséna un uppercut à la face, et me termina par un direct au plexus solaire. Je tombai, souffle coupé.

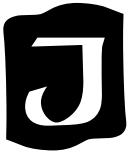
Il avait eu sa revanche. Je n'avais pas été fichu de simplement réagir qu'il prenait déjà la fuite.

Le sang avait envahi ma bouche. Encore une journée qui me gâtait en coups durs... J'y devenais aussi résigné que les parents de Quasimodo. Brown m'avait promis des surprises. Je n'imaginais pas être convié à pareille fête : c'est bien ici, le dernier salon où l'on tue ?

Au bout du compte, quatre individus mâles s'étaient trouvés réunis ici. Ce n'était pas l'œuvre du hasard. Le triangle avait pris la forme d'un carré...

CHAPITRE 20

DU CŒUR À L'OUVRAGE



e téléphonai au centre hospitalier pour qu'on m'envoie une ambulance.

J'appelai ensuite la police. Je tombai sur le planton qui m'avait accueilli en début de journée. Je lui exposai la situation, en taisant toutefois la joute qui m'avait opposé à Baretto. Expliquer au sous-fifre les tenants et aboutissants de notre sombre rivalité était au-dessus de mes forces. Je n'étais pas sûr moi-même d'en comprendre tous les aspects. J'en référerais là aussi à Alston dès qu'il réapparaîtrait. Je m'attendais d'ailleurs à ce que l'affaire June Brown semble bien embrouillée même au grand patron. Mais pour l'instant, il demeurerait injoignable, perdu à l'autre bout de l'Atlantique. Je ne l'imaginais pourtant pas rigoler autant que moi...

Je raccrochai avec le sentiment d'avoir accompli ma part de boulot ingrat.

Le corps de Brown n'avait pas bougé d'un pouce. Je m'agenouillai à ses côtés. Son pouls était faible mais régulier. Je soulevai ses paupières. Il avait les yeux vitreux mais normalement irrigués. Pas de pupilles dilatées. Même s'il faut toujours redouter un possible contre-choc, je l'estimai hors de danger.

En attendant l'arrivée des secours, rien ne s'opposait à ce que je poursuive ma petite visite des lieux. Elle ne serait pas guidée, mon hôte manquant cruellement de conversation. Mais j'étais tenaillé par le temps. Il me fallait mettre la main sur le constat d'expertise du tableau que nous avions volé, mon vieux bougre et moi. Pas question que les hommes d'Alston me grillent à ce sujet.

Heureusement, Brown n'avait rien d'un esprit tortueux ou paranoïaque. Je n'eus pas besoin de tout fouiller méthodiquement. Ce que je cherchais s'étalait sur la table de travail du bureau, à l'étage supérieur. Aux côtés de la toile elle-même, il y avait plusieurs radiographies ainsi qu'un rapport de quelques pages. Je m'en emparai en vérifiant qu'il ne manquait au dossier aucune pièce jointe.

J'embarquai aussi la somme littéraire de Chateaubriand. Si les *Mémoires d'outre-tombe* appartenaient à Brown, je savais qu'il ne me ferait pas grief d'aspirer à me cultiver. – Dans cette affaire, j'en avais un besoin urgent ! – S'ils ne lui appartenaient pas, j'avais encore moins de raisons d'hésiter.

Je quittai le pavillon pour aller mettre le livre, la toile et les documents en lieu sûr. Ma Baleine ferait office de coffre-fort. J'examinerais tout ça un peu plus tard à tête reposée.

J'avais quand même pris le temps de lire en diagonale le rapport d'expertise. Brown n'avait pas pêché par excès d'enthousiasme. Notre petite initiative avait porté ses fruits : des fruits rouges et appétissants mais qui ne seraient pas du goût de tout le monde.

*

* *

Je dus faire une longue déposition des minutes pénibles que je venais de vivre. Je fus interrogé par un jeune flic rogue et aussi aimable qu'une pissotière mal nettoyée. – Ils se donnent toujours cet air-là pour se montrer impressionnants. Je me montrai donc impressionné et mentis du mieux que je le pouvais. Le plus dur fut de trouver une raison valable à ma venue chez Brown. Il ne fallait pas que celle-ci paraisse impromptue, ce qui n'aurait pas manqué d'éveiller les soupçons sur notre manœuvre commune. Quand on roule en tandem, mieux vaut pédaler dans la même direction...

Pour me tirer d'affaire, je concédai travailler pour le compte de June Brown. Je rapportai le type de harcèlement sexuel dont elle était l'objet et la tentative de viol que j'avais déjouée. Ma cliente se trouvait être mannequin. Elle était adulée par la plupart des hommes. Malgré elle, il était probable qu'elle soit la victime de quelque détraqué. J'étais donc allé voir son mari pour qu'il me renseigne sur leur entourage.

C'est la version que je lui servis mais là aussi édulcorée des faits de bravoure du dénommé Baretto. Je ne dis rien non plus des soupçons que June entretenait à l'égard de Manckiewicz ni de mon aventure avec elle. En fait, je m'en tins au strict minimum.

Je ne sais pas si le jeune flic mordit à l'hameçon. Il me cuisina au sujet de ma blessure. Recevoir une flèche perdue dans l'épaule n'a rien de banal, il faut en convenir. J'expliquai que je n'y comprenais rien, qu'on m'avait pris pour cible en pleine rue et qu'il y avait de fortes chances qu'il s'agisse des *Archers*. Quant à ma lèvre tuméfiée, elle me venait de ma rencontre avec le bitume lors de mon évanouissement. Guère convaincant peut-être, mais le temps m'avait manqué pour peaufiner une réponse.

Désertant ce prétoire glauque, je récupérai mon portable et mes papiers.

Finalement, la liberté m'avait été rendue sans qu'aucune charge ne pèse contre moi et c'était bien là l'essentiel.

*

* *

Le crépuscule mauve embrasait les hauteurs de la ville quand je quittai le domicile de Brown. Il faisait moins froid que les autres soirs. Fallait-il y voir le présage de jours meilleurs ? Je l'espérais mais ne pouvais me résoudre à fêter mon succès dans la plus complète solitude.

D'un pas rapide, je gagnai le boulevard voisin, me mettant à couvert du regard des flics. Je sortis mon portable. June m'avait laissé un texto. Elle disait se morfondre de moi : je lui manquais. Mais je laissai ça à plus tard. Je préfèrai appeler l'hôpital, m'inquiétant du sort de Brown. Comme un fait exprès, la réceptionniste de nuit me passa le docteur Biehlmann. Il devait y avoir des dizaines de médecins à Baltimore et il fallait encore que j'aie affaire à elle ! J'avais décidément autant de chance qu'un eunuque qui attrape les oreillons.

Je me présentai, ce qui n'eut pas l'heur de la réjouir. – Mais avec ce genre de femme on ne sait jamais.

— Le règlement de l'hôpital, dit-elle d'une voix froide, m'interdit de révéler quoi que ce soit de l'état de santé d'un patient. Et il y a aussi le secret médical...

— Un refus de collaborer dans l'intérêt de la justice pourrait vous nuire. Je suis détective privé...

— Par téléphone rien ne me le prouve. Vous n'avez qu'à vous déplacer.

Je ricanai. J'avais osé enfreindre son autorité le matin même et elle s'était mise en tête de me le faire payer.

— À tout de suite, ma grande, fis-je en raccrochant.

J'appris plus tard que H. Biehlmann était chef du service traumatologie. Cela expliquait pourquoi nos routes s'étaient croisées ces derniers temps.

Sitôt sur place, j'obtins les renseignements qu'elle m'avait refusés par téléphone. On avait mis Brown sous tente à oxygène et ranimé. On lui avait nettoyé l'estomac de substances chimiques plutôt bizarres qu'on était en train d'analyser. On avait aussi décelé dans ses poumons des traces de chloroforme. Il dormait maintenant d'un sommeil lourd, totalement tiré d'affaire bien que commotionné. Mais si ses jours n'étaient pas en danger, son âge et sa morphologie rendaient possibles des séquelles physiques ou psychologiques.

Ces différents éléments sentaient la mise en scène à plein nez. Évidemment, je me vis refuser l'accès à la chambre de Brown. Pour en avoir le cœur net, il me faudrait attendre que le conservateur me livre sa propre version.

Je préfèrai ne pas m'appesantir et rejoignis ma Baleine.

Une douleur vicelarde s'était réveillée au creux de ma poitrine. Cette fois, Baretto avait frappé juste et fort. June avait au moins raison sur un point : sans doute n'avait-il rien du pur ivrogne...

J'avais tu cette douleur – en fait, une simple sensation de suffocation – au docteur Biehlmann. Cette bonne femme m'inspirait autant confiance qu'une cohorte de fourmis rouges. Et puis profiter d'une consultation gratuite n'est pas mon genre.

Surtout, il me tardait d'analyser dans le détail ce que je n'avais fait qu'entrevoir au premier abord.

Je me saisis à nouveau du rapport d'expertise. Ses conclusions ne laissaient planer aucun doute : le tableau était un faux. Un faux grossier.

Plusieurs examens complémentaires utilisant des méthodes scientifiques aboutissaient à ce résultat. La datation par le carbone 14 suffisait à montrer la supercherie. Le tamis de la toile tout comme les pigments utilisés étaient trop récents pour qu'on puisse les confondre avec les originaux du début du XIXème siècle. Quant aux craquelures de la peinture simulant l'ancienneté du tableau, elles avaient été obtenues à l'aide d'un procédé chimique bien connu des faussaires mais qui ne résistait pas à un examen microscopique.

Ces points, aux conséquences appréciables, ne s'avéraient pourtant pas les plus déconcertants. Il y avait aussi les radiographies jointes. Elles révélaient la présence, sous la couche picturale, d'un dessin au fusain, visible exclusivement par photographie dans l'infrarouge. *Le dessin en question représentait un cœur*, identique à celui que gravent les amoureux au tronc des arbres.

*

* *

De retour chez moi, je mis à l'abri ces documents importants.

Puis je mangeai un morceau.

Je consultai ensuite ma boîte vocale. June insistait encore pour que je la rappelle, le souffle court et la voix brisée.

Je l'avais un peu négligée ces derniers jours et, bien qu'ayant de nombreux défauts, j'estime être un garçon bien élevé. Pour preuve : les salamalecs des dernières heures m'avaient éreinté. La fatigue m'avait gagné aussi insidieusement que se lève le murmure d'une pluie fine. Je n'avais plus qu'une envie : dormir, me couper enfin de la réalité infernale. Je n'aurais pas mis longtemps à m'effondrer sur le premier lit venu, en l'occurrence le mien : qu'importe que les draps soient sales ou qu'aucune senteur douceâtre ne vienne alléger l'atmosphère de la chambre. Sous mon lit, il n'y avait que des cadavres d'insectes et non d'êtres humains. – De quoi rebuter un danseur de claquettes mais pas un type comme moi.

Pourtant, je me fis violence et céдай aux sirènes de l'envoûtante jeune femme. À cette heure de la nuit, le doux évasement de ses hanches emprisonnait mon esprit tout entier.

Au bout du fil, elle me parut très nerveuse et il y avait de quoi. Adieu,

beau rêve voluptueux... On recommençait à la persécuter. Et les manifestations de cet acharnement devenaient de plus en plus visibles. Son cottage personnel, celui-là même où nous poussaient nos escapades intimes et qu'elle délaissait les après-midi, avait été visité par quelque individu peu scrupuleux.

— On t'a dévalisée ?

— Non, je ne crois pas. Mais tout a été fouillé, retourné comme dans une maison de poupées... C'est un vrai cauchemar. Je n'y comprends rien, Craig !

Je n'y comprenais rien non plus. Il y a des jours où abondent les questions sans réponse et seuls les imbéciles ont réponse à tout, n'est-ce pas...

— J'envisage de retourner vivre chez mon mari quelque temps. Jusqu'à la remise en ordre de mon intérieur saccagé et aussi de ma tête.

J'approuvai sa décision. Elle me confia avoir tenté de joindre le mari en question, mais que celui-ci était resté sourd à ses appels téléphoniques, comme cela lui arrivait parfois.

June se trouvait dans un état dépressif que j'avais du mal à jauger par téléphone. Elle ignorait vraisemblablement tout de ma découverte du cadavre de Barnett et des péripéties qui l'avaient émaillée.

J'exerce un métier qui ne m'épargne pas certains moments difficiles. Je les accepte comme autant d'aléas incontournables. C'est le lot des types dans mon genre. Mais je me fais parfois l'effet d'un spectateur, qui ne fait que vivre les événements de l'extérieur, sans y être directement impliqué. J'ai la chance de ne pas m'attendrir inconsidérément sur le sort des autres : c'est une des qualités requises par le boulot. Il en va différemment de mes clients : ce sont des êtres enferrés aux autres et dégoulinants de sensiblerie. — Surtout les femmes, d'ailleurs.

Un des pires moments, c'est quand je dois annoncer une mauvaise nouvelle à un client. Car le fait est que j'y suis tenu.

Avec June, rien ne m'empêchait pourtant de différer la chose. Mais je ne le fis pas. Je lui appris ce qui était arrivé à son mari ainsi qu'à Barnett, en lui décrivant toute la scène.

À la fin de mon témoignage, je précisai que son mari en réchapperait mais que je n'avais rien pu faire pour Barnett.

Elle se mit alors à pousser des vocalises de douleur dont l'intensité me

glaça le sang.

Je me précipitai à ses côtés, conscient d'avoir déclenché un mécanisme qui m'échappait en partie.

Je la découvris en larmes, secouée de tremblements spasmodiques.

Je lui fis boire un verre d'eau. Puis la blottis contre moi et, du plat de ma main valide, lui frictionnai le dos. Je lui murmurai des mots de réconfort. Elle me semblait incapable seule d'affronter le mauvais côté des choses...

Je savais ce qui dans mon discours avait pu provoquer pareille crise : l'évocation que la jeune victime se trouvait être Barnett. Aussi ne fus-je pas étonné de l'entendre ruminer :

— Le salaud... Le salaud... Il l'a tué, ce salaud. Il a tué Luke... Mon cher Luke !

Rien n'était assez fort pour étouffer la haine qu'elle vouait maintenant à Robert Brown.

— Tu l'aimais donc à ce point ?

June coula sur moi un regard trouble, dépourvu de toute reconnaissance :

— Je n'aimais que lui, mon pauvre Craig. Tu n'as jamais rien signifié pour moi. Mille regrets... Mille regrets...

Je la lâchai aussitôt :

— Eh bien vas-y, crache ton venin !

Elle ne se fit pas prier, ayant perdu ce qu'elle avait de plus cher au monde : son amant véritable. Celui de sa prime jeunesse comme de ses années de braise : Luke. June était demeurée prostrée quelques semaines après qu'il l'eut quittée. Elle avait rendu Manckiewicz responsable de son départ. Mais très vite, elle avait eu l'idée de se servir d'un inconnu de passage – pourquoi pas un détective privé ? – pour provoquer chez Barnett une nouvelle flambée de désir. Même si la mèche n'avait pas pris, il en ressortait que ses instants d'intimité passés avec moi ne pouvaient être sincères.

Je la fixai. Avec son visage chiffonné et ses yeux de perdrix enfoncés, elle n'était même plus belle. Mais une chose était sûre : elle m'avait

manipulé comme elle avait dû en manipuler des dizaines d'autres. Ses deux violeurs de l'autre nuit ou Baretto par exemple...

Elle m'assura pourtant du contraire. Elle ne savait rien de ces deux types qui nous avaient suivis. Elle n'avait rien arrangé les concernant. Quant à Baretto, il était depuis toujours le meilleur ami de Barnett.

— Maintenant je comprends sa réaction du premier soir. En te traitant de putain, il résumait admirablement la situation... Et les lettres, qui les a écrites ? Baretto ou un autre ?

Je commençais à voir clair dans son jeu et ce qu'elle divulgua ne me surprit même pas :

— Les lettres ? Les lettres, dis-tu ?... Il aurait eu bien du mal à les écrire puisque c'est moi qui l'ai fait. Tu entends ? Ces lettres, je les ai inventées de toutes pièces ! Et tu n'as pas mis longtemps à mordre à l'hameçon, pauvre imbécile ! Non : pas longtemps !...

J'attendais cet aveu depuis quasiment le début et ne trouvais pourtant aucun motif de m'en satisfaire.

— C'est toi qui les as écrites ?

— De la main gauche.

— Tu es folle, me lamentai-je, faute de mieux. Complètement folle...
– Je contre-attaquai en alignant quelques remarques dénuées d'originalité : – Alors tu t'es servie de moi... À aucun moment tu n'étais sincère. Tu m'as découpé en morceaux comme la première scie circulaire venue !

Je la giflai pour le compte, et l'abandonnai à son triste sort.

CHAPITRE 21

UNE REMARQUE DÉPLACÉE



algré la fatigue, j'avais mal dormi cette nuit-là. Je m'étais relevé plusieurs fois, tournant en rond dans ma chambre miteuse, la démarche affectée et la tête lourde.

Cette jeune allumeuse n'avait pas sa pareille pour manier les hommes. Elle m'avait à tel point possédé que je n'en revenais pas. Au début de notre idylle, elle avait endormi ma méfiance en jouant de sa fausse ingénuité. Moi qui lui faisais des ronds-de-jambe en la prenant pour une demoiselle un peu coincée !... Puis son état matrimonial « particulier » m'était apparu et là, charmeuse, elle avait su me rendre docile. Elle m'avait littéralement dompté, et n'aurait guère eu de mal à me faire sauter à la corde comme un caniche. Enfin, j'avais mis à jour le style de vie fantasque qu'elle avait mené plus jeune. Mon tempérament robuste avait légèrement repris le dessus. Mais ça n'avait pas duré. Me faisant le coup du remords et de la victime innocente, elle avait continué de m'embobiner. Tout cela semblait inouï. J'avais passablement manqué de clairvoyance...

Et naturellement, la veille au soir, l'aveu suprême : elle ne ressentait rien pour moi. Elle n'avait jamais cessé de me trahir, se servant de moi comme d'un appât pour regagner les faveurs de Barnett. – Jusqu'à ce que la mort de son ex-amant vienne contrecarrer ses plans de reconquête. Au moins, cela m'avait évité l'humiliation de me voir évincé...

À présent, la perfidie de June sonnait le glas du contrat moral qui me faisait la protéger.

Au diable les conséquences : notre rupture était bel et bien définitive.



En début d'après-midi, je me rendis au chevet de Robert Brown après en avoir reçu l'autorisation par téléphone.

En me voyant, il s'inquiéta de ma blessure. Je lui expliquai que quelqu'un avait décoché une flèche sur moi en pleine rue. Je lui appris aussi mon télescopage avec Baretto chez lui, qui sur le coup n'avait rien arrangé à mon état général. Mais je m'étais remis depuis.

Je jaugeai Brown à mon tour. Au fond d'un lit, il paraissait encore plus rabougri qu'à l'ordinaire. Remarquant que seule sa tête dépassait des couvertures, je lui dis que s'il continuait à les remonter on ne le verrait bientôt plus. Ma réflexion le fit sourire. Bien que pâle et amoindri physiquement, il conservait un regard plein de droiture. Il me faisait penser à un vieil aigle blessé qui a rejoint sa saillie rocheuse pour y souffrir en silence.

— Je vous ai trouvé hier en bien mauvaise posture. Que s'est-il passé ?

Il s'éclaircit la voix :

— Ça a eu lieu juste après votre coup de fil. Je m'étais assis à mon bar. Je buvais un verre en attendant votre venue. J'ai entendu du bruit. Je me suis retourné. Il y avait là deux types. Je suppose qu'ils ont escaladé la grille d'entrée... Ils étaient cagoulés et armés, et se sont jetés sur moi. Ils m'ont bandé les yeux et ligoté à ma chaise. Ensuite ils m'ont drogué. J'ai été forcé d'avalier des comprimés pharmaceutiques. C'était ça ou ils menaçaient de me tirer une balle dans la tête. Ils m'ont dit qu'ils voulaient juste m'endormir. Pour hâter le mouvement, j'ai eu droit à un chiffon imbibé de chloroforme. J'en ai pleuré... Et en quelques secondes, j'ai tourné de l'œil. Ce genre de saloperie est des plus efficaces.

Il n'ajouta plus rien. Je l'observai longuement. À la base de son nez, la chair meurtrie avait pris une teinte violacée. Mais cela voulait-il dire grand-chose ? Ce ne serait pas de nature à convaincre Alston, j'en avais peur.

— Quand je dis vous avoir trouvé en sale posture, ce n'est pas à votre seul état physique que je fais allusion. — Je laissai filer quelques secondes. Brown avait l'air de ne pas comprendre. J'enchaînai : — Le nom

de Luke Barnett ne vous est pas inconnu, je suppose...

Évidemment, il ne le lui était pas. Bien qu'il ne le fréquentât pas, Brown savait pertinemment que son épouse avait un amant, comme elle-même était au courant de l'existence de ses maîtresses. C'était, selon ses propres termes, « une sorte de pacte librement consenti ».

— Pacte de longue date, complétai-je. Laissez-moi vous dire quelque chose, Mr Brown. Je n'ai aucun désir de vous juger. Mais je connais toutes vos combines. Vos affaires lucratives sur la Côte ouest n'ont plus de secrets pour moi. Avant que vous ne deveniez le mentor puis le mari de June, elle sortait déjà avec Barnett. Et au fond d'elle, elle lui est toujours demeurée fidèle. Sacré Barnett... Vous n'avez pas pu ôter cette écharde de votre pied et alors vous vous en êtes accommodé. C'est Barnett encore aujourd'hui qui va vous damer le pion, Mr Brown. Mais cette fois bien malgré lui...

Je lui relatai dans le détail les circonstances de ma visite chez lui la veille. Barnett s'était fait tuer. À mes yeux, le suspect numéro un avait pour nom Baretto. Mais c'était dans sa main à lui, Brown, que l'arme du crime m'était apparue...

— Quelqu'un vous veut du mal, mon vieux. Et Alston risque fort de tomber dans le panneau...

Mon vis-à-vis se mit à bouillonner comme une coulée de lave. Il me jura tout ignorer de cette mise en scène. Il me le répéta à satiété. Mais il finit par se rendre à l'évidence.

— Vous pensez que ce quelqu'un, c'est Baretto...

— Ça, c'est à vous de me le dire.

— Je n'en sais rien. J'ai été maîtrisé par *deux* types et quand vous vous êtes heurté à lui il était seul. Et puis..., je ne le connais pas en personne. Quel mobile aurait-il eu de tuer Barnett et de me faire endosser son crime ?

— Jalousie ?

Il négligea de répondre à cette question. Il me demanda plutôt de contacter Marsha. Il avait pris conscience des remous que tout cela annonçait, et préférait que je la prévienne de ce qu'elle allait devoir endurer.

Simplement pour tester sa réaction, j'osai :

— Et June ?

— Ce n'est pas la peine. Elle se fiche bien de ce qui peut m'arriver.

Je ne pus m'empêcher de penser qu'il avait probablement raison et que son attitude n'avait rien de blâmable.

Les secondes suivantes furent chargées d'émotion. Brown me témoigna sa profonde gratitude. Je lui avais sans doute sauvé la vie. Quoiqu'il advienne, il m'en serait à jamais reconnaissant. Il n'était pas le meurtrier de Barnett, qu'il n'avait aucune raison de détester, même sous l'emprise d'une drogue quelconque.

— Si j'avais vraiment voulu l'éliminer, je m'y serais pris d'une manière moins voyante. Je ne suis ni masochiste ni suicidaire. Ce que Barnett et ma femme pouvaient faire ensemble m'indifférait totalement – et depuis longtemps...

Vraisemblablement, ce qu'elle pouvait faire en ma propre compagnie ne le passionnait pas davantage, comme il me l'avait du reste déjà précisé.

— Je vous crois.

— Oui, mais vous serez bien le seul.

— C'est là où le bât blesse. Vous n'avez que votre sens de la persuasion pour vous tirer d'affaire. Devant un jury, c'est un peu maigre... Il est clair que votre « désintérêt » pour June vous sera reproché, d'une manière ou d'une autre. La thèse du couple moderne – un conjoint ne piétinant pas les plates-bandes de l'autre – donnera de vous une image négative : celle d'un type sans attaches, incapable d'aimer ou même vaguement sadique. Elle sera aussi difficile à faire avaler. Mais peu importe : mieux vaut vous en tenir à la vérité. L'essence même du crime passionnel, c'est d'être accompli par amour. Or, vous ne semblez pas amoureux de June... – Il voulut objecter quelque chose mais je ne lui en laissai pas le temps : – Même si ma démonstration est partiellement vraie ou à la limite de la caricature, *c'est ce qu'il vous faudra plaider*. Tout en clamant bien entendu votre innocence.

Il opina silencieusement, les lèvres pincées, rongant son frein dans la plus grande dignité.

Dans mon chapeau de détective, il n'y avait pas de mignon petit lapin rose capable de redresser les situations en jouant de son tambour magique. Il n'y avait que des formules toutes faites : formules de

compassion plus ou moins hypocrites ou vides de sens. Elles me paraissaient superflues. D'ailleurs, je ne porte pas de chapeau. Je laissai donc Brown en proie au désarroi.

Au bout d'un moment, il s'en tira de lui-même. Un sourire en coin agita son visage.

— Harden..., murmura-t-il. Ce grand niais s'est fichu dedans !

— Nous tenons là une piste intéressante, admis-je. Mais si notre démarche a abouti, reste à déterminer où sont passés les tableaux...

— Et ce cœur invisible, joli rébus en perspective ?!

— Il faut certainement y voir un aspect symbolique, une sorte de signe de connivence adressé à je ne sais qui et dans je ne sais quel but... Encore inexplicable. Mais c'est le seul point qu'Alston ait eu le tort de négliger.

Je redemandai instamment à mon complice de ne souffler mot à personne, y compris la police, de notre secret quant au tableau expertisé. Il se rangea à mon point de vue. Comme preuve de ma bonne foi, je lui restituai les radiographies que je n'avais pas oublié d'apporter, tandis qu'il me gratifiait du discours suivant :

— Nous formons un duo épatant, vous et moi. Les mêmes motivations radicales, la même volonté de barrer la route à certaines personnes... Moi, je déteste Harden. Il n'a fait que semer le trouble depuis qu'il est là. Et de votre côté, vous n'avez que mépris pour Alston. Vous aimeriez le rouler dans la boue...

— Il m'a pris de haut au début, concédai-je.

Je n'en dis pas plus. Brown prit appui sur les rebords de son lit et se redressa.

— C'est votre affaire, après tout. Mais moi, je vais vous dire pourquoi Harden m'est à ce point antipathique. Vous vous ferez une idée par vous-même. Ça remonte à notre prise de contact, le jour où les pièces prêtées par son musée ont été acheminées à Baltimore. Harden était pour moi un parfait inconnu. — Nos relations par mail avaient été purement professionnelles et donc courtoises. — J'étais allé l'accueillir à l'aéroport. Différents officiels étaient présents — des chargés d'animation culturelle et des édiles locaux. Il y avait même la presse, pour assurer la publicité de l'exposition. Harden a commencé par un petit discours anodin où il se félicitait de l'accord passé entre nos deux musées. C'était bien entendu

tout ce que le comité d'accueil souhaitait entendre. Je l'ai remercié, prenant publiquement la parole à mon tour. Et c'est ensuite que les choses se sont gâtées, une fois les mondanités terminées. Les pièces ont été déchargées de l'avion pour être transférées dans des camions. Harden m'a pris à l'écart. Il exigeait un éclairage spécifique de certaines œuvres, de même qu'une climatisation particulière. Tout cela en dernière minute... Mais il ne s'est pas arrêté longtemps sur les soins prodigués aux pièces prêtées. Il m'a ensuite fait le reproche que la promotion de l'exposition était mal faite. Nous avons eu des mots assez violents. Mais ce qui a fait déborder le vase, c'est ce qui vient maintenant. – Ses yeux s'obscurcissent. – Il a mis en cause le système de sécurité du *Baltimore museum*, et il l'a fait, bon Dieu, comme le dernier des salauds. *Il m'a déclaré de façon plus discrète qu'il espérait que mon musée était mieux gardé que ma femme.* Alors là, j'avais l'intention d'en venir aux mains. Plusieurs personnes se sont interposées et m'ont finalement maîtrisé. Je continuais à le couvrir d'insultes. Et il a su se débrouiller pour que ça me retombe dessus. Notre accrochage n'a pas été rendu public. Mais ces choses-là finissent par s'ébruiter. Je ne vous cache pas que ma notoriété en a souffert.

— Je pense qu'à votre place j'aurais voulu lui casser la gueule moi aussi.

— Si je vous raconte ça, se justifia-t-il, c'est simplement pour vous montrer qu'il me reste encore un fond d'amour pour June.

— Le contraire est difficile. – Je parlais d'expérience. – Mais comment se fait-il que Harden, vous voyant pour la première fois, ait été au courant des détails de votre vie privée ?

— C'est ce que je ne m'explique pas, et qui me le rend doublement antipathique.

Quelques secondes filèrent, où Brown eut l'air absorbé. Je ne le priai pas de préciser ses pensées. Il y aurait matière à rebondir là-dessus plus tard. Je passai donc à un autre sujet :

— Étiez-vous occupé à lire au moment où ces deux hommes vous ont agressé ?

— Non. Je vous l'ai dit : je buvais un verre.

— J'ai trouvé près du cadavre de Barnett un livre. Le tome 3 des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand. Vous connaissez ?

— Bien sûr. Chateaubriand était le plus grand écrivain français de la

première moitié du XIX^{ème} siècle. Sa gloire a perduré bien après la chute du I^{er} Empire, mais il était déjà une sommité littéraire à l'époque. Quand on se targue comme moi d'être un spécialiste des courants artistiques de cette période, Chateaubriand est un passage obligé.

— Ce livre provient-il de votre bibliothèque ?

L'ayant apporté, je le lui tendis. Il le feuilleta avec intérêt.

— C'est un très bel ouvrage. Il comporte des illustrations d'époque. Il a l'air neuf. Mais ce n'est pas le mien. Mes trois tomes à moi sont en collection de poche. Ils n'ont rien de luxueux. Leurs pages sont écornées, car *Les Mémoires* ont été un de mes livres de chevet il y a bien longtemps, quand j'étais étudiant...

— Si ce tome ne vous appartient pas, c'est donc qu'il été déposé par terre exprès. Dans quel but ? Et par qui ? Et pourquoi uniquement ce tome-là ? – Brown ne répondit rien. – Que pourriez-vous me dire au sujet de Chateaubriand ? Le contexte dans lequel s'insère son œuvre, ses thèmes de prédilection, pourquoi il a pu être un de vos auteurs préférés, etc.

— Vaste programme... N'oubliez pas qu'il est un géant de la littérature, sourit le conservateur. Plus modestement, je vous indiquerai ce qui me touche chez lui. En ce qui le concerne, l'œuvre est indissociable de l'homme. Ses *Mémoires* sont évidemment le reflet de sa vie, mais sont aussi un précieux témoignage sur la société politique et artistique de son époque. Car Chateaubriand vécut dans son siècle. Il fut aussi un homme d'action, comme tout *Romantique* qui se respecte.

— C'est déjà un peu compliqué pour moi...

Brown fit un geste apaisant de la main.

— Très bien. Alors je vais vous donner quelques clés pour mieux comprendre sa philosophie personnelle – le Romantisme. Ça nous permettra de montrer l'influence que Chateaubriand a eue sur son temps.

— Ça me va.

— Le Romantisme a été un mouvement transversal : il a englobé littérature, peinture, musique... Si j'avais une définition générale à en donner, je dirais que le Romantisme passe par la nécessité de cerner ce qu'est la passion et d'en faire le moteur de sa vie. La forme artistique devient le vecteur de cette quête, grisante. Ce principe posé, les ramifications du Romantisme sont complexes. Le mouvement n'est pas

unifié. Il se compose de plusieurs Écoles, voire d'auteurs isolés. Leur point commun est l'exaltation. Le Romantisme veut faire passer le rêve dans la réalité.

— Est-ce que ça mène bien loin ?

— Absolument. Le Romantisme oscille entre deux tendances. Il y a une centration autour de l'individu et de ses frustrations, donc un désir de s'épancher. Mais il y a aussi une volonté de peser sur le monde et sur l'Histoire. Écoutez cette citation que je connais par cœur, avec quelques autres. – Son ton se fit plus sentencieux. – Chateaubriand dans ses *Mémoires*, Première partie, Livre XI, Chapitre 1 : « *Dans l'existence intérieure et théorique, je suis l'homme de tous les songes ; dans l'existence extérieure et pratique, l'homme des réalités. Aventueux et ordonné, passionné et méthodique, il n'y a jamais eu d'être à la fois plus chimérique et plus positif que moi, de plus ardent et de plus glacé.* » – Il se redressa dans son lit, l'œil plus brillant. – N'est-ce pas admirable ?

— Si vous le dites...

— Un exemple pour illustrer la première tendance – le côté « existence intérieure ». À l'âge de quinze ans, Chateaubriand se dote d'une compagne imaginaire qui le suivra toute sa vie. Elle est son idéal féminin, incarnation des multiples femmes qui l'ont ému. Constamment présente à ses côtés, il l'appelle sa sylphide, sa nymphe, sa charmeresse, sa magicienne, son fantôme d'amour, et selon son humeur sa déesse ou sa démons...

— Un malade, dis-je sur un ton ostensiblement ironique.

— Un artiste, corrigea Brown. Le Romantisme peut déboucher sur un caractère en perpétuelle recherche de l'instant d'exception, celui qui vous cloue sur place, qui confine à la perfection et qu'on cultivera en le regrettant le reste de sa vie. La rencontre éphémère avec une femme aimée qui nous échappe, par exemple... D'où – une fois cet instant passé – un côté nostalgique qui se manifeste par de la mélancolie, de l'angoisse, de la morbidité, de l'insatisfaction... Ou le besoin de se réfugier vers des contrées peu explorées : le magique, le surnaturel, le merveilleux, le fantastique... Le rêve s'est flétri. D'où aussi l'importance des carnets, des confidences, des correspondances épistolaires... Le désir de s'épancher, comme je vous l'ai dit ! Et, dans le cas de Chateaubriand, cela va même jusqu'au besoin obsessionnel de mettre en perspective sa propre vie pour la léguer aux générations futures. C'est toute l'ambition – gigantesque – des *Mémoires d'outre-tombe*.

— J’y jetterai un œil, promis-je.

Brown ne se laissa pas distraire par ma remarque, et poursuivit :

— Voyons la seconde tendance : le côté « existence extérieure ». C’est le côté messianique. Le *Romantique* se sent investi d’une mission. Il veut éclairer ses contemporains, les mener vers un avenir meilleur. Il s’engage alors en politique. Le message qu’il délivre doit apporter le renouveau, le progrès... Illustrons une fois encore avec Chateaubriand. Après l’exécution du duc d’Enghien par Napoléon, il entre dans l’opposition au pouvoir impérial. Mais sa carrière politique ne commence à proprement parler qu’en 1814. Lors des Cent-Jours, il devient ministre de l’Intérieur de Louis XVIII, en exil avec son gouvernement à Gand. Il sera ensuite ambassadeur à Berlin puis à Londres. Parallèlement, il parachèvera son grand œuvre de journaliste pour ses contemporains – par la rédaction de nombreux articles en prise sur la réalité politique – mais aussi pour la postérité – par la rédaction de ses *Mémoires*.

Voyant que je ne réagissais pas, Brown conclut en ces termes :

— Le message romantique est un subtil mélange entre ces deux tendances. Le Romantisme, c’est l’exacerbation – héritée des Lumières – de l’Individu et, au premier chef, de sa liberté... Évidemment, sur Chateaubriand, je suis allé très vite. C’est un avant-goût...

— Je m’en contenterai pour l’instant, en vous remerciant.

Il me restait encore un dernier point à aborder. Remontant le temps, je narrai à mon compagnon la manière dont les *Archers* avaient attenté à ma personne devant chez Barnett. Je lui montrai le message qu’ils m’avaient envoyé par la voie des airs. Il ne fit plus aucun commentaire sur ma liaison avec June. Quand je retournai la feuille, l’érudit qu’il était ne put cacher sa liesse :

— Eh bien ! Comme prévu, ça continue !... Pierre-Narcisse Guérin. *Andromaque et Pyrrhus*...

— La quatrième toile laissée indemne par les *Archers*.

— Ce qui laisse supposer, si les choses se passent comme prévu, que le prochain – et peut-être dernier – message de leur part...

— ... se verra accompagné de la reproduction de la cinquième toile : le *Portrait de Mme Récamier* par François Gérard.

— Exactement ! approuva Brown. Tout cela suit donc une certaine logique...

— qui nous échappe encore, complétai-je à nouveau.

Il ne m'en tint pas rigueur. Chacun trouvait chez l'autre une forme de réconfort : bien qu'occupant un arrière-plan différent, nous étions sur la même longueur d'ondes. Peut-être aurions-nous finalement raison de ceux qui figuraient pour l'instant au premier plan : Harden et Alston...

— Vous allez me demander de vous faire la biographie de Guérin, je suppose ?

— Vous supposez bien.

— Eh bien, on peut présenter Guérin en opposition à David. Il a été l'antithèse de David au plan politique. Il a commencé par fuir Paris pour Rome. De retour en France, il n'a adhéré que contraint et forcé à l'idéologie napoléonienne en exécutant le plus platement possible *Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caire*.

— Un peu comme Ingres ?

— Oui. C'est une forme de résistance passive, si vous préférez... Il s'est cantonné ensuite à des œuvres érotiques comme *L'Aurore et Céphale* ou inspirées par l'Antiquité comme le tableau qui nous occupe – *Andromaque et Pyrrhus* – où il n'a plus bridé son talent. Mais ses sympathies royalistes n'avaient pas échappé aux Bourbons. Après l'abdication de Napoléon et le retour au pouvoir de Louis XVIII, ils lui ont passé commande de divers portraits à la gloire des martyrs royalistes de la Révolution.

— Et ce thème d'Andromaque et Pyrrhus, de quoi s'agit-il ?

Brown se racla la gorge, avant d'attraper un verre d'eau.

— C'est un thème très en vogue en France à l'époque. Par exemple, quelques années avant Guérin, David lui-même a peint *La douleur d'Andromaque sur le corps d'Hector*. L'histoire d'Andromaque a été remise au goût du jour par la pièce de Jean Racine, un tragédien du XVII^{ème} siècle. Il s'inspire lui-même d'une légende grecque, celle de la guerre de Troie et de ses conséquences. Les grands anciens – Homère dans *L'Illiade*, mais aussi Euripide, Virgile, Sénèque – en ont donné leur version. Mais c'est la version de Racine que le grand public en France au début du XIX^{ème} siècle plébiscite. Elle est « dans l'air du temps ». D'une certaine façon, bien qu'empruntant des thèmes antiques, Racine peut être qualifié de lointain ancêtre des *Romantiques*. Il s'intéresse aux passions de l'âme humaine qui pour lui s'entrechoquent et déchaînent irrémédiablement l'orgueil, la fureur, la vengeance, la violence...

— Vous avez l'air d'en connaître un rayon...

— Merci. — Peu sensible à l'effet qu'il me faisait, il continua à démêler le fil de son inspiration, s'agitant dans son lit. — Donc, la passion engendre le drame. La passion aveugle. La passion dépossède les individus d'eux-mêmes. En un mot, la passion est plus forte que la raison, qu'elle consume... Elle fait plier le sens du devoir, la fidélité conjugale, la parole donnée, l'intérêt général... Elle emporte tout sur son passage, y compris l'amour. Elle est une malédiction. Dans *Andromaque* ou dans les autres pièces de Racine, on perd son honneur et on trahit par amour, on fait souffrir par amour, on sombre dans la folie par amour, on tue ou on meurt par amour. Voilà pour le cadre général...

— Quid de l'histoire elle-même ?

— La trame est assez compliquée. Il s'agit d'un amour impossible. Ou plutôt : il s'agit de trois amours impossibles. Résumons. Lors de la guerre de Troie, le Grec Achille tue le Troyen Hector. La femme de ce dernier, Andromaque, est recueillie avec son fils Astyanax par Pyrrhus, qui n'est autre que le fils d'Achille. Pyrrhus est roi d'une contrée grecque, l'Épire. Il fait d'Andromaque sa captive. Mais Pyrrhus tombe amoureux d'elle, alors qu'il doit en principe épouser Hermione. Vous suivez ?

Je m'étais mis à prendre des notes.

— Pour l'instant, ça va.

— Hermione est une princesse grecque : elle est la fille du roi de Sparte, Ménélas. Vient se greffer là-dessus un autre protagoniste, Oreste. Oreste, le fils d'Agamemnon, est un ambassadeur grec. Il vient en Épire réclamer à Pyrrhus que celui-ci lui livre Astyanax. La Grèce veut mettre à mort l'enfant. Elle craint en effet qu'Astyanax une fois adulte devienne une menace : il pourrait réclamer vengeance de la mort de son père Hector et de la chute de Troie. En réalité, Oreste a un objectif secret : il veut convaincre Hermione de faire sa vie avec lui et projette donc de l'enlever. La tragédie de Racine s'articule alors sur des relations amoureuses à sens unique : Oreste convoite Hermione. Hermione veut plaire à Pyrrhus. Pyrrhus aime Andromaque. Andromaque est décidée à rester fidèle à la mémoire de son défunt mari, Hector...

— Je présume que chacun sera déçu...

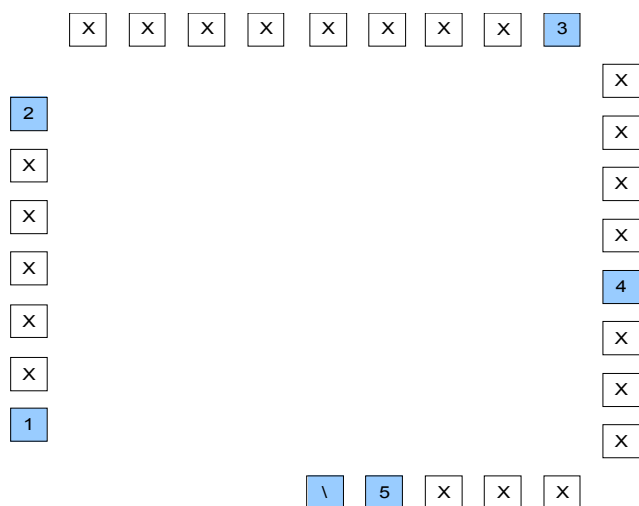
— Tout à fait.

Brown ne résista pas au plaisir de me conter l'issue fatale de la pièce. Je noircis scrupuleusement ma feuille de toute l'histoire.

Pour l'instant, les pièces du puzzle que les *Archers* nous faisaient parvenir peinaient à s'assembler sous mes yeux. Je reconnaissais pourtant des bouts de ciel, des fragments de paysage et même des éléments susceptibles de composer le plan principal du puzzle en question.

*
* *

Le soir même, je fis un saut au musée afin de me « ressourcer ». Muni de mon calepin, je gagnai la salle des *Préromantiques*. Je fis du saccage simulé des toiles le plan suivant :



Légende :

- | | |
|---|---|
| 1 | Prud'hon : La justice et la vengeance divine... |
| 2 | Ingres : La grande odalisque |
| 3 | Girodet : Mlle Lange en Danaë |
| 4 | Guérin : Andromaque et Pyrrhus |
| 5 | Gérard : Mme Récamier |
| \ | Krüger : Auguste de Prusse |

De là, je téléphonai à Marsha et, comme de juste, lui donnai des nouvelles de son compagnon. Je ne lui cachai pas les probables désagréments à venir. Quelqu'un voulait faire passer Brown pour un assassin...

Il n'est pas facile de dédramatiser ce genre de situation. L'émotion la fit bredouiller. Je la consolai en lui disant que s'il n'avait vraiment rien à se reprocher les choses finiraient par s'arranger.

CHAPITRE 22

ALSTON FRAPPE FORT



es journalistes à l'affût s'éparpillaient devant le musée, pareils à un escadron en bivouac.

— Il vient quand, alors ?

— À deux heures, on m'a dit. S'il est à l'heure ! Tout s'est déclenché si vite...

C'était le type de dialogues qu'on entendait constamment, et qui trahissait la volonté exacerbée de savoir...

Depuis la mort de Barnett, les passions s'étaient déchaînées. L'affaire avait maintenant droit aux gros titres, et elle donnait lieu à des commentaires aux journaux télévisés. Une nouvelle surtout allait bon train : *le lieutenant Alston tenait une piste*. Alors que je m'occupais autrement, lui-même n'était pas resté inactif. À telle enseigne que son enquête était sur le point d'aboutir...

Mon concurrent direct était rentré de France au moment propice. Il avait profité de l'enflure médiatique. Le matin, il avait fait un communiqué de presse, désireux de soigner sa réputation naissante. C'est l'humeur satisfaite qu'il avait, à grand renfort de sa vigueur coutumière, annoncé ce qu'on n'attendait plus : il connaissait l'identité d'un des coupables – probablement leur chef – et il avait les moyens de l'appréhender. Ce qu'il ferait aujourd'hui même, dimanche 24 février, au cours d'une démonstration qui se promettait irréprochable et que les journalistes étaient invités à suivre. « Haro ! » lourd de certitude donc dans quelques minutes.

Je n'avais quant à moi pas revu celui que les journalistes

surnommaient déjà « le nouveau fleuron de la brigade criminelle ». Il m'avait simplement envoyé une convocation.

À l'heure exacte, Alston fit son apparition. Il était entouré par deux flics en uniforme qui ne ménageaient pas leurs réprimandes pour qu'on le laisse passer. Les flashes des appareils photo formèrent sur son chemin comme une voûte de lumière. Alston, pas peu fier de son futur triomphe, avait promis que la conférence de presse serait pour après. Pour le moment, il ne voulait voir aucun micro. À la bonne heure ! Ça marchait comme prévu.

Mon arrivée à moi avait été bien plus discrète, et je n'avais guère eu de mal à me fondre dans la mini-foule.

Un service d'ordre efficace maintenait le flot des journalistes et autres curieux. Alston ne me vit pas. Je pris son sillage avec quelques mètres de retard, ayant dû me soumettre à un contrôle d'identité. On me guida jusqu'à la salle de conférences du musée. Dans les allées, plusieurs flics faisaient le pied de grue. Alston occupait le devant de la scène, à l'endroit habituellement réservé au conférencier. Pour que sa voix porte davantage, on lui avait mis à la boutonnière un micro miniature. Ainsi il était libre de se déplacer à sa guise. Enfin, pour que le spectacle soit complet, aux premiers rangs des strapontins avaient pris place tous ceux qui, de près ou de loin, avaient touché à l'affaire : Mrs Matthews, Harden, June, les gardiens Hoffs, Vaughn, Manckiewicz, Esposito, Fink et Ruttlund, Brown et Mrs Wayne.

Je m'assis de profil par rapport à ce petit monde. J'avais une vue d'ensemble des « suspects ». Ils étaient onze et regardaient fixement. Chacun avait l'air éminemment respectable.

L'entrée des journalistes provoqua du brouhaha. Les plus chanceux s'assirent. Les autres fourmillèrent au fond de la salle ou dans les allées. Bien que nourrie des spéculations les plus folles, la confusion prit fin. Le silence se fit.

Alston commença par rappeler succinctement les principaux épisodes de l'affaire. Il salua la mémoire de Willis, affirmant que depuis sa mort un palier avait été franchi. Il ne s'agissait plus de résoudre une simple énigme mais d'empêcher les nuisances de criminels dangereux, ce que le récent assassinat de Barnett ne corroborait que trop.

L'exposé restait descriptif. Il ne servait pas à éclairer l'auditoire mais à

jeter les bases du problème. Le policier n'avait émis aucun jugement de valeur. Il n'était pas encore entré dans le vif du sujet.

Les « suspects » écoutaient sans bruit. Lequel fallait-il mettre au pied du mur ? Aucun ne semblait spécialement mal à l'aise – au grand dam des journalistes à la recherche du petit indice révélateur. Mais non : pas encore de mouchoir épongeant un visage livré à la peur, pas encore de gestes incontrôlés, de regards fuyants, de tremblements, d'aveux flagrants qui sait...

Alston continua, placide :

— Une première approche, on le voit, laisse tout le monde blanc comme neige. Le vol de la *Psyché* n'a pas de faille, l'enlèvement de Ledez non plus. Quant aux indices semés, ils sont volontaires et ne mènent pas loin. Entre le vol et l'enlèvement, il s'est pourtant passé quelque chose, que je n'ai découvert qu'avant-hier. Et c'est justement ce quelque chose qui a une importance capitale.

Alston s'était mis à marcher de long en large. Parfois il s'arrêtait pour fixer un suspect mais ce n'était jamais le même. L'auditoire était tenu en haleine par ce nouveau jeu. On recommençait à chuchoter.

— Je vous l'ai dit, un des coupables est parmi vous. Je sais de qui il s'agit, bien entendu, et j'ai les preuves nécessaires pour l'inculper. Mais je ne vais pas tout de suite dévoiler son identité.

C'était du goût des journalistes. Le jeu continuait.

— Non, car d'abord je vais vous faire part de la manière dont j'ai procédé.

La salle s'échauffa. Alston fit un signe apaisant des deux mains, réclamant le silence. Après l'avoir obtenu, il poursuivit.

— Il y a quelques jours encore, je n'avais pas grande idée de qui avait pu faire le coup. Ni même comment au juste on s'y était pris. Je l'avoue sans honte.

Pour couronner ses propos, il s'était aidé d'un index levé, hautement réprobateur, au moment où des commentaires étouffés parcouraient l'assemblée.

— Mais voilà : une de ces onze personnes a malgré tout commis une erreur en faisant enlever Ledez. Oh ! quelque chose d'insoupçonnable, d'imprévisible même... Un rien, pour tout dire. Et pourtant ça m'a suffi pour remonter la filière.

Alston fit une pause teintée de réflexion.

— Et c'est d'ailleurs Ledez lui-même qui m'a permis de progresser. Et c'est ça le pôle d'intérêt de l'histoire : les ravisseurs se sont fait poignarder dans le dos par leur propre victime. — Je me rappelai le sang-froid avec lequel Ledez s'était, au plus fort de l'action, défait de son portefeuille afin qu'on garde une trace de son identité. Encore un coup que les *Archers* n'avaient pas vu venir... — Jusqu'à hier, je me trouvais en France. En collaborant avec la police locale, j'ai obtenu l'autorisation de faire fouiller le domicile de Ledez, en banlieue parisienne. Tout bon policier aurait agi de même...

Pas de doute : Alston était un bon policier.

— En réclamant ce mandat, je ne pensais pas faire un tel bond dans mon enquête. La chance m'a souri... Mais pourquoi, vous demandez-vous, avoir fouillé son domicile ?

Depuis qu'il avait affiné son discours, il n'avait cessé de marcher de long en large. Aucun des personnages en ligne de mire ne bronchait. Le chef des *Archers* avait des nerfs à toute épreuve.

— Eh bien j'ai voulu fouiller son domicile – une grande maison en pierre de taille du XIX^{ème} siècle – parce que cette histoire d'enlèvement, plus que toute autre, m'intriguait. Pourquoi lui et pas un autre ? J'ai fait la supposition que *si le conservateur du musée Cordelier de Paris s'est fait enlever, c'est parce qu'il avait quitté son domicile.*

Les journalistes faisaient marcher leurs méninges, et moi aussi.

— Ledez est veuf. Il vit seul depuis le mariage de sa fille. Je n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer, même si je connais bien entendu sa passion pour les œuvres d'art. Je me doutais qu'il s'agissait de quelqu'un de sensé et de cultivé. Mais le fait de perquisitionner chez lui m'a appris aussi à quel point il peut être ordonné. Tout chez lui est soigneusement rangé et classé. Cette manie de l'organisation fait que j'ai trouvé, finalement sans peine, quelque chose de très compromettant pour l'un d'entre vous.

Il s'était tourné vers les onze suspects. C'est alors que se produisit un bruit sourd au bout de la salle. Un journaliste, n'y tenant plus, avait renversé sa chaise de saisissement. Constatant qu'on avait les yeux braqués sur lui, il poussa :

— Et c'est quoi, ce « quelque chose » ?

Alston répondit le sourire aux lèvres :

— Une lettre ! Ou plutôt non : la photocopie d'une lettre. Tout simplement ! Ledez est très méthodique, je vous l'ai dit, au point de photocopier les lettres manuscrites qu'il envoie. Comme il en écrit beaucoup, cela lui permet de tenir à jour son courrier. Et c'est cela qui a perdu le destinataire !

Bravant l'interdiction de poser des questions, le même journaliste, se sentant décidément concerné, intervint à nouveau :

— Et en quoi la lettre de Ledez était-elle en mesure de faire accuser quelqu'un ?

— Vous allez le savoir : je vais vous la lire. Voici la pièce à conviction. — Il l'avait sortie de sa poche, dépliée et montrée au public. — Qui plus est, cette lettre est écrite en anglais, Mr Ledez possédant parfaitement notre langue. Elle est écrite de sa main.

C'est le texte suivant qu'Alston lut à haute voix :

Cher ami,

C'est frappé d'incrédulité que j'ai appris la catastrophe. Comme vous j'imagine, je n'ai plus l'esprit en paix.

Les mots me manquent pour qualifier les actes odieux de l'autre nuit. En premier lieu, il faut rappeler la sauvagerie inouïe qui a fait prendre pour cible vivante un de vos gardiens. Je salue ici son courage. Mais on ne doit pas oublier non plus l'ingéniosité avec laquelle l'affaire avait été préparée, notamment par l'entrée en matière si soudaine du premier cambrioleur, et le prélude si surprenant... Je fais bien sûr allusion à nos tableaux détruits.

Le drame est que la plupart des agissements de ces cambrioleurs audacieux — laissons-leur cet hommage — nous paraissent obscurs. Comment sont-ils parvenus à tromper la garde vigilante de votre personnel ? Et le stade de pénétration dans le musée atteint, où ont-ils pu se cacher ? Concernant leur mobile, pourquoi n'ont-ils dérobé qu'une seule pièce, certes d'une pureté unique, la Psyché ?...

Cette affaire cultive le paradoxe. J'ai longuement réfléchi à tout cela. Sans trouver de réponse. Mais il est d'autres points que je pense avoir

partiellement résolu et qui m'incitent à ne pas renoncer.

Par exemple, il ne fait guère de doute que la phrase bizarre du mur tout comme le paquet – forcément vide – emporté dans sa fuite par le premier cambrioleur n'avaient d'autre but que de créer une subtile diversion. De fait, vos gardiens, égarés par le saccage des toiles, sont intervenus en conscience et n'ont absolument rien à se reprocher.

Je sais que les enquêteurs de votre pays ont mis au point des méthodes d'investigation pour le moins efficaces. Je leur souhaite un succès rapide.

Cette affaire me tient à cœur, je le rappelle. Je suis bien disposé à les – et à vous – aider, mon expérience de ce milieu pouvant être utile.

J'ose espérer que cette volonté de ne pas baisser les bras correspondra chez vous, mon cher Robert, à un désir renouvelé de franchir un cap difficile mais pas insurmontable, loin de là. Vous ne pouvez pas vous laisser emporter par ce type d'épreuve. Un homme de votre qualité mérite mieux.

Sachez en tout cas que l'estime que je vous porte n'est en rien altérée par le triste coup du sort qui nous affecte. Vous avez toujours eu et vous conservez toute ma confiance.

Il n'y avait pas à dire : c'était une lettre bien torchée. Le style était aussi précieux que les tableaux et la *Psyché* réunis.

Alston leva les yeux. Tous les regards du musée faisaient la navette entre Brown et lui.

— La signature de Mr Ledez vient ensuite. Puis il y a un *post-scriptum*. C'est ce *post-scriptum* qui m'a mis la puce à l'oreille. – « Ah ! enfin de l'inédit ! » espérait-on. Chacun des journalistes retenait son souffle. La lettre les avait laissés sur leur faim. Elle ne méritait pas tant de battage... – Ce *post-scriptum*, je vais vous le lire, en vous faisant remarquer que si le rapt n'avait pas eu lieu, on n'y aurait pas prêté la moindre attention...

P.-S. : Je vous signale, à toutes fins utiles, que je prendrai l'avion pour New York le 8 février et que, si vous le voulez bien, je passerai au Baltimore museum. Je logerai à l'hôtel Marriott, à Inner Harbor.

Après quelques secondes de silence, le policier ouvrit une parenthèse pour ne pas jeter le trouble dans les esprits :

— Je pense, dit-il à mi-voix et presque en aparté, que chacun a maintenant compris que l'accusation que je formule porte contre Robert Brown, conservateur en chef du *Baltimore museum*.

Une clameur de stupéfaction secoua les rangs de l'assemblée.

Alston se rapprocha des strapontins.

— Tout d'abord, Mr Brown, vous ne niez pas avoir reçu cette lettre ?

— Il n'y a aucune raison de nier. Je l'ai reçue deux jours avant le rapt.

— Bien, souffla Alston. Quelles relations avez-vous avec Mr Ledez ?

— Nous avons été étudiants ensemble en histoire de l'art à Yale, il y a une trentaine d'années. Nous ne nous voyons plus qu'épisodiquement, à l'occasion de congrès ou d'expositions, une fois tous les cinq ou six ans. Je pense pouvoir dire que nos rapports restent amicaux même si nous ne sommes plus aussi liés que par le passé...

Cette réponse semblait satisfaire Alston.

— Alors je vais vous dire ce qui vous accable. Premièrement : personne, excepté vous, ne savait que Mr Ledez devait venir à Baltimore. J'ai moi-même interrogé le nombre réduit de ses proches en France. Aucun n'était au courant, si ce n'est son adjoint au *musée Cordelier*, averti seulement la veille du départ.

— Et Mr Harden, son émissaire à Baltimore ?

— Il jure n'avoir pas été mis dans la confidence.

Il le jura à nouveau. Brown s'agita :

— Même si c'est vrai, ça ne prouve rien : il peut toujours y avoir un faux témoignage.

— C'est un simple constat. Avouez tout de même que ça se pose là. Deuxièmement : vous avez obstinément gardé cette lettre secrète – alors qu'elle n'était préjudiciable à personne, au contraire – et vous n'avez, à ma connaissance, prévenu personne de la venue de votre confrère.

Brown avala sa salive pour mieux riposter :

— Vous allez un peu vite en besogne ! Je n'ai pas pour habitude de

dévoiler ma correspondance. Et puis, je pensais qu'il voulait que cela reste entre nous. Je lui laissais le soin de vous prévenir lui-même – si tant est qu'il en ait eu l'intention. Par la suite, je veux dire après l'enlèvement, j'ai été tout à fait déboussolé. Mettez-vous à ma place !

Le policier haussa dédaigneusement les épaules. Il ne fallait pas le prendre pour ce qu'il n'était pas...

— Évidemment ! Je continue. Troisièmement : je me suis renseigné et j'ai pu noter que finalement cette affaire vous rapporterait pas mal d'argent... En étant à mes yeux coupable, vous avez : la *Psyché*, la rançon du kidnapping fixée à un million de dollars et qui aurait dû être versée dans les prochains jours, à quoi s'ajoutent – pour l'honnête conservateur de musée que vous demeuriez sans moi – les primes de l'assurance remboursant la perte des tableaux lacérés. – Tout l'auditoire était accroché aux lèvres d'Alston. – Je m'étonnais de la gratuité de ce geste : pourquoi diable avoir lacéré les tableaux ? Maintenant ça s'explique : ces tableaux seront « rachetés » par l'assurance...

— Il ne me reste plus que ça ! objecta l'autre.

— Au conservateur innocent il ne serait resté plus que ça, j'en conviens, mais pas au conservateur coupable...

Maintenant Brown avait l'air profondément indigné de ce qu'on lui faisait endosser sans qu'il puisse rien avancer de valable pour sa défense. Il se contenait avec peine.

— Ma parole, mais c'est une grosse farce ! tonitrua-t-il.

— Oh non. Mais je n'ai pas fini, ne vous en déplaie.

— Attendez ! Les primes de l'assurance n'iront pas directement dans ma poche. Il faudra les réinvestir dans d'autres pièces, nous y sommes forcés.

— Bien sûr, mais ça constitue une consolation morale de plus. En admettant que vous soyez coupable, vous avez évidemment agi par égocentrisme, pour avoir la *Psyché* pour vous tout seul, à l'abri des regards profanes.

— Ce que vous dites est monstrueux !

— Je sais, mais franchement je ne vois pas d'autre solution... Donc, l'assurance aidant, vous allez pouvoir enrichir votre collection pour le musée. L'ambition est de regrouper autour de vous des pièces autrefois inaccessibles.

Les mains jointes, Brown se tenait le nez, les yeux perdus dans le vide.

— C'est faux, c'est faux..., murmurait-il entre ses dents.

Alston ne prêtait que peu d'attention à la mine abattue de sa « victime ». Implacable, son succès lui faisait comme une auréole.

— Quatrièmement : un autre point trouble de cette histoire, c'est, on s'en souvient, l'endroit où ont pu se cacher les cambrioleurs. Pour lors que le conservateur du musée lui-même appartienne au gang, il lui est très facile d'« héberger » qui bon lui semble. C'est vous en personne, Mr Brown, qui êtes à l'origine du système de sécurité actuel basé sur une fermeture électronique des salles d'art. Contrairement à votre conservateur adjoint, Mrs Matthews, vous n'avez jamais voulu faire installer de caméras de surveillance. Alors, quand Mr Harden, dès son arrivée, a osé mettre en cause votre choix, vous vous êtes violemment emporté.

— Je ne supportais pas son arrogance.

Le regard de Brown croisa le mien. D'un geste, je l'encourageai à poursuivre. Mais il ne dit rien des paroles offusquantes de Harden quant à la respectabilité de June. Sa fierté semblait le lui interdire. Elle rendait du même coup certaines de ses réactions très prévisibles.

— Dites plutôt qu'il avait mis le doigt sur un des points faibles de votre plan. Ce n'est pas votre caractère irascible qui pose problème, Mr Brown. Que vous ayez eu avec lui une prise de bec, plus ou moins retentissante, m'importe peu. J'analyse simplement les faits. Car vous disposez d'une carte magnétique pour faire coulisser les portes des salles d'art. Vous possédez un trousseau des clés des autres portes. Vous connaissez les heures des rondes des gardiens. De cette façon, toute la route est ouverte... Le sergent Willis avait découvert des traces de pas dans la remise des femmes de ménage. C'est la preuve que les *Archers* se sont pelotonnés en compagnie des balais. Les gardiens s'attendaient à les voir surgir d'une galerie. Ils ignoraient que – grâce à vous Mr Brown – les cambrioleurs avaient le moyen d'ouvrir les portes.

— Je vous interdis de dire cela ! gronda le conservateur.

Pour un peu, il aurait empoigné Alston...

— Vous n'avez rien à m'interdire, fit sèchement l'autre. D'ailleurs, tout ce que vous direz dorénavant, même sous le coup de la colère, pourra être retenu contre vous. Je vous intime donc de vous calmer et de ne pas

troubler la suite de mes propos. – Une lueur violacée avait basané son visage. – Cinquièmement : je vous soupçonne même d'avoir pris une part active à ce vol. Craignant que le travail soit mal fait, vous n'avez pas pu vous empêcher de dérober en personne la *Psyché*. Manckiewicz donne une description du deuxième *Archer* qui correspond à votre morphologie. Il a aussi votre couleur de cheveux...

— J'espère qu'on arrivera à prouver que toutes vos allégations sont fausses, gégnit Brown.

Alston répliqua ironiquement :

— Sait-on jamais ? Manckiewicz a aussi décrit son agresseur comme un type fébrile, un non-professionnel, ce qui est vous concernant, sauf erreur, exact. Jusqu'à présent, vous n'aviez jamais eu le courage de tenter la grande aventure de l'escroquerie calculée. Quoique... C'est mon sixièmement. J'ai mené une petite enquête sur vos agissements passés, Mr Brown. Je dois dire que leur côté peu reluisant m'a subjugué. Au fond, vous êtes un personnage assez outrancier. Vous possédez plusieurs cabarets sur la Côte ouest aux activités plutôt louches. Les spectacles de strip-tease sont maintenant tolérés. Mais il n'y a pas que cela... J'ai mis la brigade des mœurs sur le coup. Recrutement de barmaids qui ont une conception très large de leurs fonctions, organisation de soirées privées déshabillées, échangeisme, j'en passe et des meilleures... : j'appelle cela du proxénétisme, Mr Brown. Il y a certainement de quoi s'en mettre plein les poches. Bien que votre dernier coup ait été pensé, vous avez visé trop haut, voilà tout. On ne s'improvise pas criminel, mais votre cupidité vous a aveuglé...

— C'est un coup monté. Je n'ai jamais contraint personne. On veut m'enfoncer !

— *La grande odalisque*... Avait-elle été contrainte, elle ? – Brown, interloqué, ne répondit rien. Qu'est-ce que le tableau d'Ingres venait faire là-dedans ? – Septièmement. – Et c'est certainement le point le plus dérangeant de cette sale histoire : le meurtre d'un type gênant pour vous mais qui n'avait aucun lien avec l'affaire du musée, Luke Barnett. J'ai reçu hier soir la visite de votre femme, June. Elle est bien plus jeune que vous, et cela s'explique aisément. Elle m'a tout avoué de votre mariage par intérêt. C'est assez sordide. Vous avez aimé votre femme comme on aime un objet d'art. Elle est adorablement belle, c'est un fait. Son corps a des mensurations parfaites. Ce n'est que cela qui vous plaisait chez elle : sa beauté plastique, son côté « sculptural ». Elle ne servait qu'à décorer

vosre intérieur. En l'introduisant dans un milieu que vous connaissiez bien, vous lui avez permis de devenir un mannequin envié. Mais elle conservait de son côté sa vie propre, vous conserviez la vôtre. Ça n'a toujours été qu'un mariage de raison. Là aussi, on peut faire le rapprochement avec la reproduction d'un des tableaux qui ont accompagné les messages adressés par les *Archers* – votre bande, Mr Brown. Il s'agit cette fois de *Mlle Lange en Danaë* : cette jolie femme devenue comédienne grâce à son mari fortuné...

— Pourquoi aurais-je semé des indices me faisant accuser ? Tout ça ne tient pas debout..., plaيدا amèrement le conservateur.

— Bravade ou orgueil démesuré... Je ne vois que ça. Mais ce n'est pas le plus important. Je continue. Cette belle mécanique s'est enrayée avec la mort de Barnett. Barnett : l'amant de votre femme. Car comment penser qu'elle aurait pu se contenter d'un tel vide dans sa vie sentimentale ? Tout montre que vous l'avez éliminé. Suite à un accès de jalousie, aussi soudain qu'imprévisible, vous l'avez abattu. Pris de remords, vous avez ensuite tenté de vous suicider en avalant des barbituriques.

— Non, pas du tout...

La détresse se lisait dans les yeux de l'accusé. Il se tourna vers celle qui constituait l'autre partie de sa vie : Marsha. Son visage était ravagé par l'affliction. Les yeux brillants de larmes, elle se leva pour mieux fixer le policier. D'une voix acide, elle lui jura avoir passé la nuit du vol en compagnie de Brown, et qu'il n'aurait jamais été capable des autres crimes dont on l'accablait.

Alston mit en doute la neutralité de l'actuelle maîtresse de Brown. Pour faire valoir un quelconque alibi, il conseilla à ce dernier de dénicher un témoin plus objectif.

June à son tour s'effondra en larmes, mais c'étaient des larmes de fiel. Elle s'approcha de son mari et le frappa au visage.

— Monstre, comment as-tu pu faire une chose pareille ? Comment ?...

Il fallut la faire sortir. Elle avait perdu pour Brown le peu d'amour qu'elle consentait à lui donner.

Tout se liguait contre lui. Vol, vandalisme, escroquerie à l'assurance, voie de fait, coups et blessures volontaires ayant entraîné la mort, complicité d'enlèvement et assassinat... : les chefs d'inculpation ne manquaient pas. On le menotta et on lui lut ses droits.

— *La justice et la vengeance divine poursuivant le crime*, conclut Alston.

Contrairement à ce qu'avait redouté le policier, le prévenu ne se débattit pas. Le cœur chaviré par les pleurs de Marsha, il quitta la salle encadré des flics de rigueur. Adieu aux armes émouvant ou inconvenant, selon les diverses convictions propres. Les journalistes en faisaient des gorges chaudes. Les faits parlaient à ce point contre Brown qu'il n'y avait pas eu de véritable duel. Mais le réquisitoire d'Alston les avait passionnés jusqu'au bout.

À la fin de sa conférence de presse, j'allai féliciter Alston. Ses lunettes rondes étaient embuées.

Je ne lui dis pas qu'il y avait un grain de sable qui ne se mélangeait pas au ciment du bel édifice qu'il venait de construire. Ce grain de sable, c'était Baretto.

Je notai pour moi-même qu'Alston n'avait pas réussi à caser dans sa démonstration le tableau *Andromaque et Pyrrhus* de Guérin.

Le réquisitoire d'Alston ne risquait-il pas alors d'être tiré par les cheveux et de se transformer en victoire à la Pyrrhus ?

QUATRIÈME PARTIE

Les journées des 26 et 28 février

CHAPITRE 23

DOUTES



e feu passa au rouge. L’Austin cabriolet se cabra à quelques encablures de ma Baleine immobile.

J’étais contrarié à plus d’un titre.

D’abord, j’avais la tête du pirate qui, ayant jeté l’ancre, se rend compte que le trésor de l’île vient d’être déterrée. Ces derniers jours, Alston avait bougrement bien manœuvré, et tous les journaux s’en étaient fait l’écho. Seule une infime minorité mentionnait mon existence. Et pour eux, l’affaire était entendue : le détective privé engagé par Mr Frédéric Harden s’était fait prendre de court. Plus grave encore : bien que grassement rémunéré, à aucun moment il n’avait été en mesure de soutenir la comparaison avec la police. À telle enseigne que l’inculpation de Brown semblait devoir mettre un terme à ses investigations... Les journalistes étaient aussi sévères que mal renseignés. Mais j’avais besoin de savoir si mon employeur se ralliait à leur point de vue. Car je pensais avoir fait honneur à ma tâche. Ces langues de vipère m’agaçaient, mais elles n’entamaient pas ma confiance. Alston avait été plus prompt que moi à creuser. Mais avait-il trouvé le bon trésor ? Bientôt la confrontation tournerait à mon avantage. Je lui donnerais des leçons d’efficacité – à lui et à sa superstructure. Et je lui apprendrais même la modestie.

En second lieu, je me sentais suivi. Une fois de plus. Je n’avais pas sitôt quitté mon domicile que quelqu’un m’avait déjà pris en chasse. J’ignorais tout de cet importun, à quelques détails près : il roulait en Austin rouge, maintenant entre nos deux véhicules une distance immuable; il ne se cachait pas; enfin, sa tête s’enveloppait d’un fichu de couleur vive et ses lèvres s’ornaient de rouge : une femme, qui semblait

jeune et jolie. Que pouvait donc me vouloir cette bonne âme ? Était-elle journaliste et projetait-elle de m'interviewer ? Ou bien, reine de la jungle urbaine, croyait-elle reconnaître en moi son nouveau Tarzan ? Peut-être ne détestait-elle pas sortir accompagnée... Je n'avais plus de raison de rester fidèle à June, à présent. Quoi qu'il en soit, rien ne laissait préfigurer les véritables intentions de l'inconnue, et je trouvais ça plutôt excitant.

Le feu vira au vert. Je démarrai en trombe. Il n'est pas besoin d'être très perspicace pour deviner qu'elle en fit autant. La situation devenait cocasse. Comment un homme tel que moi doit-il réagir lorsqu'une femme – belle de surcroît – le prend en filature ? J'usai des habituels subterfuges : je compliquai mon itinéraire, j'alternai les phases de conduite rapide et lente... Elle continuait d'évoluer à mon rythme, transformant tout cela en un gigantesque pas de deux. J'avais l'impression qu'elle m'aurait suivi jusqu'au bout du monde, comme Jane emprunte les mêmes lianes que Tarzan et trace son sillage dans le sien. Cela me rappelait aussi les courses à tabouret des kermesses de mon enfance. Tout le monde s'y bousculait dans de grands éclats de rire. Pour espérer gagner, il fallait se lancer en tête dès le départ. La piste circulaire était si étroite qu'elle interdisait toute tentative de dépassement. Des goulots d'étranglement se formaient donc dans les virages, si bien que les mieux placés décidaient en toute quiétude de la vitesse de la course. Il s'agissait d'un défilé aussi joyeux qu'échevelé... sans grand suspense, malgré tout. Au bout d'un moment, je ne désirai plus fausser compagnie à Jane, mais simplement jauger sa ténacité. Et le test à l'aune duquel je l'évaluai révélait un tempérament des plus besogneux. Elle me filait avec un soin méticuleux et une obstination toute féminine. Pour la récompenser, j'aurais voulu lui décerner une médaille : celle de championne toutes catégories du harcèlement.

Enfin, je parvins devant l'hôtel où logeait Harden. Il m'y attendait. Je quittai ma Baleine. Jane termina de glisser sa voiture dans un renfoncement afin de la rendre moins visible. Le vent s'était levé. Je me dirigeai vers l'hôtel d'un pas rapide. Un groom m'accueillit avec le même empressement. Avant de me tourner vers lui, je souris et adressai un signe de ma main valide à Jane, ce qui la plongea dans l'embarras.

Bien qu'assez loin du standing du *Marriott*, l'hôtel *Paddington* était cher et de bonne renommée. Il était prisé des vieilles gens en vacances et des hommes d'affaires. Les premiers étaient attirés par son charme

traditionnel : tout ici n'était que tentures, marbre et mobilier d'époque. Les seconds s'y sentaient comme dans un cocon protecteur, libérés du stress de leur journée. Ce genre d'endroit faisait à coup sûr le bonheur de Harden. Il avait pourtant un je ne sais quoi d'âpre qui me déplaisait. Le vieux réceptionniste à l'air figé passait son temps à surveiller les allées et venues du coin de l'œil. Ce devait être ça : cette présence aussi vaine que rassurante. Elle était l'image de marque de ce décor stéréotypé, tout droit sorti d'une illustration d'un livre de Dickens. Seul le groom, avec son air espiègle et ses yeux bleus délavés, mettait un peu de jeunesse dans cette atmosphère empesée. Je lui demandai qu'il m'indique la chambre de Mr Frédéric Harden.

— Vous êtes Mr Pralin ?

— Oui.

— Mr Harden m'a prié de vous conduire à ses côtés. Il vous attend au bar de l'hôtel. C'est au premier étage. Si vous voulez bien me suivre...

Je reconnaissais bien là la prévenance de mon client...

En passant, le groom se fit vilipender par le réceptionniste pour une raison mineure. Le jeune homme encaissa le coup. Il m'avait l'air sympathique. Il semblait nouveau dans le métier. Et puis, un tic nerveux lui faisait tirer la langue au terme de chacune de ses phrases.

— Inutile d'embouteiller l'ascenseur, suggérai-je, voyant que plusieurs personnes y faisaient la queue.

Le groom me fit donc gravir l'escalier. Son pourpoint noir ressemblait à l'uniforme d'un soldat de l'armée napoléonienne. Des épaulettes rehaussaient le gilet, orné de liserés d'or sur le torse et aux manches. Ce qui lui servait de couvre-chef était à l'avenant : une sorte de casoar auquel ne manquaient que les plumes. Je lui fis la remarque qu'ainsi affublé il avait fière allure. Il me toisa, croyant déceler comme une pointe de mépris dans mes paroles...

— Vous avez raison. Ce n'est pas tous les jours facile, mais il faut prendre sur soi, rectifiai-je.

Le groom posa sur moi un regard plus chaleureux. Devant l'entrée, je lui glissai un pourboire dans la poche. Il fit mine de refuser mais j'insistai. Je savais que Harden avait déjà dû se charger de cette formalité mais je ne voulais pas être en reste. Il est dans ma nature de ne pas me laisser entretenir et de faire bonne impression quand rien ne s'y oppose. J'avais aussi un petit service à lui demander :

— J'ai peur de ne pas avoir fermé la portière de ma voiture. Vous seriez gentil d'aller vérifier. Et pendant que vous y êtes, vous la rentrerez au parking de l'hôtel. Vous n'aurez qu'à laisser les clés à la réception.

Je savais qu'en faisant déplacer ma voiture, je sèmerais le trouble dans l'esprit de la fille qui m'avait si aimablement escorté. Elle penserait peut-être que je passais la nuit à l'hôtel. J'espérai qu'elle réagirait en conséquence.

— Ah ! Autre chose ! Si une jeune femme s'inquiète de mon sort, donnez-lui ceci – je lui tendis une de mes cartes de visite – et dites-lui que je reçois sur rendez-vous.

Je lui confiai mes clés et le gratifiai d'un second pourboire. Il me remercia et s'éclipsa en tirant la langue.

La salle était spacieuse et impersonnelle – un endroit parfait pour accueillir des dîners d'affaires ou autres banquets. Le bar proprement dit s'étalait sur la gauche. Des appliques lumineuses l'entouraient d'un halo, faisant inutilement concurrence à la lumière du jour. Celle-ci s'engouffrait par une grande baie vitrée qui occupait le côté droit. C'était là que Harden était attablé.

En cette fin de matinée, il n'y avait que peu de clients.

Je commandai un gin fizz au barman et allai rejoindre mon vaillant échalas. Ma mine renfrognée le fit sourire. Son grand corps sec s'ébroua pour me tendre la main.

J'attaquai bille en tête :

— Merci de m'accorder cet entretien. Comme vous le savez, les événements se sont précipités. Alston a déployé d'importants moyens ces derniers temps. Avant-hier, il est parvenu à ses fins en inculquant le conservateur Brown...

— Les charges qui pèsent contre lui sont nombreuses et probablement irréfutables.

— Tout semble l'accuser, je vous l'accorde.

Harden hocha positivement la tête. Brown n'était certes pas un type bien recommandable. Il y avait de quoi être scandalisé par sa vie dissolue. Un type qui donnait libre cours à ses bas instincts et faisait la promotion du vice. Un ignoble maquereau... On n'osait imaginer ce que

sa pauvre femme avait dû endurer, elle, si jeune et adorable aux prises avec ce type répugnant ! Mais comment diable avait-il pu la contraindre à l'épouser ? Quel immonde chantage avait-il inventé pour qu'elle abdique sa personnalité et se plie ainsi à son « caprice » ? Quelle persécution ?... Toute la lumière n'était pas faite sur ces points et on pouvait légitimement être perplexe. En tout état de cause, il ne fallait pas escompter que lui, Harden, le plaigne un seul instant. Non, il n'avait éprouvé aucune déception lorsque cet homme dépourvu de toute morale était tombé dans les griffes d'Alston. On ne pouvait que féliciter ce dernier et le soutenir de toutes ses forces.

— Alston a bien fait de prendre les devants, c'est évident. — Je sortis de ma poche un article découpé le matin même dans le *Way of justice*, un journal à tirage national spécialisé dans les affaires criminelles. — Cette littérature n'est pas de mon goût, dis-je avec irritation. J'aimerais savoir si elle est du vôtre.

Mon employeur lut silencieusement. Après avoir relaté les éléments importants de l'affaire, le journaliste reconnaissait qu'Alston avait eu beau jeu d'humilier Brown. Il exprimait aussi les « craintes d'une source sûre quant aux compétences et au professionnalisme du détective privé concurrent, recruté semble-t-il à la va-vite ».

Harden me regarda étonné :

— Vous ai-je donné l'impression de mettre vos compétences en doute, Mr Pralin ? — Je m'abstins de répondre. — Je vous ai laissé agir à votre guise, ce me semble... Aucun contrôle, aucune pression.

— Je vous en remercie.

— Ces insinuations ne proviennent pas de moi, Mr Pralin, je peux vous le certifier. C'est du verbiage de journaliste. *C'est tout**.

— C'était ce que je voulais vous entendre dire.

Mon air maussade n'avait pas disparu.

— Je n'ai jamais eu la moindre inquiétude quant à votre propre honnêteté dans cette affaire, Mr Pralin.

— Disons que je suis troublé par la... victoire d'Alston. — Je m'interrompis quelques instants. — En bref, j'ai besoin de savoir si vous me renouvez votre confiance. Suis-je ou non désavoué ?

Mon indécision devait être plaisante à voir. Mais Harden, bien que frappé par mon comportement, conservait tout son flegme.

— Je comprends ce genre de frustration. Votre amour-propre est atteint. Mais les termes de notre contrat n'ont pas lieu d'être rompus. Si Alston ne s'en charge pas lui-même, il vous reste trois jours jusqu'à la fin du mois pour récupérer la *Psyché*. Après, nous verrons.

Voilà qui était net.

— Je ne rechignerai pas au travail, promis-je. Mais c'est plutôt l'enlèvement du conservateur Ledez qui me préoccupe. Si Brown se présente bien comme le chef de la bande, comment ses complices vont-ils réagir ? Il n'a pas l'air décidé à les trahir... Et eux, vont-ils mettre un point d'honneur à aller jusqu'au bout ? Que doit-on attendre des prochains jours ? Ledez va-t-il nous être restitué, et si oui dans quel état ?...

— C'est la grande question. L'arrestation de Brown ne donne pour l'instant aucune garantie. Espérons qu'elle contribue à dissuader les *Archers* de tout acte malveillant...

« Vœu pieux », pensais-je. Cette arrestation semblait mettre du baume au cœur de mon interlocuteur. Mais elle lui ôtait une part de lucidité. Au point qu'il oubliait que les *Archers* avaient du sang sur les mains. Rien ne leur interdisait de se muer en bourreaux. J'étais loin d'écarter la possibilité d'un nouveau drame...

— Il y a quelque chose dans leur attitude qui m'échappe, dis-je. Depuis leur demande de rançon, aucun message digne de ce nom ne nous est parvenu. Les *Archers* semblent temporiser, comme si leur plan avait un côté inéluctable. Pourquoi ne nous contactent-ils pas pour arranger l'échange argent-Ledez ?

— Brown, voyons. Brown est un facteur d'incertitude. Il peut les dénoncer en secret, moyennant une remise de peine.

— Justement : le temps qui passe ne fait qu'accroître ce risque.

— Mais il était nécessaire qu'ils nous laissent le temps : un million de dollars ne se réunissent pas en un tour de main ! C'est tout un montage financier qui a dû s'effectuer. Il a tout d'abord fallu estimer la valeur des propriétés de mon patron. L'expert nommé par le juge avance un chiffre de l'ordre d'un million et demi d'euros, œuvres d'art comprises. — De quoi largement couvrir le montant de la rançon, et c'est heureux. Ensuite, ses biens ont été hypothéqués, condition requise pour que sa banque accepte de prêter les fonds. Cette solution a été préférée à une vente aux enchères qui se serait certainement révélée lucrative mais dont les effets auraient été irréversibles. Heureusement, Ledez a une fille. C'est elle qui

a donné son agrément. Heureusement toujours, il avait par donation rendu sa fille propriétaire, lui-même gardant l'usufruit, ce qui a permis à toute cette procédure de se mettre en place. Dans la loi française, une personne n'a pas le droit de disposer des biens d'une autre personne, fût-elle de la même famille...

— L'argent de la rançon serait donc disponible ?

— Oui. Évidemment, en cas de force majeure, une procédure d'urgence se serait imposée. Dans l'hypothèse où les *Archers* ne nous auraient pas laissé le choix. — Harden m'agrippa soudain le bras. — Je crois qu'on les tient !

Je lui fis comprendre par une mimique que je ne partageais pas cette opinion.

— *Vous avez raison** : je m'emporte. — Il se passa la langue sur les lèvres, puis son visage s'obscurcit : — Ce matin, Alston m'a téléphoné pour me signaler du nouveau. Figurez-vous que le second vol annoncé par la bande a eu lieu. On a trouvé hier au musée une nouvelle lettre des *Archers*. Elle disait : *Où est passé le 25^{ème} tableau ?* Et effectivement, la police a pu constater que le 25^{ème} tableau, une fois la salle rouverte, avait disparu de sa cimaise. Malgré toutes les précautions prises...

— C'est anecdotique, mais révélateur de ce qu'ils tiennent leurs promesses... Brown ne lâchera peut-être pas les *Archers*. Mais la chance, elle, les lâchera, et plus tôt qu'ils ne l'imaginent.

Je bus mon verre d'un trait.

J'allai récupérer mes clés. Mais aucun message de Jane ne m'attendait à la réception. Il n'y avait rien non plus sur le pare-brise de ma voiture ou à proximité.

Harden m'était apparu sous un angle nouveau, comme transformé par les événements. Il était convaincu de la culpabilité de Brown et de ce que les jours de liberté de ses complices étaient comptés. Il faisait maintenant pleinement confiance à Alston. Je l'avais aussi trouvé moins solennel, moins doucereux, moins affecté. Je me félicitai de n'avoir eu à subir aucune réprimande de sa part. Il était toujours aussi affable, mais son affliction paraissait plus mesurée, ce qui la rendait plus sincère.

Je n'avais pas voulu l'inquiéter avec cette histoire de filature. Il était assez préoccupé comme ça et mieux valait ménager son émotivité de

petit-bourgeois repu.

J'avais une petite idée quant à la réelle identité de Jane. Encore me fallait-il en avoir le cœur net... Après ce léger temps mort réclamé par la partie adverse, son petit jeu allait-il se poursuivre ?

Je restai en première pour longer le trottoir. Un rictus de contentement me vint aux lèvres. Jane, fidèle au poste, amorça un démarrage prudent. Je stoppai. Nos regards se croisèrent avant que le flot de la circulation ne me happe. Cette fois encore, elle me laissa l'initiative. La perspective de la voir papillonner à mes côtés ne m'était pas désagréable. Pour tout dire, ma curiosité ne demandait qu'à être assouvie. Et je supposais que si elle continuait à rôder ainsi dans mon espace vital, elle aurait davantage à craindre de moi que moi d'elle... La plupart des hommes auraient trouvé la situation ridicule alors qu'elle me grisait. – Il est vrai que la plupart des hommes recherchent la compagnie d'une luronne pas compliquée, boulotte juste ce qu'il faut, réconfortante car pas trop délurée, aimant l'aventure mais de préférence devant la télé. Une fille telle que Jane – que j'imaginais suave, hardie et émancipée – était de nature à les paniquer, à les faire fuir littéralement. J'allais à contre-poil. Une femme désirable ? Tout de suite je la convoitais. Les femmes sont prêtes à se laisser séduire, à défaillir, à languir... J'envisageais d'essuyer une rebuffade ou une déception selon la même probabilité que d'avoir du mauvais temps lors d'une croisière l'été en plein Pacifique. Le risque existe : il est somme toute minime. Il y a certes l'art et la manière pour obtenir les faveurs d'une femme. Et même en respectant l'art et la manière, il demeure une part indissoluble de contingence, qui effraie la plupart des hommes. Mais justement, cet imprévu, je l'assume. Je le trouve tout à fait délectable. Qu'y a-t-il au monde de plus savoureux ?

En roulant lentement, je réussis à attirer l'attention complice de l'inconnue. Une œillade par-ci, un sourire et autre geste amical par-là, sans qu'aucune parole n'ait été échangée. Vu les circonstances, cette entrée en matière me paraissait la plus appropriée.

Hélas ! nos tendres effusions ne tardèrent pas à dégénérer. J'en assume l'entière responsabilité : mon enthousiasme avait fini par retomber. J'avais volontairement entretenu le suspense jusque là, comme un fauve qui fait le beau quand on le dresse pour mieux cacher sa volonté de mordre. J'estimai venu le temps de lever le voile.

Profitant d'un carrefour désert, je fis faire à ma Baleine une brusque volte-face. La petite peste m'imita en un réflexe fulgurant. Mais cette

fois, les rôles s'inversaient : de traqué, j'étais devenu chasseur. Nous retraversâmes une partie de la ville. La témérité de la fille n'était pas feinte, et sa voiture infiniment plus maniable que la mienne. Elle me fit emprunter l'autoroute vers le sud. En proie à une sorte de frénésie, elle se mit à forcer l'allure. Elle n'aurait eu aucun mal à me semer. Je craignais un accident inutile. J'avais dû à plusieurs reprises esquiver d'autres voitures. Mais je voyais bien qu'elle se débrouillait pour que je ne perde pas sa trace.

Au bout d'un quart d'heure, nous quittâmes l'autoroute. Je maugréai intérieurement : ma jauge d'essence flirtait avec le niveau zéro. Je la suivis de mauvaise grâce, sachant qu'il me faudrait bientôt renoncer à tout supplément de programme. La distance se creusa entre nous. Nous roulions en rase campagne. La route était rectiligne. Je la maintenais dans mon champ de vision.

L'Austin emprunta soudain un chemin de traverse, et se perdit dans la poussière d'un sous-bois. Je virai à mon tour. Ce n'étaient que pâturages à perte de vue. Il y avait cependant au fond une sorte de bâtiment. Tout autour, je devinai un terrain de dressage de chevaux avec parcours d'obstacles : un haras.

L'Austin s'arrêta devant l'écurie. Jane en sortit, puis se mit à courir vers le porche. Son plan m'apparaissait clairement. Elle projetait de s'enfuir à cheval à travers champs, espérant n'avoir affaire qu'à un piètre cavalier ! Ce en quoi elle avait parfaitement raison...

Il était trop bête qu'elle m'échappe de cette manière. Je décidai de l'en empêcher. Haletant, je m'élançai à mon tour sous le porche. J'ouvris la lourde porte cochère et pénétrai dans l'écurie où ne filtrait pas le moindre rai de lumière.

Je reçus alors sur la base arrière de la tête le plus formidable coup qu'il m'ait été donné de prendre, et sombrai dans l'inconscience.

CHAPITRE 24

PRÉSOMPTIONS



a litière des chevaux dégageait une odeur nauséabonde. Je revins à moi avec la sensation d'être sale. J'étais couché dans le foin humide, les cheveux et les vêtements dégoulinant d'une sorte de torchis douteux. La faim me tenaillait et je tremblais de froid. Mais tout cela n'était rien en comparaison de la douleur qui écartelait mes membres supérieurs. Ma blessure à l'épaule m'élançait furieusement. L'emplâtre, souillé, s'était amolli. Je craignais que la plaie se rouvre et s'infecte. Le coup porté à ma tête me rendait hagard, m'interdisait de penser. Seul un sentiment de revanche, aussi primitif qu'implacable, accaparait mon cerveau. J'en voulais à mes geôliers de m'avoir réduit à l'état de sous-homme. Mon unique bras valide était inutilisable. Ils me l'avaient ligoté à une patère de fer scellée au mur. Elle devait servir à immobiliser les chevaux retors, ceux qui ruent ou se cabrent quand on les selle. La corde qui enserrait mon poignet me maintenait le bras tendu à la verticale. Ma main, congestionnée, était devenue blanche. Je n'avais aucune liberté de mouvement. J'étais dans l'incapacité de masser mon cuir chevelu, et ça me mettait dans une rage folle, rien moins qu'animale...

Je demeurai les yeux mi-clos, recouvrant progressivement mes esprits. Une ampoule jaune pendait du plafond. Sa faible lueur laissait l'arrière-plan de l'écurie dans l'ombre. Mais elle mettait en valeur les superbes jambes dénudées qui me surplombaient, leur donnant une teinte mordorée. Elles appartenaient à une jeune femme noire assise à l'équerre sur un madrier. Elle était nu-pieds, et portait une jupe courte en jean, surmontée d'un chemisier en satin blanc. La posture avait remonté la jupe, et sous le chemisier, déboutonné et lâche, s'étaient égarées des

maines d'homme. Desserré, le soutien-gorge pendait aux flancs de la belle, relégué au rang de simple accessoire érotique. La poitrine, libérée de son entrave, était frémissante et pleine et se dessinait avec netteté.

Au bout d'un moment, les doigts de l'homme prirent possession de la gorge offerte. Ils coururent sur le pourtour des bouts tendus. Puis les mains en forme d'épuisette remplacèrent les balconnets. Les seins étaient débordants et élastiques. L'homme s'en saisit, les palpa sans autre forme de procès et, pris d'une envie irrésistible, s'amusa à surélever et rabaisser chacun d'eux alternativement. De temps en temps, celle que, faute de mieux, j'avais surnommée Jane exhalait un soupir de contentement, et regardait d'un air stupide sa poitrine ballottée au gré des humeurs de son amant. Le visage de celui-ci demeurait dans l'obscurité.

J'assistais là à des préliminaires prometteurs. Mais ce jour-là, ce genre d'exercice grandeur nature n'était pas du style à me mettre en appétit. J'éruptai violemment, et me dressai sur mon séant.

L'homme étouffa un juron.

— Il est réveillé, sursauta Jane. Il faut lui donner à boire.

Il lui restait un brin de pudeur et d'humanité. Elle se rhabilla prestement, et se leva pour me tendre une gourde d'eau. Je l'interrogeai du regard.

— Oh, bien sûr, vous n'avez pas l'usage de votre bras...

Elle me fit boire au goulot. C'était une sacrée belle fille qui, en des circonstances plus propices, n'aurait eu aucun mal à me fouetter les sangs. Elle s'était parfumée, ce qui était une façon d'empêcher plus distinguée que la mienne.

— On s'est déjà croisés quelque part, remarquai-je.

— Au *Marriott*.

— Je m'en souviens très bien. Vous avez abandonné votre copine ?

— Je préfère les hommes, fit-elle en haussant les sourcils.

Son compagnon nous laissa seuls quelques instants. Muni d'une lampe torche, il s'en fut dans le fond de la grange. Je l'entendis fouiller dans une meule de foin. Quand il revint, il m'apparut enfin en pleine lumière. Il avait à la main une cassette en métal, peinte artistiquement avec toutes sortes d'enluminures. On aurait dit un de ces objets délicats possédés par les femmes : une boîte à musique, un coffret à bijoux ou un nécessaire à

couture...

— Pour une surprise..., déclarai-je.

— J'espère que vous allez bien, dit-il en toute simplicité.

Je me sentis bouillir :

— C'est la troisième fois que j'ai affaire à vous, mon vieux. Vous m'avez molesté ou avez tenté de le faire à chaque occasion. Ça fait trois fois de trop, et vous ne l'emporterez pas au paradis.

Baretto ricana, et dit d'un air obséquieux :

— Je ne pense pas que vous soyez en situation de proférer des menaces, Mr Pralin. Mais je comprends votre ressentiment. Il est vrai que nous sommes entrés en collision si souvent, vous et moi ! Deux météorites lancées à pleine vitesse... Vous m'avez assommé la première fois. J'ai pris ma revanche les deux suivantes... bien malgré moi, croyez-le. Je vous dois donc des excuses.

— Elles me vont droit au cœur.

Il cligna de l'œil.

— Vous êtes incorrigible. Que dois-je faire pour gagner votre confiance ? Comment dois-je procéder pour vous montrer que nous poursuivons les mêmes objectifs ?... — Je le regardai d'un œil éteint. — Laissez-moi vous présenter Sheila. Elle est pour moi une compagne idéale, mais cela ne vous dit certainement pas grand-chose. Elle est aussi la meilleure amie de June. — June se confie beaucoup à elle.

Cette dernière phrase ne contribuait guère plus à éveiller mon intérêt.

— J'ai coupé toute relation avec June, observai-je. Vous m'ennuyez.

Baretto soupira profondément :

— Je n'ai pas envie de plaisanter, Mr Pralin. Je n'ai pas fait prendre tous ces risques à Sheila pour le seul plaisir de vous voir ici, réduit à ma merci, aussi misérable qu'un chien battu. Je pourrais vous humilier bien davantage. Je pourrais même vous torturer. Je n'ai rien d'un sadique, au cas où vous en douteriez, et c'est ce qui fait ma force.

— Venez-en au fait.

— Décidément, vous n'êtes pas du genre impressionnable. — Il me scruta. — Je veux vous proposer un marché.

Sa forte carrure me faisait de l'ombre. Il s'agenouilla, prêt à

abandonner son air rogue et balourd.

— Je ne négocie jamais en situation d'infériorité, répliquai-je.

— Message reçu. — Il prit un couteau et trancha mes liens. Je fis quelques mouvements afin de me dégourdir les membres et vérifier que rien n'était cassé. — Je ne vous rendrai votre arme qu'après avoir eu une conversation avec vous. Voilà : c'est mieux ainsi, n'est-ce pas ? — J'acquiesçai en silence. — Très bien. Finalement, dans toute cette histoire, c'est vous qui êtes à votre place et moi qui semble un peu décalé. Un détective privé confronté au danger, quoi de plus normal ? Mais un photographe de mode... Je ne suis pas naturellement violent, Mr Pralin. Mais j'ai grandi dans un quartier difficile. Mes parents appartenaient à un milieu modeste. J'ai été élevé à la dure. J'en garde un physique bourru et quelques cicatrices. Ce n'est que contraint et forcé que je renoue avec mes origines. Mais aujourd'hui, quand je me sens agressé, je sais encore me défendre...

— Je ne vous ai jamais attaqué.

— C'est exact. Et c'est bien pour cela que j'ai à cœur d'éclaircir certains points. Vous êtes en quelque sorte victime des événements. Et je peux en dire autant de moi-même. — Il se passa la main dans ses longs cheveux qui lui cachaient le haut du visage. Les pores de sa peau paraissaient dilatés à la clarté ténue de l'ampoule. Je notai qu'il transpirait beaucoup. — J'ai peur aussi que vous vous mépreniez sur mon compte, et que vous me fassiez accuser à tort d'un crime que je n'ai pas commis.

Il avait soudain perdu de sa superbe. Quant à Sheila, elle me fixait avec des yeux implorant ma clémence.

— Dois-je comprendre que vous me clamez votre innocence quant au meurtre de Barnett ?

— Oui. Ma présence simultanée à la vôtre chez Brown relevait d'un coup du sort. Je dois vous avouer que Luke était mon meilleur ami. C'était un ami d'enfance, pas une connaissance fortuite... Quelqu'un sur qui je pouvais compter, et je lui étais fidèle. J'avais une dette de longue date à son égard. Il était comme un grand frère, toujours là à s'occuper de moi, et à me ramener dans le droit chemin quand je m'en écartais. J'ai oublié de dire que, plus jeune, j'avais fricoté avec la petite pègre de Baltimore. Rien de bien méchant, mais ça aurait pu prendre une tournure plus aigre si Luke ne m'avait pas sorti de là. C'est lui qui m'a trouvé ce job. Il avait des appuis haut placés dans le milieu de la mode.

— Et il vous a arrosé de fric, comme un grand frère l'aurait fait.

— Oui. Et je lui en suis resté éternellement reconnaissant. C'est pour ça que quand il a disparu de la circulation, je me suis mis à détester June. Je l'ai rendue responsable de ce qui se passait. Je croyais qu'elle lui avait fait péter les plombs.

— Je commence à y voir clair, dis-je. Le premier soir, à l'anniversaire de June, vous m'avez pris pour un type ayant évincé Luke, alors qu'à ce moment précis j'ignorais tout de son existence. Vous étiez ivre, et l'abus d'alcool a fait le reste...

— C'est ça. Mais très vite, cette explication m'a semblé insuffisante. Luke n'était pas du genre à tout plaquer pour une déconvenue sentimentale. En cas de coup dur, son tempérament le portait plutôt à demander conseil à ses amis. Je me suis dit qu'il y avait anguille sous roche, et que ça sentait mauvais. C'est alors que je me suis fait discret, et que j'ai commencé à mener ma propre enquête.

— Parallèlement à la mienne, jusqu'au jour où nos chemins se sont croisés.

— Ils ont failli se croiser plus tôt, dit-il d'un air entendu.

Je laissai filer quelques secondes :

— Je suppose que si j'ai aperçu Sheila au *Marriott*, c'était loin d'être une coïncidence...

— Ce n'en était pas une. Elle devait vous appâter avec son amie pour vous mener jusqu'à moi. Comme ça, nous aurions pu parler tranquillement et nous aurions gagné du temps... si le sort n'en avait pas décidé autrement.

— Que cherchiez-vous chez Brown ?

— Rien de particulier. J'imaginais que Brown aurait eu vent d'éléments expliquant le comportement de l'amant de sa femme. Ou même qu'il était responsable de la disparition de Luke. Je n'avais aucune idée préconçue. Ce n'est qu'en arrivant chez lui que j'ai compris la triste vérité. Ce salaud avait descendu Luke, qui avant de mourir avait eu le réflexe de l'assommer. Je n'oublierai jamais l'aspect terrifiant de leurs deux corps raidis. J'ai visité la maison, à la recherche d'indices. C'est alors que vous êtes arrivé. J'ai dû m'interrompre et me cacher. Vous connaissez la suite.

Je m'abstins de rétorquer que Brown ne s'était pas fait assommer mais

droguer. Et que rien ne laissait supposer que Barnett en soit à l'origine.

— J'espère que ce sale type aura droit à la seringue ⁸...

Je ne le laissai pas poursuivre :

— Les *Mémoires d'outre-tombe*, c'est vous ?

— Pardon ?

— Sur le lieu du crime, il y avait le tome 3 d'un chef-d'œuvre de la littérature française, les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand...

Le photographe secoua la tête :

— Je n'ai rien à voir avec ça.

Je ne mis pas en doute ses dernières paroles. Mais je corrigeai son erreur initiale :

— Je ne crois pas que Brown soit l'assassin. – Baretto s'apprêtait à protester, mais je coupai court : – Évidemment, je ne crois pas que vous le soyez non plus. – Il eut l'air décontenancé, et se retint de me questionner. – Le loft de June mis à sac, c'est votre œuvre également ?

— Oui. Mais cette fois, je ne suis pas ressorti les mains vides... – Il mit la cassette en évidence devant lui. – Voici les résultats de mes tribulations. Et c'est plutôt gratiné... Peut-être saurez-vous quoi en tirer.

Baretto me proposa de coopérer avec lui. Il voulait se racheter de sa conduite, et était prêt à m'offrir gratuitement ses services.

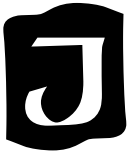
— Je ne suis pas l'assassin, répéta-t-il sourdement. Je vous le jure, sur la mémoire de mon meilleur ami. – L'émotion se lut sur son visage. Quelques larmes lui vinrent. Puis il me tendit la cassette : – Considérez ceci comme le témoignage de ma bonne foi.

Je restai abasourdi à la découverte du contenu de la cassette. Ce que Baretto avait déniché m'étourdissait presque autant que son coup de matraque. Des lettres. Des lettres décachetées. Parfumées et roses. Couvertes de cœurs dessinés. Des lettres d'amour adressées à June. Des lettres d'amour écrites dans un anglais suranné par... Simon Ledez.

⁸ Allusion au mode d'exécution des condamnés à mort dans le Maryland, par injection intraveineuse, comme dans les autres États américains autorisant la peine de mort (à l'exception du Nebraska, qui continue d'avoir recours à la chaise électrique).

CHAPITRE 25

CROYANCES



e n'en revenais pas. Je laissai là le meilleur ami de feu Barnett et la prétendue meilleure amie de June, leur promettant de mes nouvelles.

Sur le chemin du retour, les mots *Sweetheart*, *love*, *tenderness* s'entrechoquaient dans ma tête. Ces mots mille fois lus sous la plume du vieux fou et témoignant de sa quête insensée : séduire June. À n'en pas douter, elle lui avait tourné la tête. Et il m'apparaissait avec de plus en plus d'évidence qu'elle était le centre d'intérêt de toute cette histoire. Je me remémorais la tentative d'enlèvement dont elle avait fait l'objet (et que j'avais cru déjouer), le cœur dessiné dans la toile, la flèche d'avertissement qui m'avait atteint, la mort de Luke Barnett... À tout cela, il fallait désormais ajouter les lettres d'amour pathétiques de Ledez.

Il y en avait une vingtaine. Entre autres choses, leur lecture m'apprit qu'elles étaient restées sans réponse – ou du moins sans réponse favorable. June ne se souciait pas vraiment de son vieil admirateur ! Au fil des lignes, il la suppliait de refaire sa vie avec lui, de lui laisser une chance, puis lui promettait bijoux et voyages. Sans relâche, il l'exhortait de le suivre, de lui faire confiance, comme le dernier des prêcheurs... Et le pire : il s'adressait à elle en l'appelant sa *Juliette*.

Comment en était-on arrivé là ? Ledez l'avouait lui-même : June et lui ne s'étaient rencontrés qu'une fois. C'était à Paris, cinq ans plus tôt. Brown y avait emmené sa femme à l'occasion d'un congrès. Il en avait profité pour se faire inviter par son vieil ami français. Ce dernier, déjà veuf, était tombé sous le charme de June, mais sur l'instant n'en avait rien laissé paraître. (Le coup de foudre parfait, celui qui vous laisse désarmé

et niais. – Qui empêche même toute tentative de déclaration.) Ce sentiment anodin s'était peu à peu mué en une sorte d'amour maladif. June devenait pour lui une obsession. Il n'avait pas su la soustraire à Brown et en était devenu aigri. Il s'était mis alors à lui écrire, lui avouant maladroitement sa passion. L'idylle durait depuis, à l'état épistolaire et donc purement virtuel. Dans ses lettres les plus récentes, il ne cachait pas sa souffrance. Mais bien qu'il se remette mal de ses refus, il s'entêtait. Tout cela tournait à vide et ne le menait nulle part. Comme une caisse à savon manœuvrée par un gamin idiot...

Moi aussi j'avais trouvé June attirante au premier regard. J'avais tenté de me faire remarquer d'elle. Mais c'est bien elle qui avait tiré les ficelles en m'invitant à son anniversaire et en me taisant le fait qu'elle était mariée.

Pourtant, Ledez m'apitoyait. Son attitude me semblait aussi vaine que ridicule. Il n'y avait rien de constructif dans son approche. À moi qui ne suis pas né de la dernière couvée, une telle naïveté paraissait déconcertante ! À faire peur... Ne comprenait-il pas que la partie était perdue d'avance ? June ne lui avait jamais rien laissé espérer. Elle avait été davantage honnête avec lui qu'avec moi. Car moi, j'avais mis du temps à me rendre compte qu'elle me menait en bateau. Pour elle je n'avais été qu'un simple faire-valoir. C'est là qu'elle m'était en quelque sorte redevable...

Je rentrai chez moi comme une âme en peine. Je n'avais qu'une idée en tête : me préparer un bon grog et m'affaler dans un fauteuil. Me laver viendrait ensuite.

Le cours des choses en décida autrement. Fichée dans ma porte d'entrée, une flèche m'attendait. En maugréant, j'allai chercher une tenaille pour l'extirper par la pointe. Le message des *Archers* disait ceci :

Nous tenons Ledez. Nous ne lui avons fait subir aucune violence. Exigez d'Alston qu'il se trouve ici à 20 heures précises. Nous vous donnerons des précisions par téléphone à ce moment à condition de pouvoir lui parler.



*François Gérard : Madame Récamier,
255 cm x 145 cm, 1 805, musée Cordelier (Paris)*

Je relus la lettre et consultai ma montre. L'après-midi était déjà bien entamé : il restait un peu moins de trois heures avant l'heure fatidique. On a coutume de dire que le temps est la denrée la plus précieuse, ce qui se vérifiait encore une fois. J'appelai le poste de police dans la foulée, me promettant de me prélasser avec un grog plus tard. Par chance, Alston était disponible.

Il fut tout ouïe, mais ne manqua pas de s'étonner que ce soit moi que les *Archers* aient contacté. Il en était jaloux. Leur acte distinctif à mon égard me remettait en quelque sorte en selle. Je sentais bien que ça l'intriguait : sa théorie était qu'il m'avait définitivement mis hors-course. Il n'imaginait pas à quel point il se trompait.

Après avoir alerté Alston, il me restait une chose prioritaire à faire, qui ne me prendrait pas trop de temps. Comme Brown et moi l'avions anticipé, le message était bel et bien accompagné de la reproduction de la toile de François Gérard : le très beau *Portrait de Mme Récamier*. La cinquième toile à laquelle le gang n'avait pas touché la nuit du vol... Tout ceci semblait bien obéir à un plan tout tracé.

Une fois de plus – serait-ce bien la dernière fois ? –, je me ruai sur le catalogue de l'exposition concocté par un panel d'historiens de l'art et autres experts de l'épopée napoléonienne. Pour parfaire ma culture qui en avait bien besoin, je lus ceci :

Le peintre

François Gérard (1770-1837) est un des élèves favoris de David. Il fait déjà métier de portraitiste à la Cour de Louis XVI, mais la Révolution met un terme à ses débuts prometteurs.

Il vit dans une grande pauvreté jusqu'à l'exposition de *Psyché et l'Amour* au salon de 1798. Il n'abandonne pas pour autant le portrait, art où il excelle. Très en vogue parmi la bonne société de l'Empire, il acquiert alors une popularité grandissante, jusqu'à obtenir le surnom élogieux de « peintre des rois et roi des peintres ».

L'œuvre exposée

Sa plus grande réussite reste le *Portrait de Mme Récamier* (1802), l'égérie mondaine à la mode. Celle-ci ne se satisfait pas du portrait moins convaincant

que David a fait d'elle deux ans plus tôt. Il l'a représentée de façon trop austère, simplement allongée sur une méridienne dans un cadre dépouillé. Gérard en honorant la commande de Mme Récamier sait que le défi est double pour lui. Il s'attaque à la représentation de celle qui est alors considérée comme la plus belle femme d'Europe. Il sait aussi que, en prenant le relais de David, sa prestation va devoir dépasser en qualité et en force émotionnelle celle de son maître.

Au final, le tableau de Gérard est plus vivant. Il donne à Mme Récamier une expression plus mystérieuse, presque ambiguë (le regard est-il enjôleur ou grave ?). Sa pose, charmeuse et légère, traduit une forme d'abandon – tempérée par la retenue et la grâce inhérentes à sa personne. Une épingle en forme de flèche retient sa chevelure.

Ses autres œuvres « napoléoniennes » majeures

Son tableau *Psyché et l'Amour* n'obtient pas le succès escompté au salon de 1798. Gérard cherche à rendre parfaite l'harmonie de la forme des corps, aux contours bien définis, de la même façon que Canova aspire au sublime dans sa quête d'une plastique charnelle irréprochable. Il a aussi le sens du détail : un papillon volette au-dessus de la tête de Psyché.

Bonaparte devenu Premier consul lui commande un *Ossian jouant de la harpe* – tableau dont on a perdu la trace aujourd'hui – pour sa maison de campagne. Sa notoriété dépasse alors les frontières de la France. Il honore les commandes de portraits de tout ce que l'Europe compte de personnalités influentes. En 1806, il connaît la consécration en étant nommé premier peintre auprès de l'Impératrice Joséphine. Il devient le portraitiste attitré de la cour impériale. Parmi ses œuvres, citons le *Portrait de l'Impératrice Joséphine à La Malmaison (1801)*, le *Portrait de Mme Tallien (1804)* (une des Merveilleuses de l'époque), le *Portrait de Napoléon Bonaparte, Premier consul (1803)*, le *Portrait de Joachim Murat en tenue de Maréchal d'Empire (1804)* (le futur roi de Naples), le *Portrait de Napoléon Ier en robe de sacre (1806)*, le *Portrait de Caroline Murat (1808)* (sœur de Napoléon et épouse de Joachim Murat)...

Il s'essaiera aussi à la peinture d'histoire avec sa *Bataille d'Austerlitz (1810)*. Contrairement à David, il saura éviter la disgrâce après le retour des Bourbons. Il sera nommé premier peintre par Louis XVIII en 1817 et même anobli en 1819 en recevant le titre de Baron. Il saura aussi faire évoluer ses thèmes pour les rapprocher de ceux des *Romantiques* et des opposants à Napoléon. Il rendra notamment hommage au roman *Corinne* de Mme de Staël en peignant *Corinne au cap Misène (1819)* pour le Prince Auguste de Prusse.

La plus belle femme d'Europe : rien que ça...

Autre élément notable : une référence au mythe de Psyché, que Gérard – tout comme Prud'hon – a représenté dans un de ses tableaux.

Si ce n'était pas le hasard mais bien une volonté délibérée qui avait guidé les *Archers* dans le choix des toiles lacérées, comment fallait-il traiter les cinq toiles rescapées ? Était-il envisageable de trouver un dénominateur commun ? La cinquième toile permettait-elle de faire le lien avec les quatre précédentes ? Quelle était la teneur de cette prétendue énigme qui mettait au défi le conservateur Brown – conservateur désormais indisponible pour m'apporter des éclaircissements mais dont je me sentais toujours solidaire ?

Quel point commun avec le tableau dissimulant un cœur invisible percé d'une flèche – le « sixième » tableau, moins sauvagement mutilé que les autres, à savoir le *Portrait du Prince Auguste de Prusse* par Krüger ? Pas grand-chose, si ce n'est qu'Auguste de Prusse a commandé à Gérard un tableau, inspiré de l'œuvre de Mme de Staël – dont Brown m'avait appris qu'elle faisait partie avec Chateaubriand des principaux intellectuels s'étant opposés à Napoléon.

Quel rapprochement pouvait-on faire entre le tableau de Girodet – *Mlle Lange en Danaë* – et celui-ci ? Mme Récamier tout comme Mlle Lange ont été des Merveilleuses : des femmes à la beauté ensorcelante qui, bien avant June, collectionnaient certainement les hommes.

Quel point commun entre le *Portrait de Mme Récamier* de Gérard et la toile de Guérin *Andromaque et Pyrrhus* ? Là, en toute franchise, je ne voyais pas.

Quel point commun avec le tableau d'Ingres – *La grande odalisque* ? Ingres a lui aussi participé à l'exécution d'un portrait de Mme Récamier, celui de son maître David pour le compte duquel il a peint les accessoires, laissant à David le soin de peindre la Merveilleuse lui-même.

David a compté aussi au nombre de ses élèves Gérard et Girodet – mais pas Prud'hon. Comme me l'avait signalé le conservateur Brown, David, une fois banni à Gand suite à l'effondrement de l'Empire, s'était à son tour frotté au mythe de Psyché. Le retour de la paix avec la Restauration d'un Bourbon, Louis XVIII, rendait caduque la peinture d'histoire – genre où David excellait. Il était alors revenu à une forme d'inspiration puisant sa source dans l'Antiquité. Réaliser *Psyché et l'Amour* lui avait en quelque sorte servi d'exutoire.

Je pris encore quelques minutes pour parcourir le livre-guide. Je ne tardai pas à trouver la page que je cherchais. Il s'agissait du *Portrait de Mme Récamier* par David.

Ce tableau avait eu un parcours assez singulier. David l'avait commencé en 1800, alors qu'il travaillait à son *Portrait équestre de Napoléon franchissant le Grand-Saint-Bernard*. Il avait été choisi par la Merveilleuse car il était sans conteste à l'époque le peintre le plus renommé d'Europe.

Le portrait de Mme Récamier par David resta inachevé. Il l'abandonna. Non pas que d'autres œuvres jugées plus urgentes aient eu la préférence du grand peintre. Il s'agirait plutôt d'une question d'amour-propre. Dans le même temps où elle accaparait le maître, Mme Récamier s'était tournée vers un de ses élèves, Gérard. Celui-ci, pas peu fier, avait accepté de lui disputer son talent en faisant le portrait de la belle. Les contours de l'affaire sont restés obscurs. Vraisemblablement, David se retira de son propre chef, humilié d'avoir à donner la réplique à un artiste moins illustre que lui. Mais il reste possible que Mme Récamier, par caprice, ait purement et simplement congédié David, trouvant son style trop figé. Il y a en effet plus de naturel et moins de solennité dans la peinture de Gérard. Le tableau de David demeura à l'état d'ébauche dans son atelier.

Pour terminer, je cherchai des renseignements sur le *Portrait d'Auguste de Prusse* par Krüger. Je voulais aussi contempler dans son entièreté la toile que nous avions fait expertiser. Je ne l'avais vue que tronquée pour l'instant. La couche lacérée en travers du tableau partait en écailles. Elle faisait comme un chenal noirâtre qui empêchait de voir l'arrière-plan de la composition – le mur du palais où le prince avait dignement pris la pose.

Et là, parvenu à la page qui reproduisait la toile en intégralité – la toile authentique et non sa copie lacérée –, je tombai littéralement des nues. Ça me semblait une mise en abyme vertigineuse. *Derrière la tête du prince, sur le mur, Krüger avait peint le Portrait de Mme Récamier par Gérard.*

*

* *

Après cette cure accélérée d'histoire de l'art, je dus bousculer mes plans car je tenais à rendre visite à June. Je l'avais appelée et elle était prête à me recevoir. Je ne sais pas ce qu'elle s'imaginait, mais je me doutais bien qu'elle et moi n'avions plus les mêmes choses en tête. C'était bien au détective et non à l'homme qu'elle aurait affaire.

Avant de prendre la route, j'ouvris une fenêtre car l'odeur pestilentielle que je charriais avait envahi mon intérieur. Je désinfectai ma blessure, me lavai et me changeai. C'était propre et net, ayant recouvré ma pleine dignité, que je me présenterais à mon ex-partenaire.

Je la trouvai plutôt mal en point, les cheveux défaits et en peignoir. Elle avait passé l'après-midi à se morfondre. Depuis la mort de Barnett, elle n'avait plus goût à rien et avait cessé toute activité professionnelle.

Après les formalités d'usage – elle me remercia d'être venu la voir et nous parlâmes de sujets qui pour moi n'avaient plus aucune importance –, elle me mena au salon. Les stores étaient tirés. La pièce sentait le renfermé.

Elle me servit un verre. Nous prîmes place l'un à côté de l'autre sur le sofa. Son peignoir bâillait lorsqu'elle se penchait – spectacle qu'il m'était permis d'apprécier, sans renier pour autant mes bonnes résolutions.

Je lui demandai si elle pensait encore à son mari. Mais je compris vite qu'elle s'en désintéressait réellement. Son incarcération lui était proprement égale. Leur incommunicabilité lui avait toujours pesé. Elle s'en était accommodée jusque là, prenant Brown pour un incapable, si ce n'est en la compagnie de poules quelconques – au début des poules de luxe et maintenant la grosse Marsha Wayne. Aujourd'hui, lui pardonner était au-dessus de ses forces.

— Je ne crois pas qu'il ait assassiné Luke, dis-je.

Elle me regarda éplorée, et me lança méchamment :

— Tu es encore plus fou que je ne le pensais...

Je haussai les épaules :

— C'est bon, je laisse tomber. Mais c'est mon avis. Je...

— Inutile de t'obstiner. J'ai commis une erreur en me mariant, fit-elle amèrement.

Je la pris par les épaules et la fixai sévèrement :

— Tu crois ton mari capable de tout ça ? Capable de la mort de ton amant et de l'enlèvement de ton vieil admirateur ? Mais ça ne tient pas debout, ma pauvre !

J'avais touché au but.

— Tu sais cela aussi, alors...

— J'ai lu les lettres que Ledez t'envoyait. Ça m'a ému jusqu'aux larmes ! Un amour secret, meurtri et impossible : cela ne fait-il pas toujours recette ?

— Lâche-moi ! Tu es ignoble...

— Je ne pense pas l'être. J'ai tout bonnement le don de la formule choc. Où en étaient tes relations avec lui ces derniers temps ?

Elle m'avoua ne rien ressentir pour lui. C'était un vieux mythomane qui inventait les prétextes les plus fous pour se faire désirer. Elle l'avait prié à plusieurs reprises d'interrompre cette correspondance douteuse. Elle ne se sentait pas responsable du pourrissement de la situation.

— Ça ne devait pas te déplaire pourtant de le voir fantasmer ainsi. Il n'était pas bien dangereux et tu le tenais au creux de ta main comme un oisillon sans défense.

Je m'attendais à ce qu'elle me gifle. Elle n'essaya pas. Elle me raconta ce que je savais déjà. À la mort de sa femme, Simon Ledez, inconsolable, s'était recroquevillé sur lui-même. C'était un homme très seul et tourmenté jusqu'au jour où il avait fait la connaissance de June – déjà mariée à Robert Brown –, et dont il était immédiatement tombé amoureux. Brown était plus riche que lui et n'était amoureux que de la plastique corporelle de June. C'est pourquoi Ledez avait toutes les raisons de le haïr. Mais il avait renoncé à June par respect pour son ancienne femme. Néanmoins, au fil du temps, une idée insensée avait germé dans son esprit : récupérer la jeune femme. Il en était devenu malade. Il aurait même été prêt à abandonner ses biens, son métier, son pays pour l'amour de June. Il se mit à correspondre avec elle. June s'en amusa, même si elle ne donna pas de suite favorable aux espérances de son admirateur secret. Elle n'avait pas le courage, la cruauté ou... l'envie de couper court. Mais alors elle ne faisait qu'attiser le désir du Français qui se sentait irrémédiablement vieillir...

— Ton mari était-il au courant ?

— Je ne pense pas. Mais en fait je ne sais pas. Je gardais les lettres

cachées chez moi dans une cassette. Jusqu'à ce que tu me les dérobes...

Je ne rectifiai pas cette erreur. Qu'elle me prête cette initiative flattait mon ego.

— Même s'il l'avait sue, il est probable que ton mari n'aurait pas ébruité la chose...

Elle acquiesça en silence. Je l'avais heurtée une fois de plus. Je commençais à connaître leur psychologie respective, à elle et à son mari. À présent, elle croyait avec Alston que Brown n'était qu'un salaud taciturne. Elle perdait le peu d'estime – car comment parler d'amour ? – qu'au départ elle avait eue pour lui. Elle l'avait bien épousé par intérêt et commodité – même pas par affection. Avant qu'ils se rencontrent, Brown n'avait jamais été marié, bien qu'il ait eu de nombreuses aventures. Cela ne déplaisait pas à June. C'était elle qui, ne voulant pas se laisser enfermer dans le conformisme, avait posé comme condition que leur union soit « libre et moderne ». J'imaginai bien qu'avec un être aux principes affirmés comme Ledez, les choses ne se seraient pas passées de la même manière. Lui ne voulait que June, mais la voulait tout entière... D'un côté, l'attitude de Ledez à son égard la flattait et de l'autre, elle lui faisait peur.

— Tu crois que je n'ai pas de cœur, que je suis un monstre froid, que je ne fais que profiter des autres... Je ne suis pas amoureuse de Simon au sens où on l'entend d'habitude, mais j'ai pour lui beaucoup d'estime et de sympathie. Ce qui lui arrive ne me laisse pas insensible, tu sais ?

Je la saisis par les hanches et l'attirai contre moi.

— Mais oui, je sais.

— Il est courageux et droit. Il m'a impressionnée en décidant, à son âge, de mener sa propre enquête. Le sens de l'honneur, c'est ce qu'il a et que beaucoup d'autres types n'ont pas. – Je la laissai dire. – Je m'inquiète pour lui.

Je la berçai quelques instants dans mes bras.

— Tu n'es pas rancunière, notai-je.

Elle fronça les sourcils :

— Que veux-tu dire ?

— Allons, ne me prends pas pour un imbécile. Tu te souviens de la saynète à laquelle j'ai assisté une certaine nuit devant chez toi ? C'est bien

lui, Ledez, qui pour assouvir son désir de possession et te convaincre de refaire ta vie avec lui projetait de te faire enlever ? Il a payé deux gros bras pas trop regardants sur la besogne à accomplir. Manque de chance pour lui, ce soir-là tu étais accompagnée par un type qui, s'il a moins le sens de l'honneur que certains autres, remarque vite quand sa voiture est filée.

Elle se passa la main dans les cheveux, en un geste lascif. Un sourire dépité me fit comprendre qu'elle s'avouait vaincue. Au bout de quelques secondes, elle finit par s'effondrer en larmes.

— Si j'ai été désagréable, renifla-t-elle, je te demande pardon. Mais toi, tu m'as délaissée ces derniers temps... Je ne sais plus où j'en suis. Parfois, l'idée me vient de m'enfuir – ou même de disparaître pour toujours. De disparaître *vraiment*, tu comprends ? J'en ai assez de tout ce chambard...

Je m'approchai d'elle et la pris une nouvelle fois dans mes bras. De violents soubresauts l'agitaient. Depuis que je la connaissais, c'était la première fois que ses nerfs lâchaient à ce point.

— Allons, allons... Tu es aussi dure qu'une coquille de noix vide. Mais il ne faut pas te laisser aller.

Pour chasser ses idées noires, je l'embrassai. Au diable, mes bonnes résolutions ! Sa respiration redevint normale. Je défis la ceinture de son peignoir, et lui suçotai le bout des seins. Ma langue glissa le long de son ventre, prit possession du monticule offert. Des saccades plus réjouissantes bientôt s'emparèrent d'elle. Il ne faut jamais dire : fontaine, je ne boirai pas de ton eau...

— Merci. Ça m'a fait du bien, avoua-t-elle en me caressant les cheveux.

— C'est certainement réciproque, dis-je en posant ma tête sur ses jambes. Mais tu n'as pas répondu à ma question. C'est bien Ledez qui voulait te faire enlever ?

Ses yeux s'égarèrent dans le vide :

— Oui. Il avait toujours été attentionné avec moi, plein de prévenances, jamais mesquin ni agressif... À chacun de mes anniversaires, il m'envoyait une carte postale en forme de cœur. Il n'a pas dérogé à la règle pour mes 25 ans. Si tu le permets, je vais te la montrer. Je ne l'avais pas rangée dans la cassette. – Elle se leva pour aller fouiller dans un tiroir. – Voilà, dit-elle en me tendant la carte.

Décidément, les messages écrits se succédaient dans cette affaire, au point d'en être le signe distinctif. La carte de Ledez souhaitait bon anniversaire à June et se terminait par ces mots :

Bientôt, ma chérie, je serai plus riche que ton mari. Je pourrai t'offrir les mille choses qui te manquent. Mais ma plus grande fierté sera de t'offrir ce que l'argent ne peut acheter...

Tout ça me laissait pensif.

— Tu interprètes ça comment ?

— Je ne l'ai pas compris sur l'instant. C'est juste après le vol de la *Psyché* que les choses se sont éclaircies.

— Le vol a eu lieu dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février...

— Ce qui correspond à la date de mon anniversaire. Il a profité de ce hasard. Il m'a téléphoné le lendemain du vol – le 1^{er} février au soir – pour m'annoncer que c'était lui qui avait monté le coup. Je ne l'ai pas cru.

— Pourquoi ?

— Parce que le vol avait déjà été rendu public. Et que mon mari m'avait confié un élément inconnu des journalistes – et donc de Simon. Les cambrioleurs avaient laissé une lettre promettant un second vol au musée. Évidemment, Simon ignorait tout de l'existence de cette lettre...

Je me souvenais qu'Alston avait convenu avec Brown et moi-même de garder secrète la menace d'un second vol. Cela n'avait pas empêché Brown d'en parler à titre privé à sa femme qui l'avait elle-même rapporté à Ledez afin de jauger sa sincérité...

— Inutile de te dire, poursuivait June, que je ne me suis pas laissée prendre. Ce qu'il disait a, dès cet instant, perdu toute crédibilité à mes yeux. De plus, je connais la jalousie malade de Simon. Comme il détestait Robert, il voulait que je rompe définitivement avec lui. C'est là que son harcèlement a repris de plus belle. Mais quand je lui ai annoncé qu'il affabulait et que je n'étais pas disposée à le revoir, ça l'a mis dans une colère insensée.

— Je vois. Tu refusais de le rencontrer. Piqué à vif, il a donc décidé le rapt en catastrophe.

— C'est ça.

— Était-il au courant que tu m'avais engagé ?

— Non. Il ne connaissait pas non plus l'existence de Luke.

— Quand je pense au nombre de gens qui ont gravité autour de toi dans cette histoire : ton mari, Ledez, Baretto, Manckiewicz et Barnett... C'est plutôt impressionnant, d'autant que je ne me suis pas compté. Mais il est vrai que toi, tu n'aimais que Luke...

— Est-ce si anormal d'aimer quelqu'un qui a votre âge, qui partage vos goûts et qui ne soit pas psychotique ?

Après tout, il était bien le seul à ne pas avoir aimé la jeune femme de manière malade. C'était pour cela qu'il avait joué un si grand rôle dans sa vie. Lorsqu'elle et son jeune amant s'étaient disputés – pour une raison futile : il soupçonnait Manckiewicz d'avoir une liaison avec elle –, elle n'avait pas pu se résoudre à le perdre. Dans l'esprit de June, leur séparation n'était que provisoire. Barnett était censé s'expliquer avec Manckiewicz « entre hommes » et faire cesser une fois pour toutes les filatures intempestives dont ce dernier était responsable. Il ne fallait pas envenimer les choses pendant ce temps. Mais la jeune femme était décidée à le récupérer par la suite, sitôt le malentendu dissipé. Elle avait profité de son anniversaire pour le recontacter. Mais lui n'avait pas donné suite à son invitation.

Un cadavre en puissance est, il est vrai, généralement assez peu sensible aux marques d'affection.

Pour clore l'entretien, je revins au cas de Ledez.

— Est-ce que ton vieil admirateur t'a fait des cadeaux ? Est-ce qu'il t'a fait don de choses matérielles qui pourraient me servir dans mon enquête ?

June eut l'air étonnée.

— Oui. Mais je ne vois pas en quoi cela pourrait t'aider...

— Dis toujours.

June fouilla dans sa mémoire.

— Au moment de notre rencontre, à Paris, il m'a offert un livre d'un auteur français. Je l'ai remercié poliment. Mais en toute honnêteté, je n'ai jamais pris le temps de le lire.

— Un gros ouvrage, en plusieurs tomes ?

— Non. Un petit livre, en format de poche, tout à fait quelconque. Ce n'était pas un cadeau prémédité.

Elle alla me le chercher. Il s'agissait d'un roman intitulé *Adolphe*. Il faisait un peu plus de 150 pages, préface comprise. L'auteur avait pour nom Benjamin Constant.

— Rien d'autre ?

Elle réfléchit un instant.

— Si. Mais c'est inamovible. Cette fois, tu devras te déplacer. – Elle me mena dans la chambre de son loft, et se planta devant le mur. – Voilà : cette collection de papillons exotiques épinglés sur une étagère en bois précieux. Elle contient, paraît-il, des spécimens très rares. Simon me l'a fait livrer par une boutique spécialisée. Une surprise.

— Je les avais admirés, la première nuit passée chez toi. – Je méditais un moment là-dessus. Qu'y avait-il à en tirer, si ce n'était l'acte compulsif d'un vieil amoureux transi ? – Rien d'autre, de plus tangible ?

— Rien... Ah si, peut-être. Il m'a envoyé un mail il y a une quinzaine de jours, au sujet d'un article qu'il projetait de publier. Il voulait recueillir mon avis. Je ne l'ai pas lu.

— Tu ne lis pas grand-chose...

— Ç'aurait été l'encourager à poursuivre. J'avais clairement l'intention d'en finir. C'était là un bon prétexte pour lui signifier que tout ça ne m'intéressait pas et que dorénavant, il devrait cesser de m'importuner. Mais je tenais à le lui dire... – elle chercha son mot – courtoisement.

— En venant à Baltimore, il avait donc l'intention de te rencontrer ?

June poussa un soupir :

— Sans le moindre doute.

Elle m'imprima la pièce jointe qu'elle avait reçue. Il s'agissait d'un article relativement bien documenté, d'une trentaine de pages, calibré pour une revue historique de bonne tenue. Je m'en emparai, ainsi que du livre de Benjamin Constant.

CHAPITRE 26

ARTICLE DE LEDEZ : I



a beauté l'a d'abord fait admirer ; son âme s'est ensuite fait connaître, et son âme a encore paru supérieure à sa beauté. »

Cette citation de Benjamin Constant nous servira de fil conducteur pour évoquer le parcours de Juliette Récamier et l'influence qu'elle a eue sur les artistes, intellectuels et décideurs politiques pendant la première moitié du XIXème siècle en France et même en Europe.

Celle qui rendait amoureux les grands hommes et qui contribuait à l'émancipation des femmes a pourtant sombré dans un relatif oubli. On peut le déplorer et voir à cela deux raisons.

En premier lieu, elle-même n'a en tant que tel rien créé. Elle est demeurée dans l'ombre des grands hommes – ceux qui l'ont aimée et ceux qu'elle a inspirés. Ce qui ne l'a pas empêché de jouer un rôle crucial en tant que salonnière, en animant un club de réflexion politique mais aussi un laboratoire où se dessinaient les mouvements artistiques du moment. Les grands hommes se sont croisés dans son Salon, en une sorte de maelström où se brassaient les idées nouvelles.

En outre, sa modestie l'a emporté sur ses ambitions personnelles. Ayant marqué de son empreinte ses contemporains, elle a voulu partir sans laisser de traces, léguant d'elle le souvenir d'une magnifique comète. Elle avait rédigé ses mémoires, au moins en partie, mais ordonna avant de mourir de les détruire. Seule une trentaine de lettres écrites de sa main subsistent aujourd'hui.

La postérité n'a pas rendu justice à cette Psyché moderne en ne

s'emparant pas suffisamment de son histoire. Cet état de fait nous semble fâcheux. Car comme l'écrivait, deux siècles plus tard, son biographe Edouard Herriot (autre grand homme tombé sous le charme de Juliette : maire de Lyon, ministre, président du Conseil, président de la Chambre des députés...) : « Il y a dans ce sujet de Mme Récamier les éléments de dix romans. »

« Sa beauté l'a d'abord fait admirer »

A) Juliette, œuvre d'art vivante

Née Bernard, son vrai prénom est celui de sa mère, Julie. Pour les distinguer, elle sera appelée Juliette.

Elle vient d'un milieu aisé. À la veille de la Révolution, son père est nommé receveur général des finances de Louis XVI.

Enfant, elle reçoit une éducation sans faille, dans un couvent lyonnais. Elle étudie les auteurs classiques, mais aussi l'italien et l'anglais. Elle apprend à danser, chanter, jouer du piano et de la harpe, tout cela avec le même bonheur. Elle s'essaie à la peinture et au dessin.

En avril 1793, ses parents la marient à Jacques Récamier, un banquier de 42 ans, alors qu'elle n'a que 15 ans. Elle noue avec lui une tendre relation qui restera platonique. On murmure de façon persistante que Récamier, simple époux de convenance, serait son père naturel...

Récamier a en effet longtemps été l'amant de Julie Bernard. Craignant d'être guillotiné, il épouse Juliette pour pouvoir lui transmettre sa fortune. Récamier sortira finalement indemne des années de Terreur. Il bénéficiera de la protection de son ami Barère, un Républicain résolu qui, ayant participé au procès de Louis XVI, l'a fait condamner à mort.

Thermidor, qui succède à la chute de Robespierre (juillet 1794) mettant fin à la Terreur, initie une plus grande liberté de pensée. Les nobles exilés – dont les biens ont été confisqués – commencent à revenir à Paris. L'ancienne noblesse, délégitimée, se mêle à la bourgeoisie montante, qui tente d'imposer ses propres codes culturels et les nouveaux endroits à la mode – par exemple le quartier de la Chaussée-d'Antin.

Un certain apaisement vient donc avec le Directoire ranimer la vie mondaine parisienne. Apparat et libertinage sont remis au goût du jour par la nouvelle classe possédante. La sociabilité bourgeoise s'anime par des concerts payants, des bals privés et autres réceptions réservées à un public trié sur le volet. C'est le moment où éclosent les Merveilleuses : Mme Tallien, Mme Hamelin (qui sera même la maîtresse de Bonaparte), Mlle Lange... distinguées par leur beauté et non par leur naissance.

Les femmes tentent de libérer leurs parures des entraves de l'Ancien régime : les robes à baleine et à panier, symboles d'un autre temps, ont vécu. Désormais, les robes s'allègent, dessinant plus fidèlement la silhouette féminine. Même si la taille s'arrête juste sous les seins, les bustiers se font moins oppressants. Enfin, les femmes respirent, tout en continuant à jouer de leurs charmes par des décolletés profonds.

La presse féminine prend son essor.

Paris devient la capitale mondiale de la mode.

Pendant ce temps, Récamier, profitant de sa position dans la haute bourgeoisie, connaît une réussite fulgurante dans les affaires. Il est nommé à la direction de la Banque de France à sa création en 1800, ce qui lui vaut de se hisser aux premiers rangs des fortunes du pays.

De son côté, Juliette organise des soirées fastueuses réunissant la crème de la bonne société. Sa maison est le lieu de rendez-vous du Tout-Paris. Elle y donne des bals féeriques. En retour, on l'invite à toutes les fêtes et manifestations mondaines. Elle devient une célébrité.

Modèle de distinction, elle lance les nouvelles tenues vestimentaires (par exemple les toilettes de femme à la grecque, remettant au goût du jour le style antique), même si elle met un point d'honneur à ne s'habiller qu'en blanc (parfois avec une touche de parme ou d'ocre).

Préférant la recherche esthétique à l'artifice, elle ne porte jamais de perruque. Elle leur préfère des coiffures sans cesse renouvelées qui vont du naturel négligé à la plus grande sophistication. Elle les agrmente de peignes, de diadèmes, de voiles vaporeux ou de fichus. Les plus fameuses sont les coiffures à la Titus ou à l'antique, en chignon à la Ninon ou en pyramide à la Psyché.

Ses robes sont toujours assorties d'accessoires qu'elle contribue à populariser : éventails, gants, chapeaux, sacs à main...

L'usage suggestif qu'elle fait du châle est la marque de son style : elle va jusqu'à inventer une danse qui érotise savamment cet accessoire.

La danse de Corinne, dans le roman éponyme de Mme de Staël, est directement inspirée de la danse du châle de Juliette.

Ses chaussures se débarrassent du talon, pour une question de commodité mais aussi et surtout car il est un symbole de la noblesse déchu.

De même, elle a une prédilection pour les bijoux à base de perles, simples et élégants. Son refus de porter des diamants, en cette période où la France aspire à plus d'égalitarisme, achève de lui attirer la sympathie du peuple. Elle est l'égérie à la mode. À l'apogée de sa gloire – notamment sous le Consulat –, elle ne peut faire un pas dans la rue sans aussitôt être assaillie par une foule d'admirateurs anonymes. Sa classe, ses toilettes du dernier chic et son charme à couper le souffle la font considérer comme la plus belle femme d'Europe. On la surnomme du reste la « belle des belles ».

Elle est en conséquence la muse la plus courtisée par les artistes. Sans qu'elle soit de haute naissance, on trouve plus de portraits d'elle que de l'Impératrice Joséphine ou que de n'importe quelle princesse d'Europe. Ces portraits donneront lieu à des reproductions : gravures diffusées à grande échelle, elles-mêmes reprises pour servir d'illustrations dans des magazines de mode. Circuleront aussi de nombreux médaillons à son effigie, et autres miniatures ou figurines. Son image se diffusera ainsi de l'Angleterre à la Grèce, sur de multiples supports et dans tous les formats. Même des porcelaines chinoises et mouchoirs japonais reprendront ses portraits...

B) Juliette, « créature céleste » captivant les rois et autres simples mortels

Le fait que Juliette soit une « œuvre d'art vivante » ne suffit pas à expliquer le rayonnement universel dont elle fait preuve si longtemps.

Faisant montre d'une chaste sensualité, elle ne peut être assimilée aux « Merveilleuses » du Directoire et autres cocottes, qui multiplient les amants hauts placés pour asseoir leur propre fortune. Celles-ci jouent un rôle éphémère, qui cesse sous l'Empire, une fois leur beauté flétrie.

Car dotée d'un charme sans pareil, Juliette est également une hôtesse affable et une oratrice hors pair. Elle entraîne ainsi dans son sillage de

femme du monde une cohorte d'admirateurs masculins toujours plus nombreux. Ils lui sont tout dévoués et rivalisent d'audace pour se faire aimer d'elle. Avec un art consommé de la diplomatie qu'elle transpose aux rapports amoureux, elle réussit la gageure de canaliser les passions qu'elle provoque sans jamais se brouiller avec ses soupirants. Sa réputation de femme vertueuse reste sans tache : elle n'accordera ses faveurs à aucun, à l'exception de Chateaubriand. Son aura reste de même intacte.

Femme fatale sans jamais avoir été courtisane, diva sans jamais avoir été capricieuse, coquette sans jamais avoir été frivole, objet d'adulation voire de fantasme sans jamais avoir cédé au scandale, la belle des belles cristallise autour d'elle tout ce que son époque compte d'artistes et de beaux esprits, en provenance de l'Europe entière. Habitué ou simplement de passage. Pendant un demi-siècle, son Salon focalise des opinions politiques opposées et des sensibilités artistiques multiples qui n'auraient pu se rencontrer nulle part ailleurs. Elle met en orbite autour d'elle un flot de beaux parleurs, de puissants ou de galants – ou les trois à la fois – qui, même éconduits après avoir tenté de la séduire, lui resteront toujours fidèles. Conquérant les esprits, elle peut régner sur les cœurs. C'est en cela qu'on a dit d'elle qu'elle était une Psyché moderne.

Nous allons passer en revue les épisodes qui témoignent le plus significativement de son irrésistible pouvoir de séduction.

Dès leur rencontre, Mme de Staël pressent que cette qualité voue Juliette à un destin particulier : « [Vous] qui êtes l'héroïne de tous les sentiments, vous êtes exposée aux grands événements dont on fait les tragédies et les romans. (...) Enfin je vous demande des détails sur vous. J'aime à savoir ce que vous faites, à me représenter les lieux que vous habitez. Tout n'est-il pas tableau dans les souvenirs que l'on garde de vous ? »

Juliette a 23 ans quand elle fait la connaissance de cette écrivaine qui marquera sa vie. Mme de Staël est la fille de Necker, un des anciens ministres de Louis XVI qui, réfugié dans sa Suisse natale, a su échapper à la Terreur. L'achat par Récamier de l'hôtel particulier de Necker à la Chaussée-d'Antin est l'occasion pour les deux femmes de sympathiser. Elles ne tarderont pas à se découvrir de nombreuses affinités au point de développer ce que Herriot a appelé une « amitié amoureuse ».

Mais venons-en aux hommes.

Lucien Bonaparte tombe amoureux de Juliette en 1799, à la fin du Directoire, alors qu'elle n'a que 21 ans. Il est le premier de ses prétendants prestigieux, sur une liste qui ne cessera de s'allonger. Benjamin Constant narre la tentative de Lucien Bonaparte de séduire Juliette, juste avant que son frère accède au rang de Premier consul, suite à son coup d'État du 18 brumaire : « Dans l'été de 1799, elle vint habiter le château de Clichy (...). (...) Lucien Bonaparte se fit présenter à elle. (...) Il est possible que l'idée de captiver la plus belle femme de son temps l'ait séduit d'abord. (...) Il imagina de recourir à une fiction pour déclarer son amour à Mme Récamier : il supposa une lettre de Roméo à Juliette et l'envoya comme un ouvrage de lui à celle qui portait le même nom. (...) Elle répondit avec simplicité, avec gaieté même, et montra bien plus d'indifférence que d'inquiétude et de crainte. Il n'en fallut pas davantage pour que Lucien éprouvât réellement la passion qu'il avait d'abord exagérée. » Dans une lettre suivante, Lucien avoue : « Je ne puis vous haïr, mais je puis me tuer. » Il n'en fera rien, se rabattant sur le poste de Ministre de l'Intérieur que lui propose Napoléon. Cette reddition ne suscitera pas la moindre appréciation moqueuse de la part de la douce Juliette...

Juliette profite de la paix d'Amiens avec l'Angleterre (en 1802-1803) pour se rendre à Londres avec sa mère. Annoncée à grand bruit par les journaux, elle est accueillie, sous l'égide de la duchesse de Devonshire, par la fine fleur de l'aristocratie anglaise. Le prince de Galles (futur George IV, roi d'Angleterre) et le duc d'Orléans (futur Louis-Philippe, roi des Français) lui sont présentés, lors d'une soirée à l'Opéra. Ils tombent tous deux sous son charme. Par la suite, sa venue suscite des mouvements de foule et tourne à une sorte d'hystérie collective. C'en est trop pour Napoléon, qui ne porte pas l'Angleterre dans son cœur... Chateaubriand rapporte que le Prince d'Orange (futur Guillaume Ier, roi des Pays-Bas) et Bernadotte, qui devait devenir roi de Suède, avaient également des vues sur Juliette.

Dans le même ordre d'idées, Chateaubriand note que le général Masséna, un des plus fidèles aides de camp de Napoléon, porte pendant toute la campagne d'Italie un ruban que lui a donné Mme Récamier. Quand il se croit obligé de faire à la belle le compte-rendu du blocus de Gênes, il attribue galamment ses victoires à ce fétiche. Mais faire le siège de Juliette ne lui vaudra pas la moindre conquête...

Après la ruine de M. Récamier, suite à la faillite de sa banque en 1806, le train de vie de Juliette se réduit. Mme de Staël, en exil, en

profite pour lui renouveler son amitié sincère où perce une pointe d'admiration : « [Je] me suis sentie pour vous plus de tendresse que pour aucune femme que j'aie jamais connue. (...) [Je] donnerais bien tout ce que je suis pour être vous. Beauté sans égale en Europe ; réputation sans tache, caractère fier et généreux (...). [Je] me sens ruinée parce que vous n'êtes plus riche. » Mme de Staël perçoit bien tout le magnétisme que Juliette exerce sur la gent masculine, mais, simplement envieuse, ne lui en tient pas grief : « Réfléchissez avec bonheur et fierté à cette puissance de plaire que vous possédez si souverainement ; c'est un don plus précieux que l'empire du monde. Il faut un jour l'abdiquer, mais c'est un trésor que vous pourrez placer sur la tête de celui que vous en croirez digne. (...) Adieu, cher ange ; je vous serre contre mon cœur. » Un peu plus tard, Mme de Staël illustre ses propos par un exemple concret : « Le prince Paul Esterhazy m'a dit qu'il était chez vous tous les soirs pendant son séjour à Paris. Ce prince m'a confié qu'il était fort amoureux de vous et qu'il vous trouvait la plus aimable personne du monde. N'êtes-vous donc pas heureuse de pouvoir à votre gré inspirer un dévouement absolu à qui vous a vue seulement quelques jours ! »

Tout comme Mme de Staël, la petite société qui gravite autour de Juliette ne se formalise pas de son revers de fortune. Chateaubriand note dans ses Mémoires d'outre-tombe : « Madame de Staël attira son amie à Coppet. Le Prince Auguste de Prusse, fait prisonnier à la bataille d'Eylau, se rendant en Italie, passa par Genève : il devint éperdument amoureux de Madame Récamier. (...) Le Prince Auguste, croyant que Madame Récamier pourrait consentir au divorce, lui proposa de l'épouser. Bonaparte, qui avait connu cette circonstance par des rapports de police, s'en est souvenu à Sainte-Hélène. »

De 1801 à 1814, Chateaubriand enchaîne les succès littéraires, inaugurant le Romantisme. En 1802, Le Génie du christianisme véhicule l'idée que la ferveur religieuse peut aider à cimenter le peuple français. Pour le reste, sa vision de Dieu est plutôt avant-gardiste pour l'époque. Si Dieu est absent, il faut chercher le signe de son existence dans les émotions qui ébranlent l'Homme quand il contemple la beauté. Le beau est synonyme de sacré, par la volonté de Dieu qui se signale ainsi aux Hommes. C'est ainsi que l'Homme se console de sa finitude. La puissance de son imaginaire est infinie, la force de ses sentiments emporte tout, ce qui est bien l'indice in fine de l'existence de Dieu. Pour tous les Romantiques, Juliette Récamier est une « beauté céleste ».

Comme Chateaubriand, Ballanche voit le salut dans le triomphe du

christianisme, point d'orgue de la civilisation. Il partage avec Chateaubriand et les autres Romantiques cette idée que la beauté de la nature traduit la présence de Dieu. Ballanche fait la connaissance de Juliette en 1812. Lyonnais comme elle, il devient un de ses proches, l'influençant au plan religieux. Il est aussi son adorateur. Qu'il soit affligé d'une difformité qui le défigure – suite à une trépanation, sa joue gauche pend – ne l'empêche pas d'être littéralement envoûté par la splendeur de Juliette, belle étoile inaccessible : « J'achèterais de ma vie un des cheveux de votre tête. » « Vous êtes une poésie tout entière ; vous êtes la poésie même. Votre destinée à vous est d'inspirer, la mienne est d'être inspiré. » L'attachement respectueux qu'il lui porte le fera devenir, après 1816, son secrétaire particulier.

Il n'est pas jusqu'au duc de Wellington qui ne succombe au charme de Juliette. Après Waterloo, celui qui a terrassé Napoléon cherche à s'attirer les faveurs de Juliette. Il enchaîne les visites dans son Salon, savourant sa victoire et désirant agrémenter le repos du guerrier qui la suit. Pataud, il laisse un jour ce billet à Juliette : « Chaque fois que je vous vois, je vous quitte plus pénétré de vos agréments et moins disposé à donner mon attention à la politique !!! » Mais sa suffisance indispose Juliette. « Je l'ai bien battu ! » finit-il par s'exclamer en parlant de Napoléon. C'en est trop pour celle qui est demeurée une patriote fervente. Outrée, elle lui claque la porte au nez... C'est une défaite intime dont il ne peut que prendre acte.

Bien avant, sous le Consulat, Napoléon lui-même ne reste pas insensible au charme ravageur de Juliette. Il lui propose à plusieurs reprises de devenir dame du palais, ce qu'elle refuse obstinément, ne voulant pas être ravalée au rang de simple courtisane. Juliette est aimée presque universellement : Napoléon ne se déprend d'elle que lorsque son soutien politique à ses opposants se déclare clairement, comme on va le voir maintenant.

(À suivre.)

CHAPITRE 27

APPEL DES ARCHERS



e retour chez moi, j'avais profité de la dernière demi-heure à ma disposition pour me replonger dans la lecture du livre-guide. Ce que j'y avais déniché était pour le moins instructif. Il s'agissait d'un passage de la préface, qui présentait le contexte socioculturel de l'époque napoléonienne. Ce n'était pas par hasard si le vieux soupirant de June lui avait offert des papillons. En fait, j'avais de plus en plus l'impression que rien n'avait été laissé au hasard dans cette affaire.

Sous le règne de Napoléon, une symbolique nouvelle apparaît, tirée de la mythologie antique. Cette symbolique a deux dimensions, distinctes mais complémentaires.

La première dimension est d'ordre politique. Les victoires militaires, la puissance et la gloire, la volonté d'hégémonie du pouvoir napoléonien dans les domaines du droit, de l'administration et de la politique répandent en France et dans les nations conquises ce langage formel s'appuyant sur la force des symboles. Il s'agit d'asseoir la domination nouvelle en diffusant les grands idéaux napoléoniens qui veulent rompre avec les féodalités anciennes. Le formatage des esprits s'effectue par l'entremise d'un nouveau vocabulaire visuel : aigle impériale, couronne de lauriers, abeilles, torches allumées... C'est là un point commun avec tous les régimes politiques de type autoritaire, qui abusent tout à la fois de la censure et de la propagande, et asservissent les artistes à cet effet.

La deuxième dimension symbolique est d'ordre domestique ou privé.

L'époque napoléonienne se caractérise par la mise bas de l'ancienne société aristocratique, qui reposait sur une reproduction héréditaire des inégalités. L'élite nouvelle est formée de la classe sociale montante, la bourgeoisie, qui veut privilégier la possibilité d'ascension sociale par le mérite personnel. Comme l'a montré Tocqueville, ce n'est plus la naissance mais le talent qui doit être le facteur explicatif de la position sociale. Certes, Napoléon recrée une forme d'aristocratie – tout système politique pour perdurer doit se doter de caciques – mais sans reproduire les privilèges et autres passe-droits attachés à l'ancienne noblesse. Le principe de la mobilité sociale au moins est affirmé. Tout citoyen peut légitimement prétendre à s'élever socialement, et donc à s'enrichir.

Les femmes également aspirent à jouer un rôle croissant.

Dans ce contexte, la nouvelle aristocratie napoléonienne a besoin, pour rompre avec l'ordre ancien, de s'inventer de nouveaux codes culturels. Elle va lancer de nouvelles modes traduisant l'évolution du style de vie et des relations sociales. La définition du bon goût, le sens esthétique, les jeux de séduction... se parent désormais de symboles comme autant d'attributs distinctifs : les papillons, les cygnes, les fleurs... Ces symboles traduisent souvent la volonté de renouer avec la grandeur antique.

Appuyons-nous sur l'étude de la genèse d'un de ces symboles : le papillon.

La portée allégorique des objets d'art n'échappe pas à la nouvelle élite, férue des mythes antiques. Or, le mot grec psyché signifie à la fois âme et... papillon. La légende de Psyché connaît ainsi une vogue nouvelle après la Révolution. Dès le XVII^{ème} siècle, le fabuliste Jean de La Fontaine s'est inspiré du classique d'Apulée L'âne d'or qu'il a remis au goût du jour dans son roman Les amours de Psyché et Cupidon. Une nouvelle édition du roman de La Fontaine paraît en 1797, agrémentée des illustrations du peintre François Gérard. Elle connaît un succès inédit. Si bien que toutes les formes artistiques se laissent contaminer par ce retour en force. La symbolique du papillon se retrouve dans les arts décoratifs (mobilier, vaisselle, papiers peints...), les arts graphiques (dessin, peinture...) et les arts plastiques (sculpture). L'Impératrice Joséphine comme les Merveilleuses de l'époque contribuent à lancer cette thématique. De façon générale, le papillon est associé à l'éternel féminin : élégance, coquetterie, luxe... mais aussi insouciance, légèreté, frivolité. Le personnage allégorique de Psyché est alors souvent représenté portant des ailes de papillon.

La psyché est aussi un type de miroir qui apparaît après la Révolution. Il est généralement mobile, puisque monté sur roulettes. De grande dimension, il permet aux élégantes de l'époque de se voir en pied.

La dialectique qui s'établit entre la légende de Psyché et l'objet qui la représente est donc relativement complexe. La diffusion du personnage d'Apulée peut apparaître « en creux », étant seulement suggérée par des symboles. On peut parler d'un ensemble iconographique cohérent qui du reste, sous le joug napoléonien, se diffusera dans toute l'Europe.

*

* *

Le soir venu, Alston me rejoignit. Un grand maigre du nom de Seybert l'accompagnait. C'était une huile du FBI qui avait des gadgets plein les poches. Il me prévint que ma ligne de téléphone était d'ores et déjà mise sur écoute. Malgré cela, il s'était muni d'un enregistreur de poche à encastrer dans le combiné. Deux précautions valent mieux qu'une : un petit futé, ce Seybert.

— Je vais vous désosser votre téléphone en moins de deux.

Cette perspective avait l'air de le mettre en joie. Pendant qu'il bricolait son installation, je menai Alston au petit salon et lui servis un verre.

Celui-ci ne me semblait pas en reste. Un sourire qui n'avait rien d'énigmatique parcourait son visage. Pour lui, il ne faisait aucun doute que cette affaire touchait à sa fin, étant donné qu'il avait son coupable. Il se montrait donc d'une sérénité inébranlable, attendant sans faiblir la suite des événements.

On se connaissait relativement bien maintenant. Suffisamment pour qu'il me pose une question empreinte de moquerie :

— Et votre enquête dans le milieu des antiquaires, ça progresse ?

J'eus un mouvement de désenchantement :

— Non : rien de solide. — Il faisait le fier. Je lui montrerais bientôt que je n'avais pas joué mon va-tout, et lui ferais mieux mesurer le tragique de la situation. — Et vous, que vous inspire la disparition du 25^{ème} tableau ?

— Pas grand-chose. C'est inattendu. Brown ne veut rien me dire à ce sujet. Ça n'a pas grand intérêt à mon avis : c'est simplement anecdotique.

— Pas si sûr... — Son sourire s'évanouit. — Rien d'autre ?

— Si. La *Lloyd's* vient de commander une expertise de tous les tableaux qui se trouvaient dans la salle des *Préromantiques*.

— Tous ? Même ceux qui sont intacts ?

— Oui, sans exception.

— C'est une bonne mesure, avouai-je. Dommage qu'elle vienne si tard.

Je savourai mon petit effet.

À vingt heures précises, le téléphone sonna. Alston décrocha et brancha le haut-parleur.

— Alston. J'écoute.

L'interlocuteur mystérieux eut un petit rire sarcastique.

— Dites à vos sbires qu'il est inutile de repérer la ligne. — La voix, trop grave pour être naturelle, était maquillée. — J'appelle d'une cabine. Le coin est aussi retiré qu'il est permis de l'être. Et puis..., je n'ai pas envie de faire durer la conversation. Alors écoutez mes instructions sans les interrompre : nous voulons l'argent en pesos mexicains. Vous avez la journée de demain pour rassembler cette somme. Vous m'avez compris ? Pas de dollars, des pesos. En petites coupures usagées.

— Laissez-moi entendre la voix de Ledez.

Le type grommela quelque chose, puis on entendit un bruit sourd.

— Je vous le passe. Mais pas de blague, hein ? — Quelques secondes s'écoulèrent. — Allô ? C'est moi, Simon Ledez...

— On ne vous brutalise pas ?

— Non. Je... Je dors mal, mais sinon... je vais bien. Je suis attaché. J'ai en permanence les yeux bandés, et on me met de la cire dans les oreilles. Je suis coupé du monde. Je ne sais pas ce qui se passe. Je ne sais même pas qui vous êtes...

Il parlait d'une voix étranglée comme s'il avait la gorge prise.

— Je suis policier.

— Ça suffit comme ça ! aboya la voix grave. Il ne nous a jamais vus. C'est plutôt bon signe, non ? Si vous voulez le revoir vivant, cela ne tient qu'à vous.

— Et ce cher Brown, continua Alston, vous êtes décidés à le laisser tomber ?

— Cette vie est ingrate : il faut des gagnants et des perdants... Brown était né pour perdre. Il a commis trop d'erreurs...

— Et vous vous situez du côté des gagnants ?

— Vous n'en doutez pas, j'espère ? fit la voix, incroyablement triomphante.

Alston éluda :

— Dites-nous quand et où aura lieu l'échange.

— Vous recevrez ces précisions demain. Et permettez-moi un bon conseil : ne jouez pas au plus malin. Nous avons pris des dispositions. Je ne vous dis qu'une chose : ça risquerait de saigner. Même après l'échange, il ne faudra entamer aucune poursuite, si vous ne voulez pas exposer de braves gens à de sérieuses représailles. Vous saurez de quoi il est question demain. Soyez à l'appareil, même lieu, même heure.

Nous reçûmes un déclic dans l'oreille. L'autre avait raccroché.

— C'est dans la boîte ! s'écria Seybert en fourrant le mouchard dans la poche intérieure de son blouson.

Alston était lui aussi pleinement satisfait et conservait une expression optimiste. Enjôleur, il commenta en ricanant ce que nous venions d'entendre :

— Hum... La réaction ne s'est pas fait attendre. Ils prennent peur juste après l'arrestation de leur complice... À coup sûr leur chef puisqu'ils ont l'air de parer au plus pressé.

— Possible..., rétorquai-je en m'asseyant. Mais peut-être est-ce aussi mûrement réfléchi. — Après ces contrariantes paroles, je fixai gravement le policier. — Que pensez-vous des menaces de la fin ? Il serait étonnant qu'elles soient sans fondement...

— Quelles formes pourraient-elles adopter, d'après vous ?

Je me raclai la gorge :

— Prise d'otages, attentats à la bombe plus ou moins aveugles..., des

choses de ce goût-là.

Le policier s'assit à son tour.

— En bref, déplorai-je, il faudrait accepter leurs conditions.

— Non, il reste encore une chance ! Suivez-moi !

Il se releva fiévreusement. Espérant de toutes ses forces, Alston, propulsé du jour au lendemain au seuil de la notoriété, n'avait pas encore dit son dernier mot. Il restait possible de ne pas payer la rançon et de contrer les représailles prédites. Mieux encore : d'arrêter les ravisseurs et de récupérer la *Psyché*. Il allait essayer de convaincre Brown. L'enregistrement du mouchard constituait une preuve matérielle, irréfutable. Elle était tout à fait capable d'influencer le suspect numéro un, en lui signalant le peu d'égards de ses complices qui le laissaient tomber sans remords. Une soif de revanche devrait le ramener à la raison. Bien préparé, c'est-à-dire avec tact, il serait alors en mesure de livrer à la justice l'endroit où ils se terraient. Ensuite, on n'aurait plus qu'à opérer avec méthode pour ce coup de filet royal.

Je n'étais, pour ma part, pas dupe. Il était utile que je laisse un peu de mou à Alston. Il fallait jouer ce jeu. Voilà seulement pourquoi j'avais accepté de l'accompagner. Je savais bien que Brown ne pouvait que nier connaître notre ravisseur anonyme puisque, *normalement*, tel était bel et bien le cas. À plus forte raison, il lui était impossible de divulguer quoi que ce soit concernant des gens qui n'étaient, pour lui aussi, que des fantômes. Il ne pouvait que continuer à s'insurger.

Devant cette incapacité à tirer les vers du nez de Brown, Alston allait bientôt être tenaillé par ses premiers doutes quant à la rigueur absolue de l'accusation qu'il venait de porter.

Par contre, le mutisme du suspect me confortait dans ma propre thèse. Il n'y avait pas à en démordre : Alston faisait fausse route.

CHAPITRE 28

ARTICLE DE LEDEZ : II

on âme s'est ensuite fait connaître »



A) *Son Salon ou « l'empire du monde »*

Le mythe de Juliette Récamier se crée aussi par un autre biais. Elle devient une figure clé de la vie intellectuelle de son temps.

Après la Terreur en effet, des Salons se mettent de nouveau à fleurir.

Certains ressuscitent sur les ruines de l'Ancien régime – avec par exemple Mme de Staël qui perpétue la tradition de salonnière de sa mère. L'écrivaine, très critique par rapport au pouvoir, sera interdite de séjour par Napoléon dans un rayon de 40 lieues autour de Paris à partir de 1803.

D'autres font leur apparition. Ils sont tenus par des femmes qui accèdent ainsi à une notoriété plus respectable. Ils sont un moyen inédit pour elles de briller en société autrement que par leur seule apparence. C'est le cas de Juliette, dont le Salon concurrence même celui de l'Impératrice Joséphine.

Chez Juliette se retrouvent quantité de dignitaires et personnalités en vue de tous bords politiques depuis les opposants à Napoléon jusqu'à ses ministres et même ses propres frères et sœurs Lucien, Caroline Murat et Elisa Bacciochi. Diverses sommités s'y croisent : des artistes, des savants, des généraux, des économistes et spécialistes de science politique, des journalistes, des philosophes... Des comédiens, des

danseurs, des musiciens, des chanteurs d'opéra s'y produisent, tandis que des écrivains viennent y déclamer des poèmes ou y lire des extraits de leurs œuvres. Toutes les tendances politiques d'une société morcelée se retrouvent chez la maîtresse des lieux pour débattre : royalistes, jacobins, partisans de l'Empereur, républicains... Juliette fréquente donc des opposants à Napoléon : aristocrates et membres de familles royales de pays en guerre contre la France, aristocrates français émigrés ou de retour d'exil, intellectuels critiquant son despotisme.

Elle joue alors un rôle politique tout à fait important. « Madame Récamier réunissait chez elle à Paris ce qu'il y avait de plus distingué dans les partis opprimés et dans les opinions qui n'avaient pas tout cédé à la victoire. On y voyait les illustrations de l'ancienne monarchie et du nouvel Empire, les Montmorency, les Lafayette, les Sabran, les Lamoignon, les Noailles, les généraux Masséna, Junot, Moreau et Bernadotte ; celui-là destiné à l'exil, celui-ci au trône. Les étrangers illustres, le prince d'Orange et le prince de Bavière, le frère de la reine de Prusse, l'environnaient, comme à Londres le prince de Galles était fier de porter son châle. L'attrait était si irrésistible qu'Eugène Beauharnais, Murat et les ministres mêmes de l'Empereur allaient à ces réunions. Bonaparte ne pouvait souffrir le succès, même celui d'une femme, lorsqu'il ne relevait pas de lui. Il disait : « Depuis quand le conseil se tient-il chez Madame Récamier ? » »

Chateaubriand, dont est extrait la citation précédente, en oublie. Parmi les autres personnalités – outre Chateaubriand lui-même qui deviendra un habitué après 1819 – qui font de son Salon un passage obligé, on peut citer : Mme de Staël, Constant, André-Marie Ampère et son fils Jean-Jacques (qui fut amoureux d'elle), Jacques-Louis David, François Gérard, Canova, les comédiens François-Joseph Talma et Rachel, Wellington, Pierre-Simon Ballanche, Mérimée, Lamartine, Balzac, Victor Hugo, Musset, Stendhal, Delacroix, Adolphe Thiers, Tocqueville...

Juliette affiche sa sensibilité libérale. L'exil de Mme de Staël et le basculement du pouvoir napoléonien vers la tyrannie la hérissent. Mathieu de Montmorency, un royaliste qui se trouve être un de ses soupirants – le deuxième sur la liste des « recalés », après Lucien Bonaparte –, la convainc de rapprocher deux généraux capables d'intriguer contre Napoléon : Bernadotte et Moreau, tous deux de tendance républicaine. Un projet de coalition entre monarchistes modérés et républicains se dessine alors.

Bernadotte tente d'empêcher la dérive absolutiste de Bonaparte. Il a refusé de participer au coup d'État du 18 brumaire. Quant à Moreau, après avoir vaillamment servi le Premier consul, il se raidit face à son autoritarisme grandissant. Il refuse le titre de maréchal que veut lui décerner Napoléon et ne tarde pas à entrer dans l'opposition.

Le complot qui se trame contre Bonaparte parvient aux oreilles de celui-ci. Après avoir été dénoncé, Moreau est arrêté. Juliette prend son parti lors de son procès. Il est pourtant emprisonné au Temple pendant deux ans, avant d'être condamné au bannissement. Il trouve alors refuge aux États-Unis. Pour sa part, Bernadotte réussit à ne pas se compromettre.

(...) (Juliette parvient elle-même à passer au travers des mailles du filet. Du moins dans un premier temps...)

Après sa rencontre avec Mme de Staël en 1798, Juliette la rejoint pour la première fois à Coppet – ville suisse où elle connaît l'exil – en 1807. C'est à l'occasion de sa deuxième visite, en 1811, que l'ostracisme napoléonien la punira d'exil à son tour. L'activité de son Salon sera alors mise entre parenthèses jusqu'à la chute de l'Empire.

(...) (Ledez narrait ensuite les relations amicales que Juliette continue d'entretenir avec Caroline Murat – la sœur de Napoléon – et son mari, le roi de Naples. Ce dernier finira par trahir l'Empereur en livrant Naples aux Anglais, suscitant la désapprobation de Juliette.)

Napoléon déchu à Sainte-Hélène, Juliette peut enfin regagner Paris.

Mais le mari-père de Juliette fait faillite pour la seconde fois en 1819. Forcée de restreindre son train de vie, elle se retire à l'Abbaye-aux-Bois, couvent dont les religieuses louent des appartements. Son mari réside non loin, ce qui leur permet de partager leurs dîners.

Elle continue néanmoins d'attirer dans son refuge des personnalités influentes et de couleurs politiques différentes.

(...)

B) Juliette et le mouvement des idées

Napoléon est une source d'inspiration magnifiée pour les uns et un repoussoir pour les autres. Les amis de Juliette font clairement partie de

la deuxième catégorie. Il s'agit d'écrivains engagés tels que Germaine de Staël, Benjamin Constant, Pierre-Simon Ballanche et François-René de Chateaubriand. Tous ces auteurs mènent la vie dure à celui qu'ils décrivent comme un despote. Ils partagent tous des idées libérales au plan politique et une sensibilité romantique au plan littéraire. Leurs œuvres ont été inspirées et brillantes, ce qui a fait dire à Napoléon en un geignement : « J'ai pour moi la petite littérature et contre moi la grande. »

(...)

[Ses opposants] ont en commun le même élan cosmopolite, la même philosophie de l'histoire, le même terreau humaniste. Tous combattent pied à pied le despotisme et l'absence de morale. Tous partagent la conviction que la liberté est le ferment de tous les progrès. C'est le souffle romantique. La croyance fondamentale étant que la liberté à conquérir permettra au mouvement des idées de s'épanouir dans toutes les sphères de la vie sociale : politique, scientifique, économique, et bien sûr artistique...

(...) (La suite de l'article présentait la production littéraire critique de Germaine de Staël, avant de revenir à la situation matérielle et morale de Juliette.)

Juliette, bien que vivant de façon moins fastueuse depuis la banqueroute de son mari, se fait elle-même exiler par Napoléon au-delà de 40 lieues de Paris, coupable d'être allée visiter Mme de Staël à Coppet.

(...) (Un long passage illustre l'activisme politique de Mme de Staël et de son compagnon de route, Benjamin Constant. Puis Ledez abordait, pour terminer la seconde partie de son article, le nouveau tour politique qu'avait pris la vie de Juliette après qu'elle se soit éprise de Chateaubriand.)

Chateaubriand ne devient l'amant de Juliette qu'après la mort de Mme de Staël, en 1817.

Dès 1804, révolté par l'exécution sommaire du duc d'Enghien, il s'affirme dans une opposition résolue au pouvoir napoléonien. Après 1807, interdit de séjour à Paris et dans sa banlieue, il s'installe à la Vallée-aux-Loups, dans la banlieue sud de Paris, et devient la figure majeure de l'opposition catholique et monarchique.

En 1814, profitant de la capitulation de Napoléon face aux forces

alliées, il publie son pamphlet De Buonaparte et des Bourbons. Panégyrique à la gloire de Louis XVIII, il aurait favorisé le retour de la monarchie autant « qu'une armée de cent mille hommes » selon les Mémoires d'outre-tombe. Mais Chateaubriand, s'il ne dénie aucune légitimité aux Bourbons, est bien conscient que l'absolutisme est définitivement englouti dans les poubelles de l'Histoire. Il prône une monarchie tempérée, qui prenne acte de la nécessité de ne pas étouffer le libéralisme politique naissant.

(...)

À la fin de 1820, Chateaubriand est nommé ambassadeur à Berlin (le titre exact étant ministre de France auprès du roi de Prusse). Alors qu'il est sur le point de s'acquitter de ses nouvelles tâches diplomatiques, il prend soin de rassurer Juliette, avec qui il a une liaison depuis trois ans : « Je passerai ma vie près de vous à vous aimer, et cette courte absence nous laissera sans souci de l'avenir. »

Au bout de trois mois, Chateaubriand a déjà la nostalgie de Paris. Il se plaint de vivre « dans la plus profonde solitude » et que Juliette ne lui écrit pas assez souvent. « [Vos lettres] sont ma seule joie dans mon exil » affirme-t-il. « Si vous n'êtes plus ministre, je vous donnerai la place de mon Bostangi » le nargue Juliette, un Bostangi étant en Turquie un garde du sérail. Au vu des réponses de Chateaubriand, il semble aussi que transpirent çà et là quelques pointes de jalousie dans les lettres perdues de Juliette, celle-ci mettant en doute le côté monacal de l'existence de Chateaubriand. Il n'est pas exclu qu'il ait eu une liaison à Berlin avec la duchesse de Cumberland.

Après avoir revu Juliette à Paris, Chateaubriand est nommé ambassadeur à Londres en 1822. Le même rituel intime que pour Berlin se renouvelle : « Ne vous désolez pas, mon bel ange. Je vous aime, je vous aimerai toujours. Je ne changerai jamais. Je vous écrirai ; je reviendrai vite et quand vous l'ordonnerez. Tout cela sera de courte durée. Et puis je serai à vous à jamais ! » Il prête à nouveau serment de fidélité : « Me voilà à Londres où je n'ai que de bien tristes souvenirs et où je suis bien seul, quoique vous en pensiez et en disiez. » Il réitère ses confidences quant à l'aspect peu tumultueux de sa vie, tout entière consacrée aux occupations politiques : « Je serai présenté au roi [d'Angleterre] le 19. (...) Je n'entends pas parler de vous. Je ne sais ce que deviennent mes amis, ce qu'ils disent, ce qu'ils font. Hélas ! il est trop vrai qu'il n'y a de bonheur que dans une vie indépendante et auprès de ceux à qui le cœur est attaché. Ecrivez-moi. Vous êtes bien coupable

[de me sevrer de vos lettres] et vous avez bien à réparer. » *Juliette semble pourtant se laisser des attermoiements incessants de Chateaubriand. Aurait-elle envisagé de rompre, comme le suggère l'écrivain diplomate dans le billet suivant ?* « Point de lettre encore de vous par le courrier d'hier ! Vous n'êtes pas malade, car M. de Broglie et A. de Staël qui ont dîné hier chez moi, m'ont dit que vous vous portiez bien. Qu'est-il donc arrivé ? Qu'avez-vous contre moi ? Que vous ai-je fait ? En vérité cela n'est ni bien ni tendre. Quand on prétend aimer, on s'explique lorsqu'on croit avoir des sujets de plainte. Je ne songe qu'à arranger ma vie pour vous ; je vous ai laissé entre vos mains l'histoire de cette vie. – *Il s'agit de l'ébauche des Mémoires d'outre-tombe.* – Je me suis livré sans réserve, et vous rompez tout cela par un froid silence, comme si jamais je n'avais été rien pour vous. (...) Écoutez. Voici mon dernier billet. Je ne vous écrirai plus que je n'aie reçu une lettre de vous. Je vous épargnerai la peine de chercher un prétexte pour vous éloigner de moi. Mais non, vous ne le pourrez jamais ! » *Quand, de guerre lasse, Juliette renoue avec Chateaubriand, celui-ci laisse éclater sa joie. Il lui assène que la politique n'est qu'un moyen au service d'une fin ultime qui est leur amour. Il y a cependant du non-dit de part et d'autre. Chateaubriand minimise ses ambitions politiques. Quant à Juliette, elle tait ses griefs et ne livre pas le nom de ses informateurs.* « Avec quelle joie j'ai revu la petite écriture ! Tous ces courriers qui arrivaient sans un seul mot de vous me crevaient le cœur. Suis-je assez fou de vous aimer ainsi, et pourquoi abusez-vous tant de votre puissance ? Pourquoi avez-vous cru un moment ce qu'on a pu vous dire ? Je hais mortellement ceux qui m'ont fait tant de mal, quelque'ils soient. Nous nous expliquerons, mais en attendant aimons-nous, c'est le moyen de nous défaire de nos ennemis. »

(...)

Sous la monarchie de Juillet (1830-1848), [Chateaubriand] se retire de la vie politique. La poursuite de la rédaction des Mémoires d'outre-tombe aux côtés de Juliette l'absorbera dès lors totalement.

(À suivre.)

CHAPITRE 29

LA COULEUR DE L'AMBRE



e n'était pas une année bissextile. On était le matin du 28 février. Il ne me restait donc que quelques heures pour gagner mon pari et empocher les dix mille dollars de Harden.

Je ne pense pas être naturellement cupide. Mais il me fallait reconnaître que cette affaire tombait à point. Ce boulot est assez ingrat. Il ne me permet pas de rouler sur l'or. Après quelques années de filatures pépères, mes projets de départ s'étaient évanouis. Je ne rêvais plus de sublimes villas ni même de changer de voiture. Toute mon ambition se résumait à vivoter dans un trois pièces miteux.

Je n'ai pas une très haute opinion des affaires de mœurs qu'on me donne à traiter d'ordinaire. Pour tout dire, elles me dégoûtent. Mais je ne dispose pas de l'assise financière suffisante pour les refuser. Elles ne me permettent pas de payer des collaborateurs zélés ou même la secrétaire des romans. Elles me laissent seul, livré à moi-même, avec tous les avantages et inconvénients de cette situation.

C'est pour cela que je remerciais le hasard qui avait guidé Harden vers mon agence. Récupérer la *Psyché*... Il fallait relever un tel défi et je n'ai pas si souvent l'occasion de briller !

(Je suis peu conformiste au besoin, c'est vrai. J'emploie même des méthodes que des détectives classiques réprouveraient. Mais je jure de ne jamais devenir un margoulin. Je fais mon job consciencieusement, c'est tout. – Et j'exercerais n'importe quelle autre profession tout aussi consciencieusement. La fin justifie les moyens : c'est ce qu'il faut se

dire.)

De toute façon, je n'en étais pas à mon premier échec. Cette enquête me permettrait – peut-être – d'empocher encore un beau pactole. Elle me ferait continuer dans mon gagne-pain actuel ou m'offrirait l'opportunité de changer de vie...

*

* *

En fin de matinée, j'appelai Brown. Il n'était toujours pas libre de ses mouvements et prenait son mal en patience. Je lui remontai le moral, en lui disant que je finirais bien par moucher Alston. Il me passa le numéro de portable de son avocat, William Pursell, qui désirait me voir. Cela tombait bien, car pour ce qu'il me restait à faire, l'aide de Pursell pouvait s'avérer précieuse.

Nous nous rejoignîmes en ville, non loin du siège de la banque *Central trust*.

C'était un homme chétif à la fine moustache grise et aux joues creusées. Au catch, il aurait tiré dans les poids plume. Mais devant un jury, sa petite mine pitoyable et son affabilité mesurée me semblaient de bon augure. On lui demandait de manier le verbe, et pour cela il avait la tête de l'emploi.

Nous allâmes prendre un café. Il nous fallait nous réchauffer mais aussi évoquer le cas de Brown.

— Je suis au courant de l'opération que vous avez montée avec mon client, dit-il. Mais je lui ai conseillé de n'être pas seul à payer les pots cassés.

— Il n'y aura pas de pots cassés, affirmai-je.

— Je vous le souhaite. Vous connaissez aussi bien que moi la position plutôt inconfortable de mon client...

Pursell me demanda des garanties écrites. Le contrat tacite que Brown et moi avions conclu le laissait de marbre. Pour lui, le risque était trop grand que je me défausse à la dernière minute. Je lui fis remarquer que je ne faillirais pas à ma parole et resterais solidaire jusqu'au bout. Cela ne lui suffisait pas. Je signai donc des aveux quant à ma pleine

responsabilité dans l'« emprunt » d'une des toiles. Je couchai aussi sur le papier les motifs de ma collaboration avec Brown. J'étais persuadé de l'innocence du conservateur (au moins en ce qui concernait le vol) car il avait diligenté l'expertise du tableau.

Pursell avait obtenu ce qu'il désirait. C'était un prêté pour un rendu. Car Brown m'avait fourni par téléphone un renseignement d'importance : le nom du banquier de Manckiewicz.

Nous prîmes le chemin de la *Central trust*. Il était trop tard pour mener une enquête approfondie concernant le passé professionnel de Manckiewicz. Rentabiliser au mieux la poignée d'heures dont je disposais avait été nécessaire. J'avais arrangé une entrevue avec son banquier. L'essentiel étant d'arriver, rien ne vaut un bon raccourci car cette engeance-là est généralement bien informée.

Le banquier s'appelait Clayton. Il nous accueillit cérémonieusement, ne sachant trop à quoi s'attendre. Je le trouvai un peu efféminé : le genre de type à se mettre de la poudre sur le nez. Son bureau, dans les tons grenat, était parfumé, ce qui le rendait aussi capiteux qu'un grand vin. Dans les placards, les dossiers suspendus me paraissaient bien rangés. Les étagères réservées aux cas des clients surendettés avaient été distinguées d'une manière un peu particulière : des petits blocs d'ambre les décoraient. Ils contenaient des insectes fossilisés... Je suis sûr que les marottes de Clayton auraient amusé plus d'un psychanalyste.

— La personne à laquelle vous faites allusion, dit-il, est un de nos bons clients. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. — D'un mouvement de tête, il désigna une des étagères à insectes. — Il y a trois ans, Mr Manckiewicz a connu le chômage. Il s'est mis à jouer, ce qui n'a rien arrangé. Ses dettes se sont accumulées. On peut dire qu'il filait à l'époque un mauvais coton. Puis il est parti pour l'étranger. Paris, la France... C'est alors qu'il est parvenu à sortir la tête du ruisseau. Heureusement, tout ce temps, il nous est demeuré fidèle...

Pour lui, c'était bien là l'essentiel.

— Que faisait-il avant d'être chômeur ?

— C'est un ancien militaire.

— Il faudrait se renseigner sur ses états de service à l'armée. Mais il a dû faire une bêtise, une grosse bêtise...

Clayton acquiesça. Manckiewicz s'était querellé et battu avec un supérieur hiérarchique. Une sanction disciplinaire assez sévère avait été prononcée par les autorités militaires. Il n'avait eu d'autre recours que de démissionner, tant cet incident faisait tache dans sa carrière d'officier.

— Une forte tête..., commenta Clayton, lequel me semblait à peu près aussi sympathique qu'un troupeau de hyènes rieuses.

Je ne tenais pas à m'attarder à ses côtés. Il nous en avait appris suffisamment. Le reste coulait de source. Flanqué de Pursell, il était grand temps que je retrouve Alston, prêt à lui donner mes propres thèses de l'affaire.

J'avais moi aussi envie de jouer dans la cour des grands.

CHAPITRE 30

ARTICLE DE LEDEZ : III

t son âme a encore paru supérieure à sa beauté »



Juliette a accumulé une collection d'œuvres d'art qui s'articulent autour du besoin de faire revivre le souvenir des êtres aimés et de consacrer leur génie. L'œuvre d'art chez elle acquiert le statut d'objet de culte. Les épreuves traversées en commun l'ont sacralisée. En quelque sorte, c'est l'amour lui-même qui se hisse au rang d'œuvre d'art en se matérialisant dans une toile ou une statuette...

Après s'être retirée dans sa « petite cellule » de l'Abbaye-aux-Bois, elle est à la fin de sa vie entourée de trois tableaux fétiches : le Portrait de Chateaubriand par Girodet, Corinne au Cap Misène par Gérard et le Portrait du Prince Auguste de Prusse par Franz Krüger. Elle chérit également la statuette en terre cuite des Trois Grâces dont Canova lui a fait don. Il ne s'agit que des œuvres les plus symptomatiques de notre propos. Car Auguste de Prusse, Canova, Constant – et aussi d'une certaine manière Mme de Staël – et Chateaubriand sont tour à tour tombés amoureux de Juliette Récamier.

La façon de faire de Juliette s'ancre bel et bien à la mouvance romantique. On peut y voir l'influence de la mystique religieuse développée par Chateaubriand, Ballanche, Constant et Mme de Staël. Rappelons que, selon cette doctrine, l'intuition de la présence divine dans l'univers se renforce par la découverte du Beau, qui élève l'homme par le biais des émotions et non de la raison. L'art est au fondement de l'humanité. Il est la manifestation la plus aboutie et la plus probante du caractère divin de l'homme. Par l'art, l'homme interprète l'œuvre divine présente dans la nature. En ce sens, l'art supplante la raison. Et

l'imagination – aidée par le talent de l'artiste – pallie la frustration due à l'absence de l'être aimé ou à l'impossibilité de faire vivre cet amour.

Ainsi, pour Juliette, c'est le sentiment amoureux qui confère une âme à l'œuvre d'art.

Auguste de Prusse, Canova, Benjamin Constant, Chateaubriand... Nous allons illustrer cette idée en montrant comment l'amour éprouvé par ces hommes pour Juliette a été sublimé par une ou plusieurs œuvres d'art.

A) Le Prince Auguste

En août 1807, Juliette est invitée à séjourner chez Mme de Staël. C'est la première fois qu'elle se rend à Coppet. Son mari vient de connaître la banqueroute et sa mère de mourir, tout comme un de ses soupirants, le prince napolitain Pignatelli.

Son arrivée tombe à point nommé pour désamorcer la tension perpétuelle entre les deux complices ennemis : Mme de Staël et Constant.

Il est piquant de constater que, par un fait exprès, le choix de la pièce de théâtre interprétée cet été-là recouvre la réalité sentimentale des principaux protagonistes. Il s'agit d'Andromaque de Racine. Juliette interprète Andromaque, Mme de Staël Hermione et Constant Pyrrhus.

C'est en effet à ce moment-là que Constant s'éprend secrètement de Juliette. Cependant, pris entre Charlotte de Hardenberg – qu'il finira par épouser – et Mme de Staël et pétri d'indécision par tempérament, il est dans l'incapacité de lui déclarer ouvertement sa flamme, si ce n'est de façon allusive par le rôle qu'il tient dans la pièce.

En effet, le Prince royal Auguste de Prusse, présent à Coppet, entreprend de faire la cour à Juliette, qui est loin de rester insensible à ses avances.

Juliette affiche une trentaine d'années alors que le séduisant Prince Auguste a 24 ans. Fait prisonnier à la bataille de Prentzlow un an plus tôt, sa haute condition lui confère le privilège d'aller et venir à sa guise. La mansuétude de l'Empereur ne l'a pas pour autant rallié à sa cause. Il demeure son ennemi déclaré, son frère ayant péri sous le feu de la Grande armée à la bataille de Saalfeld.

Le prince trouve motif à se consoler en monopolisant la compagnie de Juliette – donc en évinçant, parfois assez sèchement, l'infortuné (dans tous les sens du terme) Constant, contraint de remettre à des jours meilleurs ce que lui commanderaient les élans de son cœur. Car il y a bien plus ardent que lui. En proie à un coup de foudre, le prince ne tarde pas, lui, à la demander en mariage. Celle-ci, par fidélité, contient les assauts du prince, mais ne le dissuade pas de poursuivre sa cour.

À la suite de la défaite de son pays et de la paix de Tilsit, le Prince Auguste est autorisé à retourner à Berlin. Il n'y consent qu'en échange de la promesse arrachée à Juliette de l'épouser. Il lui offre une chaîne en or ornée d'un rubis en forme de cœur. Elle lui fait le serment écrit de recouvrer sa liberté pour lui. Une fois son passeport accordé, il est conscient qu'il sera mis sous surveillance par la police impériale, avertie de son séjour à Coppet.

M. Récamier refuse le divorce réclamé à cor et à cri par Juliette. Prise entre le remords de la rupture éventuelle et le chagrin de ne pouvoir satisfaire son penchant pour le prince, elle fait une tentative de suicide.

Le prince acceptera, le cœur serré, de la délier de sa promesse. La raison d'État aurait également fait avorter ce projet de mariage.

Ainsi, la tragédie de la réalité, en coulisses, égale celle de la pièce jouée cet été-là...

L'année suivante, Mme Récamier fait don de son portrait par Gérard à son soupirant, inconsolable.

Celui-ci accroche le tableau dans son palais. Il choisit de poser devant l'effigie de la belle pour le portrait que fait de lui, vers 1817, le peintre berlinois Franz Krüger. La toile de Gérard apparaît donc en incrustation dans le Portrait du Prince Auguste de Prusse. Les destins de ces deux êtres sont liés dans un tableau s'ils ne le sont pas dans la vie...

La même année, Mme de Staël, d'abord paralysée, finit par s'éteindre dans sa chambre d'une affection de la moelle épinière. Juliette continuera d'honorer la mémoire de sa meilleure amie. En 1818, elle négocie entre le Prince Auguste de Prusse et François Gérard la commande du tableau Corinne au Cap Misène, le peintre représentant Corinne sous les traits de Mme de Staël, mais une Mme de Staël embellie, telle qu'elle se rêvait.

Quand ensuite Juliette s'établit à l'Abbaye-aux-Bois en 1819, c'est

seule, son mari vivant séparé d'elle. Le chevaleresque Prince Auguste lui offre Corinne au Cap Misène qui devient pour elle un ex-voto.

À la mort du prince en 1843, le Portrait du Prince Auguste par Krüger sera légué à Juliette.

B) Antonio Canova

Suite à son exil, Juliette se retire dans la Rome occupée par les troupes françaises, après avoir quitté Lyon. Elle tient à faire un voyage en Italie pour parfaire sa culture classique.

En avril 1813, elle se présente spontanément à Canova dans son atelier, pleine d'admiration devant le plus éminent sculpteur de son temps. Celui-ci tombe en pâmoison devant elle.

Il s'éprend d'elle, comme bien d'autres l'ont fait avant lui. Elle lui fait l'honneur d'accepter son invitation : séjourner l'été dans sa maison d'Albano. Selon Chateaubriand, la relation dans la « charmante retraite » – comme la nomme Juliette – reste platonique.

Après avoir côtoyé Canova à Rome, elle se rend à Naples en décembre 1813, où Caroline Murat l'a invitée. Le roi de Naples organise en son honneur une fouille sur le site archéologique de Pompéi.

Elle regagne Rome en avril 1814. Et là, une surprise l'attend.

La tournure artistique que prend la rencontre entre Canova et Juliette devient insolite. D'ordinaire, c'était elle qui contrôlait son image en commandant son portrait à un artiste et en lui donnant les consignes ad hoc, sans d'ailleurs forcément se trouver satisfaite au final comme eut à le regretter David. Or, Canova, éperdu d'amour, saisit son ciseau de son propre chef. Il travaille de mémoire au buste de Juliette, voulant lui faire cadeau de sa « tête idéale ».

Avec émotion, elle retourne voir Canova dans son atelier. Hélas, son caractère entier ne souffre pas la moindre fantaisie quand il s'agit de la camper. Sans complaisance, elle fait comprendre à Canova que le fruit de son labeur ne lui convient pas : le buste lui semble trop sévère avec son profil à la grecque, car stylisé à l'extrême à la façon antique et donc aux traits peu ressemblants. Mais sa critique reste douce aux oreilles du sculpteur, sensible aux marques d'affection qu'elle continue à lui témoigner.

La grandeur d'âme de Canova dissimule son chagrin. Un jour que Juliette lui demande ce qui est advenu de son buste, il lui rétorque : « Il ne vous avait pas plu, j'en ai fait une Béatrice. » Il a en effet transformé sa « tête idéale » en un buste de Béatrice, la muse de Dante, symbole de la vertu. Il en existe trois versions, dont une qui est destinée à la belle Française. Le message suivant (un vers de Dante) y est joint : Sovra candido velo cinta d'oliva donna m'apparve... Sous un voile blanc, couronnée d'olivier, m'apparut une dame... – Allusion claire à Juliette, qui a l'habitude de s'habiller en blanc.

Il lui fait aussi don de l'esquisse en terre cuite de son chef-d'œuvre des Trois grâces. (C'est Joséphine de Beauharnais elle-même, déchue de son titre d'Impératrice, qui lui a fait cette commande en 1812. Il n'a pu lui livrer la statue avant sa mort, en mai 1814.)

Depuis Rome, Juliette regagne Paris une fois Napoléon vaincu.

Elle écrit au sculpteur, comme pour se faire pardonner : « [Je] veux que vous me disiez que vous pensez à Julietta, que vous l'aimez – qu'en travaillant vous trouvez du bonheur à penser qu'elle admirera vos ouvrages et qu'elle jouira de vos succès (...). »

Quand en août 1815, Canova est mandaté par Pie VII pour récupérer les œuvres d'art volées à l'Italie, c'est Juliette qui à son tour l'héberge.

Il semble alors que le charme se rompe.

Canova est appelé à Londres. À l'automne 1815, Juliette l'attend à Paris à son retour, mais lui, prétextant être dévoré par ses obligations, ne se manifeste pas, se contentant de lui envoyer des gravures de ses projets de statue. Est-il jaloux d'Auguste de Prusse ou de Benjamin Constant ? Il n'y a aucune certitude à ce sujet.

Toujours est-il que leur correspondance se poursuivra, dont il ne subsiste que des fragments. Dans le style elliptique des secrets partagés, elle lui confie dans la dernière lettre conservée qu'elle lui écrit (en mars 1819) : « [C']était un de mes rêves que je vous reverrais un jour (...) et que vous (...) trouveriez un asile plus agréable que celui que vous aviez daigné accepter et que votre amitié seule pouvait vous faire trouver supportable. C'est un des regrets de ma vie et je ne pense jamais sans un serrement de cœur aux nuages que les circonstances vinrent mettre quelque fois entre nous, il fallait des choix aussi étranges de la destinée pour que mon âme ne fût pas en tout d'accord avec la vôtre (...). Vous étiez malheureux vous-même et je crains souvent que ce souvenir ne vous soit pénible (...). »

Canova s'éteint peu après, le 13 octobre 1822.

C) Benjamin Constant

À partir de 1804, la liaison que Germaine de Staël entretient avec Constant devient orageuse, faite de querelles perpétuelles, qui amènent généralement Constant à céder devant plus têtue que lui. Ils n'ont plus d'attirance physique l'un pour l'autre, ce qui ne les empêche pas de sauvegarder les apparences en public, en prétendant être amants.

(...) (Ledez expliquait ensuite longuement que cette situation détestable ne pouvait pas durer. Après de nombreux attermoissements, Constant finit par échapper aux griffes de Mme de Staël pour épouser une femme qu'il a poussée au divorce, Charlotte de Hardenberg. Mais cette union, contractée par défaut, laisse Constant « *malheureux avec sa dame et elle avec lui* », comme l'observe Mme de Staël à la fin de 1810.)

Enfin, ce qui doit arriver arrive. Constant sous la Restauration s'entiche lui-même de la déesse Juliette. À Paris, Mme de Staël s'étonne du fulgurant transport amoureux que Constant éprouve alors. Celui-ci, à l'âge de 48 ans, est plus vieux que Juliette de dix ans. Ils se croisent régulièrement depuis une quinzaine d'années.

Sachant pouvoir compter sur son amitié, c'est Juliette qui l'a sollicité, sans la moindre arrière-pensée amoureuse. Elle souhaite que Constant prenne fait et cause pour Murat que les alliés entendent chasser pour que le trône de Naples revienne à un Bourbon, le roi Ferdinand. Déçu par son mariage avec Charlotte et estimant ne plus rien devoir à celle qui l'a si longtemps brimé, il ne peut désormais plus réfréner ses ardeurs qui éclatent au grand jour.

Constant remet à Juliette un mémoire défendant les intérêts de Murat au Congrès de Vienne – le congrès qui doit régler le sort de l'Europe suite à la défaite de Napoléon. Il lui glisse dans les mains par la même occasion son manuscrit d'Adolphe. En septembre 1814, il lui déclare sa flamme.

Chateaubriand livre en pâture, avec son habituel détachement narquois, quelques-unes des lettres enflammées que Constant adresse à Juliette. En voici quelques extraits significatifs : « Savez-vous que je n'ai rien vu durant cette vie, déjà si longue, et que vous troublez, rien au monde de pareil à vous ? (...) Certes je ne plaisante pas car je souffre. Je

me retiens sur une pente rapide. Il vous est si égal de faire souffrir dans ce genre. Les anges aussi ont leur cruauté. » « Soyez mon ange tutélaire, mon bon génie, le Dieu qui ordonnera le chaos dans ma tête et dans mon cœur. (...) Faites-moi, si vous voulez être bonne, dire un seul mot que je puisse interpréter comme un léger signe d'amitié. N'est-ce pas, vous n'êtes pas de ces femmes qui sont d'autant plus indifférentes qu'elles sont plus sûres d'être aimées ? Non, vous êtes en figure, en esprit, en pureté, en délicatesse, l'être idéal que l'imagination concevrait à peine si vous n'existiez pas. » « [Vous] m'avez inspiré presque autant de crainte que de passion. (...) Je vous aime comme le premier jour où vous m'avez vu fondre en larmes à vos pieds. Je souffre autant à la moindre preuve d'indifférence et elles sont nombreuses. Ma vie est une inquiétude de chaque minute. Je n'ai qu'une pensée. Vous tenez tout mon être dans votre main comme Dieu tient sa créature. Un regard, un mot, un geste changent toute mon existence. Et pourtant je me soumetts à tout parce que je ne pourrais vivre sans vous voir ; et souvent, le cœur tout meurtri des coups que vous me portez, sans vous en douter, je me force à de la gaîté pour obtenir de vous un sourire. (...) Jamais je n'ai aimé, jamais personne n'a aimé comme je vous aime. (...) Il est trop vrai, je ne suis plus moi, je ne puis plus répondre de moi. Crime, vertu, héroïsme, lâcheté, anéantissement, tout dépend de vous. (...) Soyez bonne pour moi, ou bien soyez ce que vous voudrez. Rien ne m'empêchera de vous être dévoué jusqu'à la mort. »

Le prochain cheval de bataille de Mme de Staël doit être l'abolition de la traite des Noirs. Mais Napoléon, résolu à reconquérir le pouvoir, débarque le 1^{er} mars 1815 à Golfe-Juan. Mme de Staël plie bagage une fois de plus, restant fidèle à ses convictions.

Constant en revanche va se déshonorer. Pour plaire à Juliette, il écrit le 19 mars 1815 un violent article contre Napoléon. Puis alors que l'Empereur fait un retour triomphal à Paris, Constant détale, pris de panique, et va se réfugier à l'Abbaye-aux-Bois. Mais Constant semble aux yeux de Napoléon une proie de trop peu d'envergure. Il sera plus utile vivant que mort... L'Empereur, en fin tacticien qu'il est toujours, préfère gonfler son amour-propre pour le rallier à sa cause. Il le convoque le 14 avril, le priant de l'aider à doter le nouveau régime d'une constitution.

On ne sait si la démarche de Napoléon est sincère ou opportuniste. Mais au bout de la quatrième entrevue, Constant se compromet en se pliant à tous ses désirs, moyennant un poste de Conseiller d'État

grassement rémunéré. Aux yeux de ses anciens amis, Constant n'a pas mis longtemps avant de se faire corrompre, passant du statut d'opposant intransigeant à celui de zéléteur.

Quand les Cent-Jours s'achèvent avec la défaite de Waterloo, c'est l'opprobre et non le glaive qui s'abat sur lui, Louis XVIII faisant preuve à son égard d'une mansuétude égale à celle de Napoléon. Constant publie alors Adolphe. Mme de Staël se reconnaît dans certains des traits d'Ellénore.

Mais retraçons un peu mieux la genèse de ce roman.

Il s'agit d'une œuvre dépouillée, qui contient très peu de descriptions. Les ressorts de l'intrigue se réduisent à l'essentiel. Le nombre de personnages véritables se limite à deux : Adolphe et Ellénore. Le contexte est peu élaboré, afin que le roman ait un côté atemporel. L'ambition de l'auteur est cependant colossale : il entend balayer tout le prisme des sentiments amoureux en un nombre de pages très ramassé. C'est donc un roman psychologique.

Au début du roman, Adolphe, fils de bonne famille de 22 ans, s'entiche d'une femme plus âgée que lui de dix ans, Ellénore. Celle-ci est la femme d'un comte dont elle a eu deux enfants. Adolphe se met en tête, par jeu, de la séduire. Après de nombreux atermoiements, elle finit par céder aux avances du jeune homme. En réalité, il n'éprouve aucun sentiment véritable pour elle, mais, hypocrite, dissimule l'indifférence – qui se transformera progressivement en pitié – que lui inspire cette femme mélancolique. Il continue donc de la convaincre de son amour. Elle finira par sombrer dans la dépression, une fois la supercherie mise à jour.

Au point de départ, il y a le journal intime de Constant, qu'il cannibalise pour en tirer la matière première de romans (Adolphe notamment). L'œuvre est donc étroitement liée aux nombreux tourments intérieurs que connaît Constant.

Qu'on en juge.

Dans la préface de la seconde édition en 1816, Adolphe est qualifié d'anecdote par son auteur. « Aucun des caractères tracés dans Adolphe n'a de rapport avec aucun des individus que je connais » va-t-il jusqu'à affirmer. Dans une lettre à son éditeur, écrite juste avant l'impression de 1816, il dit exactement le contraire : « J'ai connu la plupart de ceux qui figurent dans cette histoire, car elle n'est que trop vraie. » À quoi est due cette schizophrénie apparente ?

Un point semble acquis : l'idée d'Adolphe naît de l'attirance subite de Constant pour Charlotte de Hardenberg. En 1806, il note dans son journal : « Je vais commencer un roman qui sera notre histoire », en parlant de lui et de Charlotte (qui sera, comme on l'a déjà vu, sa seconde épouse). Adolphe sera donc un portrait stylisé de Constant. Le prénom Adolphe vient en effet du grec Adelphos, frère. Adolphe est le jumeau de Constant. Certes, un jumeau idéalisé : Constant n'est qu'un parvenu, alors qu'Adolphe est fils de ministre d'un prince allemand.

Le roman est bouclé en deux mois (novembre-décembre 1806).

Constant est pris en tenaille entre cette passion naissante (qu'il croit sincère) et le lien qui l'asservit à la dévorante Mme de Staël. La fatalité oppose à son bonheur deux obstacles : Mme de Hardenberg, étant déjà mariée, doit divorcer et Constant doit quitter Mme de Staël.

Pour l'exégèse officielle du roman, Benjamin Constant y fait état de sa liaison tumultueuse avec Mme de Staël.

En réalité, Ellénore est une pure émanation du Romantisme. Elle sera la sylphide de papier de Constant. Elle empruntera, à des degrés divers, aux différentes maîtresses de Constant : Anna Lindsay, Mme de Charrière, Mme de Staël, Charlotte... Sans oublier sa première épouse, Wilhelmine von Cramm, une Allemande qu'il a épousée par faiblesse.

Dès lors, l'intrigue amoureuse (Adolphe et Ellénore deviennent amants, et c'est lui qui le premier se lasse et joue les blasés) tout comme le dénouement (l'initiative d'Adolphe de quitter Ellénore, la mort d'Ellénore – la douleur atroce de la rupture l'ayant emportée – et enfin le remords et le vide laissés par cette disparition dans le cœur à jamais brisé d'Adolphe) ne correspondent en rien à la réalité autobiographique de Constant. Il s'agit plutôt d'un assemblage de moments successivement vécus ou fantasmés avec plusieurs femmes.

Mme de Staël fait pourtant une scène à Constant après qu'il a presque achevé la première version du roman et lui en a fait la lecture (fin 1806) : elle croit se reconnaître en l'héroïne. Ce n'est sans doute que partiellement le cas : Constant dissimule toujours à Mme de Staël son amour pour Charlotte...

Hélas, on ne connaîtra probablement jamais le fin mot de l'histoire : le manuscrit de la première version a été définitivement perdu.

Constant, docile, renvoie à plus tard la publication de son roman pour ne pas froisser Mme de Staël avec laquelle il souhaite rompre en

douceur, sans frasques inutiles, sans subir ses foudres.

Il s'attelle néanmoins, silencieusement, à la deuxième version de l'œuvre, qui date de 1810.

Mme de Staël et lui finissent par rompre en 1811.

On peut émettre une hypothèse plus hardie que celle communément admise – et nous retrouvons là notre fil conducteur – : la deuxième version du livre ne s'adresse en réalité ni à Mme de Staël ni à Charlotte mais à Mme Récamier.

Constant, selon nous, est secrètement tombé amoureux d'elle pendant l'été 1807 – au moment où elle cédait aux avances du Prince Auguste de Prusse. L'idylle avec le prince provoque un mouvement de jalousie rentrée de la part de Constant, sans que Juliette en ait conscience. Comme dans la pièce de Racine interprétée à Coppet cet été-là, Constant-Pyrrhus convoite Juliette-Andromaque qui n'a d'yeux que pour un autre...

La deuxième version serait alors une transcription fantasmée de l'aventure avortée qu'il a eue avec elle et qui continue à l'obséder, sorte de passion « en creux » qu'il tente ainsi d'exorciser – ou est-ce une ultime tentative pour conquérir l'inaccessible Juliette ?

Quoi qu'il en soit, Juliette semble clairement décrite sous les traits d'Ellénore dans les trois premiers chapitres, qui correspondent à la phase idéalisée de cristallisation de l'amour.

Ellénore est « célèbre par sa beauté » (Chap. 2). C'est le cas de toutes les Merveilleuses, et notamment de la plus vertueuse d'entre elles...

Dans le manuscrit de 1810, il est dit qu'Ellénore a épousé un homme fortuné, le comte de P. « [La] fortune du comte de P ayant été presque entièrement détruite et sa liberté menacée, Ellénore lui avait donné de telles preuves de dévouement, avait rejeté avec un tel mépris les offres les plus brillantes, avait partagé ses périls et sa pauvreté avec tant de zèle et même de joie, que la sévérité la plus scrupuleuse ne pouvait s'empêcher de rendre justice à la pureté de ses motifs et au désintéressement de sa conduite. » (Chap. 2) N'est-ce pas le cas de Juliette, dont le mari immensément riche a fini par être acculé à la faillite ? N'est-ce pas le cas de Juliette qui a préféré renoncer à son amour pour Auguste de Prusse en ne divorçant pas ?

« [Le comte de P] peut se passer de moi maintenant (...). » (Chap. 4) Dans le manuscrit de 1810, l'absence de relation intime entre Ellénore

et son mari est explicite – comme dans le cas de Juliette et de son mari (en fait selon toute vraisemblance son père naturel).

Adolphe veut être « distingué des mille importuns qui (...) assiègent » Ellénore (Chap. 3). L'auteur ne fait-il pas référence là au charme irrésistible de la belle des belles ?

« [Cette] histoire de quelques semaines nous semblait être celle d'une vie entière. » (Chap. 3) N'y a-t-il pas là comme un écho à ce que Constant aurait souhaité vivre pendant l'été 1807, à la place du Prince Auguste ?

« Et si je vous avais rencontrée plus tôt, vous auriez pu être à moi ! J'aurais serré dans mes bras la seule créature que la nature ait formée pour mon cœur, pour ce cœur qui a tant souffert parce qu'il vous cherchait et qu'il ne vous a trouvée que trop tard ! » (Chap. 3) Si Constant avait rencontré Juliette avant de se laisser enfermer par Germaine de Staël ou Charlotte et s'il avait fait la connaissance de Juliette avant qu'elle-même s'amourache du Prince Auguste...

Le passage suivant semble on ne peut plus limpide : « Je la considérais comme une créature céleste. Mon amour tenait du culte (...). » (Chap. 3)

« Des étrangers viennent : il n'est plus permis de vous regarder (...) ; je vous quitte, et je retombe dans cet isolement effroyable, où je me débats, sans rencontrer un seul être sur lequel je puisse m'appuyer, me reposer un moment. » (Chap. 3) Cela ressemble fort à l'accaparement dont Juliette est constamment l'objet...

Constant tente de se rattraper pendant la Restauration, quand Juliette vient à lui pour défendre la cause de Murat. Mais sans succès, car elle ne lui cède pas un pouce de vertu. « Vos regards m'observent. Vous êtes embarrassée, presque offensée de mon trouble. Je ne sais quelle gêne a succédé à ces heures délicieuses où du moins vous m'avouiez votre amour. Le temps s'enfuit, de nouveaux intérêts vous appellent : vous ne les oubliez jamais ; vous ne retardez jamais l'instant qui m'éloigne. » (Chap. 3) Cela manifeste le peu d'empressement fait par Juliette aux avances de Constant quand il s'enhardit enfin. Il voudrait l'entraîner dans sa sphère intime alors qu'elle-même s'ingénie à placer leur relation dans l'espace public.

En 1814 et 1815, Constant se contente donc de faire des lectures de la seconde version d'Adolphe dans son Salon.

Mais le fait qu'il ait un violent retour de flamme pour Mme Récamier n'empêche pas qu'il soit toujours marié.

La deuxième version – celle de 1810 mais certainement remaniée par la suite – sera publiée en 1816, à Londres. Était-elle très différente de la première version ? Il est impossible de le dire, en particulier quant à notre sujet : les retouches probables concernant son idylle avec Mme Récamier.

Dans la préface de sa seconde édition (1816), l'auteur avoue à demi-mot l'irrationalité de la passion qu'il a éprouvée pour Juliette, passion dont il pressentait qu'elle ne pouvait être que déçue : « Les femmes coquettes font déjà beaucoup de mal (...). Mais combien ce manège, qu'au premier coup d'œil on jugerait frivole, devient plus cruel quand il s'exerce sur des êtres faibles, n'ayant de vie réelle que dans le cœur (...). »

À la fin du mois de mai 1816, les espoirs de Constant sont retombés comme un soufflé. Il recontacte Juliette pour qu'elle avertisse Mme de Staël de la publication imminente d'Adolphe (afin qu'elle en prenne moins ombrage).

Il constate avec satisfaction que la parution d'Adolphe ne provoque pas l'ire tant redoutée de Mme de Staël. Celle-ci, qui décèdera peu après, est déjà mal en point.

Par la suite, il ne se soucie plus guère de la carrière de son ouvrage, qui remporte pourtant un succès conséquent. Cela correspond-il à sa mise en quarantaine amoureuse par Juliette, que son roman n'est pas parvenu à conquérir ? On peut le supposer, au vu de notre démonstration.

Dans la préface de la 3^{ème} édition, il confesse, une dizaine d'années plus tard : « Tout ce qui concerne Adolphe m'est devenu fort indifférent ; je n'attache aucun prix à ce roman. »

Quelles que soient ses raisons, il a tort. Adolphe est un roman précieux. Il montre en quoi l'imaginaire transcende ou au contraire étiole, voire avilit le sentiment amoureux. Celui-ci devient factice : il est le jouet des états d'âme de chacun, il est une illusion. C'est pour son côté désabusé qu'il sera consacré en tant que chef-d'œuvre par la critique.

D) François-René de Chateaubriand

Les chemins de Juliette et de Chateaubriand se croisent en 1801-1802 : une première fois à l'occasion d'une réception donnée par Juliette et une seconde fois lors d'une discussion dans le boudoir de Mme de Staël. Chateaubriand en ressort commotionné, mais s'abstient de lui faire des avances et même de l'aborder plus avant. Rendant compte de cet événement, il avouera dans ses Mémoires d'outre-tombe : « [Je] priai le ciel de vieillir cet ange, de lui retirer un peu de sa divinité, pour mettre entre nous moins de distance. » Mais son vœu n'est pas exaucé. Elle et lui restent à distance pendant douze ans, entendant parler l'un de l'autre sans se fréquenter.

Une fois Napoléon évincé, celui qui se fait surnommer l'Enchanteur finit par revoir Juliette au Salon de cette dernière en 1814. Il y fait la lecture de ses Aventures du dernier Abencérage.

Le 9 juillet 1815, la carrière politique de Chateaubriand démarre. Il est nommé ministre par Louis XVIII, alors que Napoléon a débarqué sur les côtes de Golfe-Juan le 1^{er} mars. Il ne tarde pas à être destitué, en septembre 1816, après avoir rédigé De la monarchie selon la Charte, que le pouvoir royal fait saisir. Sa situation financière se détériore, car il est privé de ses revenus de ministre.

Quand leurs chemins se croisent à nouveau, c'est pour enterrer Mme de Staël. Au faîte de la douleur, Juliette trouve une épaule pour s'épancher. C'est le début d'une idylle, teintée de la nostalgie de ne pas s'être trouvés plus tôt. Voyons cela en détail.

Le 28 mai 1817, Mme de Staël, déjà mourante et clouée au lit, invite Chateaubriand et Juliette Récamier à dîner. Celle-ci approche de la quarantaine et celui-là de la cinquantaine. Au terme de ce tête-à-tête funèbre, tout en retenue, la fascination pudique qu'ils ressentent l'un pour l'autre laisse place au sentiment amoureux.

Juliette devient sa sylphide et sa maîtresse. Elle-même succombe pour la première fois à un amour fiévreux, après avoir éconduit un nombre incalculable de prétendants : « Il est impossible à une tête d'être plus complètement tournée que l'était la mienne, du fait de M. de Chateaubriand. Je pleurais toute la journée. » Ou aussi révélateur : « Vous aimer moins ! Vous ne le croyez pas, cher ami. (...) Il ne dépend plus de moi ni de vous, ni de personne de m'empêcher de vous aimer ;

mon amour, ma vie, mon cœur, tout est à vous. »

Dans la correspondance adressée par Chateaubriand à Juliette à cette époque, le peu qui reste aujourd'hui des lettres d'amour passionnées est dû aux interceptions de la police politique qui en recopiait secrètement certaines avant qu'elles ne parviennent à leur destinataire. Juliette a détruit ce qu'elle avait en sa possession avant de mourir. Chateaubriand a fait de même.

Peu après, le 14 juillet 1817, Mme de Staël trépassa.

Mais la relation amoureuse que l'Enchanteur entame avec Juliette Récamier n'ira pas toujours de soi. On a déjà évoqué l'aventure qu'il aurait eue avec la duchesse de Cumberland alors qu'il est ambassadeur à Berlin. Quand il est en poste à Londres, Juliette soupçonne Chateaubriand d'avoir une liaison avec Mme Lafont, ce dont il se défend à mots couverts. Il fait même mine de s'emporter : « Allons ! j'aime mieux savoir votre folie, que de lire des billets mystérieux et fâchés. Je devine ou je crois deviner maintenant : c'est apparemment cette femme dont l'amie de la reine de Suède vous avait parlé ? (...) Vous n'avez pas été ainsi punie, mais convenez qu'après quatre années de manque de parole et de tromperies, vous mériteriez bien une légère infidélité. J'ai vu un temps où vous vouliez savoir si j'avais des maîtresses et vous paraissiez ne vous en soucier. Eh bien ! non, je n'en ai pas. On vous a fait mille mensonges. Je reconnais là mes bons amis. Au reste, tranquillisez-vous : la dame part et ne reviendra jamais en Angleterre ; mais peut-être allez-vous vouloir que j'y reste à cause de cela ? Soit bien inutile, car quelque soit l'événement, congrès ou non congrès, ministère ou non ministère, je ne puis vivre si longtemps séparé de vous et je suis déterminé à vous voir à tout prix ! »

Quand Mme Hamelin – une des Merveilleuses les plus en vue – devient la maîtresse de Chateaubriand, cela suscite le départ de Juliette pour l'Italie. Elle y boude le grand écrivain pendant plus de deux ans, de 1823 à 1825. Ce second périple – après celui de 1813-1814 où Canova avait eu de tendres sentiments à son égard – se déroule en compagnie de Ballanche. Le roman Corinne lui sert de guide. Elle rend ainsi hommage à un autre grand écrivain dont elle regrette cruellement l'« amitié amoureuse » : Mme de Staël.

En 1826, Chateaubriand et elle se réconcilient. Elle organise des lectures d'une première ébauche des Mémoires d'outre-tombe à l'Abbaye-aux-Bois.

Cet ouvrage, qui relate la belle manière dont Chateaubriand a pesé sur son siècle, est œuvre d'historien et de sociologue. L'Homme – dont la version idéalisée est l'artiste romantique – ne trouve sa raison d'être qu'en inscrivant son propre destin dans l'Histoire : lien avec ses contemporains et quête fantasmée de Dieu. Mais le monde réel, pétri d'imperfections, ne peut suffire à contenter l'âme. Les Mémoires sont aussi l'aboutissement du travail de réflexion d'un écrivain sur son histoire intime. Chateaubriand laisse parler son ressenti en se mettant en scène lui-même. Il fait cependant une entorse à ce principe dans le cas de sa sylphide, dont il narre par le menu les riches heures – avec mais aussi sans lui. Le livre XXIX (dans le tome 3) est ainsi entièrement consacré à celle que l'auteur appelle dévotement « Mme Récamier ».

Mais le livre XXIX a bien failli ne pas voir le jour. Chateaubriand avait imposé à son premier éditeur que son texte ne paraisse que 50 ans après sa mort. Or, son second éditeur ne se sent pas tenu d'honorer cet engagement : une fois Chateaubriand disparu, il décide, à des fins mercantiles, de faire paraître les Mémoires d'outre-tombe en feuilleton dans la presse. Cela heurte évidemment la sensibilité de Juliette. Il s'en faut alors de peu que le livre XXIX ne soit supprimé à sa demande. Elle tient à ce que les dernières volontés de l'Enchanteur soient bien respectées... Cela explique que, dans certaines rééditions, le livre XXIX soit parfois publié en annexes.

Au terme de cet ouvrage magistral, Chateaubriand confesse, en guise d'épithaphe lascive : « En approchant de ma fin, il me semble que tout ce que j'ai aimé, je l'ai aimé dans Madame Récamier, et qu'elle était la source cachée de mes affections. Mes souvenirs de divers âges, ceux de mes songes, comme ceux de mes réalités, se sont pétris, mêlés, confondus pour faire un composé de charmes et de douces souffrances, dont elle est devenue la forme visible. »

On ne peut rêver plus bel hommage...

*

* *

L'article de Ledez était resté à l'état d'ébauche bien avancée. Il ne comportait pas de conclusion.

La conclusion, c'était à moi de l'écrire.

CHAPITRE 31

CERTITUDES



e m'étais muni de tout l'attirail nécessaire – dont Pursell faisait partie.

Au poste de police, on nous fit savoir qu'Alston était indisponible. Je l'imaginai occupé à rassembler l'argent de la rançon.

— C'est d'une importance cruciale, insistai-je.

On finit par me le passer au téléphone.

— Il faut absolument que je vous voie. J'ai la preuve formelle que Robert Brown est innocent.

Je le sentis se roidir.

Une heure plus tard, nous lui faisons face dans son bureau. J'avais obtenu de lui que l'entrevue ne comporte aucun autre témoin.

Alston tenait une mallette de cuir noir. Son succès lui était monté à la tête. Il affichait un sourire en coin.

— La journée risque d'être longue. Mais si tout se passe comme prévu, après nous en serons quittes ! – Il venait d'ouvrir la mallette. – Il y a là un beau paquet de billets. Et les pesos mexicains n'ont pas plus d'odeur que nos dollars...

Il nous confia avoir un plan sans failles pour contrer les *Archers*. Seybert, l'agent spécial du FBI, en était à l'origine.

— Vu la situation, nous n'avions guère le choix. Pour éviter toutes

représailles à l'égard de Ledez, il fallait accepter de payer. Ce sont par conséquent de vrais billets, usagés et en petites coupures, comme on nous l'a demandé.

— C'est donc la mallette qui a une odeur..., notai-je, lui coupant son effet.

Il ne m'en tint pas rigueur :

— Tout juste ! On l'a enduite d'un vernis indétectable qui la rend repérable à distance. Un petit joujou et un bon moyen de débusquer une fois pour toutes ces salopards !

Je haussai les épaules :

— Ne croyez-vous pas que ce coup-là est éventé ?

— Comment voulez-vous qu'ils se méfient ? D'ailleurs, Mr Harden – votre patron je vous le rappelle – m'a donné son accord ce matin même. Il tenait à ce que nous tentions un coup d'éclat !

— Ça ne m'étonne pas de lui. Mais, quoi qu'il en soit, tout cela n'a guère d'importance. Car maintenant il va bien falloir que vous m'écoutez.

— Nous avons un certain nombre d'arguments à faire valoir, pondéra l'avocat.

Alston se massa le front, puis, l'air décontenancé, déchaussa ses lunettes rondes.

— Eh bien, je vous écoute.

Je le fixai gravement. Cela faisait déjà quelques jours que j'attendais ce moment.

— Voilà. Nous nous inscrivons en faux par rapport à toutes les accusations que vous avez pu porter jusqu'à présent. – Je m'interrompis quelques secondes. Pour emporter le morceau, il s'agissait de peaufiner. – Je crois que, tout au long de cette affaire, vous êtes resté à la surface des choses. Vous vous êtes contenté des explications évidentes : celles que les *Archers* vous servaient sur un plateau et qui menaient à de fausses pistes. – Il tressaillit. – Je dois le dire : très tôt, mon enquête a divergé de la vôtre. J'ai suivi une méthode d'investigation propre qui m'a permis d'arriver à des conclusions originales. – Je me tournai vers Pursell pour lui préciser : – En cela, j'ai tenu parole.

Le policier ne souriait plus du tout.

— Dans cette affaire, Robert Brown n'est rien d'autre qu'une victime désignée, ce que je vais m'employer à démontrer.

Pursell opina de la tête. Je pris une profonde inspiration :

— Pour ce faire, laissez-moi partir du commencement, à savoir la nuit du vol. Évidemment, Lieutenant, vous n'avez pas oublié la mise en scène des *Archers* : la phrase du mur écrite à la bombe de peinture rouge d'un côté et les toiles lacérées de l'autre... Cette disposition des choses ne vous a pas vraiment fait tiquer. Moi si. Dès le départ, j'ai perçu qu'il y avait là quelque chose de bizarre et même d'illogique. Pourquoi la bombe de peinture *et* le cutter ? Pourquoi, si le message du mur avait une utilité avérée – celle de mettre en cause le conservateur Brown –, les tableaux n'ont-ils pas été simplement badigeonnés de peinture ? Pourquoi n'ont-ils pas été saccagés de cette façon, plus rapide, plus silencieuse et tout aussi efficace ? Avec la peinture, cela aurait tout autant frappé l'imagination et favorisé la diversion... C'est d'ailleurs ce qu'avait déjà mentionné un des gardiens lors de l'interrogatoire.

Dans son effort pour m'écouter, Alston plissait le front. Il évaluait le bien-fondé de tout ça, mi-figue mi-raisin. J'avais là des éléments purement intuitifs, ce qu'il pointa du doigt.

— Où voulez-vous en venir ? Ce n'est pas si illogique que ça, objectait-il. Un psychiatre pourrait vous le démontrer. C'était un acte de démence, voilà tout. Celui qui l'a perpétré voulait laisser des traces profondes, destructrices, témoignant de sa force. Les toiles devaient ressembler à des charpies. Ça n'aurait pas été le cas en les recouvrant simplement de peinture, fût-elle de la couleur du sang. De plus, de cette manière, celui qui a fait ça avait la certitude que toute restauration était impossible. Enfin, ce qui importe chez ce genre de types comme chez les psychopathes étrangleurs de femmes, c'est la sensation tactile. On appelle cela du sadisme...

J'encaissai mollement :

— Ça a été ma première idée à moi aussi. Mais vous verrez qu'elle ne tient pas. – Pour l'instant, je lui laissai le bénéfice du doute. – Un autre aspect me troublait : le cutter et la bombe de peinture semblaient avoir été abandonnés sur le sol *intentionnellement*. Les *Archers* nous ont prouvé par la suite qu'ils étaient parfaitement sains d'esprit. Pourquoi alors ont-ils laissé volontairement des traces de leur passage ?

— Qu'est-ce qui vous choque là-dedans ? Ça ne porte pas à conséquence, puisqu'on n'a pas retrouvé d'empreintes !

— Je pense, moi, que les objets abandonnés avaient un rôle psychologique. Ils servaient à frapper notre inconscient. Il fallait que les enquêteurs – et vous au premier chef – les assimilent comme faisant partie du même tout. *Il fallait que le cutter et la bombe de peinture apparaissent naturellement liés*. En réalité, l'un et l'autre procèdent de deux logiques séparées. Le cutter abandonné servait à faire croire que l'acte de saccage des toiles avait effectivement eu lieu sur place.

— Et ce n'était pas vrai ?

— Non. Mais il me fallait en avoir le cœur net. Le mégot et la cendre provenant d'une même cigarette doivent avoir la même odeur. – C'est ce que je me suis dit le premier jour en voyant fumer Harden. J'ai prétexté des photos à prendre. Et je me suis livré à une petite expérience sur le cutter.

— Profitant que j'avais le dos tourné...

— Oui. La lame du cutter aurait dû être émoussée après avoir servi. Or j'ai pu vérifier sur une feuille de papier qu'elle ne l'était pas.

— Et vous en avez déduit que la lacération des toiles était un acte simulé ? Mais ça ne tient pas debout ! La lame avait tout bonnement été fractionnée, ce qui permet de lui redonner un tranchant neuf !

— C'est possible. Mais ça ne m'a pas empêché de partir d'un postulat de base. J'ai tenu pour acquis que les tableaux lacérés étaient des faux. Quelqu'un avait mis des copies en lieux et places des vrais tableaux. La ruse semblait habile : les voleurs cherchaient à écouler les toiles. Tout le décorum semé derrière eux servait à noyer le poisson. Ça m'apparaissait comme une évidence, et non une simple probabilité. Il s'agissait donc de la première piste que j'allais explorer. – Je ménageai une pause, guettant Alston. Mais celui-ci attendait la suite. – Je dois maintenant vous confesser mon premier péché – il est véniel et il y en aura d'autres. Il concerne cette lettre signée des *Archers*, trouvée aux abords du musée et qui prévenait de l'imminence d'un second vol. Celle qu'accompagnait la photocopie de *La grande odalisque* d'Ingres... Eh bien, cette lettre – cette phrase devrais-je dire – n'a jamais été écrite par les *Archers*. Elle est de ma propre composition. C'est elle qui m'a permis de mener à bien ma petite expérience sur le cutter, en créant une diversion.

Alston haussa les épaules :

— Ce n'est pas un simple mensonge par omission...

— C'est exact.

— Pourquoi ne pas m'avoir mis dans la confiance ?

Son attitude montrait que je baissais dans son estime, ce qui avait l'heur de me réjouir.

— Parce que je ne vous suis pas inféodé. Cette réponse vous satisfait-elle ? C'est bien vous qui, lors de notre rencontre, avez posé les limites de notre « collaboration ». J'ai donc mis un point d'honneur à me concentrer sur ma propre enquête et à ignorer la vôtre. Et vous avez, ce me semble, fait de même... – Ses petits yeux de fouine me scrutaient sans faiblir. Je le savais ébranlé, même s'il n'en laissait rien paraître. – Toujours est-il que je me suis, dès ce moment, rapproché du conservateur Brown. Et nous en arrivons alors à mon deuxième péché. Je lui ai fait part de mes doutes. Dans le plus grand secret, nous avons décidé de donner raison à la pseudo-lettre des *Archers*. Nous avons commis le deuxième vol annoncé. Une des toiles lacérées – la moins abîmée : le *Portrait d'Auguste de Prusse* par Krüger – a donc disparu du lot afin de subir une expertise. Pour en avoir le cœur net, il nous fallait un professionnel indépendant qui puisse exercer sous le sceau de la confidentialité. Notre choix s'est porté sur un ami de Robert Brown.

Je m'interrompis quelques instants, pour que Pursell puisse ouvrir son porte-documents.

— Voici le rapport d'expertise, énonça-t-il. Ses résultats démontrent bien la supercherie : les toiles ont été échangées. Les experts de la *Lloyd's* ne tarderont pas à établir le même diagnostic. Il est probable, Lieutenant Alston, qu'ils vous demandent alors des comptes...

Le policier se rembrunit. Il parcourut les quelques feuillets du regard, en allant à l'essentiel.

— Un point pour vous, admit-il de guerre lasse.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Un détail important lui avait échappé. Je lui désignai la page et le paragraphe à lire.

— ... un cœur dessiné sous la couche picturale, visible exclusivement par rayonnement dans l'infrarouge..., marmonna-t-il. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je n'en sais encore rien. Mais j'ai ma petite idée. Elle va de pair avec mon troisième péché, qui est un péché de chair. J'ai eu une liaison intime avec June, Mrs Robert Brown. – Le policier écarquilla les yeux sous ses lunettes rondes. Mais cette fois, Pursell en fit autant, les lunettes en moins. – Elle ne porte pas d'alliance. Je l'avais prise au début pour la

filles et non la femme du conservateur. L'erreur est compréhensible. Elle n'a rien fait pour me détromper... Je ne vais pas épiloguer inutilement sur cette aventure qui relève de notre vie privée. Mais il est bon que je vous apprenne d'elle deux ou trois petites choses qui intéressent directement cette affaire.

Je rapportai la tentative d'enlèvement dont elle avait fait l'objet. Je mentionnai aussi mon algarade avec Baretto et fis le descriptif des deux autres agresseurs. Je montrai enfin les lettres d'amour prouvant que Ledez avait des vues sur June. Voyant la tête faite par Alston, je risquai :

— Il y a de quoi attraper la berlue, hein ?

L'avocat fit tout aussitôt remarquer :

— Contrairement à la lettre faisant accuser mon client, on n'a pas retrouvé les doubles de ces lettres au domicile de Ledez, ni leurs réponses envoyées par June Brown...

— Que voulez-vous dire, Maître ? grogna Alston. Que la police fait mal son boulot ?

— Je veux attirer votre attention sur ce point, c'est ma seule ambition.

Le policier lui lança un regard peu amène que l'autre fit mine d'ignorer.

Je poursuivis mon récit en évoquant ma blessure à l'épaule, dont Alston ne s'était jamais inquiété. Je rapportai l'épisode de la flèche sur moi décochée, en exhibant le message d'intimidation – joint à la reproduction de la toile de Guérin, *Andromaque et Pyrrhus* – et les billets qui l'accompagnaient.

— Quelqu'un voulait à tout prix m'éloigner de June. Quant à ces billets de cent dollars, ils ont une particularité dont je vous prie de prendre note.

Je les lui tendis.

— Compris, fit-il au bout de quelques secondes. Mais alors ils nous ont bernés !

— Ils se sont joués de nous, mon vieux. Ces billets appartiennent aux cinquante mille dollars de récompense de notre indicateur anonyme. Ceux-là mêmes dont nous avons répertorié la liste pour mieux les repérer lors de leur mise en circulation.

Le policier s'était rendu à l'évidence :

— Les salauds... Le témoignage par téléphone était un coup de bluff. La prétendue piste mexicaine : du vent. Et la mort de Willis devient un acte prémédité depuis le début.

— Peut-être pas, nuançai-je. Mais disons qu'ils n'ont rien fait pour éviter de le tuer. C'est tout aussi crapuleux. Il ne faut pas oublier non plus qu'on n'a retrouvé aucune empreinte dans leur planque d'Annapolis. Une telle paranoïa laisse penser qu'ils avaient prévu votre intervention – celle de la police. Ils l'ont prévue, et pour cause, car l'ayant provoquée...

— Mais à quoi bon ?

— C'est là le nœud du problème.

Je savais que ce qui allait venir maintenant achèverait de me le mettre à dos. Mais quand la vérité est en marche...

— Il faut rechercher les coupables ailleurs qu'au Mexique, c'est un fait. Car ils n'ont jamais quitté Baltimore. Ils ont simplement utilisé certains stratagèmes pour se mettre à couvert – *ici même*, pratiquement sous nos yeux. C'est ce que je vais mettre en lumière. Il sera temps ensuite de pleinement disculper Robert Brown. – Je me tournai vers le policier, qui bouillait en silence, comme une marmite. – Commençons par le plus évident : le vol de la *Psyché* et des tableaux. Croyez-vous, Lieutenant, que si Mr Brown était responsable de ce vol, il aurait sans sourciller autorisé une expertise non officielle d'un des tableaux simulacres ? Croyez-vous qu'il se serait plié à la volonté d'un vulgaire détective privé ? Un homme de tempérament, comme lui ?... Non, certainement pas, et vous en conviendrez. Je vais vous dire ce qu'il aurait fait : il n'aurait pas coopéré avec moi. Il aurait essayé de me convaincre que je faisais fausse route. Oui : il ne m'aurait pas donné raison et m'aurait traité de fou. Pire : s'il avait été coupable, il vous aurait dès ce moment prévenu. Vous auriez exigé la restitution de la toile afin qu'elle retourne aux scellés dans l'attente d'une expertise officielle. Au lieu de la permettre, il aurait essayé de *retarder* l'expertise qui risquait de faire capoter tout son plan. En bref, pendant quelques jours, il aurait tout mis en œuvre pour faciliter l'écoulement des vrais tableaux dérobés par le gang.

— Mrs Wayne, avec qui j'ai eu un entretien hier, m'a juré avoir passé la nuit du vol avec mon client, qui se trouve être son amant, rappela l'avocat.

Alston ne disant mot, je poursuivis :

— Voyons maintenant comment les choses se sont passées. Cette même nuit, il s'est agi de remplacer les vrais tableaux par leurs copies *préalablement* lacérées. La question qui se pose alors est : où sont passés les vrais tableaux ? Il a bien fallu les mettre à l'abri... Je n'ai pas de réponse certaine à cette question. Mais des traces de boue ont été retrouvées dans un petit coin sombre, parfait pour ce genre de besogne. Il y a donc fort à parier que les tableaux ont été placés dans la remise de ménage. Par les soins de qui ? Par les soins du premier cambrioleur, qui s'était procuré le double de la clé. C'est aussi probablement lui qui a écrit la phrase du mur et déposé sur le sol les objets dont nous avons parlé. Si Robert Brown est innocent – et je persiste à dire qu'il l'est –, la conclusion s'impose d'elle-même : une autre personne, elle aussi employée au musée, s'est servi de sa carte magnétique pour faciliter la dissimulation des cambrioleurs. Aussi incroyable que cela puisse paraître, *cette personne n'est autre que Manckiewicz*. J'en veux pour preuves les éléments suivants. Premièrement, il connaît lui aussi les heures de ronde des gardiens – et même si je puis dire « en temps réel » puisqu'étant sur le terrain. Ensuite, je vous rappelle qu'il est censé être demeuré seul au musée après l'échappée du premier cambrioleur. Or, rien n'est plus faux. Manckiewicz a menti. Le deuxième cambrioleur – son complice – fait alors irruption. Ils disposent juste du temps nécessaire pour agir à leur guise. Ils retirent les tableaux de la remise de ménage pour les mettre en lieu sûr – *quelque part à l'extérieur du musée*. Il pleut. Leurs chaussures se couvrent de boue : il en restera des traces sur le sol de la remise. Manckiewicz est précautionneux. Il prend certainement quelques instants pour essuyer le dessus de ses chaussures. Mais il néglige d'en faire autant pour les semelles, car le temps manque. Il doit téléphoner à la police. A lieu alors l'attaque par le deuxième cambrioleur : attaque simulée, montée de toutes pièces, car il décoche une flèche dans le bras du gardien *afin de l'innocenter*. Manckiewicz sera retrouvé meurtri dans sa chair. Il donnera sciemment de son agresseur une description le faisant ressembler à Robert Brown...

— Une mise en scène : rien de plus, appuya Pursell. Quant à Manckiewicz, sa bravoure supposée était bien feinte !

Mais le flic n'était pas prêt à avaler ça :

— Tout ça me semble excessif, fit-il en secouant la tête.

— Excessif, mais vrai. Il ne sert à rien de se voiler la face. Mais le vol n'est pas grand-chose. Il y a plus grave. Vous avez accusé Robert Brown d'assassinat, Lieutenant. Il aurait tué Luke Barnett, styliste et

accessoirement amant de June. Or, je vous rappelle que j'ai eu droit, moi aussi, aux faveurs de la belle Mrs Brown. Je suis donc bien placé pour admettre que Brown n'est pas jaloux. Et quelle raison autre que passionnelle aurait-il eu d'abattre Barnett ? Le mobile dont vous l'avez accablé ne tient pas debout, Lieutenant.

Les pommettes d'Alston étaient devenues brillantes.

— Et vous en déduisez quoi ? fit-il, rageur.

— Vous le savez pertinemment, Lieutenant. Un autre était lui aussi secrètement amoureux de June : Ledez. J'ai eu le temps d'appeler Paris et de mener une petite enquête auprès de ses proches. Je vais vous broser le portrait de Simon Ledez. Pas celui, officiel, du conservateur et de sa vie publique : son parcours professionnel a été relaté par la presse. Non : celui de l'homme et de sa vie intime. Le ton de son histoire personnelle est du reste assez pathétique, comme vous allez pouvoir en juger. Simon Ledez a perdu sa femme il y a une petite dizaine d'années. Un virage raté sur une route embrumée... Elle conduisait seule. Un accident de voiture des plus banals. À un détail près : elle avait bu, et cela ne lui ressemblait pas. Ce paradoxe, sur lequel personne ne s'est jamais appesanti, n'a pas été élucidé. On ne saura certainement jamais pourquoi elle était ivre ce soir-là. Il ne m'appartient pas de juger s'il y a ou non anguille sous roche. La postérité retient aujourd'hui que Ledez et sa femme formaient un couple harmonieux. Il a très mal supporté son veuvage. Le meilleur dérivatif qu'il ait trouvé a alors été sa carrière, à laquelle il s'est pleinement consacré. Jusqu'à ce que sa vie rebondisse enfin. Il y a cinq ans, il a fait la connaissance de June. Elle venait d'épouser un de ses anciens amis, Robert Brown. Il a accepté de les héberger quelques jours. Brown était en France pour des raisons professionnelles, mais June ne se sentait tenue par aucun des impératifs de son mari. Elle voulait avant tout profiter de ces instants de détente. Tout s'est alors éclairé, l'espace d'un week-end où Ledez lui a fait visiter Paris. Il comprend qu'il a succombé au charme de cette jeune Américaine fraîche et sensuelle. Il comprend aussi que le « jeune couple » dont il est l'hôte ne s'est pas formé sur la base de sentiments amoureux. June se sentait attiré par l'argent de Brown et ce dernier ne vénérât en elle que son corps somptueux. Ni l'un ni l'autre ne s'en cachaient d'ailleurs : cela sentait le soufre dès le départ. Il est probable que rien d'autre ne s'est produit à cette occasion entre Ledez et June. Rien d'autre qu'une charmante escapade touristique qui lui a mis le cœur à vif... Mais au début, il ne lui en a rien fait savoir. Il s'est même efforcé de chasser June de son esprit, hanté qu'il était par le souvenir de

son ancienne femme. Et peu à peu, il s'est mis à détester Robert Brown et à maudire tout ce qui maintenait June éloignée. Alors, il décide de réagir. Il est animé de meilleures intentions que Brown après tout, et n'a rien à lui envier en tant qu'homme... Il idéalise June, étant à mille lieues de se douter qu'elle a tourné, plus jeune, dans des films pornographiques...

— Finalement, ça ne m'étonne qu'à moitié, lâcha Alston pour donner le change.

— C'est instructif, dis-je en lui tendant le DVD. Mais revenons à Ledez. Comme vous le savez, il s'est mis à lui écrire. Ses premières lettres n'étaient rien d'autre qu'affectueuses. Puis elles ont adopté un sens plus précis. June a laissé faire, à son corps défendant, comme on dit.

— Ce n'est pas seulement pathétique : c'est larmoyant. Mais je ne vois rien là-dedans qui accuse Ledez. Qu'avez-vous comme preuve pour étayer tout ça ?

— June. June est une preuve vivante. Demandez-lui le fond de sa pensée. Elle peut témoigner que c'est bien Ledez qui avait projeté de l'enlever. J'ai mis en fuite ses deux hommes de main, qui sont aussi ses complices dans l'affaire qui nous occupe. L'identité d'un de ces deux hommes nous manque encore. Quant à l'autre, j'ai déjà dit qu'il avait pour nom Manckiewicz.

— Vague supputation...

— Détrompez-vous, Lieutenant. Je me suis immiscé dans la vie privée de June. Elle m'a mis au courant de certaines choses que vous ignorez. Depuis quelques semaines, Manckiewicz surveillait ses moindres faits et gestes. Il la suivait régulièrement, notant scrupuleusement les lieux qu'elle fréquentait et les personnes qu'elle rencontrait. Ces filatures ont pris fin avec la blessure du gardien, donc avec le vol. Vous n'êtes évidemment pas obligé de me croire. Moi-même, je n'ai eu aucun moyen de vérifier les dires de June. Mais admettons qu'elle ne m'ait pas menti. Pourquoi Manckiewicz en avait-il après elle ? J'ai bien entendu ma petite idée là-dessus. Manckiewicz n'a rien d'un pervers. Ce qui le fait agir, c'est l'argent. Et aussi, peut-être, une vieille dette d'honneur qu'il a contractée auprès de Ledez et qu'il tente d'éteindre. Maître Pursell et moi savons, de source sûre, que Manckiewicz, à une certaine époque, était au chômage. Or, c'est grâce à un stage de restauration d'œuvres d'art à Paris, sous l'égide de Ledez, qu'il est peu à peu parvenu à s'en sortir. Manckiewicz a derrière lui une carrière militaire. Pour ce qu'a en tête Ledez, c'est le type idéal : il est sans attaches, célibataire, criblé de dettes, sans scrupules, et

enfin rompu au métier des armes. Un mercenaire en puissance... Ledez s'arrange pour gagner sa confiance, et lui permettra même de retrouver un emploi aux États-Unis. Le Français fait ainsi d'une pierre deux coups. En le recommandant à Brown – qui n'y voit que du feu –, il installe Manckiewicz au *Baltimore museum*. Celui-ci prendra une part active au vol, je l'ai déjà dit. Mais il sera également parfait dans son rôle d'informateur, censé renseigner Ledez sur les occupations de June, moyennant un confortable double salaire. Croyez-moi, Lieutenant : dans cette affaire, Ledez et Manckiewicz ont marché main dans la main.

— L'un a corrompu l'autre, appuya sobrement Pursell.

— C'est là que nous en arrivons à mon explication du meurtre de Barnett. June connaissait Barnett de longue date – avant même de se marier. Barnett était pour elle une sorte de confident. Il pouvait aussi lui servir occasionnellement de gigolo. C'est le sexe qui les réunissait. Mais je crois que leur relation cachait, sous une forme décomplexée, de l'amour. Barnett était comme un amant « de seconde main », plus ou moins déclaré et visible selon les moments. Quelqu'un à qui elle ne se refusait pas, et dont l'absence prolongée la faisait souffrir... Robert Brown, sans vraiment la délaisser, ne s'intéressait pas à la plupart des activités de June, étant occupé avec d'autres femmes. Il ne se souciait pas de Barnett, ni des autres liaisons de sa femme. Il était loin de se douter du « tourment » de Ledez – ou n'y prêtait aucune attention. Car dans le cas du Français, les choses en allaient tout autrement. Comme il était fort possessif, la présence de Barnett le gênait. Pour lui, le mariage Brown-June ne constituait qu'un obstacle purement formel, qu'il saurait contourner le moment venu. La liaison que June entretenait avec Barnett l'inquiétait bien plus. – Pierre d'achoppement dont il se serait bien passé. Il ne prenait pas Barnett pour un simple play-boy de plus... Mais il ne s'agit pourtant pas d'un crime passionnel ordinaire. Le seul lien affectif qu'il avait avec June ne suffit pas à expliquer la disparition de Barnett. Sinon j'y serais passé moi aussi. Alors pourquoi Barnett était-il à ce point gênant pour Ledez ? Il faut revenir quelques instants à ce que j'ai dit précédemment. Le jeune homme a découvert que Manckiewicz les espionnait, June et lui. Il pense que June le trompe, ce qui donne d'ailleurs lieu à une dispute entre les deux amants. Barnett veut en avoir le cœur net. Il est prêt à en découdre avec l'importun, bien décidé à y voir plus clair. Il se rend au domicile de Manckiewicz ou bien, se prenant au jeu, l'épie à son tour. Quoi qu'il en soit, il découvre que les tableaux et la *Psyché* se trouvent chez Manckiewicz. Il met à jour la cache secrète ! Mais il se fait surprendre. Le gang décide de l'éliminer. Il en sait bien

trop...

— Ce n'est pas un meurtre prémédité. Il a fallu parer au plus pressé. Barnett n'est pas la victime d'une passion maligne, remarqua Pursell.

L'avocat, frustré de ne pouvoir plaider lui-même la cause de son client, enfonçait des portes ouvertes. Alston faisait grise mine, se disant que ma version des faits, étayée par le témoignage de June, ferait de l'ombre à la sienne...

— Ce n'est pas à cause de ses relations intimes avec June qu'il s'est fait tuer, martelai-je. Mais, dans l'intérêt du gang (Ledez, Manckiewicz, plus un troisième homme), il faut que les deux affaires – le vol du musée et le meurtre de Barnett – semblent tout d'abord déconnectées.

— Donc, selon vous, les *Archers* veulent faire endosser le crime de Barnett à Brown. C'est pourquoi on retrouve le cadavre chez ce dernier..., avança le policier.

— Selon une mise en scène qui se veut sans équivoque, compléta l'avocat.

— Mais il y a quelque chose qui ne colle pas, rétorqua Alston. Je veux bien que Barnett ait été perçu comme un rival par Ledez – dans l'hypothèse où ce dernier serait aussi dérangé que vous le dites. Je veux bien que Manckiewicz l'ait descendu et que Brown soit innocent. Mais Ledez, au moment des faits, se trouvait à Paris !

— Ça ne l'empêche pas de superviser les choses. Les moyens de communication font merveille de nos jours. Les moyens de transport aussi. Profitant du décalage horaire, Ledez a bel et bien pu se trouver à Baltimore la nuit du vol et une partie de la nuit suivante. On m'a confirmé par téléphone son absence de Paris alors qu'il n'était pas encore censé être parti pour les États-Unis...

— Le mieux est l'ennemi du bien, entonna Pursell en hochant la tête. L'amour fait souvent prendre des risques inutiles... Manckiewicz quant à lui est célibataire, comme Mr Pralin l'a précisé, ce qui lui permet de mener ses petites affaires comme bon lui semble.

Quelques secondes s'écoulèrent. Je jaugeai Alston. Il semblait se rendre à l'évidence sur au moins un point : l'affaire Barnett n'avait rien d'une simple affaire de mœurs. Mais je n'avais pas réussi à le convaincre de la pleine culpabilité de Ledez et de son aide de camp.

Je conclus néanmoins :

— Si on accepte les hypothèses que je viens de formuler, on ne peut plus rien reprocher à Robert Brown.

— Il n'est en rien responsable de l'enlèvement de Ledez... puisqu'il apparaît qu'il n'y a pas eu d'enlèvement ! fit triomphalement l'avocat. L'acte était simulé. Pour prévenir un mauvais coup, Ledez avait trouvé ce moyen pour mettre en vente ses propriétés sans attirer les soupçons. Une fois l'affaire réglée, il n'aurait plus eu qu'à se mettre à couvert ! Alors Lieutenant, tout cela ne coule-t-il pas de source ?

CHAPITRE 32

L'AMOUR PAR TERRE



Il y a bien longtemps, un Romain du nom d'Apulée marqua de son empreinte la mythologie classique. Il écrivit une allégorie qui allait influencer de nombreux artistes et poètes en tous genres. – C'est ce que j'avais lu de lui sur Internet. Au bout du compte, des types comme ça laissent leur trace. La postérité « académique », en tout cas, n'oublie pas leur nom. – J'avais appris, au cours de cette enquête, que le mythe de *Psyché* dont Apulée était à l'origine avait connu un regain d'intérêt en France au tournant du XIXème siècle, dans la littérature mais aussi les Beaux-Arts.

De louables intentions animaient l'auteur : son histoire comportait une morale, du reste assez mièvre. Conter une charmante fable, aussi innocente que n'importe quelle blquette : tel était son but.

Il ne savait pas que, presque deux mille ans plus tard, sa fable servirait aux basses œuvres d'un criminel...

À la lecture de son épopée, je m'étais un peu secoué les méninges. J'avais griffonné sur mon calepin ce qui m'apparaissait comme les *correspondances* entre la fable antique, les protagonistes de la période napoléonienne concernés et la triste réalité. La concordance des sexes n'était pas strictement respectée. Mais pour le reste, ça m'avait l'air de coller.

Je livre ici le canevas obtenu, afin de mettre à la portée de tout le monde les explications à venir. Elles seront ronflantes, croyez-moi.

Il était une fois une princesse dont la rayonnante beauté suscitait l'admiration de toutes et tous. Elle avait pour nom Psyché. De tout le royaume, des prétendants affluaient pour venir la contempler mais aucun ne s'éprenait d'elle. Ils lui préféreraient finalement des femmes moins séduisantes mais aussi moins intimidantes... Aucun parmi ces jeunes hommes forts et valeureux ne voulait courir le risque de faire pâle figure à côté d'elle, de se trouver éclipsé par tant de grâce et de magnificence.

Psyché = Ellénore = Juliette Récamier = June (Évident. Une June pour le moins idéalisée et fantasmée. Mal connue en fait de Ledez. Ce dernier fait une fixation sur le mannequin qu'il identifie à une femme parfaite, une Juliette Récamier moderne, laquelle au début du XIXème siècle était elle-même qualifiée de Psyché moderne. Pourtant, June est loin d'avoir les qualités intellectuelles de Juliette et n'est en rien engagée politiquement... Enfin, Ledez, en offrant le roman *Adolphe* à June quand il s'entiche d'elle, l'assimile consciemment à l'Ellénore des trois premiers chapitres.)

On allait jusqu'à dire que Vénus elle-même ne pourrait rivaliser en beauté avec elle. Le temps qui passe ne semblait rien devoir y changer : ses traits ne subissaient pas l'emprise de l'âge. Elle gardait sa fraîcheur et sa jeunesse, comme si un quelconque élixir l'eût préservée des affres de la vie. Il n'en allait pas de même pour Vénus qui, bien qu'immortelle, perdait patience. La jalousie finit par étreindre la déesse. Elle chargea Cupidon, son fils, d'une mission. Les flèches de celui-ci, lorsqu'il les décochait sur un mortel, avaient le pouvoir de rendre amoureux. « Fais en sorte que Psyché s'éprenne de la plus détestable et laide créature qui soit au monde », lui avait-elle ordonné.

La créature la plus laide = le comte de P (le mari fortuné d'Ellénore qu'elle n'aime pas) = Jacques Récamier (le père naturel de Juliette devenu son époux) = Brown (Ledez est sexagénaire, et ne

peut donc se gausser de l'âge de Brown. Mais il considère que Brown est un monstre parce qu'il se désintéresse de sa jeune épouse en la trompant et qu'il a de coupables occupations sur la Côte ouest.)

Mais c'était compter sans un caprice du sort. Lorsque Cupidon, dieu de l'amour, aperçut Psyché, ce fut comme si lui-même s'était percé le cœur d'une de ses flèches. Cupidon était tiraillé entre son amour naissant et la promesse qu'il avait faite à sa mère. Il ne savait que faire.

Cupidon = Adolphe = Chateaubriand = Ledez (Un Ledez qui n'a en commun avec le « vrai » Cupidon que d'être profondément amoureux. Pour le reste, il n'est ni jeune ni séduisant et a perdu toute innocence depuis belle lurette – au moins depuis la mort de sa femme. Il est tourmenté, à la façon romantique du personnage d'Adolphe qui s'interroge sans cesse sur la conduite à tenir. C'est le cas aussi de l'auteur d'Adolphe – Benjamin Constant – ou de Chateaubriand après leur première rencontre avec Juliette qui les laisse éberlués, donc totalement ahuris... Le premier cède la place au plus entreprenant Prince Auguste et le second reste béat devant son « bel ange » douze ans durant, sans même chercher à la revoir, avant que la mort de Mme de Staël les réunisse à nouveau...)

Les parents de Psyché eux-mêmes étaient la proie de sentiments contradictoires. Leurs deux autres filles venaient de faire un beau mariage, ce qui les comblait d'aise. Mais Psyché, toute ravissante qu'elle fût, les désespérait. Ils décidèrent de consulter un oracle du dieu Apollon. Il saurait bien leur indiquer comment faire pour trouver un bon mari à leur fille. (Cupidon les avait précédés dans cette démarche : il avait déjà imploré l'aide d'Apollon, qui connaissait ainsi les méchantes intentions de Vénus.) Ce que leur révéla l'oracle fut loin de les rassurer.

Psyché devait être amenée au sommet d'une colline et y demeurer seule. Le mari qui lui était destiné viendrait alors la prendre. Ce mari n'était pas le beau jeune homme escompté mais un ignoble serpent ailé, aussi cruel que terrifiant ! Il fallait qu'elle se vêtît d'habits de deuil.

Apollon = le père d'Adolphe (qui l'aide financièrement) = Mme de Staël (l'amie indéfectible de Juliette) = Moi (Par l'entremise de Harden, je suis censé servir les intérêts de Ledez, notamment en essayant de le sauver de la mort après son pseudo-enlèvement. Évidemment, Ledez ne pouvait pas prévoir, en montant son plan, que j'entretiendrais moi aussi une liaison amoureuse avec June. Si bien qu'au bout du compte, je deviens gênant pour lui moi aussi. Car par rapport à la fable, il y a une grosse différence : j'étais censé rester neutre concernant June et ne pas m'opposer aux plans de Ledez. C'est au contraire Ledez qui projetait de se servir de moi – et de la police – pour l'aider à conquérir June, en entamant avec les flics de toutes sortes une espèce de « bras de fer chevaleresque » dont il avait prévu de sortir vainqueur. Selon ses espérances, June devait tomber dans ses bras au terme de ces épreuves, éperdue d'admiration pour celui qui aurait si élégamment su bernier son monde...)

Le cœur lourd, les parents de Psyché s'exécutèrent, car telle était la volonté des dieux. Le jour dit, Psyché fut laissée sur la colline, prête à affronter son terrible destin. La malheureuse se mit à pleurer. Un vent léger vint bientôt la caresser, comme pour la consoler. Le doux zéphyr ne tarda pas à la soulever délicatement, puis l'emporta. Il la déposa dans une prairie paisible où, rassérénée, elle s'endormit. À son réveil, un magnifique palais se dressait devant elle. Une voix l'invita à y entrer. Ses craintes l'abandonnèrent. Après avoir visité cet endroit luxueux, elle prit un bain parfumé. Un repas fut dressé en son honneur qu'elle savoura seule, au son d'une musique qui berçait son cœur. Les domestiques tout comme les musiciens demeuraient invisibles. Combien de temps encore

allait-elle devoir supporter cette solitude ? Quand ferait-elle la rencontre de l'être abject qui lui était promis ? Solitude ou avilissement : elle ne pouvait se résoudre à l'une ou l'autre de ces extrémités.

Mais la nuit venue, alors qu'elle s'était couchée, quelqu'un lui murmura des mots tendres. Sa voix, son souffle et tout son être suffisaient à la consoler. Il revint la nuit suivante et toutes les autres nuits. Sa compagnie lui était bien plus qu'agréable... Son amant n'était pas un monstre mais bien le cher époux qu'elle avait ardemment désiré toute sa vie ! Qu'elle aurait aimé qu'il restât auprès d'elle à jamais ! Mais les occupations de son amant – tout auréolées de mystère – l'accaparaient durant la journée. Il ne venait la rejoindre qu'au coucher du soleil et la quittait au petit jour, profitant de son sommeil. Ainsi, son visage lui demeurait caché.

Cupidon = Adolphe = Chateaubriand = Ledez ont ceci de commun qu'ils dissimulent leur vrai visage pour séduire l'être aimé. Adolphe fait croire à Ellénore qu'il l'aime mais ne tarde pas à s'en déprendre. Chateaubriand trompera Juliette. Ledez tente de se signaler à June par un jeu compliqué : il provoque les enquêteurs en décochant des flèches comme Cupidon et en s'abritant derrière une énigme censée fasciner June...

Psyché passait donc le plus clair de son temps livrée à la solitude. Elle soulageait sa peine en pleurant. Ses tendres parents lui manquaient et elle caressait l'espoir d'un jour revoir ses deux sœurs. Mais comment rendre ce doux rêve possible ? Cette nuit-là, alors que son mari faisait montre comme à son habitude de charmantes attentions, Psyché lui avoua son chagrin. « Permits à mes sœurs de me rendre visite », le supplia-t-elle. Tous ces instants passés en leur compagnie restaient gravés en sa mémoire. Il refusa tout d'abord, craignant que la jeune femme aspirât à se détourner de lui. Cupidon – car c'est bien de lui qu'il s'agissait même si elle l'ignorait – finit pourtant par céder devant l'insistance de Psyché. « Mais je ne pourrai faire leur connaissance. Il ne faut pas qu'elles me voient. Mon visage doit rester dans l'ombre à jamais », souligna-t-il. Psyché parut interloquée. Elle ne comprenait pas

la réaction de celui que les dieux lui avaient choisi.

Mais le cœur léger, elle accueillit ses sœurs peu après. Elle leur fit visiter les lieux de sa nouvelle vie. Tant de luxe et de richesse dépassaient de loin tout ce qu'il leur avait été donné de voir. Psyché semblait un bijou dont le somptueux palais était l'écrin. « Ton mari doit être un souverain bien puissant », remarquèrent-elles en chœur. Mais Psyché répondit qu'elle n'en savait rien. Il ne lui avait jamais été loisible de le voir. Il s'absentait la journée pour ne réapparaître que dans l'obscurité la plus profonde. « Comment ? Tu ne connais pas ton propre mari ? », s'écria la plus jeune des sœurs. « Craint-il la lumière du jour ? Il doit sinon avoir quelque infirmité à cacher... », fit l'aînée. « C'est le plus doux et caressant des hommes », rétorqua Psyché. Cela ne contenta pas ses sœurs, qui se souvenaient de l'oracle d'Apollon. « Dis plutôt, osa la plus âgée, que ton mari n'est pas un homme mais un monstre hideux... » « ... qui une nuit prochaine se jettera sur toi pour te dévorer ! » compléta la plus jeune. Mais c'étaient bien les forces du mal qui s'incarnaient en elles à ce moment. Le bonheur auquel goûtait Psyché les indignait. Pourquoi donc avait-elle mérité cela ? Qu'avait-elle fait pour susciter des dieux tant de bons offices ? Gagnées par une jalousie pernicieuse, elles finirent par ensorceler la pauvre Psyché, avant de s'en retourner dans leur royaume. « Cette nuit, conseilla l'aînée, tu devras cacher un couteau et une lampe près de ton lit. Quand, las de t'avoir trop étreinte, il se sera endormi, tu éclaireras son visage. Le serpent que tu découvriras à tes côtés ne mérite pas de vivre. »

Les deux sœurs = les multiples soupirants d'Ellénore = les multiples soupirants de Juliette = les tentations qui détournent June de Ledez (Les deux sœurs représentent pour Ledez le poids des contraintes, familiales et professionnelles, qui retiennent June et l'empêchent d'être « libre » – toujours selon la version fantasmée de Ledez. Ledez, au départ de cette affaire, ignore vraisemblablement que June a un jeune amant en la personne de Barnett. Celui-ci représente un nouveau gêneur dont Ledez se serait bien passé.)

Au cœur de la nuit, lorsque l'être avec qui elle partageait sa couche

se mit à somnoler, Psyché, la gorge serrée, se munit de la lampe et l'alluma. Elle aperçut Cupidon. C'était l'homme le plus séduisant qui existât. Elle eut alors honte et se reprocha l'infamie de sa conduite. Comment avait-elle pu douter de son tendre époux ? N'était-ce pas l'homme le plus désirable qui fût ? Ses yeux ne purent se détacher de son corps parfait. Des larmes émues lui vinrent. Elle le contempla ainsi jusqu'à ce que la fatigue s'emparât d'elle. Elle vacilla. Une goutte d'huile de la lampe tomba alors sur l'épaule de Cupidon et le réveilla.

Cupidon la toisa. Sa trahison l'avait rendue méprisable. Il s'enfuit tout aussitôt, car l'amour ne peut durer sans confiance. Il rejoignit sa mère pour qu'elle le consolât.

Mais le mal dont il souffrait semblait implacable. Le dieu de l'amour sombra dans une profonde mélancolie. Il se laissa dépérir, en proie à l'indolence. Tout lui devint indifférent, même les paroles de réconfort de Vénus. Les lamentations de son fils lui crevant le cœur, Vénus décida de mettre les sentiments de Psyché à l'épreuve. Vénus s'était épuisée à soigner Cupidon. Elle verrait bien si la jeune fille résisterait aux traitements qu'elle avait prévu de lui faire endurer ! La beauté et l'ardeur de Psyché devraient alors s'amoindrir. Cupidon finirait bien par l'oublier, si elle le reniait ou si ses charmes s'abîmaient...

Vénus manda Psyché. Celle-ci arriva honteuse et sanglotante. Elle regrettait ses actes. Elle aimait Cupidon, et se frappa la poitrine pour mieux expier sa faute. Elle n'avait pas voulu faire son malheur. Il n'avait qu'un mot à dire pour qu'elle lui fût éternellement fidèle... Les traits marqués, la déesse écoutait sans répondre. La litanie de Psyché attisait son digne courroux : « Une malédiction s'est abattue sur mon fils depuis qu'il a croisé ton regard ! Je devrais te faire châtier ! Mais tu peux encore susciter ma clémence... » « J'implore votre pardon ! » dit Psyché en se jetant à ses genoux. « J'ai contre toi certains griefs qui demandent réparation, pesta Vénus. Car des rides sont apparues sur mon visage, que seule Proserpine, reine des Enfers, a le pouvoir d'effacer. » La déesse du monde souterrain détenait le pouvoir, à chaque printemps, de faire renaître la nature. Vénus confia à Psyché un flacon afin qu'elle le portât dans le royaume des morts. Elle devait convaincre Proserpine d'y mettre un peu de sa beauté vivifiante. « Tu devras au long de ton périple affronter mille dangers... »

Mais Psyché ne renonça pas à descendre au pays des morts. Elle ignore vaillamment les ombres qui, rôdant sous terre, tentèrent de la retenir à jamais. Parvenue devant l'Achéron, le fleuve de l'Affliction, elle

donna une obole au nocher Charon afin qu'il la menât dans sa barque sur l'autre rive. Cependant, montant la garde devant le palais de Proserpine, se dressait encore Cerbère, le chien aux trois têtes. Elle parvint à apprivoiser chacune d'elles en leur offrant une friandise. Quand Proserpine eut terminé de confectionner le philtre de beauté, Psyché s'en retourna vers le monde des vivants.

Mais pendant son exploration des Enfers, elle avait négligé sa toilette. Elle craignait aussi que la corvée infligée par Vénus eût creusé des cernes sur son propre visage. Cupidon la désirerait-elle encore si elle ne se montrait pas à lui sous son meilleur jour ? Si elle utilisait quelques gouttes du charme pour elle-même, Vénus ne s'en apercevrait pas... Il fallait qu'elle se rendît plus belle pour son bien-aimé. Le péché de frivolité lui fit céder à la tentation. Elle ouvrit le flacon. Et c'est alors que, prise au piège que venait de lui tendre Vénus, elle tomba dans un profond sommeil.

Vénus = Baron de T (dans le roman *Adolphe* – que je m'étais décidé à lire –, il est l'allié d'Adolphe, qu'il convainc de se détacher d'Ellénore) = Napoléon (il exile Juliette pour la punir de son comportement) = Manckiewicz (C'est le fidèle de Ledez. Celui qui prend des risques pour le servir, qui lui est tout dévoué et constitue une sorte de « pièce avancée », capable de lancer les ennemis de Ledez sur de fausses pistes et d'éliminer les gêneurs éventuels.)

Elle aurait pu demeurer dans cet état très longtemps si Cupidon n'était venu la réveiller en la piquant légèrement d'une de ses flèches. Les deux amants tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils firent le serment de ne plus jamais se quitter.

Même Vénus consentit à absoudre Psyché. Jupiter fit goûter à la jeune fille l'ambrosie, et lui conféra ainsi l'immortalité. Vénus ne s'opposa pas à ce qu'une déesse devînt sa belle-fille...

L'Amour et l'Âme – car c'est ce que signifie Psyché en grec – s'étaient perdus et, après de terribles épreuves, avaient fini par se retrouver. Et nul ne serait plus jamais capable de les séparer.

Il était désormais facile de conclure. L'affaire June Brown recoupait trois prismes dont les développements étaient parallèles : l'allégorie de *Psyché*, la trame d'*Adolphe* et la biographie de Juliette Récamier. Ledez avait pris ces prismes pour modèles quand il avait monté son coup, imaginant que les épisodes de conquête amoureuse vécus par Cupidon, Adolphe et Chateaubriand pourraient se répéter dans son cas à lui.

Mythe de <i>Psyché</i>	Roman <i>Adolphe</i>	Vie de Juliette Récamier	Affaire June Brown
La créature laide	Le Comte de P	Jacques Récamier	Robert Brown
	<i>possède...</i>		
Psyché	Ellénore	Juliette	June
	<i>dont est amoureux...</i>		
Cupidon	Adolphe	Chateaubriand	Ledez
	<i>qui la conquiert à l'aide...</i>		
d'Apollon	du père d'Adolphe	de Mme de Staël	de moi
	<i>malgré certains obstacles...</i>		
les deux sœurs	de nombreux soupirants (« mille importuns »)	de nombreux soupirants (Auguste de Prusse, Canova, Constant...)	des contraintes sociales + Barnett

Mais comme tous les prismes, ils n'étaient pas totalement conformes à la réalité, car ayant tendance à l'enjoliver et donc susceptibles de donner de faux espoirs. Il n'était pas dit – j'y veillerais – que Ledez parvienne à ses fins. J'étais sur le point de déjouer ses plans.

Mythe de <i>Psyché</i>	Roman <i>Adolphe</i>	Vie de Juliette Récamier	Affaire June Brown
Vénus	Le baron de T	Napoléon	Manckiewicz
<i>met à l'épreuve...</i>			
Psyché	Ellénore	Juliette	June
<i>et sert les intérêts de...</i>			
Cupidon	Adolphe	Chateaubriand	Ledez

Ainsi, il y avait bel et bien une énigme à résoudre quant aux tableaux que les *Archers* avaient négligé de lacérer totalement. Mais cette énigme était bien éloignée des intuitions d'Alston qui avaient conduit à l'arrestation de Brown. Le dénominateur commun de tous ces peintres – ceux dont les œuvres avaient été épargnées, par un fait exprès –, c'était la figure symbolique de June. Figure symbolique double : Juliette Récamier ou *Psyché*, en qui elle était censée tôt ou tard se reconnaître.

Prud'hon avait été l'ami de Canova. Imitant le sculpteur italien, il s'était inspiré lui-même du mythe d'Apulée en réalisant *L'enlèvement de Psyché*.

Ingres avait peint les accessoires du tableau de David : le *Portrait de Mme Récamier*. Portrait qui stimule sa créativité quand il signe *La grande odalisque*, n'ayant jamais pu convaincre Juliette de poser pour lui. Il y a dans la beauté inaccessible de l'odalisque quelque chose qui tient de Juliette.

Girodet avait fait un portrait célèbre de Chateaubriand.

La toile de Guérin *Andromaque et Pyrrhus* se rapportait à la pièce de Racine que Juliette Récamier, Mme de Staël et Benjamin Constant avaient interprétée en août 1807, au moment où Auguste de Prusse réussissait – au grand dam de Constant – à conquérir le cœur de Juliette au château de Coppet.

Avant de peindre le sublime *Portrait de Mme Récamier*, Gérard avait

réalisé *Psyché et l'Amour*. Suite au don fait par Juliette, le *Portrait de Mme Récamier* était devenu la propriété du Prince Auguste de Prusse. Celui-ci renvoie l'ascenseur à sa bien-aimée. Il passe commande à Gérard de *Corinne au cap Misène*, inspiré du roman de Mme de Staël, dont il fait cadeau à Juliette.

Krüger s'était contenté de peindre Auguste de Prusse prenant la pose devant le *Portrait de Mme Récamier*. C'était Juliette qui en avait hérité à la mort d'Auguste, conservant ainsi une parcelle de cet amour qui avait résisté à l'éloignement et à la mort. Le cœur invisible sous la couche picturale renvoyait à la pureté supposée des sentiments de Juliette...

Hélas pour Ledez, lui-même n'avait pas le centième du charisme du Prince Auguste ou de Chateaubriand. Quant à June, il s'illusionnait du tout au tout au sujet de la pureté de ses sentiments.

Il fallait maintenant rétablir Brown dans son bon droit et faire barrage aux ambitions malhonnêtes du vieux mythomane et de celui qui lui avait forcément servi de complice : Manckiewicz.

CHAPITRE 33

ARAIGNÉES



Alston savait que j'aurais beau jeu de révéler mes arguments à la presse. Il savait aussi que je bénéficierais, dans cette hypothèse, du soutien de Pursell. Le marché auquel nous étions finalement arrivés était le suivant : le policier renonçait à accuser Brown et, de notre côté, nous lui évitions toute humiliation inutile, susceptible de nuire à sa carrière. Pour le grand public, l'affaire serait censée avoir été dénouée en commun, les honneurs se trouvant équitablement partagés.

L'arrangement paraissait honnête. En privé, Alston n'en était pas moins meurtri, ayant dû concéder une défaite. C'était sans enthousiasme qu'il s'était rallié à mon analyse des faits. Son air enjoué l'avait quitté. Il trouvait la vie saumâtre. Mais il me savait gré de l'avoir prévenu à temps. La vraie épreuve de force allait enfin commencer...

Pursell n'avait pas tenu à être de la fête. Il nous avait abandonnés, Alston et moi, pour aller rejoindre Robert Brown. Les bonnes nouvelles qu'il apportait à son client ne pouvaient attendre.

Manckiewicz habitait la banlieue éloignée de Baltimore. L'endroit n'avait rien de résidentiel. Pour tout dire, on était presque à la campagne. Le pavillon donnait sur une forêt mal entretenue qui le happait à moitié. Il se nichait au creux d'un chemin de terre ombragé. Il n'y avait pas de voisins. – Un endroit idéal quand on veut promener son doberman sans crainte de croiser un caniche.

Manckiewicz vivait en reclus. Cet état pathologique ne suffisait pas à

prouver sa culpabilité. Dans ce pays, liberté et folie douce font bon ménage. Il en fallait plus à Alston pour en faire un suspect indubitable. Mais cela n'empêchait pas de tenter le coup. Depuis la mort de Willis, la police – surtout la brigade spéciale – était mortifiée. Toutes les précautions cette fois-ci seraient prises pour éviter le moindre dérapage. Si Manckiewicz faisait partie de la bande, on ne le lâcherait pas.

Une escorte des plus discrètes faisait donc le siège de son domicile. Une dizaine de flics en habits de camouflage avaient été mobilisés dans l'urgence. Armés jusqu'aux dents, à plat ventre dans les feuillages, bardés d'un appareillage de communication ultramoderne, ils empêcheraient que les criminels rejouent la fille de l'air. Le quadrillage des lieux, l'observation furtive, l'abnégation face aux ordres, ça les connaissait. La soif de revanche aussi.

Je suivais le déroulement de tout ça dans une voiture, en compagnie d'Alston et de Seybert, rameuté pour l'occasion. À l'abri derrière des fourrés, sur un chemin forestier, nous pouvions voir sans être vus.

Mais la compagnie de mes deux acolytes m'était pesante. Ils supervisaient les opérations. Je ne leur étais plus d'aucune utilité. Au bout d'un moment, je sortis du véhicule pour m'oxygéner un peu. L'air était vif et chargé d'embruns.

Je m'assis au pied d'un arbre. La mousse était humide. Des gouttes de pluie perlaient à mes pieds dans une toile d'araignée. Danger et quiétude se côtoient dans la nature... La toile abritait deux prétendantes, qui se faisaient face, dans l'attente de s'affronter. La cohabitation serait de courte durée. Quand deux araignées convoitent la même toile, ça entraîne toujours un règlement de comptes. À l'issue du combat, la plus faible se fait dévorer ou prend le parti de fuir.

Au fond, la vie des hommes reproduit les mêmes pulsions biologiques. L'échelle est différente, mais le processus reste similaire. Les deux araignées humaines de cette affaire s'appelaient Ledez et Brown. Brown (ou plutôt : Barnett) possédait June. Ledez la convoitait. Cela avait donné lieu à une rivalité tout d'abord larvée, détournée en quelque sorte de son objectif réel. C'était le premier stade de cette affaire, qui concernait le vol. La *Psyché* avait servi d'exutoire. Son rôle avait été de cristalliser la passion inassouvie – et assez déraisonnable, vu les circonstances – d'un homme pour une femme. La statuette matérialisait, en somme, l'amour jaloux que Ledez portait à June. Les psychologues doivent avoir un nom pour qualifier ce genre de comportement qui relève

du fétichisme. Mais son rôle ne s'arrêtait pas là. Elle avait aussi servi de relais à un crime bien plus ambitieux mais inavouable, et aidé à le médiatiser. C'était le deuxième stade de cette affaire, qui concernait les événements postérieurs au vol. Car pourquoi les *Archers*, au lieu de disparaître à jamais après avoir fait main basse sur la *Psyché*, avaient-ils refait surface ? Pourquoi ce besoin de revenir narguer les enquêteurs ?... Cette question, nombreux avaient été ceux à se la poser avec moi : Alston, les journalistes, mais aussi le grand public, et bien sûr tous ceux qui avaient été mêlés de près ou de loin à cette affaire. Aujourd'hui, j'étais le seul à pouvoir y apporter une réponse. J'étais parvenu à définir le mobile de tout ça. Moi, un type que finalement beaucoup pensaient sans grande envergure... Qu'on me dénigre, comme l'avait fait Alston, avait plutôt eu tendance à me stimuler. Car c'est bien grâce à moi que la vérité finissait par éclater au grand jour. J'avais rudement bien fait de ne pas me reposer sur les acquis de l'interrogatoire officiel. J'en avais appris bien plus en furetant de mon côté. J'avais agi par à-coups, sans plan d'attaque particulier – instinctivement pour tout dire. Cette méthode s'était avérée payante. Très vite, j'avais suscité une certaine hostilité (celle de Baretto, mais aussi celle des *Archers*). C'était bon signe. Ça me confortait dans ma tâche. Si je paraissais indiscret ou dérangeant, c'était donc que mon enquête, sans que j'en aie pleinement conscience, progressait. Je mettais peu à peu à jour les ressorts psychologiques de tous ces gens qui s'activaient autour de moi. Je me familiarisais avec eux. J'étais confronté à de multiples doutes et difficultés, mais au moins je posais les bonnes questions. Je devenais donc « dangereux ». Et aujourd'hui j'étais en mesure de livrer le mobile de tous les actes que la bande avait perpétrés *après le vol*. Alston avait certes manqué de flair et de lucidité. Il n'avait pas perçu tout ce que ces actes comportaient comme sous-entendus. Il n'avait pas perçu que tous ces actes n'avaient au fond qu'un seul objectif : *séduire June Brown*. La captiver littéralement. L'esthétique artistique mais aussi la symbolique amoureuse prenaient ici une importance capitale. Le vol de la *Psyché* avait lui-même fait figure d'œuvre d'art. Surtout, la mise en scène annexe (un nombre de tableaux lacérés égal à l'âge de June, le cœur visible sous la toile de Krüger, la présence de flèches incluant des reproductions de toiles délivrant un message secret à l'adresse de June – message que j'avais involontairement brouillé en annonçant le second vol...) et tout ce qui avait pu se produire par la suite se ramenaient à l'allégorie de l'*Amour (Cupidon)* enlevant *Psyché*. – Symbole parfaitement adéquat qui donnait ses lettres de noblesse à tous ces crimes accumulés. Ma perception des choses était plutôt amère. Ledez m'apparaissait d'un égoïsme sans bornes. Son caprice avait coûté

la vie à deux touristes anglaises, à Willis et à Barnett. Il n'avait pas hésité pour assouvir son fantasme à abattre ceux qui, avec trop de désinvolture ou trop d'aplomb, se dressaient sur son chemin. Au risque de perdre définitivement June, comme dans une tragédie de Racine...

La toile vibra. Les gouttes de pluie qu'elle emprisonnait s'abattirent au sol une par une. La plus grosse des araignées venait de fondre sur sa victime. Après l'avoir engourdie, elle lui confectionna un linceul dont elle la para soigneusement.

Je considérais ce spectacle avec gravité. La vie ne fait de cadeau à personne, et le chasseur peut vite devenir gibier. Quelle morale y a-t-il à tout ça ?...

Simon Ledez avait tenu le rôle de la grosse araignée, mais maintenant il était sur le point de tout perdre à son tour. Il avait certes bien caché son jeu. Sa façon de faire reflétait le bon goût, la galanterie, les manières aristocratiques dont se targue ce bel esprit. – Tout ça sous-tendu par une logique ordonnée pour paraître la plus digne (ou la plus justifiable) possible. Ça, c'est la surface – des effets de manche, rien de plus. Car sous les eaux dormantes de cet amour frustré (qui dans ce milieu de riches passe pour de la coquetterie) grouillent de vilains poissons. Ils s'assimilent à compromissions, coups bas, calculs machiavéliques... Ledez projetait de faire endosser à Brown le meurtre de Barnett. Ses motivations sont définitivement noires et criminelles. June ne devait pas les apercevoir, ces vilains poissons, car ç'aurait été courir le risque pour Ledez de ne pas emporter le gros lot. Or, stratégiquement, il ne se contente pas des miettes. Il veut tout. Il veut posséder June jalousement, sans rival. Mais il veut aussi *provoquer son amour*, pour qu'elle vienne à lui naturellement. Son cerveau malade a monté une machination qui confine à l'Absolu : œuvre colossale qui consiste à asservir et à se faire aimer de son esclave. Alston, qui est resté en surface, s'est contenté de mener une enquête procédurière, trop académique pour ne pas tomber dans les pièges que lui tendaient les *Archers*. Ledez fait ainsi croire à June que le duel entre ses hommes, les *Archers*, et la police est réel, non simulé. Le cas échéant, il se révèle même périlleux, comme en témoigne la mort de Willis. Ledez tente donc de toucher June au cœur.

Craig Pralin, lui, se trouve bien le seul à avoir découvert ce qui se tramait sous les eaux dormantes...

Je ressassais tout ça quand j'aperçus Alston qui me faisait de grands

gestes. La situation venait de s'éclaircir.

— Alors ? demandai-je en me cabrant.

— Bingo, répondit Seybert, un rictus au coin des lèvres. – Il me désigna la véranda, rustique et composée d'éléments de fortune. Des formes humaines, encore imprécises, s'agitaient derrière la moustiquaire. – Ils s'apprêtent à sortir.

Les deux hommes mirent le nez à la fenêtre de la véranda et scrutèrent le ciel. Leur attitude suggérait qu'ils se préoccupaient du temps qu'il allait faire. Manckiewicz ouvrit la porte et resta quelques secondes dans l'entrée. L'averse menaçait. Il cria à son compagnon, resté à l'intérieur, d'aller chercher un parapluie. Puis il descendit l'escalier et se dirigea vers le garage attenant. Il ouvrit la porte du garage, et pria l'autre homme de se dépêcher.

J'écarquillai les yeux. Je reconnus au moment où il la sortit la Ranchero à laquelle j'avais eu affaire un certain soir.

Alston avait la chance de suivre la scène aux jumelles. Des gouttes de transpiration faisaient miroiter son crâne. C'était à lui que revenait la responsabilité de lancer l'intervention. Il disposait pour cela d'un bip. Sa main libre se crispait dessus et, dans l'attente de donner le signal, son doigt tremblait.

Au bout d'un moment, Ledez apparut enfin en plein jour. Il paraissait détendu et tout à fait libre de ses mouvements. Il monta dans la voiture aux côtés de Manckiewicz, sans subir aucune pression d'aucune sorte.

La thèse que j'avais présentée se trouvait bel et bien confirmée.

— Bien joué, Mr Pralin, déclara le policier, juste avant de presser le bouton.

Une salve de coups de feu assez brève ponctua ses dires. Les hommes de la brigade spéciale venaient d'amuser leurs cartouches sur les pneus de la Ranchero. Ils donnèrent l'assaut, sans le moindre cliquetis. Puis se déployèrent autour de la voiture immobilisée, en maintenant en respect ses occupants.

— Dehors ! Jetez vos armes ! aboya le chef des agents spéciaux.

Les deux criminels se voyaient braqués par une flopée de gros calibres.

Manckiewicz se mit les mains sur la tête, et sortit du véhicule. Il se rendit sans faire de difficultés. L'ancien militaire savait que toute forme de résistance serait pure folie. Mais Ledez n'avait pas envie de se rendre, ou du moins pas de cette façon.

— *Vous ne m'aurez pas** ! lâcha le Français en guise d'épithète.

Ce qu'il fit ensuite parut totalement insensé. Profitant que Manckiewicz se tenait adossé à la voiture, il glissa sa main par la portière entrouverte. Il lui subtilisa son arme avant que l'autre s'en soit débarrassé, et ouvrit le feu. Il s'ensuivit un mouvement de panique. Les agents spéciaux ripostèrent à bout portant. Ils déversèrent leurs munitions sur la Ranchero. Sa carrosserie hoqueta sous la mitraille, avant que le déluge argenté la pulvérise avec fracas. — C'étaient de vrais alchimistes qui transformaient le plomb en un amas de ferraille embrasée. Ce n'est qu'en retirant les deux cadavres de ce qui était devenu une sorte de magma qu'ils comprirent l'affreuse méprise. Le canon du revolver était coincé dans la gorge de Ledez. La base de sa boîte crânienne avait volé en éclats. Il s'était donc suicidé, et avait, par là-même, signé l'arrêt de mort de son infortuné compagnon de route. C'est ce qui s'appelle avoir le sens du partage...

— Ça me rappelle mon cousin Bill, commenta Seybert. À chaque fois qu'on fait une partie d'échecs et qu'il voit qu'il est en train de perdre, il renverse de rage toutes les pièces. Il est mauvais perdant comme personne...

La comparaison entre le caractère versatile du Bill en question et le formidable chant du cygne auquel nous venions d'assister valait ce qu'elle valait. Joli bain de sang en tout cas. Suprême frustration aussi : c'est dans la mort que les deux *Archers* avaient finalement trouvé asile. Comme on dit vulgairement, ils emportaient leurs secrets dans la tombe.

— Willis est vengé, fit sobrement Alston en se signant.

— Vous pourrez rentrer chez vous ce soir sans états d'âme, approuvai-je. Je crois que plus personne de cette bande-là ne nous téléphonera plus jamais.

— Et aucune rançon ne sera versée. C'est autant d'argent et de tracas d'économisés, renchérit l'homme du FBI.

Les flics fouillèrent les lieux. Ils mirent sans grand effort la main sur les plans du musée, des photos de June prises au téléobjectif, les tableaux

– parfaitement intacts – et l'arsenal des flèches.

Seul manquait à l'appel l'argent versé par le *musée Cordelier* – les cinquante mille dollars que j'avais abandonnés dans un train de marchandises et dont une petite partie m'était revenue par la voie des airs.

L'argent, et aussi la *Psyché* qui demeurait résolument introuvable.

CHAPITRE 34

CONTRE-FEU

Disponible uniquement dans une des versions payantes.

ÉPILOGUE

Disponible uniquement dans une des versions payantes.

Personnages

Disponible uniquement dans une des versions payantes.

RENDONS À NAPOLEÓN...

Disponible uniquement dans une des versions payantes.

TABLE

La journée du 1er février.....	
UN MOIS POUR TOUT SAVOIR.....	13
SUIVEZ LA FLÈCHE.....	21
PREMIÈRES INVESTIGATIONS.....	31
LE MÉGOT ET LA CENDRE.....	40
NOUVEAU MESSAGE DES ARCHERS.....	46
UN SUR QUATORZE.....	59
La journée du 1er février (suite et fin).....	
Les journées des 2, 8, 9 et 10 février.....	
OÙ JE FAIS LE POINT.....	71
RENDEZ-VOUS AVEC UNE JOLIE MUSE.....	78
AMANT SOUS CONTRAT.....	84
CADEAU D'ANNIVERSAIRE.....	91
MANCKIEWICZ.....	102
UN FAUX AIR DE FAUSSAIRE.....	115
OÙ ON REPARLE DES ARCHERS.....	128
DANAË.....	136
LE TÉMOIN SANS NOM.....	146
LA PISTE MEXICAINE.....	155
CINQUANTE MILLE DOLLARS.....	170
Les journées des 19, 21, 22 et 24 février.....	
ON JOUE AUX INDIENS.....	179
ON JOUE AUX COW-BOYS.....	188
DU CŒUR À L'OUVRAGE.....	196
UNE REMARQUE DÉPLACÉE.....	204
ALSTON FRAPPE FORT.....	217
Les journées des 26 et 28 février.....	
DOUTES.....	231
PRÉSOMPTIONS.....	240
CROYANCES.....	246
ARTICLE DE LEDEZ : I.....	260
APPEL DES ARCHERS.....	268
ARTICLE DE LEDEZ : II.....	274
LA COULEUR DE L'AMBRE.....	280

ARTICLE DE LEDEZ : III.....	284
CERTITUDES.....	299
L'AMOUR PAR TERRE.....	312
ARAIGNÉES.....	323
CONTRE-FEU.....	330
ÉPILOGUE.....	342
Personnages	345
RENDONS À NAPOLÉON.....	346
Crédits photographiques.....	351

[Plan du Baltimore museum](#)

[Plan de la salle des Préromantiques](#)

Crédits photographiques

Couverture : Antonio Canova : [*Psyché ranimée par le baiser de l'Amour*](#), 1793, Musée du Louvre, Paris, © D. Val

P. 28 : Pierre-Paul Prud'hon : [*La justice et la vengeance divine poursuivant le crime*](#), 1808, Musée du Louvre, Paris, © Badhy, Wikimedia Commons

P. 52 : Jean-Auguste Dominique Ingres : [*La grande odalisque*](#), 1814, Musée du Louvre, Paris, © D. Val

P. 124 : Franz Krüger : [*Portrait du Prince Auguste de Prusse*](#), 1817, Alte Nationalgalerie, Berlin, © Sir Gawain, Wikimedia Commons

P. 143 : Anne-Louis Girodet : [*Mademoiselle Lange en Danaë*](#), 1799, Minneapolis Institute of Arts, Minneapolis, © Falcorian, Wikimedia Commons

P. 187 et 4^{ème} de couverture : Pierre-Narcisse Guérin : [*Andromaque et Pyrrhus*](#) (extrait), 1813, Musée du Louvre, Paris, © D. Val

P. 248 : François Gérard : [*Madame Récamier*](#), 1805, Musée Carnavalet, Paris, © D. Val

Imprimé en Espagne par :

Índice S. L.

Carrer de Fluvià, 81-87

08019 Barcelona

Dépôt légal : juin 2011

ISBN : 978-2-919706-01-3